

S.-M. ZWEMER

L'ISLAM

Son Passé

Son Présent

& Son Avenir

Traduit et adapté par Renée WARNERY

(Avec deux cartes et neuf illustrations hors texte)



LAUSANNE

COMITÉ POUR L'ÉTUDE MISSIONNAIRE

Editions « La Concorde »

4, RUE DES JUMELLES

1922

OUVRAGES DE S. M. ZWEMER

- Arabia the Cradle of Islam** — Fleming H. Revell Co., New York.
- Raymond Lull** — Funk and Wagnalls, New York, 1902.
- Islam, a Challenge to Faith** — Student Volunteer Movement, New York, 1907.
- The Unoccupied Mission Fields of Africa and Asia** — Student Volunteer Movement, New York, 1911.
- The Moslem Doctrine of God** — American Tract Society, New York, 1905.
- The Moslem Christ** — Oliphant, Anderson and Ferrier, London, 1912.
- The Moslem World (Study Text Book)** — Young Peoples' Missionary Movement, 1908.
- Mohammed or Christ?** — Seeley Service and Co., London, 1915.
- Childhood in Moslem Lands** — Fleming H. Revell Co., New York, 1915.
- The Disintegration of Islam** — Princeton Lectures — Fleming H. Revell Co., New York, 1916.
- A Moslem Seeker after God (Ghar-dli)** — Fleming H. Revell Co., New York, 1920.
- The Influence of Animism on Islam** — Mac Millan, New York, 1921.

En collaboration

- The Nearer and Farther East** — With Arthur J. Brown, — Mac Millan Co., New York, 1908.
- The Mohammedan World of To-day** — With J. L. Barton — F. H. Revell Co., New York, 1906.
- Methods of Mission Work among Moslems** — With E. M. Wherry — F. H. Revell Co., New York, 1906.
- Islam and Missions (Lucknow)** — With E. M. Wherry — F. H. Revell Co., New York, 1912.
- Religions of Mission Fields** — With other writers — Student Volunteer Movement, New York, 1905.
- Topsy Turvey Land** — With Amy E. Zwemer — 1902 — Fleming H. Revell Co., New York.
- Zig-Zag Journeys in the Camel Country** — With Amy E. Zwemer — 1911 — Fleming H. Revell Co., N. Y.
- Our Moslem Sisters** — With Annie Van Sommer — F. H. Revell Co., New York, 1907.
- Daylight in the Harem** — With Annie Van Sommer — F. H. Revell Co., New York, 1912.
- " Lucknow, 1911 "** — With E. M. Wherry — C. L. S., Madras, 1912.

A LA MÉMOIRE DE FRANCIS MONOD,

AVANT-PROPOS

On reprochera peut-être à ce livre de déceler un parti pris. Sans doute. L'homme, en tant qu'être moral et pensant, n'a-t-il pas le droit, le devoir même, de prendre parti, de se prononcer, de proclamer ce qu'il croit être la vérité ? M. Zwemer estime le christianisme supérieur à l'islamisme et il le dit sans ambages. Vivant parmi les musulmans, il a mis sa foi à l'épreuve : elle a résisté à toutes les attaques et à toutes les comparaisons.

La famille de M. Zwemer est originaire de Normandie ; la Révocation de l'Edit de Nantes chassa les Surmer en Hollande, d'où ils passèrent plus tard en Amérique, sous leur nom actuel.

Né en 1867, M. Samuel M. Zwemer partit à vingt-trois ans pour l'Arabie avec quelques hommes résolus comme lui à choisir pour champ de leur activité le pays le plus inaccessible à l'Évangile. Aucune société de mission ne voulut patroner l'entreprise, qui réussit, mais au prix des plus douloureux sacrifices. Aujourd'hui, l'American Board of Foreign Missions of the Reformed Church in America a repris la direction de la Mission d'Arabie, qui compte deux hôpitaux et de nombreuses stations.

M. Zwemer est docteur en droit et en théologie. Ses explorations de l'Yemen et de l'Oman lui ont valu le titre de membre de la Société Royale (britannique) de géographie. Il a présidé les Congrès pour l'évangélisation des Musulmans, au Caire en 1906 et à Lucknow en 1911, et participé à la préparation de la Conférence universelle des Missions, réunie à Edimbourg en 1910. Fixé au Caire depuis 1913, il y a organisé, avec le Rev. Gairdner, une sorte d'office central des missions chrétiennes en pays musulmans : c'est là que s'édite la revue The Moslem World, là que se donne l'enseignement pratique d'arabe et de théologie musulmane indispensable aux futurs missionnaires. Ajoutons que M. Zwemer professe la théologie chrétienne au séminaire du Caire et que, pendant l'été, il donne en Amérique et en Europe des cours et des conférences, dont plusieurs ont été publiés dans des revues ou réunis en volumes.

L'idée de faire connaître au public français un des principaux ouvrages de M. Zwemer est venue simultanément à plusieurs personnes : c'est ainsi que nous avons eu entre les mains un manuscrit que feu M. le pasteur Adair pensait soumettre à une révision et qui lui avait coûté de longues heures de travail.

Il ne faut pas chercher ici une traduction à pro-

prement parler. En effet, d'une part, les exigences de la composition française permettent rarement de traduire sans mettre plus d'ordre et de rigueur dans l'exposition et le développement de la pensée ; d'autre part, Islam, a Challenge to Faith, ayant paru en 1905, une mise au point était indispensable.

Nous avons suivi, en le modifiant quelque peu, le plan de l'ouvrage anglais. Les trois premiers chapitres sont, à peu de choses près, ceux de l'édition originale ; les trois suivants, et surtout le sixième, ont subi de nombreuses adjonctions d'après diverses sources indiquées au cours de l'ouvrage. Les chapitres VII, VIII et IX ont été complètement refondus et développés en utilisant un ouvrage récent de M. Zwemer, The Disintégration of Islam, et les études de Gobineau, de Goldziher et d'autres. Le chapitre X suit de très près le texte du chapitre Missions to Moslems (IX), et le chapitre XI condense les trois derniers de l'édition anglaise. Le chapitre XII enfin est tiré d'un article de M. Zwemer, paru dans la Church Missionary Review sous le titre « Islam, the War and Mission », dont nous avons reproduit l'essentiel.

Que les nombreuses personnes dont l'aide et les conseils ont été utiles à l'auteur de ce travail trouvent ici l'expression de sa reconnaissance : M. Zwemer, tout d'abord, qui a permis qu'on usât si librement de son texte ; M. Maurice Borel, cartogra-

phe, qui a dessiné les cartes; M. le pasteur Jacques Delpech, qui a traduit les tableaux synoptiques; Mlle Hélène Rott, qui a revu la traduction, et les collaborateurs modestes qui ont assumé, à maintes reprises, le rôle ingrat de copistes.

Un écrivain spirituel disait « que c'est communément l'auteur d'un ouvrage qui en sait le plus long sur les défauts et les imperfections de cet ouvrage-là ». Nous avons conscience de ce qui manque à celui-ci dans sa version française, mais nous espérons que tel quel il excitera l'intérêt pour un passionnant sujet d'étude, et qu'il fournira au lecteur curieux les éléments d'information désirables.

Neuchâtel (Suisse), mars 1922.

Renée WARNERY, docteur en médecine.

CHAPITRE PREMIER

La genèse de l'Islam

SOMMAIRE

Introduction. — *Situation politique de l'Arabie avant l'islam*, antique indépendance ; la domination romaine. — *La vie sociale* : condition de la femme ; infanticide ; les divers régimes matrimoniaux, polyandrie, polygamie, mariages temporaires ; la loi musulmane empire la condition de la femme. La littérature préislamique : les poètes ; les joutes d'Okatz ; la science de l'écriture. — *Les religions* : Le polythéisme ; superstitions populaires ; territoires sacrés ; sacrifices ; les dieux ; Allah ; décadence du paganisme. Le judaïsme en Arabie : colonies juives ; traditions communes aux Juifs et aux Arabes ; ce que Mahomet a pris au judaïsme. Le christianisme en Arabie : incertitude sur l'époque où il y fut introduit ; sa diffusion ; les cénobites ; les chrétiens de l'Yémen ; persécution dans le Nejran ; expédition d'Abrâha contre la Mecque ; sa défaite ; le christianisme est l'une des sources de l'islamisme, mais c'est une source corrompue ; Mahomet n'a pas de sympathie pour l'Évangile. — L'hanifisme ; recherche sincère de Dieu ; de l'hanifisme à l'islamisme et au christianisme. — Conclusion : l'islamisme est une religion hétérogène.

Introduction. — Il n'y a rien dans les annales du passé que l'historien puisse comparer au rapide et prodigieux essor de l'islam. Aujourd'hui encore il y a pour le diplomate et l'homme d'État une question musulmane dont l'importance égale la complexité. Enfin Mahomet a jeté au christianisme un défi qui n'a pas encore été relevé : de la Perse au Maroc se dresse une muraille qui n'a pas encore été

battue en brèche. « L'islamisme inspire au disciple du Christ et à l'historien de l'Eglise, un singulier et mélancolique intérêt. Seul entre toutes les religions, il peut revendiquer la gloire de s'être mesuré avec le christianisme et de l'avoir vaincu. L'islamisme est né dans une région qui eût été facilement accessible à l'Evangile : la Mecque n'est qu'à huit cents milles de Jérusalem, et Mahomet a parcouru dans sa jeunesse la route qui relie les deux cités ; l'islamisme est né à une époque où l'Arabie aurait dû être évangélisée : pendant les six siècles qui séparent l'ère chrétienne de l'ère musulmane, le christianisme avait atteint les rives du Pacifique (1), de l'Atlantique et de l'Océan Indien ; il avait bouleversé de fond en comble le plus grand empire de l'antiquité ; il avait créé une littérature et une culture nouvelles. Pourquoi perdit-il pied en Asie ? Quelles furent les causes de sa défaite ? D'où vient le succès de Mahomet ? » (2).

Les données de l'histoire permettent de répondre partiellement à ces questions. Si l'on étudie l'his-

(1) « La présence du christianisme en Chine entre les VII^e et VIII^e siècles, dit Gibbon, est prouvé d'une manière incontestable par une série de témoignages chinois, arabes, syriaques et latins. » Il y fut apporté par des missionnaires nestoriens qui s'étaient répandus dans tout l'Orient, si bien que, d'après le même historien, « sous le règne des califes... le nombre des églises nestoriennes et jacobites dépassait celui des églises grecques et latines. » *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*. Trad. Guizot, Paris 1828. T. IX, p. 104 et note 1, même page. Et « Sven Hedin a trouvé des médailles chrétiennes, des croix et des monnaies byzantines dans les environs de la lointaine ville de Khotan ». S.-M. ZWEMER, *The Unoccupied Mission Fields*, p. 158 (Trad.).

(2) William-A. SHEDD, *Islam: and the Oriental Churches*, p. 4.

toire politique et la civilisation de l'Arabie païenne, les colonies juives de la péninsule et le christianisme primitif dans cette contrée, si l'on tient compte enfin de l'importance unique de la Mecque comme centre de commerce et de pèlerinage dès les temps les plus reculés, on découvrira quelques-uns des facteurs qui agirent sur le héros prophète, le milieu qui nourrit et stimula son génie ; on verra quelles forces lui permirent d'entraîner irrésistiblement sa génération et d'imprimer un cours nouveau à l'histoire de l'Asie occidentale et de l'Afrique du Nord.

L'Arabie avant l'islam. — Les écrivains musulmans divisent l'histoire de l'Arabie en deux périodes : celle qui précède et celle qui suit la venue du Prophète. Ils nomment la première, selon l'habitude de Mahomet lui-même, *Ouakt-el-Jahiliya*, c'est-à-dire les Temps d'ignorance, l'époque barbare. La seconde période est celle de l'islam, c'est-à-dire de la révélation, de la vraie religion.

Il n'est pas surprenant que les écrivains musulmans fassent de l'Arabie païenne un tableau aussi noir que possible afin que « la lumière de Dieu », ainsi qu'ils appellent le Prophète, resplendisse par contraste d'un plus vif éclat. D'après ces sources, Sale et d'autres n'ont pu donner qu'une impression erronée de l'état de l'Arabie aux VI^e et VII^e siècles. Il n'est pas tout à fait exact de dire, comme on le fait, que Mahomet, prophète du monothéisme, prêcha une vérité entièrement nouvelle et éleva le niveau de la civilisation arabe. L'étude des monuments de l'Arabie méridionale prouve qu'aucune partie de la

péninsule n'est parvenue, sous la règle islamique, au stade de civilisation qu'avait atteint l'Yemen sous les dynasties chrétiennes, juives et païennes des Himyarites. Un homme de l'autorité de Fresnel a démontré que la morale des Arabes était plus pure avant qu'après leur conversion au mahométisme (1) ; et Perron a souligné le contraste entre la position légale de la femme arabe avant Mahomet, entre la liberté dont elle jouissait et la condition servile que lui fait l'islam (2).

Situation politique. — Depuis des siècles les Arabes étaient divisés, sauf dans l'Yemen, en d'innombrables tribus et clans qui n'avaient entre eux aucun lien politique ; mais ils puisaient dans une tradition commune le sentiment de leur unité ethnique et croyaient, ou feignaient de croire, qu'ils descendaient d'un ancêtre commun. Chaque groupement formait un tout et se trouvait fréquemment en conflit avec les autres.

Les Arabes avaient la passion des généalogies interminables, et rien ne satisfaisait leur vanité comme une lignée de nobles ancêtres. Ils étaient pasteurs et nomades ; certains clans, comme ceux de la Mecque et de Taïf, étaient commerçants et monopolisaient le trafic des caravanes. L'immense courant qui charriait vers l'Égypte et vers Rome toutes les richesses d'Ormuz et d'Indra passait par l'Arabie : « l'histoire du commerce ancien est l'histoire

(1) FRESNEL, *Lettre sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme*. *Journal asiatique*, 1849, p. 533.

(2) PERRON, *Femmes Arabes avant et depuis l'Islamisme*, Paris, 1858.

de l'encens, et l'Arabie est le pays de l'encens » (1).

Il existait trois grandes routes de caravanes qui conduisaient : la première, à travers le cœur de l'Arabie, du Golfe Persique à Jaffa et Damas, avec un embranchement sur la Mecque ; la seconde, le long du Ouady er Rumma, des rives du Tigre aux établissements juifs de Khaïbar, vers le sud ; la troisième et la plus importante allait de Saana jusqu'en Syrie, en suivant la côte occidentale de la Mer Rouge et en passant par la Mecque, Médine et Maan (2). La Mecque a d'abord été un centre commercial ; son importance religieuse ne s'est affirmée que plus tard. Elle était, avec Taïf, une des étapes de la route du sud et l'entrepôt des marchandises orientales.

Les Arabes avaient joui d'une indépendance politique presque absolue pendant des milliers d'années avant l'ère chrétienne. Ni les Egyptiens, ni les Assyriens, ni les Babyloniens, ni les anciens Perses, ni même les Macédoniens dans leur marche triomphale à travers l'Asie, n'avaient jamais conquis ou possédé la moindre partie de l'Arabie. Mais, avant la venue du Prophète, les fiers enfants du désert furent forcés, à maintes reprises, de courber la tête sous le joug romain, éthiopien ou persan. En 105 après J.-C., sous Trajan, le général Cornelius Palma soumit le royaume nabathéen du nord de l'Arabie. La Mésopotamie fut conquise et la côte orientale complètement dévastée par les Romains en l'an 116.

(1) A. SPRENGER, *Die alte Geographie Arabiens* (dernier chapitre), Berne, 1875.

(2) Voir la carte publiée par Hubert GRIMM, *Mohammed*, Munich, 1904. Et la nôtre, p. 54.

Hira se rendit aux Perses comme Ghassan s'était rendu aux généraux romains. « Que la décadence des Ghassanides préparât la voie glorieuse du grand prophète arabe, c'est ce que reconnaît même un écrivain musulman » (1). Autrement dit, l'invasion de l'Arabie préparait ses habitants à accepter l'autorité du chef qui saurait briser le joug étranger et restaurer la vieille indépendance. Peu avant l'hégire, la domination romaine s'étendait jusqu'à la Mecque. « Quelque temps après son accession au trône, en 610, l'empereur Héraclius nomma le prosélyte chrétien Othman gouverneur de la Mecque, en le recommandant aux Coréichites par une lettre impériale » (2). On connaît mieux encore les guerres et les invasions éthiopiennes un siècle avant Mahomet : « La domination des Abyssins dans l'Yémen, dit Ibn Ichak, dura soixante-douze ans ; ils furent finalement chassés par les Perses à la requête des Arabes. » Lorsque Mahomet atteignit l'âge d'homme, l'Arabie était dans un état fort instable, et l'heure de la libération allait sonner (3).

La vie sociale. — Dans les Temps d'ignorance, la condition de la femme était à certains égards inférieure, à d'autres bien supérieure à ce qu'elle fut plus tard (4). La cruelle coutume de mettre à

(1) Sir William MUIR.

(2) S.-W. KOELLE, *Mohammed und Mohammedanism*, p. 5.

(3) Voir le chapitre : « Arab und Agam », dans les *Mohammedanische Studien*, vol. I, p. 101-147, et A.-P. CAUSSIN DE PERCEVAL, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, vol. I, p. 214-291.

(4) Voir sur ce sujet le chapitre : « La condition de la femme chez les Sémites », dans l'ouvrage de Ch. LETOURNEAU, *La condition de la femme dans diverses races et civilisations*, Paris, 1903 (Trad.).

mort les enfants du sexe féminin sévissait dans maintes régions de l'Arabie ; elle eut probablement pour cause, à l'origine, l'indigence et la famine ; plus tard l'infanticide devint un moyen de limiter l'accroissement de la population, et peut-être aussi d'empêcher que les guerres n'amenassent un excédent de la population féminine (1). Parfois d'autres motifs entraient en jeu : un poète arabe raconte quelque part l'histoire d'une jeune captive qui, rachetée, refusa de quitter l'époux auquel elle avait été assignée comme butin. L'oncle de la jeune femme en conçut une telle rage qu'il enterra vives toutes ses filles et tua dès lors celles qui lui naquirent. Il ne se laissa même pas attendrir par la beauté de l'une d'entre elles, dont la mère avait réussi à tenir la naissance secrète. Il jeta sa fille dans une fosse et accumula la terre sur elle jusqu'à ce que ses cris fussent étouffés. Toutefois, dès la période préislamique, un Arabe distingué, Saa-Saa, essaya de mettre un terme à la pratique de « creuser un tombeau au bord du lit où les filles sont mises au monde » (2).

(1) Raison invoquée par le professeur Wilken.

(2) *Sinajet et Tarb fi Lekkadamm et Arab* (éd. de Beyrouth). Voir aussi LETOURNEAU, loc. cit., le § sur le clan et la famille arabe, dont nous extrayons le passage suivant : « L'infanticide des filles se pratiquait ouvertement ; non seulement l'acte en lui-même n'était pas regardé comme coupable ; on le tenait, au contraire, pour généreux et par suite louable, puisqu'en diminuant le nombre des bouches inutiles, il profitait à la communauté. La chose se faisait sans mystère, mais aussi sans effusion de sang. Au moment même de l'accouchement, de la délivrance, on creusait au pied de la natte où gisait la femme en travail, une fosse pour le rejeton qui allait être mis au jour. La mère accouchait sur le bord même de cette fosse dans laquelle une fois faite la constatation du sexe, on jetait le nouveau-né ; il ne restait plus qu'à le recouvrir de terre. » (P. 353). (Trad.)

L'usage du voile était presque inconnu et le système des harems peu pratiqué. On respectait la femme et on lui reconnaissait des droits. Nous savons que deux reines, sans compter Zénobie, ont gouverné leur tribu, et Freytag donne, dans ses proverbes arabes, une liste de femmes juges ; certaines femmes faisaient construire de coûteux tombeaux de famille ; d'autres étaient propriétaires et négociantes, telle Khadidja, la femme de Mahomet. On peut alléguer, à l'appui de ces assertions, maintes preuves tirées de l'étude des inscriptions et des monnaies nabathéennes et sud-arabiques (1).

La poésie pré-islamique est tout imprégnée d'esprit chevaleresque. Jamais une jeune fille n'était donnée en mariage contre son gré ; jamais elle n'était contrainte par son père à une union inégale. Wilken a démontré de façon concluante que la femme avait le droit de choisir son époux et il cite à ce propos le cas de Khadidja qui offrit sa main au Prophète (2). Les captives mêmes n'étaient pas réduites en esclavage, comme le montrent ces vers de Hatim :

Ils ne nous ont pas donné, ô Taïtes, leurs filles en mariage,
 Mais nous les avons conquises, contre leur volonté, à la pointe
 [de nos épées,
 Et chez nous la captivité n'est pas un avilissement :
 Jamais elles n'ont peiné à pétrir le pain ou à cuire les
 [aliments
 Mais elles ont eu pour compagnes nos propres femmes, les
 [nobles,
 Et elles nous ont enfanté de beaux fils au blanc visage.

(1) Hubert GRIMM, *Mohammed*, Chap. I.

(2) G.-A. WILKEN, *Het Matriarchaat, bij de oude Arabieren*, 1884, et le supplément à l'édition de 1885 (La Haye), en réponse à des critiques.

Chez ces nomades, le lien conjugal était aussi rapidement défait que noué, excepté chez les Juifs et les chrétiens de l'Yémen et du Nejran. La polyandrie et la polygamie étaient toutes deux pratiquées (1) ; le droit de divorce appartenait à la femme comme au mari et les mariages temporaires étaient fréquents. Deux espèces de mariage étaient en vogue. Le *muta'a* était un contrat privé entre un homme et une femme et ne nécessitait aucun témoin ; la femme ne quittait pas sa demeure, elle ne subissait pas l'autorité maritale et les enfants lui appartenaient. Cette union était ouvertement chantée et célébrée, et n'apportait point de honte à la femme. Dans le *nikah*, la femme devenait la propriété de son mari par rapt ou par achat, et dans ce dernier cas, le prix était versé à la famille de la fiancée. Nous verrons plus loin que ces deux formes de mariage existent encore chez les chiïtes.

« Il est très remarquable qu'en dépit des ordonnances humanitaires de Mahomet, la place de la femme dans la famille et la société musulmanes ait constamment diminué d'importance..... Les Arabes eux-mêmes [le] reconnaissent... En effet, les dispositions législatives favorables à la femme sont rendues à peu près vaines par le régime matrimonial musulman et par l'abandon graduel de la vieille coutume qui permettait à la femme de faire appel à sa parenté en cas de conflit avec son mari. » (2).

(1) Et l'exogamie aussi, selon Letourneau, loc. cit. (*Trad.*)

(2) Robertson SMITH, *Kinship and Marriage in Early Arabia*, p. 100-104. Pour de plus amples informations sur la position de la femme dans les races sémitiques à l'époque

La littérature pré-islamique. — Les sept poèmes anciens connus sous le nom de *Muallakat* ou *Muthahabat* sont les monuments d'un âge d'or littéraire ; ils ne sont sans doute que les fragments d'une collection plus importante. Nous leur devons beaucoup de nos connaissances sur la vie et la religion arabes primitives. « Si l'Arabie est pauvre au point de vue architectural, elle est d'une richesse inépuisable en monuments littéraires » (1) ; cela est vrai même des Temps d'ignorance. Zouhair, Zarafa, Imrou-al-Kaïs, Amrou-bin-Koulsoum, Al Harith, Antar et Labid ont été les maîtres de la poésie arabe, et leurs poèmes sont d'une remarquable perfection de langue et de forme.

Wellhausen mentionne des poètes arabes chrétiens : Adi bin Zaïd, Abou Daïd, Al Acha et d'autres ; nous ne possédons plus que des fragments de leurs œuvres. Le même auteur ajoute que le christianisme a exercé par l'intermédiaire de la poésie une influence marquée sur la civilisation pré-islamique. Les poètes furent les prophètes de l'ère nouvelle, la voix de l'Arabie criant au Dieu inconnu (2).

Outre la poésie, il y avait trois choses que les Arabes prisaient et dont ils tiraient gloire : l'éloquence, l'équitation et l'hospitalité. De grands concours de poésie et d'éloquence avaient lieu à Okatz

islamique, consulter le remarquable article : « Women in the ancient Hebrew Cult », par Brian J. PERITZ, Ph.-D. dans le *Journal of Biblical Literature*, 1898, Part. II.

(1) PALGRAVE.

(2) WELLHAUSEN, *Reste Arabischen Heidentums*, p. 232-234. (Berlin, 1897).

pendant la grande foire annuelle qui était tout à la fois un marché, un théâtre de débats oratoires et une réunion religieuse (1) ; c'étaient des jôûtes pacifiques de toute espèce où se rassemblaient toutes les tribus. Négociants, artisans, forgerons, marchands de vin, athlètes, vétérinaires, poètes, se coudoyaient entre les baraques, qui couvraient une étendue de dix milles, de Taïf à Nachla. La foire d'Okatz, comme celle de la Mecque, durait un mois entier. C'était une véritable trêve de Dieu entre les nomades belliqueux. Mahomet le premier osa guerroyer pendant les mois sacrés, rompant ainsi la foi de la vieille Arabie.

Selon la tradition musulmane, la science de l'écriture était inconnue à la Mecque ; elle y aurait été introduite vers 560 par Harb, le père de cet Abou Sofian qui fut le grand adversaire de Mahomet. Mais c'est une erreur manifeste ; en effet, il existait depuis fort longtemps des rapports suivis entre la Mecque et l'Yémen, où l'écriture était connue depuis des siècles. Selon une autre tradition, Abdoul Muttalib aurait écrit à Médine dans sa jeunesse (c'est-à-dire aux environs de l'an 520) pour y demander du secours. Deux siècles avant l'hégire, des Juifs et des chrétiens s'étaient établis dans le voisinage de la Mecque ; eux aussi savaient écrire : ils se servaient de roseaux et de feuilles de palmiers qu'ils avaient en abondance ; ils utilisaient aussi l'os lisse et plat que leur fournissait l'omoplate du chameau. Dans l'Arabie septentrionale,

(1) J. WELLHAUSEN, loc. cit. p. 88-91.

on rencontre des inscriptions sur le roc ; on en trouve également sur les monuments de pierre de l'Yémen. Quant aux sept grands poèmes ils furent, dit-on, écrits avec de l'or, sur de la soie égyptienne et suspendus dans la Caaba à la Mecque.

Le polythéisme arabe. — L'écrivain musulman Ache-Charistani divise les Arabes en différents groupes suivant leur religion : « Les uns niaient l'existence d'un Créateur, la résurrection des morts et le retour des âmes à la divinité ; ils affirmaient que la nature possède en elle-même un principe créateur et que le temps est le principe destructeur. Parmi ceux qui croyaient en un Créateur et en une création tirée du néant, certains niaient la résurrection ; d'autres ne croyaient pas aux prophètes, mais ils adoraient de faux dieux qui devaient, dans l'autre monde, leur servir de médiateurs auprès de la divinité. En l'honneur de ces idoles, ils faisaient des pèlerinages, ils offraient des sacrifices et des *ex-voto*, ils célébraient des rites et des cérémonies. Certaines choses leur étaient permises, d'autres défendues par la divinité » (1).

Ceci très justement observé, mais on a peine à comprendre qu'il ne soit pas fait mention des Juifs ni des chrétiens d'Arabie. Ce pays servit d'asile, dans les deux siècles qui précèdent l'hégire, à des représentants de toute espèce de cultes, et ces réfugiés apportèrent leur tribut au trésor religieux national. On trouvait sur les rives

(1) Voir l'original arabe dans W. ST-CLAIR-TISDALL, *The Original Sources of the Qur'ân*, p. 36-37.

de l'Euphrate des Sabéens adorateurs d'étoiles, dans l'Arabie orientale, des disciples de Zoroastre, à Khaïbar, à Médine et dans l'Yémen, des Juifs. Bien des siècles avant Mahomet, la Mecque était le centre religieux de l'Arabie. C'est là que s'élevait la Caaba, le Panthéon arabe, avec ses trois cent soixante idoles, une pour chaque jour de l'année ; c'est là que chaque année les pèlerins de l'Hedjaz venaient toucher et baiser la Pierre Noire faire le tour de Beit Allah, ce Bethel de leur foi, et suspendre aux arbres sacrés certaines pièces de leurs vêtements. A Nejran, l'objet du pèlerinage était un dattier. Et partout ce n'étaient que pierres ou tas de pierres sacrés où les dévots se rendaient pour obtenir certaines faveurs.

La croyance aux *djinns* ou génies était presque universelle, mais on les distinguait des dieux qui ne possédaient qu'une forme et une personnalité tandis que les génies en étaient dépourvus et se manifestaient sous mille formes diverses ; on rendait un culte aux uns, mais ce sont les autres qu'on craignait. Tout ce que le monde musulman croit encore au sujet des *djinns* est d'origine païenne.

De tout temps, les Arabes ont été superstitieux ; il n'est pas un roc aux formes bizarres, pas un arbre noueux, pas une source intermittente autour desquels ne flottent toutes sortes de légendes. Les anciens Arabes entouraient le territoire sacré de bornes ou de tumulus ; à l'intérieur de l'enceinte certains actes étaient interdits : on n'y pouvait ni verser le sang, ni couper des arbres, ni se livrer à des jeux sanguinaires. Telle est l'origine de la doctrine musulmane des *Haramaïn*, territoires sacrés des environs de la Mecque et de Médine.

Les sacrifices étaient fréquents, mais ils n'étaient pas consumés par le feu. Le sang de la victime était répandu sur un grossier autel de pierre et la chair mangée par l'adorateur. On apportait aux dieux les prémices de la terre et on leur offrait des libations; dans tous les pèlerinages antiques, les suppliants sacrifiaient leur chevelure; cette coutume a subsisté jusqu'à nos jours. En fait, tout le cérémonial du pèlerinage musulman à la Mecque est emprunté au paganisme pré-islamique (1).

Ce que nous savons des dieux arabes est tiré du *Kitab el Asnam*, « le livre des idoles », écrit par Ibn al Kelbi, deux siècles après l'hégire. Cet ouvrage n'existe plus, mais le « Dictionnaire géographique » de Jakut en cite de larges extraits. Nous donnons en note le nom des principales idoles arabes; dix d'entre elles sont mentionnées dans le Coran (2).

(1) J. WELLHAUSEN, op. cit. p. 68-101.

C. SNOOK-HURGRONJE, *Het Mekkaanische Feest* (Leyden, 1880).

W. ST-CLAIR-TISDALL, op. cit., p. 43-47.

(2) *Hobal*, qui avait la figure d'un homme et à qui appartenait la place d'honneur dans la Caaba, était appelé « créateur des cieux et de la terre ». Dozy l'identifie avec le Baal syrien; la première partie du nom n'étant autre chose que l'article hébreu.

Ouadd (ce nom signifie amitié), adoré surtout par les Arabes du Nord, à Duma, mais aussi dans le Sud.

Suwah, idole à figure de femme, adorée par la tribu de Hamdam.

Yaghuth, idole à figure de lion.

Ya Ouk à figure de cheval, adoré dans l'Yemen. On trouve des figures de bronze de cette idole dans les tombes antiques.

Vasr, l'aigle dieu.

El Uzza, identifiée à Vénus par certains savants, adorée à certaines époques sous la figure d'un acacia. Une des filles d'Allah selon les idées païennes.

Au-dessus de tous ces dieux tutélaires et médiateurs était la divinité suprême qu'on appelait *Allah*, le Dieu. Ce nom revient très fréquemment dans la poésie, les proverbes et les inscriptions. On le retrouve jusque dans les noms propres. « Bien que le paganisme ait fait son apparition en Arabie à une époque fort reculée, la croyance au seul vrai Dieu n'avait jamais entièrement disparu de l'âme populaire. C'est par un serment fait au nom d'Allah qu'étaient conclus les traités les plus inviolables, et l'expression « ennemi de Dieu » était considérée comme la pire des injures » (1). « Au VI^e et au VII^e siècles de notre ère, la prééminence d'Allah sur les autres dieux s'affirme incontestable. Cela ressort avec évidence de certains passages du coran : « A l'heure grave, dans le besoin et le danger, c'est toujours vers Allah que les païens se tournent, et non vers le dieu de la tribu », dit Mahomet. Pour les

Allat, principale idole de la tribu de Thakif à Taïf. Cette tribu essaya d'un compromis avec Mahomet et lui promit d'accepter l'islamisme si le Prophète respectait l'idole pendant trois ans. *Allat* semble être le féminin d'Allah; elle était considérée comme sa fille.

Manat, énorme pierre adorée par plusieurs tribus comme fille d'Allah.

Duwwar, l'idole vierge; les jeunes femmes avaient l'habitude de faire des processions autour de son image; de là son nom.

Isaf et *Naïla* qui étaient dans les environs de la Mecque, sur les collines de Safa et de Mèroua. Le rituel du pèlerinage musulman comprend encore aujourd'hui la visite de leurs deux sanctuaires.

Habhab, large pierre sur laquelle on égorgeait les chameaux. Il y a encore d'autres idoles et d'autres autels dont quelques-uns sont devenus des sanctuaires musulmans; chacun a sa tradition. (WELLHAUSEN, op. cit., p. 104.)

(1) W. ST-CLAIR-TISDALL, *The Original Sources of the Qur'ân*, p. 31-35.

païens aussi Allah est le vrai possesseur de la divinité et Mahomet s'élève seulement contre le fait qu'ils attribuent aux autres dieux une essence divine » (1).

Ibn Ichak, cité par Ibn Icham, raconte que les Kinanahites et les Coréichites prononçaient la formule suivante en accomplissant les cérémonies rituelles autour de la Caaba : « *Labbaik, Allahuma*, nous nous présentons à ton service, ô Dieu. Tu n'as de fidèle que celui qui te craint. Il est à toi, lui et tout ce qu'il possède. » La signification du texte originel est obscure, mais les termes employés montrent qu'Allah n'a point d'égaux. La notion de l'unité de Dieu n'a pas été introduite par Mahomet, qui n'a pas non plus inventé le nom de la divinité suprême : l'idée était aussi courante que le mot. Le père du Prophète s'appelait Abd Allah ; et la Caaba était connue bien avant l'islam sous le nom de *Beit Allah*, la maison de Dieu. Le culte rendu aux divinités locales n'excluait pas plus la reconnaissance et l'adoration de l'Être suprême que le culte des saints dans les Eglises grecque et romaine n'empêche la croyance au Dieu unique.

Cependant, en pratique, « Allah avait souvent la dernière place ; on lui préférait les dieux qui servaient les intérêts particuliers d'un groupe et qui accomplissaient les désirs personnels de leurs adorateurs (2). La crainte d'Allah et le respect des

(1) J. WELLHAUSEN, *Reste Arabischen Heidentums*, p. 217.

(2) « Dans leurs offrandes, ils (les Arabes) avaient pour maxime de tromper Dieu au profit de l'idole, qui était moins puissante, mais plus irritable. » POCOCKE, cité par Gibbon. (*Trad.*)

dieux n'avaient pas grande influence ; la principale conséquence des grandes fêtes religieuses était d'ordre pratique : c'était l'institution d'une trêve qui durait pendant les mois saints et qui avait fini par perdre tout caractère religieux. D'ailleurs, la tournure d'esprit des Arabes païens était essentiellement profane, à en juger du moins par leur poésie. Pour les habitants de la Mecque, la piété, comme de nos jours, était une industrie. La fête religieuse faisait marcher le commerce, et la réussite de la foire dépendait de l'inviolabilité de la trêve et du *Haram* (territoire sacré) (1). Si les formes extérieures de la religion étaient observées, c'était pour des raisons économiques et politiques, plutôt que par conviction (2), mais les classes dirigeantes, à la Mecque et à Médine, avaient cessé de croire à quoi que ce fût (3). Le polythéisme avait perdu sa sève et, sur son lit de mort, le vieil Abou Oubaiha pleurait à la pensée que le culte d'Uzza serait désormais négligé. Il n'est pas nécessaire de chercher bien loin les causes de ce déclin du paganisme : « La décadence religieuse de l'Arabie peu avant Mahomet peut être considérée comme le relâchement du lien de parenté qui unissait la tribu à son dieu... Quatre siècles d'influence juive et chrétienne avaient presque effacé l'idée de la pluralité des dieux » (4).

(1) WELLHAUSEN, *Reste Arabischen Heidentums*, p. 220.

(2) E.-H. PALMER, *Translation of the Qur'ân*, Introd. vol. I, p. XV.

(3) WELLHAUSEN, loc. cit., p. 220.

(4) *Journal of the Royal Asiatic Society*, cité par ZWEMER, *Arabia, the Cradle of Islam*.

Nous allons voir comment ces influences juives et chrétiennes ont agi sur les contemporains de Mahomet et sur le Prophète lui-même.

Le judaïsme. — Les Juifs pénétrèrent en Arabie dès les temps les plus reculés. A l'époque de Salomon, la Mer Rouge était le centre d'un trafic intense et des Hébreux s'étaient probablement fixés dans les ports de commerce. D'après Dozy, des Juifs se seraient établis à la Mecque au temps du roi David ; cette colonie aurait subsisté jusqu'au v^e siècle de l'ère chrétienne (1). Mais la monographie de Dozy n'est pas tout à fait convaincante. Il est cependant certain que les conquêtes successives de la Palestine par les Assyriens, les Babyloniens, les Perses, les Grecs et les Romains firent refluer jusque dans l'Yémen des vagues d'émigrants juifs. Plusieurs tribus arabes embrassèrent le judaïsme. Au temps de Mahomet les Juifs formaient dans toute la péninsule de petites colonies compactes dont l'importance était grande, surtout à Saana, à Médine, à Khaïbar et dans d'autres centres. Quant aux trois grandes tribus juives des Bni Koraïza, des Bni Nadhir et des Bni Kaïnuka, établies dans les environs de Médine, elles étaient si puissantes que le Prophète conclut avec elles une alliance offensive et défensive peu après son arrivée dans cette ville, en 622.

Le Coran parle des Juifs à maintes reprises et les nomme, ainsi que les chrétiens, « le Peuple du

(1) R. Dozy, *De Israeliten te Mekka van David's tijd tot op onze tijd rekening*. Leyden, 1864 ; trad. allemande, Leipzig, 1864.

Livre » ; cela prouve qu'ils possédaient l'Ancien Testament et que, sans doute, beaucoup d'entre eux savaient lire et écrire. Le Coran dit en effet des Juifs : « Mais il y a des illettrés parmi eux qui ne connaissent pas le livre mais seulement des contes mensongers, et ils n'ont que des notions vagues. Malheur à ceux qui écrivent le livre de leurs mains corruptrices, et qui disent... » (1). C'est donc que les autres savaient lire.

Ces colonies juives, par leurs docteurs et leurs traditions talmudiques, avaient contribué pendant des siècles à la diffusion de l'idée monothéiste. Il ressort clairement de la lecture du Coran et des plus anciennes biographies du Prophète que Mahomet doit beaucoup au judaïsme auquel il a emprunté non seulement des doctrines, mais des traditions historiques. Il n'est guère possible toutefois de préciser le moment où il apprit à connaître les docteurs hébreux. Il est par contre universellement admis par les savants que le Prophète doit sa connaissance de l'Ancien Testament à des Juifs versés dans la science talmudique ; le Rabbi Abraham Geiger l'a démontré de façon péremptoire (2).

Si les Juifs jouissaient à la Mecque et à Médine d'une grande considération, cela tenait non seulement au fait qu'ils possédaient des livres sacrés, mais encore à ce qu'ils avaient pour ancêtre

(1) Sourate, II, 73. Nous citons d'après la traduction anglaise, la version française de Kasimirski, donnant un sens un peu différent. (*Trad.*)

(2) *Was hat Mohammed aus dem Judentum aufgenommen?* (Wiesbaden, 1833). V. aussi sur ce sujet les écrits de HIRSCHFELD, Emmanuel DEUTSCH, J.-M. ARNOLD et d'autres.

incontestable cet Abraham dont les Coréïchites et deux autres tribus se réclamaient aussi. On interprétait les légendes arabes de manière à les faire cadrer avec les traditions de l'époque patriarcale juive ; et c'est ainsi, comme le remarque Muir, que, « par une adaptation sommaire, l'histoire de la Palestine devint celle de l'Hedjaz ; l'enceinte de la Caaba fut révéree comme le lieu où Agar en détresse s'était assise dans le désert, et le puits sacré de Zemzem comme la source à laquelle elle s'était abreuvée. Les allées et venues rapides des pèlerins entre Safa et Maroua devaient rappeler sa recherche anxieuse. C'étaient Abraham et Ismaël qui avaient construit le temple et y avaient enfermé la Pierre Noire ; c'étaient eux qui avaient établi pour toute l'Arabie le pèlerinage d'Arafat. C'était en mémoire du patriarche que les pèlerins faisaient le simulacre de lapider un invisible Satan, et qu'ils offraient, à Mina, des sacrifices commémoratifs de celui d'Isaac. Et bien que le rite mecquois n'ait guère été modifié par l'adoption des légendes israélites, il prit une tout autre signification et fut coloré par l'imagination arabe d'un reflet de la sainteté d'Abraham, l'ami de Dieu » (1).

Pour le détail des termes, des doctrines, des cérémonies et des traditions empruntées par Mahomet au judaïsme, nous renvoyons le lecteur à Geiger ou à Tisdall et au tableau de la page 37. Une étude approfondie montre que la chaîne et la trame de la nouvelle religion sont empruntées à l'ancienne. *L'islamisme, c'est le judaïsme plus Mahomet.*

(1) Sir William Muir, *Life of Mahomet*, 3^e éd. introd. XCII-XCIII. V. aussi *Reste Arabischen Heidentums*, p. 232.

Le christianisme. — Quand le christianisme pénétra-t-il en Arabie et d'où venait-il ? Questions difficiles à résoudre. Le peu qu'on sait sur ce sujet se trouve dans Wright (1) Paul passa trois ans en Arabie (2), et le christianisme fut introduit de très bonne heure dans le nord de la péninsule. Des évêques de Bosra (nord-ouest de l'Arabie) sont mentionnés avec cinq autres évêques arabes parmi les délégués au concile de Nicée (325) (3). Selon les historiens arabes, la tribu de Ghassan était chrétienne plusieurs siècles avant l'hégire.

Il est avéré que le christianisme était largement répandu en Arabie au temps de Mahomet. Selon Caussin de Perceval qui cite les historiens arabes, on comptait des chrétiens chez les Bni Taglib en Mésopotamie, chez les Bni Abd al Kaïs, chez les Bni Harith dans le Nejran, chez les Bni Ghassan en Syrie et chez d'autres tribus encore, entre Médine et Coufa (4). Ibn Khalikan mentionne encore comme chrétiennes les tribus de Bahrah, de Tanouq et de Taglab. La poésie pré-islamique fait de fréquentes allusions au cénobite du désert, veillant, priant et lisant dans sa cellule à la lumière de sa petite lampe, et nous avons déjà vu des poètes

(1) Thomas WRIGHT, *Early Christianity in Arabia* (Londres, 1855).

(2) Gal. I, 17.

(3) « Origène fut délégué par l'Eglise d'Alexandrie pour porter l'Evangile en Arabie sur l'invitation du gouverneur de cette contrée lointaine qui avait embrassé le christianisme. » EUSEBE, cité par Éd. de PRESSENSÉ, *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*, 2^e série, T. I. p. 35. (Trad.)

(4) A.-P. CAUSSIN DE PERCEVAL, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme*. (Paris, 1847 et 1902). 3 vol.

chrétiens au Temps de l'ignorance. Les progrès du christianisme suivirent en Arabie la marche de la pénétration romaine. Les chroniqueurs ecclésiastiques mentionnent la reine Mavia parmi les néophytes et rapportent qu'elle fit venir dans son pays un évêque du nom de Moïse.

Une condition défavorable à l'extension du christianisme dans le nord de l'Arabie était la situation de ce pays, qui formait une sorte d'état-tampon entre les puissances rivales de la Perse et de Rome, ce dont il ne laissait pas de souffrir. Les chrétiens arabes furent en butte aux persécutions des monarques persans ; un allié de ceux-ci, le chef arabe païen, Naaman, interdit à ses sujets tout rapport avec les chrétiens. Cette défense était, dit-on, motivée par le succès des prédications de Simon le Stylite, le saint chanté par Tennyson (1). Dans le royaume de Hira, le christianisme était plus ou moins toléré et faisait plus ou moins de progrès suivant le degré de faveur que lui accordaient les Chosroès de Perse (2). On trouve des convertis dès 380, et l'un des premiers, Noman Abou Kamous, prouva la sincérité de sa foi en faisant fondre une statue de la Vénus arabe qu'adorait sa tribu ; il en

(1) Thomas WRIGHT, loc. cit., p. 77.

NOELDEKE, *Sketches from Eastern History*, Londres, 1882, chap. sur Simon le Stylite.

(2) Hira, dit Gibbon, était la résidence d'une race de rois qui avaient adopté le christianisme et qui régnaient depuis plus de six siècles à l'ombre du trône de Perse. GIBBON, *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*. Edition française par Guizot, Paris, 1828. Vol. 10, chap. LI, p. 173.

Sur Chosroès et les derniers Sassanides, voir Appendice A. (Trad.)

distribua l'or aux pauvres. Selon Wright plusieurs tribus suivirent cet exemple ; elles brisèrent leurs idoles et se firent baptiser. Le paganisme est donc condamné dans l'Arabie septentrionale bien avant la venue de Mahomet.

C'est dans le sud du pays que la foi chrétienne exerça le plus d'influence et fit les plus grandes conquêtes. Les monuments et les inscriptions de l'Yémen nous apprennent que déjà avant l'arrivée des prédicateurs chrétiens, le monothéisme avait pris la place du polythéisme dans le culte sabéen. La divinité suprême était appelée de divers noms dont quelques-uns se retrouvent dans le Coran. Si l'on se rappelle, en outre, l'importance de la population juive en Arabie, on conviendra que le sol était préparé pour que le christianisme y prît racine, bien que les Juifs, par leur irréductible hostilité, aient souvent fait obstacle à l'extension de l'Évangile au début de l'ère chrétienne.

Nous ne nous arrêterons pas à la légende qui veut que saint Barthélémy ait prêché dans l'Yémen en se rendant aux Indes, ni à celle, moins invraisemblable, qui fait de Frumentius le premier évêque de Himyar. Par contre, c'est un fait historique que, sous le règne de Constantin, le diacre de Nicomédie, Théophile, arien zélé, fut envoyé par l'empereur à la cour de Himyar avec une magnifique ambassade ; il réussit à faire accepter le christianisme au souverain arabe et fit construire des églises à Zaphar, Aden et Saana, ainsi qu'à Hormuz sur le Golfe Persique. Quatre évêchés furent constitués. En 560, une cruelle persécution sévit dans le Nejran, à l'instigation des

Juifs. « On creusa de grandes fosses qu'on remplit de combustible et des milliers de moines et de vierges furent voués aux flammes » (1). Cependant, la religion de Jésus-Christ était si fortement enracinée dans la contrée qu'elle ne put être extirpée facilement ni par le feu des persécutions, ni, quelques siècles plus tard, par l'épée triomphante de l'islam. L'abbé Huc mentionne encore des chrétiens dans cette région au x^e siècle (2).

En 560, Abraha, roi chrétien de l'Yémen, construisit une cathédrale à Saana, voulant en faire un lieu de pèlerinage rival de la Mecque. Le sanctuaire fut souillé par les païens du nord, puis vint la fameuse expédition d'Abraha contre la Mecque ; il fut vaincu par les Coréichites, et sa défaite est célébrée par le Coran dans le chapitre de l'Éléphant (3). Deux mois plus tard naissait le Prophète qui allait sceller pour des siècles le sort du christianisme en Arabie.

Il ressort de cette étude sommaire que Mahomet, ainsi que tout Arabe cultivé de son temps, n'a pas pu vivre dans l'ignorance complète du christianisme. Le tableau qu'offrait l'Eglise à cette époque (323-692) était sombre en vérité (4) ; cepen-

(1) S.-M. ZWEMER, *Arabia the Cradle of Islam*, p. 307-308, d'après Wright.

(2) ABBÉ HUC, *Christianity in China, Tartary and Thibet*, vol. I, p. 88. New-York, 1857.

(3) S.-M. ZWEMER, *Arabia the Cradle of Islam*, 308-313. V. les commentateurs musulmans *in loco* (Sourate 105, intitulée l'éléphant, parce qu'Abraha montait un éléphant blanc).

(4) « De plus en plus, l'Eglise se conformait au monde ; la discipline se relâchait, la morale déclinait rapidement. Les controverses passionnées, les querelles, les schismes des

dant il existait de vrais croyants. L'Arabie était un nid d'hérésies, et pourtant nous avons une preuve que la doctrine orthodoxe de la Trinité y était connue, contrairement à ce qu'on peut inférer du Coran. En 1888, l'explorateur Edward Glaser rapporta de Mareb, capitale du royaume de Saba, la copie d'une inscription ayant trait à la répression d'une révolte contre la domination éthiopienne dans l'Yémen. Cette inscription, qui date de 542, débute par ces mots : « *Par la puissance du Tout Miséricordieux, de son Messie et du Saint-Esprit* » (1). Mahomet dut entendre bien souvent dans son enfance le récit de l'invasion et de la défaite d'Abraha ; jeune homme, il se rendit en Syrie, où il rencontra des moines ; il traversa les territoires occupés par les tribus chrétiennes de l'Arabie septentrionale. Prophète, il eut une concubine chrétienne, Marie la Copte, mère de son fils favori, Ibrahim. Mahomet n'a pas ignoré le christianisme, et l'on retrouve dans sa religion des vestiges de cette connaissance (2).

Koelle va plus loin encore et montre que « si Mahomet s'est tenu à l'écart de la religion chrétienne, ce n'est pas par ignorance, mais par man-

évêques et du clergé empoisonnaient la vie publique et semaient la haine, l'amertume et l'esprit de parti... Une bigote hypocrisie tenait lieu de piété véritable à ceux qui visaient à quelque chose de plus élevé, et quant au peuple, il se tranquillisait à la pensée qu'on ne peut demander à chacun de se faire religieux ». KURTZ, *Church History*, vol. I, p. 388.

(1) HILPRECHT, *Recent Exploration in Bible Lands*, p. 149. Article « Arabie », par le prof. FRITZ HOMMEL. ZWEMER, *The Moslem Doctrine of God*, p. 27-90.

(2) Voir le tableau synoptique p. 37.

que de sympathie et d'affinité. Sa première femme avait un cousin chrétien qu'elle lui présenta. Une autre de ses épouses avait embrassé le christianisme en Abyssinie, et sa concubine favorite était une chrétienne d'entre les Coptes égyptiens. Il connaissait des ascètes et entretenait des relations avec les savants évêques de l'église orthodoxe. Dans ce temps-là la lecture de l'Écriture sainte faisait déjà partie du service divin ; si Mahomet l'avait voulu, il aurait aisément pu apprendre à connaître la Bible à fond. Mais, manquant d'une conception adéquate du péché et de la corruption humaine, il ne pouvait apprécier la valeur du remède offert par l'Évangile » (1). Toutes ces considérations ont leur poids pour déterminer la part qui revient au christianisme dans la formation de la religion musulmane (2). L'élément chrétien, quoique sous une forme souvent corrompue, est une des sources de l'islamisme.

Les Hanifs. — A côté des Juifs et des chrétiens, il faut encore citer les *hanifs*. Ce nom avait à l'origine une signification péjorative et voulait dire : ceux qui boitent, ceux qui marchent inéga-

(1) Un musulman converti de l'Université d'El Azhar, professeur de théologie au Caire, prétend que dans sa jeunesse Mahomet était nominalelement chrétien, et se fait fort de le prouver en s'appuyant sur des autorités musulmanes. V. rapport de la Conférence du Caire, *Methods of Mission Work*, p. 24.

(2) Pour de plus amples détails sur les légendes, traditions et doctrines musulmanes empruntées au christianisme, nous renvoyons le lecteur à ST-CLAIR-TISDALL, op. cit., chap. IV.

lement ou qui dissimulent ; il s'appliquait à ceux qui avaient abandonné le culte des divinités populaires (1). Avec le déclin du paganisme, on rencontre à Médine, à Taïf et à la La Mecque un certain nombre d'hommes convaincus de l'absurdité des vieilles superstitions ; sans se rattacher ni au judaïsme ni au christianisme, ils cherchaient le vrai Dieu. Ils doivent avoir été nombreux et honorés, si l'on en juge par l'emploi que fait le Coran du terme *hanif* : le patriarche Abraham est appelé le premier des *hanifs* ; et, selon l'histoire musulmane, douze des compagnons de Mahomet appartenaient à cette secte. Nous savons par Ibn Ichak, le plus ancien biographe du Prophète, ce que croyaient et enseignaient Zeid, Waraka et d'autres réformateurs *hanifs*. « Ils se disaient l'un à l'autre : « Par Dieu, vous savez que votre « nation ne repose sur rien : certainement, ils se « sont égarés loin de la religion de leur père « Abraham. Qu'est-ce qu'une pierre que nous « devons faire des processions autour d'elle ? Elle « n'entend ni ne voit, elle ne saurait faire ni mal « ni bien. O peuple, cherche-toi toi-même, car, « par Dieu, en vérité, tu ne reposes sur rien. » Ils s'en allèrent donc dans différents pays à la recherche de l'*hanifisme*, la religion d'Abraham. Et c'est ainsi que Ouaraïha bin Naufal s'absorba dans l'étude du christianisme ; il s'enquit des Ecritures auprès de ceux qui professaient cette religion, jusqu'à ce qu'il eût appris à la connaître quelque

(1) ST-CLAIR-TISDALL, loc. cit. p. 272. PAUTZ, *Mohamed's lehre von der Offenbarung*, p. 15. Le *Dictionnaire de l'Islam*, de HUGUES donne une autre étymologie.

peu. Mais Oubaidoullah bin Jache resta dans l'incertitude et dans le doute jusqu'au jour où il devint musulman. Il se rendit en Abyssinie avec ses coreligionnaires... arrivé là, il se fit chrétien et abandonna l'islamisme, en sorte qu'il mourut chrétien dans ce pays » (1). Ce récit est remarquable : *voilà donc le premier musulman converti au christianisme !* Et selon Ibn Ichak, il fut un témoin fidèle. « Devenu chrétien, il avait l'habitude de disputer avec les compagnons du Prophète qui étaient alors en Abyssinie et il leur disait : « Pour nous, nous voyons clairement, mais pour « vous, vous êtes encore dans l'aveuglement. »

Les *Hanifs* exprimaient leur foi en ces termes : nous sommes résignés à la volonté de Dieu, nous nous sommes abandonnés à Dieu (*islam*). Ils interdisaient l'infanticide, ils reconnaissaient l'unité de Dieu et rejetaient toute idolâtrie, promettant aux croyants, dans la vie future, un jardin de délices et aux méchants l'enfer ; ils employaient pour désigner la Divinité les termes de Miséricordieux et de Clément. Selon Wellhausen, il y avait des *Hanifs* non seulement à la Mecque et à Médine, mais partout en Arabie, signe évident de la dissolution finale du paganisme, indice que le sol était prêt à recevoir une semence nouvelle (2).

Conclusion. — Après ce qui vient d'être dit, on ne s'étonnera pas que l'islamisme soit une religion hétérogène, comme l'a démontré depuis un siècle la

(1) *Sirat-ur-Rasul*, vol. I, p. 76-77. Cité par ST-CLAIR-TISDALL.

(2) J. WELLHAUSEN, loc. cit., p. 234.

Analyse des Notions empruntées par l'Islamisme aux autres Religions

I

AU PAGANISME

(Tel qu'il existait à La Mecque ou était en honneur dans les autres parties de l'Arabie).

- | | | |
|---------------------|---|---|
| a) Culte Sabéen .. | } | Superstitions astrologiques, par exemple : les météores sont jetés contre le démon. Jurer par les étoiles et les planètes (Sourate 56-53, etc...). |
| b) Idolâtrie Arabe. | } | Procession autour de la Caaba. Calendrier. Allah (nom de la divinité suprême, déjà usité par les poètes anciens et adoré par les Hanits, etc...), La Mecque, lieu de pèlerinage religieux. La Pierre Noire, etc... Tous les rites du pèlerinage. Costumes, procession, jet de pierres, offrande (de la chevelure), sacrifices. Polygamie, esclavage, facilité du divorce. Lois sociales en général. Cérémonial d'ablutions, nourriture interdite, circoncision. |
| c) Zoroastre | } | Cosmogonie. Les différentes légendes sur l'origine de la Terre. Pont sur l'enfer, le Sirat. Le Paradis. Son caractère. Les Houris = les Pairikas, méchantes fées de l'Avesta. Doctrine des Djinns et leurs espèces variées. Exorcisme des Djinns (Sourate 113-114). |
| d) Bouddhisme ... | | Emploi du rosaire (voir Hughes : « Dictionnaire de l'Islam »). |

II

AU JUDAÏSME

(Tel qu'il est rapporté dans l'A. T. mais plus particulièrement dans le Talmud, source des idées juives prédominantes en Arabie juste avant Mahomet).

- | | | |
|--|---|--|
| A. Idées et Doctrines d'après la classification du Rabbi Geiger. | } | 1. Mots d'origine hébraïque et non arabe, représentant des idées juives. { Taboot (Arche du Tabernacle). — Torah (loi). — Eden. — Gehinnom (Géhenne). — Rabbi, Ahbar (Maître). — Sakinat = Shekinah. — Taghot (erreur) usité des centaines de fois dans le Coran. — Furkan, etc., etc., etc. |
| 2. Vues doctrinales..... | } | Unité de Dieu. Résurrection. Sept enfers et sept cieux. Jugement dernier, signes eschatologiques. |
| 3. Lois rituelles et morales. | } | Prières : à heures fixes, attitude, direction, etc... Lois au sujet de l'impureté du corps ; ablutions avec de l'eau ou du sable. Lois sur la purification des femmes. |
| 4. Idées sur la vie. Usage de l' « Inch' Allah » ; l'âge de raison identique à celui indiqué dans le Talmud. | } | |
| B. Histoires et Légendes d'après le Rabbi Geiger. | } | Adam. Cain. Enoch. Tous les récits fabuleux du Coran sont semblables à ceux du Talmud. Noé, le Déluge. Heber (Houd). Isaac, Ismaël, Joseph. Cf. le Coran avec le Talmud. Abraham. Son idolâtrie. Le four de Nimrod. Pharaon. Le Veau (Emprunté au Talmud). Moïse. Les légendes racontées sur lui et Aaron sont de vieux contes juifs. Jethro (Chuaïb). Saül (Taloot). Goliath (Djelbot) et spécialement Salomon. Cf. Talmud. |

III

AU CHRISTIANISME

(Sous une forme corrompue, tel qu'il se trouve dans les Evangiles Apocryphes, spécialement dans l'Evangile de Barnabas).

1. Déférence pour le N. T. ou Indjil (Zacharie, Jean, Gabriel).
2. Respect pour les Maîtres religieux ; le Coran se reporte à l'enseignement des prêtres et des moines.
3. Jésus-Christ. Ses noms : Parole de Dieu, Esprit de Dieu, etc... Miracles puérils. *Négation de la Crucifixion* (Basilidiens, etc...).
4. La Vierge. Sans péché. Les Apôtres. « Haouari » mot Abyssinien pour désigner ceux qui sont « purs ».
5. Idée fautive de la Trinité (Cf. sectes hérétiques d'Arabie).
6. Légendes chrétiennes comme celle des « Sept dormeurs », d' « Alexandre avec ses Cornes », de « Lokman » (Æsope).
7. Un mois de jeûne. Ramadan pour imiter le Carême.
8. Le don d'aumônes comme manifestation essentielle d'une véritable adoration.

critique des savants européens et américains de toute école. En effet l'influence des facteurs païen, juif et chrétien est encore parfaitement reconnaissable malgré treize siècles de commentaires musulmans. Mahomet n'a rien inventé. Une morale édulcorée, mélangée à de vieux ingrédients soigneusement choisis et dosés, voilà de quoi est faite la panacée nouvelle imposée au monde par l'épée. Logiquement, il n'y a qu'un pas de l'*hanifisme* à l'islamisme, et ce pas devait être fait par ceux qui ne voulaient pas des vieilles religions historiques, celle de Moïse ou celle du Christ. Au point de vue religieux, le Temps de l'ignorance avait été une époque d'inquiétude et de recherche du divin ; au point de vue politique et social, une époque troublée. Tout attendait l'homme de génie qui saurait dominer la situation et faire un monde de ce chaos. Mahomet fut cet homme.

CHAPITRE II

Mahomet, le prophète

SOMMAIRE

Introduction. — Un portrait du Prophète d'après un théologien musulman du quatorzième siècle. — *Les éléments de succès dans la carrière de Mahomet* : le facteur politique ; le facteur religieux ; le facteur familial ; le facteur personnel. *Vie de Mahomet : Première période* : sa naissance et son enfance d'orphelin ; il entre au service de Khadidja ; son mariage ; premières révélations ; premiers disciples ; persécutions ; mort de Khadidja ; le serment d'Acaba ; la fuite à Médine. *Deuxième période* : l'ère des luttes à main armée ; hostilités contre les Coréichites ; le combat de Bedr ; la défaite d'Ohod ; expéditions contre les Juifs ; batailles et carnages ; Mahomet contracte de nouveaux mariages ; pèlerinage pacifique à la Mecque ; nouvelle campagne contre les Coréichites ; conquête de la Mecque ; expéditions lointaines ; révoltes ; les derniers jours du Prophète ; sa mort. — *Le caractère de Mahomet* : un problème historique ; théories diverses. La valeur morale de Mahomet à la lumière : a) de la révélation biblique ; b) des traditions de l'Arabie antique ; c) du Coran. Mahomet et les femmes ; sensualité et cruauté, Notre conclusion basée uniquement sur des témoignages musulmans. — *L'apothéose de Mahomet* : idéalisation progressive ; les deux-cent-une épithètes de Mahomet ; Mahomet intercesseur et médiateur ; histoire du méchant Juif. Le Poème du Manteau, son histoire et son influence.

Introduction. — Aux environs de l'an 570, un marchand mecquois, Abdallah, fils d'Abd oul Muttalib, venait pour ses affaires de la Mecque à Médine, où il mourut. Quelques mois plus tard, sa femme, Amina, donnait le jour à un

garçon qui fut appelé Mahomet (1). Un siècle s'était à peine écoulé que, du haut de dix mille minarets, le nom de cet Arabe, uni à celui du Tout-Puissant, retentissait cinq fois le jour, du Golfe persique à l'Océan Atlantique ; dans trois continents la nouvelle religion balayait tout devant elle. A quoi tient ce succès sans égal ? Sans doute, à tout un ensemble de causes : valeur des grandes vérités proclamées par le Prophète, faciles exigences de sa morale, puissance du fanatisme et de l'épée, amour du pillage et soif de conquête, génie des successeurs de Mahomet ; et d'autre part, décadence des empires perse et romain, faiblesse et corruption des Eglises d'Orient. Cependant, aucune de ces théories, envisagées en bloc ou séparément, ne doit faire oublier que le suprême facteur de succès est le génie de Mahomet. Le croyant n'a pas besoin d'autre explication. Elle est simple et surnaturelle : toutes choses sont possibles à Dieu, et Dieu a envoyé Mahomet, le dernier et le plus grand des prophètes.

Un portrait du Prophète. — Un théologien de l'école chaféite (2), Kamal ud Din ad Damiri, savant et philosophe, auteur et commentateur prolifique, nous a laissé du Prophète un portrait qui

(1) Le nom de Mohammed (dont le français a fait Mahomet) n'était pas inconnu à l'époque païenne. Trois Arabes connus, Mohammed bin Suffyan, Mohammed bin Uhaiya et Mohammed bin Humran, l'ont porté dans les Temps d'ignorance, si l'on en croit Ibn Khallikan. Mais il ajoute une histoire destinée à prouver qu'ils avaient été ainsi nommés en l'honneur du futur prophète ! (De Slane, trad. du *Dictionnaire bibliographique* d'IBN KHALLIKAN, Vol. III, p. 620, sq.).

(2) Voir plus loin, Ch. VII, p. 163 sq.

garde toute sa valeur aux yeux des musulmans et n'en a que davantage aux nôtres pour se trouver dans un Dictionnaire de zoologie (1).

« Mahomet est l'homme le plus favorisé de tout le genre humain ; il est le plus honoré des prophètes, l'apôtre de la miséricorde, le chef (*imam*) des fidèles, le porteur de la bannière de louange, l'intercesseur, le tenant d'une haute situation, le possesseur des rivières du paradis ; tous les fils d'Adam se rangeront sous son étendard au jour du jugement. Il est le plus excellent d'entre les prophètes et sa nation est la plus excellente d'entre les nations ; ses compagnons sont les meilleurs d'entre les hommes après les prophètes et sa religion la plus noble de toutes ; il a accompli des miracles manifestes et possédé de grandes qualités. Il était parfaitement intelligent, noble d'origine, absolument beau, généreux et brave, humble à l'excès ; il possédait toute connaissance utile et le pouvoir d'accomplir de grandes actions ; il craignait Dieu parfaitement et sa piété était sublime. Il était le plus éloquent des hommes, le plus parfait sous tous les rapports, le plus éloigné de tout vice et de toute bassesse. Un poète a dit de lui :

Le Miséricordieux n'a jamais créé d'être comparable à Mahomet.
Et, à ma connaissance, jamais il n'en créera plus.

(1) Citation empruntée au *Hayat oul Hayaouan* d'AD DAMIRI ; c'est un dictionnaire zoologique agrémenté de notes et digressions sur le folklore et l'histoire des Arabes. Trad. anglaise par le lieut. col. A. S. G. Jayakar (Londres, 1906), vol. I, p. 88-89. Cet ouvrage fait autorité dans le monde arabe et le passage que nous citons se trouve au début d'une longue et célèbre digression sur les premiers califes, à l'article *Al Awizz*, l'oie !

Aïcha raconte que, chez lui, le Prophète avait l'habitude de faire la besogne d'un serviteur ; il ôtait lui-même la vermine de ses habits, rapiécail ses vêtements et ses souliers et se servait lui-même. Il balayait la maison, apportait le fourrage à son chameau, l'attachait par la jambe de devant ; il mangeait avec les esclaves femmes, pétrissait le pain avec elles et rapportait lui-même du marché ce dont il avait besoin. Il était toujours dans un état de tristesse et d'inquiétude qui lui ôtait toute paix d'esprit. Ali raconte qu'il interrogea le Prophète sur son mode de vivre et que celui-ci lui répondit : « La connaissance est « mon capital, l'amour est mon rocher ; le désir « est mon char ; le souvenir de Dieu est mon gai « compagnon, le chagrin mon ami, la science mon « armure, la patience mon vêtement ; le plaisir « de Dieu est mon butin, la pauvreté ma distinc- « tion, le renoncement au monde, ma profession ; « la loi est ma force, la vérité mon intercesseur ; « obéir à Dieu me suffit, guerroyer pour lui est « ma nature, et prier rafraîchit mes yeux. » Il était humble, libéral, brave, modeste, bon camarade, affable, clément, miséricordieux, pieux, juste, patient, digne, véridique, et possédait encore à un haut degré d'innombrables qualités. Les savants ont écrit maints livres sur Mahomet, sur sa vie et sur sa mission, sur ses guerres, sur son époque, sur ses qualités, sur ses miracles, sur ses bonnes œuvres, sur ses actions aimables ; en décrire une petite partie prendrait des volumes. Mais ce n'est pas ici notre objet. Après que Dieu eût parfait notre religion et mis le sceau à ses bénédictions à

notre égard, Mahomet mourut, dit-on, un lundi à midi, le douzième jour de Rabi-al-Aoual, l'an 11 de l'hégire, à l'âge de soixante-trois ans. Son corps fut lavé par Ali bin Abou Taleb et il fut enterré dans le tombeau qu'il avait construit pour Aïcha, la mère des fidèles. »

Les facteurs du succès dans la carrière de Mahomet. — On verra plus loin ce que la critique laisse de cette belle et naïve image. Cependant, quoi que nous contestions à Mahomet, nous ne saurions nier ses grandes capacités. Il ne fut pas, il est vrai, le seul auteur de ses succès ; son époque et son milieu expliquent pour une large part, nous l'avons dit, l'action qu'il exerça et les méthodes qu'il employa. On distingue aisément quatre éléments de réussite dans la carrière du Prophète.

Il y a d'abord le *facteur politique*. L'année connue sous le nom d'année de l'Eléphant avait vu la défaite de l'armée chrétienne commandée par Abraha et venue de l'Yémen pour détruire la Caaba. Pour le jeune et ardent esprit de Mahomet, cette victoire était une révélation de l'avenir politique réservé à la Mecque, et sans doute l'ambition du futur Prophète lui assigna-t-elle dès lors la première place dans le conflit menaçant entre l'Arabie, la Perse et Rome (1).

Ensuite vient le *facteur religieux*. A cette heure troublée il fallait un chef spirituel. Déjà la

(1) IGNAZ GOLDZIHNER, *Mohammedanische Studien*, Vol. 1, p. 40-101. S.-W. KOELLE, *Mohammed und Mohammedanism*, première partie. S.-M. ZWEMER, *Arabia, the Cradle of Islam*, ch. XVI.

Mecque était le berceau d'un réveil. Les Hanifs avaient rejeté la vieille idolâtrie et attendaient le prophète qui s'élèverait parmi eux (1). Il ne manquait rien de ce qui pouvait servir à édifier une nouvelle doctrine. Mais, pour mettre de l'ordre dans ce chaos, il fallait un génie assez sûr pour trier les matériaux épars, pour construire une religion compréhensive, pour établir un compromis qui pût être accepté à la fois par les Juifs, les chrétiens et les païens (2).

En troisième lieu il faut tenir compte de *l'élément familial*, de l'origine aristocratique de Mahomet. Il n'était pas un vulgaire conducteur de chameaux ; le clan des Hachémites et la tribu des Coréichites auxquels il appartenait, étaient les premiers de la Mecque, qui était le centre de l'Arabie. Abd oul Muttalib, l'aïeul du Prophète, était l'homme le plus influent de l'aristocratie citée, et le petit orphelin avait été le favori de son grand-père. C'est sous son égide que Mahomet avait vécu jusqu'à sa huitième année et qu'il avait pu voir ce qu'est la vie d'un grand seigneur et quelle est son autorité. La leçon ne fut jamais oubliée. Comme tant d'autres grands hommes, il subit l'influence déterminante de son entourage, de son éducation et de sa femme.

Le dernier élément et le plus important, c'est *le génie de Mahomet* ; c'est l'incontestable valeur de son expérience religieuse, sa puissance de convic-

(1) S.-W. KOELLE, op. cit., p. 27.

(2) J. WELLHAUSEN, *Reste Arabischen Heidentums* (Berlin, 1897), p. 230-242.

tion, son enthousiasme communicatif, la générosité de sa nature, son art de s'attacher les cœurs, ses capacités d'organisateur et de guerrier, ses dons politiques exceptionnels.

Vie de Mahomet ; première période (1). — On ne connaît pas la date exacte de la naissance de Mahomet. Caussin de Perceval(2) la place le 20 août 570, Sprenger (3), le 13 avril 571. Selon la coutume arabe, l'enfant fut envoyé en nourrice peu après sa naissance chez Halima, femme de la tribu des Bni Saad ; il y passa deux ans. A l'âge de six ans, Mahomet fut emmené par sa mère à Médine, mais elle tomba malade et mourut en route. L'orphelin fut ramené à la Mecque et confié aux soins de son grand-père. A la mort de celui-ci, deux ans plus tard, l'enfant fut remis à son oncle, Abou Taleb. Un beau passage du Coran fait allusion à cette période de la vie du Prophète :

Je jure par la splendeur de la lumière
 Et par le silence de la nuit
 Que jamais le Seigneur ne t'abandonnera,
 Que jamais il n'aura de haine pour toi.
 En vérité acquérir [la vie]
 Vaut mieux pour toi que [la] commencer.
 Bientôt le Seigneur te consolera et le chagrin n'aura plus
 Et la terreur ne t'environnera plus. [de prise sur toi.
 Tu étais orphelin et le Seigneur a trouvé un abri pour ta
 [tête.
 Lorsque tes pas s'égarèrent n'as-tu pas été remis dans
 [le droit chemin ?
 N'étais-tu pas dans l'indigence lorsqu'il t'a recueilli et
 [qu'il a fait abonder les richesses autour de toi ?

(1) Voir le tableau généalogique, p.

(2) A.-P. CAUSSIN DE PERCEVAL, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme*, Paris, 1836, vol. I, p. 282.

(3) Aloys SPRENGER, *Das Leben und die Lehre des Mohamed*, vol. I, p. 138.

Ainsi n'écrase jamais l'orphelin de ton dur mépris
Et ne repousse pas celui qui mendie son pain
Mais chante et proclame à jamais la bonté du Seigneur (1).

A l'âge de douze ans, Mahomet fut emmené en voyage d'affaires jusqu'en Syrie. C'est là qu'il entra pour la première fois en contact avec le christianisme et que, selon la tradition, il rencontra le moine Buhaira. A part cet événement, Mahomet passa tranquillement sa jeunesse à garder les brebis et les chèvres, comme les autres garçons de son âge. Il y fait allusion dans ce dicton rapporté par la Tradition : « En vérité, il n'est pas de prophète qui n'ait été berger. »

A vingt-cinq ans, Mahomet entra au service d'une riche veuve de la Mecque, Khadidja. Il s'entendait parfaitement aux affaires et conduisit avec succès une caravane de marchandises en Syrie, revoyant ainsi Bosra, sur le Jourdain, Alep et Damas. Son charme personnel et ses capacités lui conquirent le cœur de Khadidja qui l'épousa et sut le rendre heureux. Il obtint par son mariage une considération nouvelle et prit la même année une part dirigeante à la reconstitution d'une ancienne ligue à la Mecque. Dans sa trente-cinquième année, il régla une contestation relative à l'emplacement de la Pierre Noire, lors de la reconstruction de la Caaba.

En approchant de la quarantaine, il s'adonna à la contemplation et composa probablement les plus

(1) Sourate 93. (Nous traduisons le texte anglais cité par M. Zwemer d'après l'*Edinburgh Review*, n° de juillet 1886, article « Mahomet »).

anciens chapitres du Coran (1). La vocation prophétique lui fut enfin adressée dans la caverne de Hira ; il raconta sa vision à sa femme qui crut en lui. Après une période de dépression, il eut d'autres révélations et il se mit à prêcher. Ali et Zéïd, ses enfants adoptifs furent, avec sa femme, ses premiers disciples ; puis vinrent Abou Bekr, Othman, Talha et d'autres jusqu'au nombre de cinquante. Alors s'éveilla l'hostilité de la population de la Mecque et la persécution commença ; quelques néophytes s'enfuirent en Abyssinie. Dans la sixième année de sa mission, Hanza et Omar se joignirent à Mahomet. La dixième année vit mourir Khadidja et Mahomet négocier deux nouveaux mariages. Tandis qu'il s'efforçait de convertir la population de Taïf, il fut chassé, mais il gagna à sa religion une caravane de douze personnes venues de Médine en pèlerinage et qui se mirent à prêcher la foi nouvelle à leur retour. A la saison suivante soixante-dix convertis prêtaient au Prophète le serment d'Acaba (2). Peu après, Mahomet se résolut à fuir de la Mecque à Médine (3), et cette fuite (*hégire*) marque le début

(1) Sourates 103, 100, 1, 101, 95, 104, 92, 91 et 106.

(2) Le mont Acaba est voisin de la Mecque. Le serment était d'adorer un seul Dieu, de ne pas voler, de ne commettre ni adultère ni infanticide, de ne pas calomnier et d'obéir au Prophète en tout ce qui était juste. C'est ce qu'on appela par la suite le serment des femmes, car, ne contenant aucune clause militaire, il est le seul qui soit exigé d'elles. Les convertis de Médine et leurs prosélytes prêtèrent plus tard un second serment d'Acaba, par lequel ils s'engageaient à défendre le Prophète. (*Trad.*)

(3) C'est à partir de cette époque que l'ancienne Yatrib fut appelée *Madinat an Nebi*, la ville du Prophète, par la suite Al Madinat, la ville (*Trad.*)

de l'ère musulmane (première année de l'hégire : 622 après J.-C.).

Deuxième période. — La fuite à Médine modifia non seulement la scène, mais le drame et l'acteur lui-même. Le prédicateur et le censeur firent place au législateur et au guerrier, comme en témoignent les chapitres du Coran écrits après 622.

La première année de l'hégire Mahomet construisit la grande mosquée et des maisons pour ses femmes et ses disciples. L'année suivante, il ouvrit les hostilités contre les Coréichites de la Mecque ; la première bataille rangée fut livrée à Bedr où trois-cent-cinq fidèles mirent en déroute un ennemi trois fois supérieur en nombre (1). Stimulés par leur défaite, les Coréichites s'avancèrent sur Médine et défirent l'armée musulmane à Ohod, où Mahomet fut sérieusement blessé.

La quatrième année de l'hégire fut employée à guerroyer contre la tribu d'Asad et les Juifs de Bni Nazir, et Mahomet épousa une cinquième et une

(1) Le récit de Muir est exact jusque dans ses plus horribles détails. « Abou Jahl respirait encore lorsque l'esclave Abdoullah lui coupa la tête et l'apporta à son maître. « La tête de l'ennemi de Dieu », s'écria Mahomet : Dieu, il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ! — Il n'y en a pas d'autre, » répondit Abdoullah, en jetant la tête aux pieds du Prophète. — Ceci m'est plus agréable que le plus beau chameau de toute l'Arabie, dit Mahomet ». Après la bataille, il donna la loi sur le partage du butin, aux termes de laquelle un cinquième revenait au Prophète, le reste aux combattants, à chacun une part égale. Il ne fut fait aucun quartier et même, deux jours après la bataille, on mit à mort tous les chefs qui avaient été faits prisonniers et parmi lesquels se trouvaient Okba et Nazir ». (Il est fait allusion au combat de Bedr dans le coran, Sourate 8, versets 43 à 48 ; 68 à 69. — Trad.)

sixième femmes. A la bataille du Fossé, il défendit Médine contre des forces supérieures et les obligea à lever le siège. Puis vint une expédition contre les Juifs de Bni Coraiza ; sept cents captifs furent égorgés et les femmes et les enfants vendus comme esclaves (1). L'année n'était pas écoulée que Mahomet épousait Zénobie, la femme de son fils adoptif Zéid (2). La sixième année de l'hégire vit de nouvelles expéditions contre les Juifs et les idolâtres. La même année, Mahomet écrivit plusieurs lettres à des rois et princes étrangers pour les inviter à embrasser l'islamisme.

L'an 7 de l'hégire, Mahomet rassembla une armée de seize cents guerriers et marcha contre la forteresse juive de Khaïbar ; les Juifs furent asservis ou massacrés ; le butin fut abondant et le Prophète eut, dans sa part, une nouvelle femme, Safiyah. Pendant cette expédition, Mahomet légiféra sur les mariages temporaires (3) ; il est censé avoir aboli plus tard cette abominable coutume. Ce fut aussi à Khaïbar qu'une Juive tenta d'empoisonner l'Apôtre de Dieu ; découverte, elle fut immédiatement mise à mort. Ensuite, Mahomet voulut faire le pèlerinage de la Mecque, mais il fut repoussé. Il y alla l'année suivante, huitième de l'hégire, selon les termes d'une trêve conclue à Hodaibiya. Le Prophète accomplit pacifiquement toutes les cérémonies du vieux culte, perpétuant ainsi le rite païen. Mahomet conclut à

(1) Ce massacre est loué dans le coran, sourate 33, verset 26.

(2) Sourate 33, v. 37 et 38.

(3) Voir plus loin, chapitre vi.

la Mecque son dernier mariage, grâce auquel il convertit à sa cause Khalid, « l'épée de Dieu », et Amrou, « le vaillant » ; ils prirent la tête d'une expédition en Syrie méridionale, mais leur armée fut défaite en même temps que se produisait à la Mecque un regain d'hostilité contre Mahomet. Celui-ci décida alors d'attaquer sa ville natale avec dix mille hommes ; il y entra sans coup férir, détruisit les idoles de la Caaba, et fit prêter au peuple le serment de fidélité. Des expéditions furent organisées contre les tribus du voisinage ; à cette occasion, Khalid ayant fait massacrer toute une tribu, se vit désavouer par Mahomet qui envoya des secours en argent aux veuves et aux orphelins des victimes. La neuvième année de l'hégire fut l'*année des députations* (1) et amena la conversion des tribus arabes. Puis vinrent des expéditions guerrières contre Tabuk, Duma et Taïf.

En 631 après J.-C., Mahomet promulgua la fameuse ordonnance qui déliait, au bout de quatre ans, les musulmans de tous leurs traités et alliances avec les idolâtres ; la loi disait aussi que, désormais, aucun infidèle ne serait plus admis à faire le pèlerinage de la Mecque. La même année, le Prophète eut le grand chagrin de perdre son petit garçon, Ibrahim. L'année suivante, Mahomet accomplit en grande pompe son dernier pèlerinage, mais l'excitation et les fatigues qui en résultèrent altérèrent sa santé et le rendirent infirme. Trois rébellions dangereuses éclatèrent en Arabie sous la con-

(1) Ainsi nommée à cause des députations qui se succédaient auprès de Mahomet et lui apportaient la soumission ou l'adhésion des villes et des tribus. (*Trad.*)

duite de Moseilama, Isouad et Toleiha, prophètes rivaux de Mahomet ; elles ne furent réprimées qu'après sa mort. La santé du Prophète déclinait ; soixante-trois années d'une vie mouvementée avaient miné sa robuste constitution, peut-être altérée par le poison de la Juive de Khaïbar. De son lit de mort, le Prophète envoya une dernière expédition sous la conduite d'Osama contre les marches romaines. Puis, après un dernier discours dans la mosquée, après avoir distribué des aumônes aux pauvres et donné des conseils à ses successeurs, il se coucha pour mourir sur le sein d'Aïcha.

« Ses forces déclinaient rapidement. Il semblait conscient de l'approche de la mort. Il demanda une cruche d'eau et, après s'être humecté la face, il pria ainsi : « O Seigneur, je te supplie de m'assister dans les affres de la mort ! » Puis il répéta trois fois : « Gabriel, viens tout près de moi !... » Au bout d'un instant, il murmura cette prière : « Seigneur, accorde-moi ton pardon et réunis-moi aux bienheureux dans les lieux très hauts ! » Puis à intervalles : « Eternité du Paradis !... Pardon !... Oui, la compagnie bénie des bienheureux dans les lieux très hauts ! » Il se recoucha doucement. Tout devint calme. Sur le sein d'Aïcha sa tête se fit plus lourde. Le Prophète de l'Arabie était mort » (1).

Le caractère de Mahomet. — La tradition fait de Mahomet un homme de taille un peu supérieure

(1) Sir William MUIR, d'après les plus anciennes biographies du Prophète.

à la moyenne, maigre et sec, mais d'apparence imposante, la tête massive, le front noble, les cheveux d'un noir de jais, la barbe longue et touffue, les yeux perçants. Ses mouvements étaient décidés et sa démarche rapide. Tous les écrivains s'accordent pour reconnaître à Mahomet le génie du commandement ; il attendait une égale obéissance de ses égaux et de ses inférieurs. Plus qu'à tout autre héros, il fut donné.

L'esprit royal, le mystère de l'autorité,
Le don inné, l'art napoléonien
De rapprocher et de mouler, de réunir et de fondre
En un seul cœur les cœurs de milliers d'hommes (1).

Quant au caractère de Mahomet, c'est un des grands problèmes de l'histoire. Bien que nos sources d'information soient toutes musulmanes et bien que le Coran ait été écrit par Mahomet lui-même, la plus grande diversité d'opinion règne parmi les historiens. Pierre le Vénérable, au douzième siècle, arrive à la conclusion que Mahomet ne fut en aucun sens du mot un prophète (2), tandis que Bosworth Smith (3) et Thomas Carlyle (4) en font

(1) James FREEMAN CLARKE, *Ten Great Religions*.

(2) *Zwei Bücher gegen den Mohammedanismus*, von Petrus VENERABILIS, ins Deutsche uebersetzt von John Thomä. Leipzig 1896, Akademische Buchhandlung.

(3) R. BOSWORTH SMITH, *Mohammed and Mohammedanism*, p. 340.

(4) CARLYLE, « The Hero as Prophet », dans : *Heroes, Hero Worship and the Heroic in History*. Nul n'a peut-être mieux compris que Carlyle, l'ardent et fanatique génie de Mahomet, nul n'a mieux su discerner et mettre en lumière les causes spirituelles et profondes du triomphe de l'islam. Et c'est pourquoi il faut lire Carlyle bien qu'il ne dise pas tout, précisément parce que son objet est de rechercher ce qui, en

un « vrai prophète de Dieu ». Par une habile argumentation Syed Amir Ali escamote du caractère de Mahomet tout ce qui est sensualité, cruauté, ignorance (1). Citons, pour faire contraste, ce que disait, non sans originalité, Hugh Broughton en 1662 : « Maintenant voyons un peu ce Moamed ou Machumed, dont Dieu aveugla l'esprit ; un pauvre homme jusqu'à ce qu'il épousât une veuve, riche alors et de hautaine contenance ; atteint du haut mal et tourmenté par le diable, dont sa femme fut marrie et se repentit de l'avoir épousé. Lui-même et d'autres la persuadèrent que ces crises étaient des extases, pendant lesquelles il s'entretenait avec l'ange Gabriel. C'est ainsi qu'en son temps l'imposteur fut réputé prophète de Dieu, et qu'avec des éléments empruntés au judaïsme, à l'arianisme, au nestorianisme et à sa propre cervelle, il fabriqua une religion. » Pas mal pour une critique du xvii^e siècle !

De nos jours, les travaux critiques de Sprenger, de Weil, de Muir, de Koelle, du P. Lammens et d'autres arabisants permettent de se faire une idée plus juste du caractère et de la vie de Mahomet. Cependant les opinions oscillent toujours d'un extrême à l'autre, et la vérité est probablement intermédiaire. Pour Sir William Muir, Marcus Dods et d'autres, Mahomet fut sincère au début

Mahomet, est vraiment vital et prophétique. Le reste, dit-il, n'est-il pas comme la balle au bon grain ? Peut-être la lecture du livre de M. Zwemer modifiera-t-elle quelque peu cette conclusion et l'on songera plutôt à l'ivraie qui pousse parmi le froment. (*Trad.*)

(1) *The Spirit of Islam, or The life and teachings of Mohammed.* Calcutta, 1902, p. 78-85, 102-113, etc.

de sa carrière et croyait lui-même à ses révélations ; plus tard, enivré par ses succès, il fit servir à des fins personnelles son autorité prophétique et trompa sciemment le peuple dans quelques-unes de ses « révélations » tardives. Pour Koelle, tout s'explique par l'influence de Khadidja : elle sut, par sa sagesse et sa pondération, diriger et contrôler des ambitions et des passions auxquelles, plus tard, Mahomet donna libre cours. « Rien ne le démontre plus clairement que ce fait remarquable : elle réussit à empêcher Mahomet de contracter d'autres mariages tant qu'elle vécut, tandis que, devenu veuf, et bien qu'il ne fut plus jeune, il s'accorda des femmes sans restriction. Il est probable que l'influence de Khadidja se fit aussi sentir dans le domaine religieux ; elle avait beaucoup de sympathie pour l'hanifisme, et sans doute encouragea-t-elle le penchant de son mari pour la secte des réformateurs monothéistes. » Elle fut son premier disciple, et le plus ambitieux.

Aloys Sprenger trouve la clef du problème dans le mal dont Mahomet était atteint : il avait eu une crise d'épilepsie dans sa jeunesse et en eut fréquemment plus tard. « L'accès à la suite duquel il commença sa mission fut sans doute la conséquence de ses exercices ascétiques et d'une excitation mentale croissante et prolongée. Nous savons qu'il jeûnait fréquemment et qu'il lui arrivait de passer la plus grande partie de la nuit en prières. Les Mahométans sont muets sur la maladie de leur prophète et sur sa tentative de suicide. La plupart de ses biographes passent sous silence la période critique de sa vie. Il est donc permis de



tirer les plus extrêmes déductions des rares informations qu'ils donnent ; on peut supposer que Mahomet fut pendant quelque temps complètement fou et que l'accès après lequel il commença son ministère fut le paroxysme de sa folie. L'épilepsie s'accompagne en effet quelquefois de phénomènes psychiques si remarquables qu'ils ont donné naissance, même de nos jours, à maintes superstitions » (1).

Que Mahomet ait été sincère ou qu'il ait été un imposteur, toute sa vie ou dans une partie seulement de sa carrière, nul ne saurait prétendre que le caractère moral du Prophète ait jamais atteint une très grande élévation. On peut s'appuyer pour le juger sur trois autorités, dont deux au moins ne sauraient être récusées : la loi des païens arabes ; la loi qu'il a prétendu révéler ; enfin, la loi de l'Ancien et du Nouveau Testament qu'il disait approuver tout en la dépassant.

En ce qui concerne la loi de Moïse, on peut reprocher au Coran l'emploi abusif du nom de Dieu, répété à satiété en d'inutiles serments ; quant à la considération qu'avait Mahomet pour le commandement : « Tu ne convoiteras point », elle se manifeste clairement dans l'histoire de Zénobié. Mais, selon une tradition remarquable (2), Mahomet

(1) Aloys SPRENGER, *Life of Mohammed*, vol. 1, p. 949. Allahabab, 1851. (L'argumentation de Sprenger est par trop facile ; on peut parler de la folie de Mahomet comme M. Binet-Sanglé parle de la folie de Jésus ; encore reste-t-il à expliquer toute l'histoire de l'islamisme et touté celle du christianisme. — Trad.)

(2) *Miskhat el Misabih*, Livre 1, chap. 11, 2^e partie (voir aussi sourate 6 v. 152 — Trad.)

connaissait mal le Décalogue : « Un Juif se rendit auprès du Prophète et l'interrogea au sujet des *neuf (sic)* merveilles qui furent manifestées par la main de Moïse. Le prophète répondit : « N'associez personne à Dieu, ne volez point, ne commettez point d'adultère, ne tuez point, ne conduisez point un innocent devant le roi pour le faire mettre à mort, ne pratiquez pas la magie, ne prêtez pas à intérêt, n'accusez pas d'adultère une femme innocente, ne fuyez pas pendant la bataille, et vous surtout, ô Juifs, ne travaillez pas le jour du sabbat. »

Mahomet est condamné par la loi de Jésus-Christ, ce dernier prophète qui l'avait précédé et qu'il reconnaissait comme le Verbe de Dieu. L'étude la plus superficielle de la vie de Mahomet montre qu'il transgressa à maintes reprises les préceptes du Sermon sur la montagne non seulement dans sa vie privée, *mais encore dans son ministère prophétique*. Et la lecture du Coran montre assez que l'esprit de Jésus était absolument étranger à Mahomet.

Bien qu'ils fussent idolâtres, esclavagistes et polygames, les Arabes connaissaient une loi morale. Ils avaient un code d'honneur, ces brigands du désert qui, comme Mahomet, se tenaient aux aguets des caravanes. On compte dans la vie du Prophète trois infractions flagrantes à ce code (1) : Il était permis d'épouser, après un délai de trois mois, une captive dont les parents avaient été tués dans le combat; Mahomet n'attendit que trois jours pour épouser la Juive Safiya. On pouvait piller des

(1) Sir William Muir, *Mahomet*; SPRENGER, KOELLE, etc...

marchands, mais non des pèlerins ; Mahomet transgressa la vieille coutume et se justifia par un « verset révélé ». Dans les Temps d'ignorance, on considérait comme incestueux d'épouser la femme de son fils adoptif, même après la mort de celui-ci. Le Prophète devint amoureux de la femme de Zéïd : celui-ci ne put faire autrement que de la répudier et Mahomet l'épousa immédiatement en vertu d'une « révélation spéciale ». « L'influence démoralisante de Mahomet sur ses contemporains commença probablement à se faire sentir à Médine, alors qu'il était le chef d'une communauté de brigands. Ce fut alors que des hommes qui n'avaient jamais violé un serment apprirent à se soustraire à leurs engagements ; ce fut alors qu'ils répandirent impunément pour la cause de Dieu un sang qui jusqu'alors leur avait été sacré, celui des hommes de leur clan ; ce fut alors que le mensonge et la trahison en faveur de l'islam reçurent la sanction divine et que l'hésitation à se parjurer fut envisagée comme une faiblesse. Ce fut alors aussi que les musulmans commencèrent à se distinguer par l'obscénité de leur langage. Ce fut alors que l'on convoita ouvertement les biens et les femmes des infidèles, sans encourir le blâme du Prophète » (1).

Non seulement Mahomet s'est rendu coupable d'infractions aux vieilles lois arabes, non seule-

(1) D.-S. MARGOLIOUTH, *Mohammed and the rise of Islam*, New-York et Londres, 1905, p. 149. Chacune de ces affirmations est basée sur des textes musulmans originaux. BOKHARI IV, 90 ; MUSNAD, IV, 256, IV, 79. IBN ICHAK, 433, 744. IBN SAAD, III, 116, 13, etc.

ment il est resté infiniment au-dessous des exigences de la loi chrétienne, mais il n'a pas même observé celle dont il prétendait être le défenseur et le divin promulgateur. Après la mort de Khadidja, il trouva sa propre loi, si relâchée qu'elle fût, insuffisante pour satisfaire sa sensualité. Ses fidèles devaient se contenter de quatre épouses légitimes ; selon la tradition il en prit onze et deux concubines (1). Il est impossible de se faire une idée juste du caractère de Mahomet si l'on ignore ses

(1) 1. *Khadidja*, riche veuve qui avait été mariée trois fois. elle vécut vingt-cinq ans avec Mahomet et lui donna deux filles et quatre fils.

2. *Sauda*, veuve de Sakran, Mahomet l'épousa deux mois après la mort de Khadidja.

3. *Aïcha*, fille d'Abou Bekr. Fiancée à sept ans, mariée à dix. La favorite de Mahomet.

4. *Jawairija*, veuve de Al-Harith. Acquisée par Mahomet pour neuf onces d'or.

5. *Hafsa*, fille d'Omar, veuve de Kounaïs.

6. *Zainab* (Zénobie), veuve d'Obaidah, cousin de Mahomet.

7. *Um Salma*, veuve d'Abou-Salima, mort dans un combat.

8. *Zainab* (Zénobie), femme du fils adoptif de Mahomet, Zéïd, qui la répudia pour plaire au Prophète (Sourate 33, verset 37). Selon la loi arabe elle ne pouvait être sa femme légitime.

9. *Safiya*, veuve d'un chef de Khaïbar, qui fut cruellement mis à mort.

10. *Um Habiba*, veuve de l'un des quatre musulmans qui émigrèrent en Abyssinie, et y embrassèrent le christianisme.

11. *Maïmuna*, fille de El Harith.

12. *Marie la Copte* (concubine), esclave chrétienne envoyée à Mahomet par le gouverneur romain d'Égypte.

13. *Rihanna*, Juive, dont le mari fut tué dans le massacre des Bni Koraïza. Après la victoire on creusa des tranchées à travers la place du marché, et, sur l'ordre de Mahomet, tous les captifs mâles furent décapités un à un sur le bord de la fosse, où les corps furent jetés. Cette boucherie dura tout un jour et se termina à la lumière des torches. La nuit tombée, Rihanna fut emmenée dans la tente de Mahomet. (*Madjma'ul Bihar*, page 528. HUGHES, *Dictionnaire of Islam*, page 399).

relations avec la femme. Mais le sujet est trop indécent pour qu'un esprit honnête puisse s'y arrêter (1) et nous n'avons aucune envie de soulever le voile qui, dans la plupart des biographies anglaises, recouvre la vie privée du Prophète arabe. Il est pourtant juste de remarquer que ses aventures galantes et les répugnantes descriptions de sa vie conjugale tiennent une grande place dans les « Vies du Prophète de Dieu » ; et ce sont les livres de chevet des musulmans cultivés partout où Mahomet représente l'idéal du caractère et la norme de la moralité. La liste des femmes de Mahomet constitue à elle seule un indice édifiant.

Si c'est aller trop loin de prétendre, comme Raymond Lulle dans sa prédication hardie, que Mahomet ne possédait aucune des vertus cardinales et qu'il s'était rendu coupable des sept péchés capitaux, il n'est pas difficile de trouver, à côté de la sensualité, d'autres taches indélébiles dans le caractère du Prophète : l'orgueil, la colère, la convoitise, la cruauté. Il n'y a qu'à lire Koelle ou Sprenger pour s'en convaincre (2).

Finalement nous pouvons dire avec Johnstone : « Si l'on trouve trop sévère le jugement que nous portons... qu'on se souvienne qu'il repose unique-

(1) « Il nous faut passer outre, dit une importante revue missionnaire, en notant simplement qu'on trouve dans le caractère de Mahomet d'impurs cloaques; cela fait assez bien comprendre la sensualité dépravée de la plupart de ses successeurs, mais cela répugne à quiconque a subi en quelque mesure l'influence du christianisme. » Voir aussi *Insan el Ayun*, IEN ICHAK, BOKHARI, etc., ou les citations de Paul DE REGLA dans *ElKitab des lois secrètes de l'amour* (Paris, 1906).

(2) Voir Appendice B.

ment sur le témoignage écrit ou oral des plus fervents adeptes du Prophète. La voix des premiers détracteurs et des premiers ennemis de Mahomet n'a pas porté jusqu'à nous. Des hommes jaloux de la réputation de leur Prophète ont recherché avec avidité et conservé pieusement tout ce qui pouvait tendre à sa gloire ; ils ont tu avec non moins de soin tout ce qui pouvait la ternir. Ses paroles les plus insignifiantes leur étaient sacrées, ses moindres actes, un exemple à suivre. Il était pour eux la première et la plus excellente des créatures, le dernier et le plus parfait des messagers envoyés pour révéler aux hommes la volonté du Très-Haut. Sans même utiliser les méthodes historiques modernes, nous avons jalousement examiné et passé au crible de notre critique le vaste ensemble des traditions qui remontent aux plus intimes compagnons du Prophète ; voilà la source de notre savoir et les éléments de notre jugement. *Et les musulmans ne peuvent guère se plaindre si, appuyé sur de tels témoignages, le verdict de l'histoire est défavorable à Mahomet* » (1).

L'apothéose de Mahomet. — L'image que se font actuellement les musulmans de la vie et du caractère du Prophète n'est pas conforme à ce que nous enseignent ses plus anciens biographes, Ibn Ichak, Ibn Icham, Wakidi, et d'autres. Dans ces premiers écrits comme dans le Coran, Mahomet se montre tout à fait humain et sujet à l'erreur. Une tradition plus récente l'a fait pur de tout péché et l'a quasi

(1) P. DE LACY JOHNSTONE, *Muhammad and his Power*.

divinisé. Chaque acte de sa vie est l'effet d'une permission ou d'un ordre d'en haut, et c'est ainsi que ses défauts et ses vices même sont le signe de sa supériorité et le sujet infini de sa gloire, gloire proclamée par deux-cent-une épithètes que la tradition a consacrées (1) : il est la Lumière de Dieu, la Paix du monde, la Gloire des Temps, la Première des Créatures ; il est à la fois le scelleur et le révocateur de toutes les révélations, il n'a pas seulement succédé aux anciens prophètes, il les a supplantés ; il demeure au plus haut des cieux, bien au-dessus de Jésus, et plus honoré que lui. Dieu a favorisé Mahomet plus qu'aucun autre ; c'est lui le seul intercesseur efficace au jour du jugement ; et si son nom n'est pas précisément invoqué, il n'est jamais prononcé sans être accompagné d'une prière. *Ya Mohammed* est la clé magique, le « sésame, ouvre-toi » de toutes les difficultés temporelles et spirituelles. C'est le meilleur nom qu'on puisse donner à un enfant, le meilleur par lequel on puisse jurer pour clore une dispute ou conclure un marché. On l'entend dans les bazars et dans les rues, à l'intérieur des mosquées et sur les minarets. Les marins le chantent en hissant leurs voiles, les portefaix le répètent en gémissant sous leurs fardeaux ; c'est la plainte du mendiant demandant l'aumône ; c'est le cri du Bédouin atta-

(1) La liste de ces noms, dont beaucoup sont les mêmes que ceux donnés à Dieu, se trouve dans *Sinajet et Tarb*, édition de Beyrouth, ou dans les plus récentes biographies musulmanes du Prophète. (ZWEMER, *The Moslem Doctrine, of God*, p. 34).

S.-M. ZWEMER, *Arabia, the Cradle of Islam*, p. 185.

AMEER-ALI, op. cit., citations arabes, p. 1, 110, etc.

quant une caravane ; c'est la berceuse qui endort les enfants ; c'est le réconfort du malade et la dernière parole du mourant. Le nom de Mahomet est gravé sur le montant des portes et dans les cœurs comme il l'est, de toute éternité, sur le trône de Dieu ; pour le dévot, c'est le nom suprême ; ses quatre lettres, grâce à de merveilleuses combinaisons qu'expliquent les grammairiens, sont le résumé de toutes les sciences et de tous les mystères. Il est solennellement affirmé, dans quelques biographies du Prophète, que Dieu créa l'homme à l'image du nom de Mahomet, tel qu'il est écrit en arabe sur le trône du Tout-Puissant, et que les quatre postures de la prière sont indiquées par les quatre lettres de son second nom. Naïves théories qui semblent encore plausibles aux dévots.

Cet excès d'honneur est l'indice de la place que tient le Prophète dans le cœur et la religion de ses adeptes. L'islamisme repousse la doctrine de l'incarnation et la nécessité d'une rédemption, mais dans la pensée populaire et dans les écrits sacrés, *Mahomet joue, en réalité, le rôle de médiateur, sans incarnation, sans expiation, sans nouvelle naissance.* Il tient les clés du paradis et de l'enfer ; aucun musulman, si mauvais soit-il, n'est destiné à la perdition éternelle ; aucun infidèle, si exemplaire qu'ait été sa vie, ne peut être sauvé, sinon par Mahomet. Qu'on interroge plutôt les foules, du Maroc à l'île de Java, ou qu'on lise un seul recueil des traditions ! Nous citerons un exemple entre cent autres tout aussi absurdes et tout aussi concluants pour les croyants, l'histoire du méchant Juif :

« Au temps des enfants d'Israël, il existait un homme pécheur et pervers qui, durant deux cents ans, lassa le monde entier par l'énormité de ses abominations. Après sa mort, son corps fut jeté sur un fumier. Alors l'ange Gabriel s'en vint vers Moïse et lui dit : « Ainsi parle le Tout-Puissant : « Aujourd'hui mon ami a quitté la terre et son « cadavre a été jeté par le peuple sur un tas de « fumier ; qu'on le prépare et qu'on le vête sans « tarder pour les funérailles, et dis aux enfants « d'Israël qu'ils récitent auprès du cercueil les « prières des morts s'ils veulent obtenir mon « pardon. » Alors Moïse s'émerveilla excessivement et demanda pourquoi ce pardon était nécessaire. Et Dieu répondit : « Le Seigneur n'ignore « pas tous les péchés que ce pécheur a commis « durant deux cents ans, et en vérité, jamais il « n'aurait pu être absous ; mais un jour que ce « méchant lisait la Torah, on le vit, à la seule vue « du nom de Mahomet le béni, verser des larmes « et presser la page contre ses yeux. Tant de « révérence et d'honneur témoignés à mon bien- « aimé ont trouvé grâce à mes yeux, et les effets « bénis de ce seul acte ont effacé tous les péchés « commis durant deux cents années. » O vous qui aimez Mahomet le béni, réjouissez-vous dans vos cœurs et soyez assurés que l'amour pour ce saint Prophète, Seigneur de la Création, est, dans n'importe quelle condition, l'unique moyen de salut » (1).

(1) Cette histoire se trouve à la p. 3 d'une *Vie de Mahomet*, publiée à Agra en 1852 ; et aussi dans le livre *Insan el Ayun*, qui fait autorité en Égypte et en Arabie ; il court beaucoup d'histoires analogues ; l'une d'elles raconte que Satan lui-même a tiré profit de la venue de Mahomet !

Le Poème du Manteau. — Parmi tous les ouvrages écrits à la gloire de Mahomet, il n'en est point de plus célèbre ni de plus populaire que le Poème du Manteau, *El Burda*. Il a été traduit dans presque toutes les langues du monde musulman et il en existe des versions latine, française, anglaise et allemande. En arabe, il a donné naissance à plus de trente commentaires et à vingt et une paraphrases versifiées. Il est lu dans les fêtes publiques, chanté par les derviches voyageurs, imprimé dans les livres de dévotion. Transcrit sur des amulettes, il a même toutes sortes d'usages médicaux ! (1)

L'auteur, Charif ud Din Mohammed el Busiri, Berbère d'origine, naquit en Egypte vers l'an 1212 après J.-C. Sa vie est peu connue et l'on ne sait pas exactement la date et le lieu de sa mort. Bien qu'il ait écrit d'autres poèmes, sa renommée est due uniquement à *El Burda* qu'il composa dans les circonstances suivantes : « Ayant été frappé de paralysie du côté gauche, raconte-t-il, je priai Allah de me guérir. Peu après, comme je composais mon poème, le Prophète m'apparut en songe et passa sur mon côté sa main bénie. Je me remis complètement. » Une tradition plus récente ajoute que le Prophète jeta son *manteau* sur le poète, mais ce trait paraît emprunté à la vie de Caab bin Zuhair : ce contemporain de Mahomet se moqua de la mission du Prophète puis, redoutant sa vengeance, l'apaisa par des vers élogieux. Mahomet pardonna à son ennemi et lui donna un

(1) Voir les références données par BROCKELMANN, *Geschichte der Arabischen Literatur*.

manteau, précieux héritage conservé jusqu'à nos jours à Constantinople, affirment les savants musulmans.

Notre poème ressemble d'ailleurs à celui de Caab ben Zuhair. Le titre primitif d'*El Burda* est : « L'étincelante assemblée des étoiles à la louange de la plus excellente créature de Dieu. » L'ouvrage consiste en cent soixante-dix couplets rythmés selon la métrique arabe usuelle ; il est plein de ces allitérations et de ces jeux de mots que les Orientaux affectionnent. Il raconte les principaux événements de la vie de Mahomet et donne un résumé des croyances musulmanes. Grâce à sa forme, il peut être facilement retenu et le sujet est un de ceux qui ne lassent jamais les croyants pieux. Mais il fallait que la tradition et l'orthodoxie eussent éteint depuis longtemps toute lueur d'esprit critique dans le monde musulman pour qu'un homme qui avait lu le Coran et Ibn Icham pût dire du Prophète :

C'est en vain que l'homme essaie de comprendre
L'excellence des qualités de son esprit !
Ainsi, vu de loin, l'orbe brillant du jour,
N'apparaît pas dans son immensité,
Mais il éblouit et confond la vue
De celui qui le contemple de près.

Il s'agit, en somme, d'une tentative pour mettre de pair Jésus-Christ et Mahomet, en attribuant à ce dernier des idées chrétiennes et des miracles évangéliques (1).

(1) Il n'est pas douteux que la littérature religieuse islamique n'ait subi, pour la forme et pour le fond, des influences chrétiennes. Certaines biographies de Mahomet sont manifestement un plagiat et une parodie de la vie de Jésus. Voir S.-M. KOELLE, op. cit., et surtout GOLDZIEHER, *Mohammedanische Studien*, vol. II.

Le poème « Le Manteau » appelle le conducteur de chameaux mecquois :

Prince des deux grands mondes de Dieu,
Celui des hommes et celui des génies.
Souverain aussi des deux races,
Les Arabes et les Berbères.
Il est notre Prophète qui nous prescrit
Ce qu'il nous faut faire et ce qu'il nous faut éviter.
Sa générosité est vaste comme la mer,
Et ses desseins sont infinis comme le temps.

Mahomet est encore le seul espoir du mourant et le seul intercesseur au jour du jugement, bien que cette dernière croyance contredise manifestement le Coran :

O toi le plus excellent de tous les êtres créés,
Vers qui puis-je me réfugier sinon vers toi
En ce moment si terrible pour tous les mortels ?
O Apôtre de Dieu, ta gloire ne sera pas diminuée
De l'aide que tu pourras m'accorder
En ce grand jour où le Tout-Puissant
Lui-même viendra comme un vengeur.

Il va de soi que l'œuvre la plus miraculeuse de Mahomet, le Livre sans pareil, est couvert de louanges. Les passages qui lui sont consacrés contiennent des pensées sublimes et admirablement exprimées ; mais ici encore les images semblent empruntées à la Bible. Dans le Coran, les croyants doivent :

..... Chercher le sûr refuge
Qui les abritera des chaleurs brûlantes de l'enfer.
Les fraîches eaux du livre divin
Tempèrent les ardeurs de l'abîme infernal.

.....
Ainsi qu'un fanal allumé par une main bienfaisante
Au sommet d'une haute montagne
Perce l'obscurité d'une nuit sans lune
Et guide le voyageur vers un foyer ami,
Ainsi ces oracles irradiant la lumière
Dans les mornes ténèbres d'un monde pécheur.

Hélas, le seul commentaire exact de ces vers, ce sont « les mornes ténèbres » qui règnent encore dans le monde musulman, et que ni Mahomet, ni le Coran, malgré toute sa beauté littéraire, n'ont même partiellement dissipées. Comment un fleuve remonterait-il plus haut que sa source ? La religion de Mahomet porte l'empreinte indélébile de son fondateur. Il est non seulement le Prophète, mais la prophétie de l'islam.

CHAPITRE III

La conquête musulmane

SOMMAIRE

Introduction : religions conquérantes et religions pacifiques. — Les trois périodes de la conquête musulmane. — *L'Arabie et la Syrie* : les prophètes rebelles, Toleiha et Moseilama; campagne de Khalid; conquête définitive de l'Arabie, de la Syrie, de la Chaldée; les chrétiens sont soumis mais non gagnés à la foi nouvelle. — *L'Afrique* : les trois étapes de la conquête. Invasion de l'Egypte; de la Tripolitaine; du Maroc; de l'Afrique centrale et occidentale; les trois routes de l'invasion. Le réveil ouahabite et l'empire musulman du Sokoto. Abd oul Kader. Les senoussites. — *L'Europe*. Les Sarrasins en Espagne; à Chypre; à Rhodes; la bataille de Poitiers; conquête de la Crète; sac de Rome. Les Turcs; chute de Constantinople; siège de Vienne. Limite septentrionale des conquêtes musulmanes. — *La Perse et l'Asie centrale*. Bataille de Nehavend; conquête de la Perse; sa signification pour l'islam. Bokhara et le Turkestan. — *La Chine* : une propagande pacifique; antiques relations commerciales entre l'Arabie et la Chine; la mission de Ouahab bin Kabcha; conversions à Canton; les Arabes de l'empereur Hsuan-Tsung; leur établissement définitif en Chine; infiltration islamique dans les provinces occidentales. Situation actuelle. — *Les Indes* : une conquête sanglante; première invasion; conquête du Sindh; pillages et carnages; les invasions afghanes et turques au dixième siècle. Mahmoud l'iconoclaste. Mohammed Bakhtiyar. L'empire mogol. L'islam dans l'Inde méridionale. Situation actuelle. — *L'Archipel malais* : Sumatra. Les Moluques. Les Philippines. — *Les conquêtes de la langue arabe*. — Conclusion.

Introduction. — Les grandes religions du monde peuvent se diviser en deux classes suivant qu'elles ne font pas ou font du prosélytisme. Le judaïsme, le brahmanisme, la religion de Zoroastre appartiennent

nerit à la première catégorie, tandis que le bouddhisme, le christianisme et l'islamisme appartiennent à la seconde (1). Conquérant, l'islam le fut dès le début. Rien n'égala le zèle fanatique de ses adeptes, leur ardeur à propager la foi par la prédication et par l'épée, par le fer et par le feu, en des entreprises gigantesques, belliqueuses expéditions où chaque chef et chaque soldat était un missionnaire. Cent ans après la mort du Prophète, ses successeurs étaient les maîtres d'un empire plus grand que celui de Rome à l'apogée de sa puissance ; ils construisaient des mosquées en Chine, en Espagne, en Perse et aux Indes ; le nom de Mahomet retentissait des colonnes d'Hercule aux rives du Pacifique, des steppes touraniennes à l'île de Ceylan.

Rapide, violent, impétueux, irrésistible, l'ouragan s'abattit sur la Syrie, balaya l'Égypte, la Tripolitaine, la Tunisie, l'Algérie, le Maroc, dévastant tout sur son passage, comme le simoun du désert. Enfin les vagues de l'Atlantique arrêterent les armées musulmanes. Un des chefs de l'expédition, Akba, fit avancer son cheval bien avant dans les flots en s'écriant : « Grand Dieu, si je n'étais arrêté par cette mer en fureur, j'irais vers les nations de l'Occident, prêchant l'unité de ton nom et passant au fil de l'épée ceux qui refuseraient de se rendre » (2). Et Tarik, ne trouvant plus de terres vers l'ouest, traversa le détroit et se rendit en Espagne, laissant au promontoire le nom de Gibraltar (*Djebel Tarik*, la montagne de Tarik), impérissable souvenir de son apostolat.

(1) T.-W. ARNOLD, *The Preaching of Islam*, p. 1.

(2) GIBBON, *Chute et décadence de l'empire romain*.

Treize siècles à peine se sont écoulés, et le nombre des musulmans dépasse deux cent trente millions, le septième de la population du globe. Il y en a cinquante-huit millions en Afrique, soixante-cinq millions aux Indes, trente millions en Chine, trente-cinq millions dans l'Archipel Malais, sans parler de l'Asie occidentale, presque toute musulmane.

Il est facile d'attribuer à l'épée les victoires de l'islamisme. Mais « d'où vient l'épée de Mahomet », nous demanderons-nous avec Carlyle (1) ? De quelle flamme doit avoir brûlé le cœur des premiers champions du Prophète pour que, ceignant le glaive, ils se soient battus jusqu'à la mort pour le triomphe de la nouvelle religion !

Les trois périodes de la conquête. — L'histoire de l'islamisme, comme celle du christianisme, peut se diviser en trois périodes : apostolique, médiévale et moderne. La première s'étend de la mort de Mahomet (632 après J.-C.) à l'an 800 ; la seconde sous les Ottomans et les Mogols, de 1280 à 1480 ; enfin la période des conquêtes modernes débute vers 1780 par le réveil ouahabite d'Arabie et la propagande des derviches d'Afrique.

Sous les premiers califes, le fer et le feu propagèrent l'islamisme à travers l'Arabie, la Syrie, l'Egypte et le nord de l'Afrique ; des moyens plus pacifiques le firent pénétrer jusque dans la Chine occidentale et jusqu'à Canton. La foi nouvelle prit profondément racine dans ces contrées dès avant l'an mille, tandis que les chrétiens étaient opprimés et

(1) CARLYLE, loc. cit.

devaient payer tribut en Asie Mineure et en Egypte; en Arabie le christianisme fut complètement déraciné.

Il est indéniable que des considérations d'ordre matériel ont déterminé en grande partie ces premières conquêtes; les historiens musulmans le reconnaissent eux-mêmes. Lorsque les Arabes du désert nourris « de sauterelles et de miel sauvage » eurent goûté les délices de la civilisation syrienne dans les somptueux palais des Chosroés, ils s'écrièrent: « Par Allah ! même si nous ne nous soucions pas de la cause de Dieu, nous combattrions pour la possession de ces biens afin d'en jouir, laissant désormais la misère et la famine à d'autres » (1).

L'entrée en scène des Turcs ottomans et des Mogols de l'Inde ouvre la deuxième période des conquêtes musulmanes. L'Afghanistan, le Turkestan, l'Inde, Java et l'Archipel Malais en Asie, la Serbie et la Bosnie en Europe, sont plus ou moins « convertis » à l'islamisme.

Quant à l'histoire moderne des missions musulmanes, c'est celle de ces apôtres du fanatisme qui s'appellent les derviches d'Afrique, les marchands arabes d'esclaves, les étudiants de l'Université du Caire et les pèlerins de la Mecque. Ils ont travaillé surtout en Afrique, mais aussi dans l'Archipel Malais, dans les Philippines, en Russie et jusque chez les Finnois de la Volga (2).

(1) L'historien musulman EL TABARI attribue ces mots à Khalid : *Al Kindy*, p. 85; C.-R. HAINES, *Islam as a missionary religion*, p. 53.

(2) Voir les tables chronologiques de T.-W. ARNOLD, *op. cit.*, p. 389 et p. 204, 324, etc...

Nous ne pouvons songer à faire entrer dans les étroites limites de ce chapitre l'histoire des dynasties et des empires musulmans, ni celle de la grandeur et de la décadence du califat ; nous ne ferons que tracer dans ses grandes lignes l'histoire de la conquête islamique dans les différentes contrées où elle s'est maintenue jusqu'à nos jours.

L'Arabie et la Syrie. — Quelque méthode qu'aient employée, au cours des siècles, les missionnaires musulmans, il est certain qu'ils ont commencé par user de violence. Avant sa mort, Mahomet prophétisa que les guerres ne cesseraient pas jusqu'à la venue de l'Antéchrist (1), et peu avant de tomber malade, l'Apôtre de Dieu ordonna une expédition aux confins de la Syrie. « Tuez les idolâtres partout où vous les rencontrerez » était son grand commandement. Abou Bekr ne fut pas plutôt proclamé calife que les fidèles se hâtèrent d'obéir à l'injonction du Prophète. Dans un discours au peuple, le Chef des Croyants insista de son mieux sur le fait que l'existence même de la nouvelle religion dépendait maintenant d'une vigoureuse offensive : « Lorsqu'un peuple délaisse les combats du Seigneur, le Seigneur aussi rejette ce peuple. » L'armée qui devait envahir la Syrie sous les ordres d'Osama, reçut l'ordre d'avancer. Aux cris de *Ya Mansur Umit !* « Frappez, ô conquérants », les guerriers égorgèrent tous ceux qui leur opposaient une résistance, et emmenèrent les autres en captivité ; ils incendièrent les villages, les moissons mûres et les palmiers, mar-

(1) Sir William MUIR, *Life of Mahomet*, Vol. IV, p. 204.

quant leur passage par des tourbillons de feu et de fumée (1).

Après le retour victorieux d'Osama, Abou Bekr organisa des expéditions contre les tribus apostates. Sans la foi et l'énergie de ce calife, « l'islamisme aurait été désagrégé par des compromis avec l'idolâtrie » (2). En effet l'islamisme avait si peu de prise sur les Arabes qu'à la mort de Mahomet ils avaient abandonné la foi d'un seul accord et que toute l'œuvre du Prophète était à refaire en Arabie, sauf à la Mecque et à Médine (3). Al Kindy rapporte dans son apologie du christianisme, que les tribus se dispersèrent comme les débris d'un arc brisé et qu'elles ne furent ramenées à la foi que graduellement « par la douceur, par la persuasion et par la ruse, par la terreur et par l'épée, par l'attrait des richesses et du pouvoir, par les convoitises charnelles et par l'appât des plaisirs de cette vie » (4).

Il fallut plus d'une année de durs combats pour briser une résistance opiniâtre et « convertir » les Arabes de la péninsule, qui dès lors restèrent fidèles. Khalid, « l'épée d'Allah », fut envoyé contre les prophètes rebelles Toleiha et Moseilama. La première bataille fut livrée à Bozakha contre Toleiha ; la victoire, chaudement disputée, resta aux musulmans. Le succès couronna également la campagne dirigée contre les Bni Temim qui occupaient le plateau qui longe le Golfe Persique, et Khalid défit

(1) *Kitab el Walkidi*, p. 139; MUIR, vol. IV, p. 298.

(2) Sir William MUIR, *The Caliphate its Rise Decline and Fall*, p. 14.

(3) C.-R. HAINES, op. cit., p. 52.

(4) AL KINDY, p. 135, cité par Haines, p. 52.

les forces de Moseilama dans la sanglante bataille du « Jardin de la mort ». Les musulmans perdirent douze cents hommes dans le corps à corps, et Khalid, en vrai fils de l'islam, célébra sa victoire en épousant une captive sur le champ de bataille. Lorsque la nouvelle en parvint à Abou Bekr, il écrivit au vainqueur une lettre cinglante : « Par ma vie tu es un beau gaillard, et tu en prends à ton aise ! Tu épouses une donzelle, et sous ta couche nuptiale le sol fume encore du sang de mille braves ! » (1).

Tandis que Khalid s'occupait du centre et du nord de l'Arabie, d'autres campagnes se poursuivaient dans les provinces de Bahrein et d'Oman. L'Yémen fut subjugué au printemps de 633, et l'Hadramaut finit aussi par se soumettre et par accepter la religion du Prophète. En 634, sous Khalid, les musulmans s'emparèrent de Damas. En 636, ils défirent complètement les Perses à Cadesia ; la même année vit Heraclius chassé de Syrie ; Jérusalem tomba l'année suivante et la conquête de ce pays fut ainsi terminée. La Chaldée fut aussi conquise par Khalid selon la méthode des premiers et fiers champions de la foi.

Puis Khalid écrivit à Hormuz, satrape de la fertile région du Delta : « Accepte la foi et tu seras sauvé, sinon paie le tribut, toi et ton peuple ; si tu t'y refuses, tu t'en repentiras. Un peuple s'est déjà levé contre toi, qui aime la mort comme toi-même aimes la vie. » Hormuz refusa de se soumettre et la « bataille des Chaînes » ajouta une province nouvelle aux possessions arabes.

(1) Sir William MUIR, *The Caliphate*.

Mahomet lui-même avait si bien confondu les fonctions de prophète et celles de chef politique, de prédicateur et de guerrier qu'il n'est pas surprenant que ses successeurs aient employé indifféremment la parole et l'épée d'Allah comme arme de propagande. Cependant il est un fait des plus remarquables dans l'histoire de l'expansion musulmane, c'est que conquête politique n'a pas toujours été synonyme de conquête religieuse. L'épée de Mahomet a été victorieuse en Asie Mineure, mais le christianisme est resté prépondérant chez les peuples de langue grecque, arménienne et syriaque, et, malgré douze siècles de contact et de lutte avec l'islam, ces peuples sont restés chrétiens. Le triomphe de Mahomet n'a pas été absolu. Plus d'une fois la victoire est restée au vaincu et l'islamisme a souvent dû se contenter d'assujettir ceux dont il ne pouvait gagner les âmes. « Nous oublions trop peut-être qu'il s'est montré incapable d'attirer à lui et de conquérir des peuples qui ont vécu douze siècles et demi sous sa règle, des peuples qui étaient accessibles aux efforts des prédicateurs musulmans, des peuples qui avaient matériellement tout à gagner à se convertir ; pourtant ils en sont aujourd'hui plus éloignés que jamais. On trouverait difficilement un semblable échec dans l'histoire du christianisme » (1).

L'Afrique. — La conquête de l'Afrique commença en 638 et dure encore. Bonet-Maury la divise en trois périodes. Dans la première qui s'étend de 638 à 1050,

(1) W.-A. SHEDD, *Islam and the Oriental Churches*, p. 150.

les Arabes occupèrent en peu de temps par la force des armes le littoral méditerranéen, de l'Égypte au Maroc ; là, ils furent arrêtés par la résistance opiniâtre des Berbères et surtout par les discordes des chefs musulmans ; la progression ne reprit qu'au x^e siècle. Durant la seconde période, de 1050 à 1750, le Maroc, la région du Sahara et le Soudan occidental devinrent musulmans, et c'est une réaction contre les croisades qui inspira en grande partie cette nouvelle entreprise. La troisième période, de 1750 à nos jours, est caractérisée par un réveil religieux et politique sous l'influence du Mahdi et des ordres de derviches (1).

Tandis que, dans la Syrie et la Perse occidentale, Khalid conduisait l'étendard musulman à la victoire, Amrou ibn el As envahissait l'Égypte avec la même fureur guerrière. En deux ans, Alexandrie était prise et l'Égypte réduite en vasselage (640). En 647, les armées musulmanes s'ébranlaient vers l'Ouest ; trente ans plus tard, elles avaient atteint l'Atlantique. La victoire politique fut souvent facilitée par les dissensions des chrétiens : en Égypte, le parti copte salua les envahisseurs comme des libérateurs qui le délivraient de la tyrannie des chrétiens orthodoxes, les *Mukawkas*, mais cette joie fut de courte durée (2). La victoire de l'islamisme fut cependant incomplète ; il y a encore aujourd'hui en Égypte six cent mille chrétiens coptes.

Abdoullah envahit la Tripolitaine en 647 ; Akba

(1) G. BONET-MAURY, *L'Islamisme et le Christianisme en Afrique*, Paris, 1906, p. 67, 68 ; 226-249.

(2) Dr. A. WATSON, dans : *The Mohammedan World of To-day*, p. 23.

pénétra en Mauritanie en 677. Mais leurs sanglantes victoires furent presque toujours sans valeur au point de vue religieux : la civilisation chrétienne luttait pour la vie. Ce n'est qu'en 754 que le tribut fut aboli par la conversion des chrétiens « infidèles » (1). L'historien musulman, Ibn Khaldun, rapporte que ces prosélytes furent quatorze fois apostats (2).

Dans leurs efforts ultérieurs pour convertir les peuples de l'Afrique, les Arabes, marchands, guerriers ou trafiquants d'esclaves, pénétrèrent le continent par trois côtés. Ces trois courants d'immigration et de conquête se firent dans les directions suivantes : partis de l'ouest, les Arabes atteignirent le lac Tchad ; de la côte nord-ouest, ils descendirent jusqu'au même lac et au bassin du Niger, et enfin, de Zanzibar, les marchands d'esclaves frayèrent à l'islamisme la route des grands lacs.

En 740 déjà, une émigration arabe transplanta la religion musulmane en Abyssinie, mais les tribus Souahélis ne furent converties qu'en 1700 par les marchands omans de Zanzibar. La période de la grande émigration arabe suivit immédiatement les premières Croisades ; l'expansion islamique dans le nord de l'Afrique centrale s'effectua donc entre 1095 et 1300. C'est aux environs de l'an 1200 que l'islamisme traversa le Sahara (3). L'avance fut lente, mais irrésistible.

En 1775, Othman, qui appartenait à la tribu Foulah de Goba (Afrique du Nord), fit un pèlerinage à

(1) T.-W. ARNOLD, *op. cit.*, p. 103-111. F.-P. NOBLE, *Redemption of Africa*, vol. 1, p. 47.

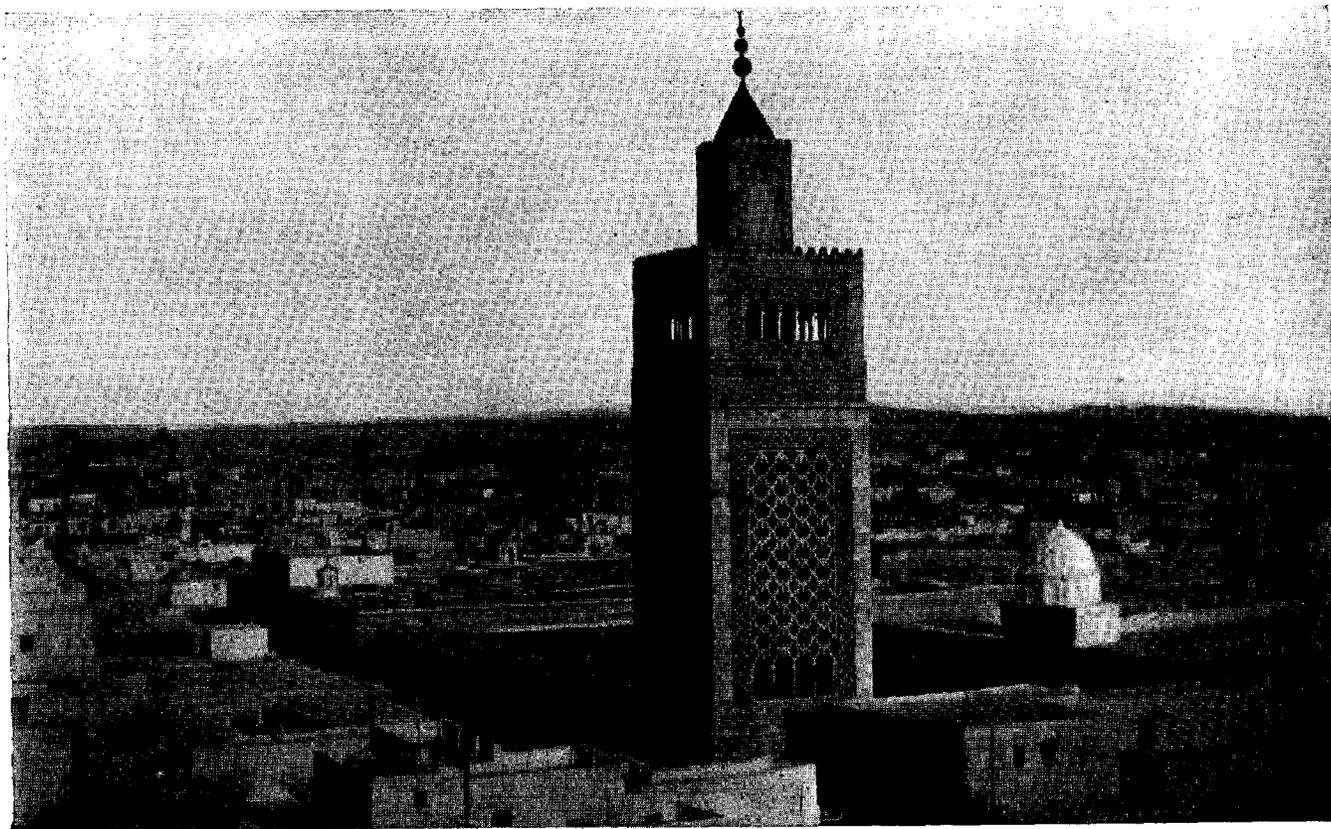
(2) *Ibid.*, vol. 1, p. 49.

(3) *Ibid.*, vol. 1, p. 49.

la Mecque. Il en revint imbu des idées ouahabites de réforme et de conquête, et, transformant les pâtres en guerriers, il fonda le solide empire musulman du Sokoto, qui s'étendait de l'Atlantique au lac Tchad et de la rivière Binoué au Sahara-(1). De 1835 à 1853, Mohammed Othman, de la Mecque, propagea l'islamisme avec zèle dans le Kordofan et le Senaar, où plusieurs tribus étaient encore païennes ; il fonda un ordre de derviches qui poursuit son œuvre encore aujourd'hui. Dans l'Afrique occidentale, les confréries des Kadirites et des Tijanites prirent une part active à la propagation de la foi, soit comme prédicateurs, soit comme marchands. De 1832 à 1847, l'Algérien Abd oul Kader, poète et homme d'Etat, croyant dévot, s'efforça de ranimer le zèle des Arabes de l'Afrique septentrionale. Un peu plus tard, l'agitation mahdiste éclata dans le Soudan égyptien, et, par le fer et par le feu, la foi fut propagée parmi les infidèles et les croyants trop tièdes.

La grande force de pénétration musulmane en Afrique est aujourd'hui la confrérie des senoussites, ces jésuites de l'islam. « En 1843, le cheik algérien Senoussi, chassé de la Mecque pour la pureté de ses principes et de sa vie, se réfugia pour quelque temps à Benghazi, sur la côte de Barkah (Tripolitaine). Il y fonda des monastères militaires appartenant à l'ordre qu'il avait créé en 1837, puis il se fixa à Djaraboub en 1855... Cette ville, située à cent cinquante milles de la Méditerranée, aux confins du plateau libyen, mais

(1) Ibid., vol. 1, p. 53. ARNOLD, op. cit., p. 265-268.



TUNIS. VUE GÉNÉRALE ET MOSQUÉE ZEBONNA (ancienne cathédrale St-Olive)



TUNIS. VUE GÉNÉRALE ET MOSQUÉE ZEBONNA (ancienne cathédrale de saint Pierre) electronic file created by cafis.org

en deçà de la frontière égyptienne, ne dépend ni du khédivé, ni du sultan. Elle est le centre de l'agitation islamique moderne contre les *giaours* (infidèles)... Senoussi, puis son fils, dès 1859, tint ses projets secrets. La secte a pour chef incontesté le *cheik* auquel les frères obéissent aveuglément...; ils le regardent comme le véritable Mahdi, le « bien guidé », le restaurateur de la puissance islamique. Les senoussites prétendent n'avoir aucun but politique. Leur idéal est la constitution d'une fédération des ordres religieux orthodoxes en une théocratie indépendante de l'autorité séculière; ils désavouent l'emploi de la violence. Aux mahométans soumis à l'autorité chrétienne, ils ne recommandent pas la révolte, mais la retraite dans les couvents de leur ordre. Néanmoins malgré cette ostensible condamnation de l'agitation politique, les senoussites visent à l'indépendance absolue. Leurs établissements, qui tiennent à la fois de l'église, de l'école, de l'arsenal et de l'hôpital, se trouvent dans les oasis de Lybie, dans le Fezzan, la Tripolitaine, l'Algérie, la Sénégambie, le Soudan et le Pays des Somalis » (1).

Aujourd'hui, on ne rencontre guère que des musulmans au nord du vingtième degré de latitude (91 0/0), ainsi qu'à Zanzibar, dans le pays des Somalis, la Nigérie septentrionale, la Sénégambie. La

(1) F.-P. NOBLE, vol. I, p. 54-55. Cf. aussi BONET-MAURY, op. cit., p. 245-263 et l'intéressante histoire d'Arthur Silva-White, *From Sphinx to Oracles, through the Lybian Desert to the Oasis of Jupiter Ammon*. (Londres, 1899), récit d'un voyage au centre senoussite de Siwa, près de Djaraboub. Duveyrier et Rim ont aussi écrit sur le même sujet. Les renseignements fournis par ces divers auteurs sont assez contradictoires.

population de l'Erythrée, du Soudan égyptien, du Camérout, de la Guinée est plus qu'à moitié gagnée ; l'avance se poursuit irrésistiblement vers de nouveaux territoires.

L'Europe. — L'islamisme pénétra en Europe de très bonne heure. En 648 les Arabes traversèrent le détroit de Gibraltar ; en 711, ils établirent leur pouvoir sur l'Espagne ; ils y restèrent huit siècles ; en 1502 un édit de Ferdinand et d'Isabelle interdit l'exercice de la religion musulmane dans leur royaume. Chypre tomba entre les mains des Sarrasins en 648, et Rhodes cinq ans plus tard, tandis que le siège était mis devant Constantinople en 668 et en 716. Seize ans plus tard, la bataille de Poitiers mettait une borne aux conquêtes sarrasines dans l'Europe occidentale. Cependant la Crète tombait au pouvoir des musulmans en 823, et la Sicile en 878, tandis qu'en 846 Rome, était partiellement mise à sac par les Arabes et ne devait son salut qu'à la bravoure du pape Léon IV (1). Malgré leur échec devant Rome les musulmans purent établir dans l'Italie méridionale une base militaire d'où ils ne furent chassés qu'en 1058.

A la fin du treizième siècle, l'islamisme tenta de nouveau la conquête de l'Europe avec les Turcs ottomans. « Au milieu du quatorzième siècle, ils étaient fortement établis en Europe. La Thrace, la Bulgarie, la Valachie et la Serbie furent rapidement et solidement conquises ; à la fin du même siècle, la Grèce était devenue une province turque et en 1453

(1) C.-R. HAINES, op. cit. p. 58.

la chute de Constantinople scellait la destinée de l'Empire d'Orient. Soixante-seize ans plus tard, le malheureux siège de Vienne marquait le niveau le plus élevé atteint dans cette direction par la marée musulmane » (1). A partir de ce jour le pouvoir des Turcs et la cause de l'islamisme n'ont cessé de perdre du terrain, et aujourd'hui il n'y a guère que cinq millions de musulmans en Europe. Peut-être l'arrêt de l'expansion islamique vers le nord fut-elle due, entre autres, à une raison physique : dans les pays de neige et de glace où les nuits et les jours ont une durée très variable, la prière rituelle est à peu près impossible et le jeûne devient un joug écrasant (2). Gibbon raconte que les Tartares d'Azoff et d'Astrakan s'étaient emparés de cette objection et s'en servaient pour dissuader les Turcs de toute conquête ultérieure dans cette direction (3).

La Perse et l'Asie centrale. — La pénétration de l'islamisme en Perse commença avec l'invasion arabe de Khalid et ne fut complète que sous le califat d'Oman. Le sort de la Perse se décida à la sanglante

(1) Ibid. p. 126.

(2) Ibn Batuta, qui se rendit à la ville sibérienne de Bulgar pour voir les brèves nuits du nord, raconte ce qui suit : « Lorsque j'étais là-bas, pendant le mois de ramadan, et que je répétais, en me hâtant, la prière du soleil couchant, le temps de la prière du soir arriva. Celle-ci dite, ce fut l'heure de la prière du milieu de la nuit, puis de la prière *El Witz*, mais je fus surpris par l'aube avant d'avoir fini. » HAINES, p. 59.

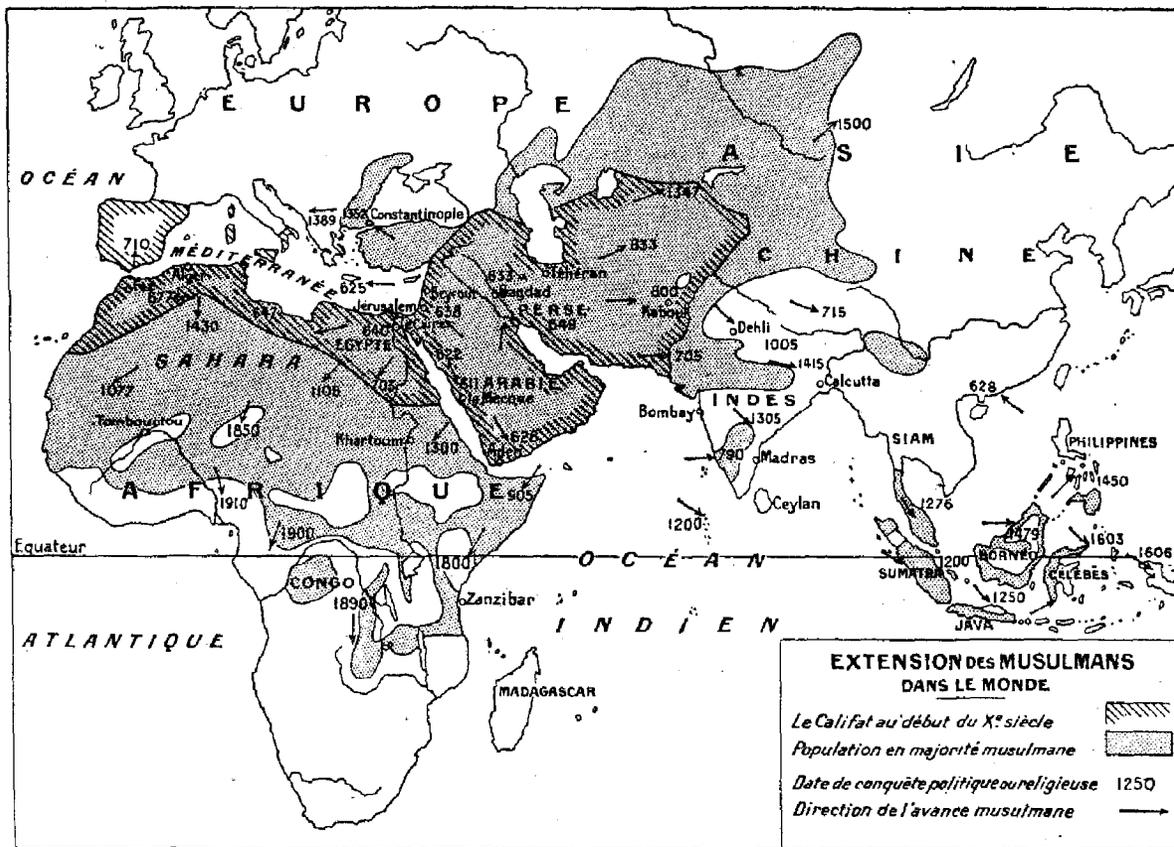
(3) GIBBON, op. cit., vol. VIII, p. 48. Le lecteur trouvera dans ARNOLD, op. cit., chap. VII, un récit intéressant et détaillé, sinon impartial, des progrès de l'islamisme pendant la période de la suprématie turque en Europe.

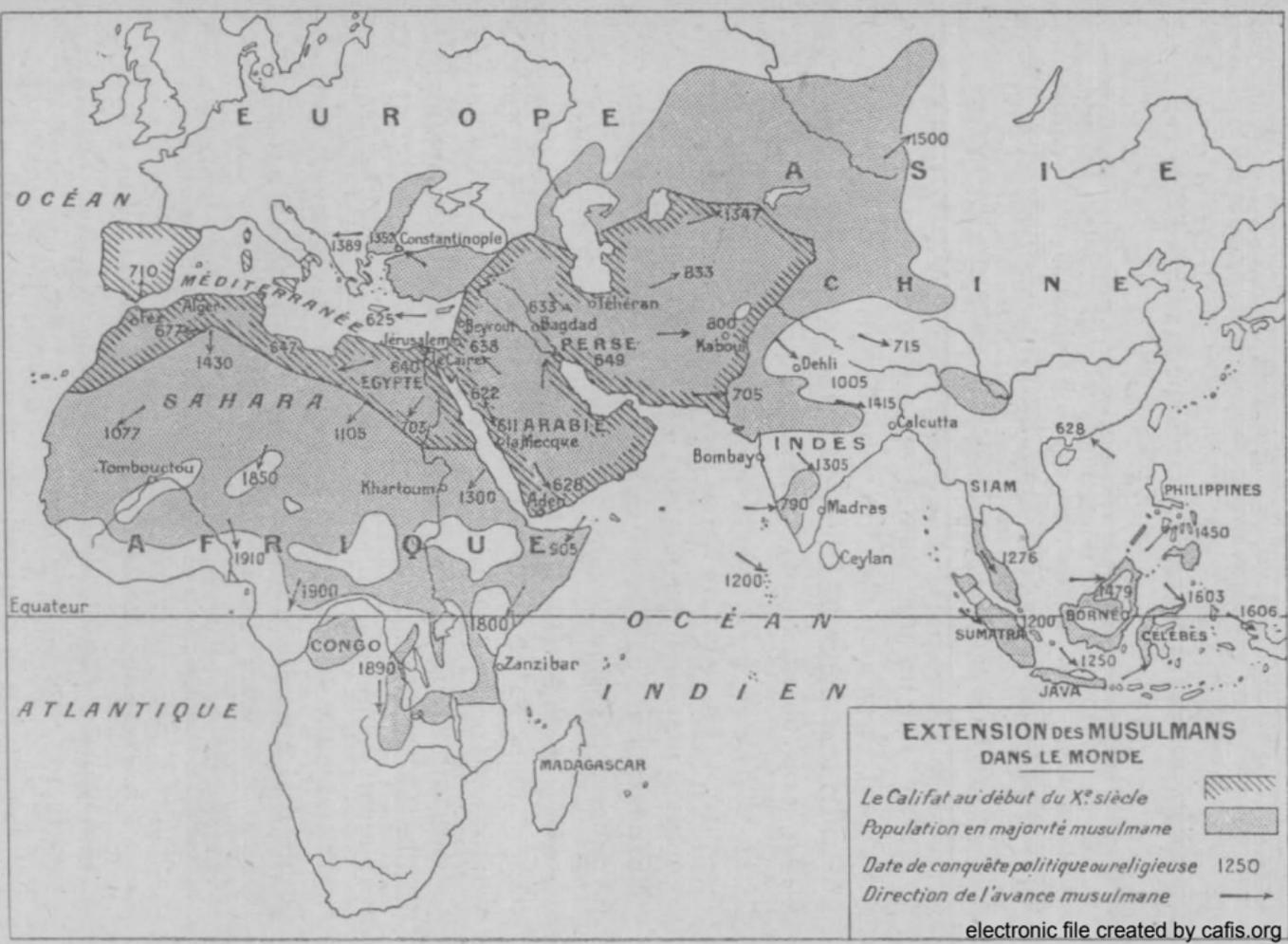
bataille de Nehavend, en 642. Trente mille Persans restèrent sur le carreau et quatre-vingts mille prisonniers furent massacrés (1). L'une après l'autre les provinces du Farsistan, du Kirman, du Moghistan, du Seistan, du Kourdistan, de l'Asserbeidjan furent conquises et converties à l'islamisme. « Mais de temps à autre des rebellions éclataient et il s'écoula bien du temps avant que les conquérants pussent mener une vie sédentaire et se sentir en sécurité loin des garnisons établies. Pourtant les privilèges accordés aux fidèles étaient si grands que les adeptes de la religion de Zoroastre ne purent résister longtemps à une aussi forte attraction ; petit à petit les Persans acceptèrent, des lèvres tout au moins, la religion nouvelle, et l'opposition cessa. Cependant la conversion fut en bien des endroits lente et incomplète : il est encore fait mention ultérieurement de la destruction de temples élevés en l'honneur du Feu et de l'extermination de familles appartenant à la religion de Zoroastre (2). Mais la victoire définitive était certaine.

La conquête de la Perse devait avoir une grande importance pour l'islam. C'est là que la littérature musulmane trouva pendant des siècles son inspiration la plus féconde et qu'elle atteignit l'apogée de sa gloire, grâce à la collaboration du génie aryen et du génie sémite dans les domaines de la reli-

(1) Sir William Muir, *The Caliphate*, p. 179.

(2) Ibid., p. 181. Cf. les faits historiques relatés par Muir avec le récit d'ARNOLD et sa remarque. « Que cette conversion en masse n'ait pas été due à la force ou à la violence, cela ressort clairement de la tolérance témoignée à ceux qui conservèrent la foi de leurs ancêtres. » Loc. cit., p. 179 (c'est nous qui soulignons).





gion, de la poésie, de la philosophie et de la science. Mais la Perse, comme nous le verrons, fut aussi le berceau des schismes et des hérésies, et devint ainsi pour l'islamisme une source de faiblesse.

De ce pays, la foi se répandit dans l'Asie centrale. En 666 déjà, elle atteignait Balk et en 672 les Sarrasins attaquaient Bokhara. La conquête ne fut pas aisée et les envahisseurs furent une première fois repoussés. En 704 le conquérant arabe Kuteiba entra en scène et s'avança jusqu'à Tourfan à l'extrême limite orientale du Turkestan, implantant partout l'islamisme (1). Bokhara fut, dit-on, conquise et « convertie » trois fois ; trois fois elle se révolta et apostasia jusqu'à ce que les plus sévères mesures eussent été prises pour affermir la nouvelle religion. Selon Vambéry, chaque habitant de Bokhara devait partager sa demeure avec un Arabe ; ceux qui priaient et jeûnaient comme de bons musulmans étaient payés en espèces (2). Finalement, la ville se rendit complètement aux Arabes et un peu plus tard Samarcande eut le même sort. De Bokhara, l'islamisme se répandit graduellement pendant les deux siècles suivants, par la contrainte ou par la persuasion, par la prédication ou par l'épée, dans tout l'Afghanistan, le Turkestan et la Tartarie chinoise. Lorsque Marco Polo traversa ces pays (1271-1294) la loi musulmane y régnait presque partout (3). Cependant, au xv^e siècle, un Arabe de Damas prêchait encore l'islamisme aux tribus

(1) P. D'ABRY DE THIERSANT, *Le Mahométisme en Chine*, vol. 1, p. 257.

(2) A. VAMBÉRY, *Bokhara*, 1873, p. 26.

(3) C.-R. HAINES, op. cit. p. 86.

païennes des Tunganis qui vivaient entre Ilia et Khamil. Fait prisonnier par Tamerlan, il entreprit une propagande si active que des milliers d'hommes se convertirent (1). Parfois aussi l'islamisme se répandait sous l'influence et par l'exemple de rois et de princes devenus musulmans : la religion nouvelle devenait à la mode à la cour comme dans le peuple. C'est ainsi qu'en montant sur le trône du Turkestan, Togoudar-Ogoul renonça au christianisme et se fit musulman avec tous ses sujets (2). Un autre exemple est celui de Taliclava, souverain de la Transoxiane dans les premières années du XIV^e siècle (3). Aujourd'hui toute la Perse et toute l'Asie centrale, ainsi qu'une grande partie de l'Asie russe, sont musulmanes ; le tsar avait en Europe et en Asie, 20 millions de sujets mahométans. « Dans la Transcaucasie, entre la mer d'Aral et la mer Caspienne, il y a trois millions de Tartares. Dans le Turkestan indépendant, le Turkestan russe, les Khanats de Khiva et de Bokhara, il y en a environ six millions. La capitale de l'état de Bokhara, vassal de la Russie, est l'une des citadelles de l'islam dans l'Asie centrale » (4).

La Chine. — En Chine, la méthode change. De guerrière, la propagande se fait pacifique et les champions de la foi sont avant tout des prédicateurs et des marchands. Depuis des siècles il y avait entre l'Arabie et la Chine des relations commercia-

(1) DE THIERSANT, vol. 1, p. 163. HAINES, op. cit., p. 86.

(2) DOZY, *L'Islamisme*, p. 400.

(3) A. VAMBERY, op. cit., p. 161.

(4) *The Mohammedan World of to-day*, p. 243.

les (1), et il était naturel que les marchands arabes prêchassent leur religion dans les longs voyages qu'ils faisaient pour chercher de l'or, des épices et de la soie. On prétend que dans la sixième année de l'hégire, Mahomet utilisa cette route commerciale pour envoyer en Chine son oncle maternel, Ouahab bin Kabcha ; il était chargé de remettre à l'Empereur des présents convenables et une lettre pour lui demander d'embrasser la nouvelle religion. Arrivé dans la province de Canton l'année suivante, Ouahab se rendit à la capitale et y prêcha l'islamisme pendant deux ans. Ainsi que nous l'apprend une inscription de la mosquée de Canton, cette prédication eut des résultats considérables et durables : il y a encore aujourd'hui à Canton plus de huit cents familles musulmanes (2). Lorsqu'Abou Kabcha retourna en Arabie, le Prophète était mort, mais quand Abou Bekr eut publié le Coran, le vénérable apôtre de l'islamisme en rapporta un exemplaire en Chine où il vécut jusqu'à sa mort. Son tombeau est encore honoré aujourd'hui par les musulmans chinois (3).

Les premiers Arabes qui s'établirent dans l'Empire du Milieu furent les quatre mille soldats envoyés par le calife Abou Jaafer en 755 (selon d'autres par le calife Al Mansour en 758), au secours de l'empereur Hsuan Tsung attaqué par son général, le Tartare A-Lo-Chan qui avait été

(1) NIEMANN, *Inleiding tot de Kennis van den Islam*, p. 337.

(2) P. D'ABRY DE THIERSANT, vol. 1, p. 31 sq. C.-R. HAINES, *op. cit.*, p. 82.

(3) Pour plus de détails voir E.-M. WHERRY, *Islam and Christianity in India and the Far East*, p. 74-84.

chargé de conduire une armée sur les confins nord-ouest de la Chine (1). En récompense de leurs services et de leur bravoure, ces soldats furent autorisés à s'établir dans le pays : par le mariage et la prédication ils firent de nombreux prosélytes. Dans les siècles suivants, plusieurs milliers de musulmans furent massacrés en Chine, et Marco Polo parle d'une nombreuse population mahométane dans le Yun-Nan.

Après les guerres de Ghengis Khan, un grand nombre de marchands et d'aventuriers musulmans se déversèrent en Chine occidentale. « Les uns venaient comme négociants, artisans ou colons ; d'autres comme prisonniers de guerre. Beaucoup d'entre eux s'établirent dans le pays et fondèrent une communauté prospère et florissante qui perdit graduellement ses caractères ethniques grâce aux mariages mixtes » (2).

De nos jours, la propagande continue :

« Dans les villes il se forme petit à petit des quartiers musulmans, et, pour finir, personne n'y peut demeurer qui n'aille à la mosquée. L'islamisme a aussi gagné du terrain en Chine par la promptitude avec laquelle les musulmans ont repeuplé les provinces dévastées par divers fléaux. En temps de famine, les mahométans achètent les enfants de parents pauvres et les élèvent dans la foi islamique ; ils les pourvoient plus tard de maisons et de femmes, formant parfois des villages entiers de prosé-

(1) T.-W. ARNOLD, op. cit., p. 251. *The Mohammedan World of To-day*, p. 252, 253.

(2) Ibid. p. 247. Voir aussi sur ce sujet l'excellente étude de H. FRENCH RIDLEY dans l'appendice du Rapport de la Conférence de Shangai, 1906.

lytes. Lors de la famine qui dévasta la province de Kouang-Toung en 1790, dix mille enfants furent ainsi vendus par leurs parents trop pauvres pour les nourrir, et forcés par la nécessité de se séparer de leurs petits mourant de faim. Selon Saiyad Sulayman, le nombre d'adeptes gagnés de cette manière chaque année est formidable. Aucun effort n'est épargné pour fortifier la foi des nouveaux convertis ; les doctrines fondamentales de l'islamisme sont enseignées même aux plus humbles par le moyen de manuels d'instruction religieuse en vers arabes. Saiyad Sulayman attribue un grand nombre de conversions aux publications des mahométans chinois. Il n'existe pas de propagande organisée, mais, grâce à l'esprit de prosélytisme qui anime les musulmans, chaque jour voit de nouvelles conversions et ils attendent avec confiance l'heure où l'islamisme triomphera partout dans l'empire » (1).

Quant au nombre des musulmans chinois, les estimations varient entre trois et soixante-dix millions (2) ; on peut admettre le chiffre de trente

(1) T.-W. ARNOLD, op. cit., p. 257, 258. D'autre part, le Rev. W. GILBERT WALSH, dit ceci : « Dans quinze au moins des dix-huit provinces de la Chine, les musulmans sont noyés dans la population chinoise et se distinguent à peine d'elle. Ils parlent la langue du pays et en portent le costume. Quelques traits physiques les font cependant remarquer : ils ont les pommettes plus saillantes et le nez mieux fait que la majorité des Chinois ; ils ont l'habitude de se raser la moustache, ce que les Chinois ne font pas. Ils ne concluent pas de mariages mixtes, mais ils adoptent fréquemment les enfants indigènes. Ils ne font aucun effort pour convertir leurs voisins, et leurs convictions religieuses restent très généralement inconnues aux gens du dehors. » (« Islam in China », dans *The Mohammedan World of To-day*, p. 249-264).

(2) E.-M. WHERRY, op. cit., p. 80 et 82 ; *The Mohammedan World of To-day*, p. 258-259.

millions. C'est dans la province de Kan-Su (extrême nord-ouest) que les musulmans sont le plus nombreux, puis viennent le Shensi et le Yun-Nan ; à Pékin, on en compte 100.000, et Canton possède quatre mosquées.

L'Inde. — Dans ce pays l'islamisme a conquis un champ plus vaste et gagné un plus grand nombre d'adhérents que partout ailleurs. La population musulmane de l'Inde dépasse celle de la Perse, de l'Arabie, de l'Empire turc et de l'Égypte réunis.

L'islamisme se répandit d'abord aux Indes par le moyen de l'épée. « Les Arabes y démontrèrent plus clairement qu'ailleurs que leur but était moins la conversion des idolâtres que le pillage des temples et l'agrandissement de l'empire musulman ; en vain chercherait-on dans ces récits de spoliation et de meurtre la moindre trace d'un effort purement religieux pour gagner des prosélytes » (1).

« Les aventuriers qui fondèrent des dynasties dans le nord de l'Inde et qui se taillèrent des royaumes dans le Deccan, se souciaient fort peu de religion ; la plupart d'entre eux, continuellement engagés dans des guerres civiles ou des guerres de conquête, n'avaient pas le temps de faire de la propagande religieuse » (2).

L'état du pays favorisait l'invasion sarrasine, comme le montre Wherry dans une savante étude sur la conquête musulmane de l'Inde (3). Les Arabes ne mirent pas longtemps à s'en apercevoir.

(1) C.-R. HAINES, op. cit., p. 89.

(2) *Asiatic Studies*, vol. x, p. 289.

(3) E.-M. WHERRY, op. cit., p. 17-45.

En 712 déjà le calife Ouahid envoya une armée pour venger un outrage fait à un vaisseau arabe (1). Le général Kasin offrit aux Radjpouttes l'alternative d'embrasser l'islamisme ou de payer le tribut ; victorieux, il fit circoncrire de force un grand nombre de brahmanes. N'étant pas arrivé par cette méthode à convertir le peuple, il fit massacrer tous les hommes âgés de plus de dix-sept ans et réduisit le reste en esclavage (2). Al Hajaj, gouverneur de Chaldée, envoya en 711 une expédition contre Daïbul, le port du Sind. En remontant l'Indus, l'armée livra deux batailles furieuses et Multan se rendit après un long siège. La prise de Daïbul fut suivie de trois jours de carnage. A Dahir, « les musulmans se rassasièrent de meurtre ». Telle était la cruauté des conquérants que la sœur du roi hindou et les autres femmes préférèrent mettre le feu à leurs palais et périr dans les flammes, plutôt que de devoir la vie et le déshonneur à de vils « mangeurs de vache ».

« L'histoire de l'islamisme aux Indes illustre à maintes reprises ce mépris du vainqueur pour la vie des vaincus et des rebelles. L'empereur Balban fit un jour mettre à mort quarante mille Mogols dont il suspectait la fidélité ; ils professaient cependant la religion musulmane. Tamerlan fit massacrer de sang-froid cent mille Hindous qu'il avait pris à Delhi et dont il ne savait que faire. Le Bahmanide Mohammed I^{er}, fils de Hassan Gangu, vengea un jour la perte de la garnison musulmane de Mudkal

(1) William HUNTER, *Indian Empire*, p. 213.

(2) C.-R. HAINES, op. cit. p. 88, 89.

en massacrant soixante-dix mille hommes, femmes et enfants. Voilà ce qu'accomplit l'épée tirée sur l'ordre du Prophète pour convertir et pour combattre les infidèles » (1).

La conquête du Sind par les Arabes ne fit que préparer l'envahissement de l'Inde par les musulmans. En prenant pied dans cette province ils avaient appris à connaître les richesses fabuleuses que possédaient les incroyants. En outre, les Hindous convertis devinrent les alliés des armées conquérantes turques et afghanes qui au dixième siècle envahirent l'Inde par le nord-ouest.

Le sultan de Ghazni, Mahmoud, surnommé l'Icoclasse, fut le Napoléon musulman. Après une vingtaine de guerres, il établit son pouvoir dans le nord, démolissant les temples, massacrant les infidèles et faisant un énorme butin. Delhi devint la capitale du nouveau royaume ; la ville fut agrandie et embellie à la fin du XII^e et au commencement du XIII^e siècle par Mahomet Ghori et ses successeurs.

Un autre royaume musulman fut fondé à cette époque au Bengale et dans le Behar par Mohammed Baktifar, qui tenta également de faire pénétrer l'islamisme dans l'Assam et le Thibet (2). Mais c'est entre 1525 et 1707, alors que florissait l'empire mogol, que l'islamisme fit aux Indes ses plus brillantes conquêtes et qu'il gagna le plus grand nombre d'adhérents. « Les noms d'Akbar, de Jahangir, de Jehan Chah et d'Aurangzeb tiennent les premières places dans la liste des empereurs mogols. Ce sont

(1) E.-M. WHERRY, *op. cit.* p. 49.

(2) C.-R. HAINES, *op. cit.* p. 90.

eux qui contribuèrent le plus efficacement au développement de la littérature et des beaux-arts. C'est à eux que nous devons ces monuments de pierre et de marbre dont les musulmans peuvent à juste titre être fiers et qui sont encore aujourd'hui la gloire de leur civilisation aux Indes » (1).

La religion islamique fut introduite dans l'Inde méridionale par les conquérants venus du nord et par les émigrants descendus le long de la côte orientale de la péninsule. Au début du huitième siècle, quelques Arabes chassés de l'Irak par la persécution d'Hadjaj bin Youssouf s'établirent aux environs du cap Comorin ; leurs descendants et ceux de leurs convertis atteignent presque aujourd'hui un demi-million. Parmi les musulmans de la côte, certains se vantent de descendre d'Arabes de Médine ; d'autres, les Mapillas, furent convertis par un de leurs compatriotes qui, après avoir fait le pèlerinage de la Mecque, devint dans son pays un missionnaire zélé (2). En douze siècles, l'islamisme a conquis près du quart de la population des Indes. Il règne en maître sur le Cachemire et la Province frontière du N.-O. ; il a gagné la moitié des habitants du Pendjab, le tiers des populations de l'Assam et du Bengale ; on compte 7 millions de musulmans dans les Provinces-Unies, 4 millions et demi dans la Présidence de Bombay, trois millions et plus dans celle de Madras ; en tout 64 millions.

Dans les possessions françaises d'Asie on trouve environ un million et demi de mahométans.

(1) WHERRY.

(2) *The Mohammedan world of To-day*, p. 175-178.

L'Archipel malais. — Un regard sur la carte montre que le point de l'archipel malais le plus accessible aux marchands arabes était la côte septentrionale de l'île de Sumatra. C'est par là que la religion de Mahomet commença ses conquêtes sous la direction du cheik Abdoullah Arif et de Jehan Chah. Dans le nord de l'île le roi d'Atjih embrassa la foi musulmane en 1507, mais Ibn Batuta mentionne déjà un chef mahométan à Sumatra en 1345. Puis l'islamisme pénétra à Java. Un certain Arabe nommé Rahmat, qui s'intitulait lui-même apôtre, se mit à prêcher avec succès. Ce fut lui qui construisit la première mosquée de l'île (1). Après la conversion du chef Raden Patah, les prosélytes se firent plus nombreux et la force fut employée pour étendre la domination musulmane ; la capitale tomba, en sorte que le triomphe de l'islamisme était pour ainsi dire complet en 1478. Neuf apôtres ou missionnaires furent chargés de convertir ce qui restait d'infidèles dans le peuple. Sans doute n'y parvinrent-ils pas, puisque, en 1803, quelques pèlerins rentrant d'Arabie où ils avaient été gagnés au ouahabisme déclarèrent la guerre sainte aux infidèles, c'est-à-dire aux païens Battaks et au gouvernement néerlandais. Dix-sept ans de luttes s'ensuivirent ; enfin les Hollandais s'emparèrent de la dernière forteresse des rebelles, mais la défaite militaire ne marqua pas la fin du mouvement de propagande religieuse. Encore aujourd'hui, la bataille se poursuit entre le christianisme et l'islamisme pour la conquête des dernières tribus païennes de

(1) C.-R. HAINES, op. cit., p. 98.

Java et de Sumatra (1). Sur moins de quatre millions d'habitants, cette île compte trois millions de mahométans et Java vingt-huit millions. Avec leurs coreligionnaires des autres possessions hollandaises, cela fait à la reine Wilhelmine environ trente-cinq millions de sujets musulmans.

Avant la fin du xv^e siècle, le roi de Ternate, dans les Moluques, se convertit et la foi fut apportée dans l'île des épices par des marchands javanais qui s'y rendaient dans le double but d'acheter des clous de girofle et de prêcher l'islamisme (2). Un auteur allemand, cité par Arnold, raconte comment ces missionnaires marchands comprenaient leur propagande dans les Philippines et ce récit typique illustre bien la méthode employée par l'islamisme pour conquérir tout l'archipel : « Afin d'introduire plus sûrement leur religion dans le pays, les mahométans en adoptaient la langue et jusqu'à un certain point les mœurs. Ils épousaient des femmes indigènes, achetaient des esclaves afin d'augmenter leur puissance, et finissaient par prendre rang parmi les chefs les plus importants de la contrée » (3). Il existe aujourd'hui quelque trois cent mille musulmans dans les Philippines du Sud.

Les conquêtes de la langue arabe. — Aux victoires politiques et religieuses de l'islam, il faut ajouter celles remportées par l'idiome que Mahomet croyait être la langue des anges. L'arabe est aujourd'hui parlé non seulement en Arabie, mais

(1) *The Mohammedan World of To-day*, p. 232.

(2) *Ibid.*, p. 99.

(3) T.-W. ARNOLD, *op. cit.*, p. 295.

dans toute la Syrie, la Palestine, l'Afrique du Nord. Il a donné au turc et au persan un alphabet et de nombreuses racines ; à l'hindoustani, les trois-quarts de son vocabulaire, directement ou par l'intermédiaire du persan. On retrouve la même influence sur le malais, sur les idiomes africains dans le Soudan septentrional, le pays des Haoussas et la Guinée. Les Arabes ont précédé les grands explorateurs et donné à la géographie du continent noir une bonne partie de sa nomenclature. Il n'est pas jusqu'aux langues européennes, l'espagnol, l'italien, le français, qui ne doivent à l'arabe de nombreux vocables. Et il reste la langue sacrée du monde polyglotte de l'islam (1). Avant que l'aurore ait coloré le ciel, le premier chapitre du Coran est récité dans les îles Philippines et le refrain arabe *Allahu Akbar* (2), lancé d'une île à l'autre, passe sur le continent, se propage à travers la Chine innombrable pour atteindre le « toit du monde » et les hautes vallées de l'Himalaya, d'où il redescend dans l'Inde aux mille peuples et dans la Perse aux somptueux palais ; puis, franchissant les déserts d'Arabie et les flots d'une mer nouvelle, il reprend sur les rives du Nil, retentit à travers le Soudan, le Sahara et les Etats de Barbarie pour s'éteindre au pied des derniers minarets du Maroc et de Rio de Oro.

(1) On peut dire approximativement que 63.000.000 musulmans parlent des langues hindoues ; 45.000.000 parlent arabe ; 32.000.000 diverses langues africaines ; 31.000.000 le chinois ; 30.000.000 des idiomes malais et plusieurs millions des langues slaves et touraniennes.

(2) Dieu est grand. Cette formule est appelée *tekbir*.

Conclusion. — Ainsi s'est accomplie la parole du Prophète : « Nous vous avons fait le centre des nations afin que vous rendiez témoignage aux hommes » (1). Et si nous considérons les victoires de l'islam au cours de ces douze siècles, nous sommes, hélas, obligés de reconnaître qu'elles furent trop souvent facilitées par le défaut de zèle de l'Eglise chrétienne. En effet, hors du champ des Eglises d'Orient, rien ne fit obstacle à l'islam ; nul ne songea à lui disputer ses trophées ; il n'y eut pas jusqu'à nos jours de missions chrétiennes parmi les musulmans.

Il y a dans l'histoire que nous venons de retracer une magnifique leçon d'héroïsme et de foi. Si l'islamisme doit son empire sur les âmes à son caractère même et dans bien des cas à la force des armes, il le doit aussi au saint enthousiasme, au zèle fanatique de ses adeptes. La propagation de leur religion fut pour les premiers hérauts du Prophète une affaire grave, qui exigeait d'eux un renoncement absolu et semblable à la reddition sans condition qu'ils imposaient au vaincu. Comme le tonnerre de leurs escadrons, semant partout la terreur, ainsi la brève et perçante clameur *La-ilaha illa Allah ! Allahu Akbar*, retentissait aux oreilles des païens ignorants et frappait d'épouvante une chrétienté idolâtre et schismatique. Si rien ne résista à ces hommes du désert, c'est qu'ils avaient des convictions solides comme le roc, et sur lesquelles ils ne transigeaient pas, c'est qu'ils ne rêvaient rien de moins que la conquête du monde. Ce n'est pas seulement Khalid,

(1) Sourate 2, traduction anglaise de Sale, note, p. 16.

mais chaque soldat qui était « l'épée de Dieu ». Dans cette guerre sainte, ils ne reculaient ni devant les privations, ni devant le danger, ni devant la mort même. Mahomet n'avait-il pas dit : « Le feu de l'enfer ne touchera pas les jambes de celui qui s'est couvert de poussière en combattant dans le sentier de Dieu » ? Et, sous l'ombre des flèches innombrables, au plus fort de la mêlée, n'était-ce point déjà le Paradis ?

CHAPITRE IV

La Doctrine Musulmane (Iman)

SOMMAIRE

Introduction : l'*iman* et le *dîn*. Les six articles de foi. — *La doctrine de Dieu* : conception négative ; les quatre-vingt-dix-neuf attributs d'Allah. — *La doctrine des anges* : trois classes d'êtres spirituels : anges, génies, démons. — *Les livres de Dieu* : leur nombre ; livres perdus ; livres altérés. Le Coran : sa beauté et ses défauts. — *Les prophètes* : grands et petits prophètes ; prééminence de Mahomet. Ce que les musulmans croient au sujet de Jésus-Christ. — *Le jugement dernier* : la résurrection, l'enfer et le paradis musulmans. — *La prédestination* : c'est un pur fatalisme ; influence et portée de cette doctrine.

Introduction. — Pour les musulmans, la religion comprend deux parties, l'*iman* et le *dîn*. L'*iman* concerne les articles de foi, ce qu'il faut *croire* pour être un disciple orthodoxe du Prophète. Le *dîn* concerne le rituel et les pratiques pieuses, ce qu'il faut *faire* pour être un bon musulman. Le premier s'appelle aussi *'Ilm oul Ousoul*, science des racines de la religion, et le second *'Ilm oul Feroua*, science des branches de la religion.

Les éléments de la croyance islamique se trouvent pêle-mêle dans le Coran ; c'est après la mort du Prophète qu'on tira du texte sacré, complété par les recueils de traditions (1), un système doctrinal.

(1) V. plus loin, ch. V.

Il y a pour les orthodoxes six articles de foi : la croyance en Dieu, aux anges, aux livres saints, aux prophètes, au jugement dernier, à la prédestination (1). L'origine de ces doctrines est aisément reconnaissable lorsqu'on se rappelle ce qui a été dit dans les chapitres précédents (2).

La Doctrine de Dieu. — « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah », telle est la première clause du credo musulman. Le Coran ne se lasse pas de répéter cette affirmation et la tradition attribue au Prophète cette sentence : « Dieu dit à Moïse : si tu mettais sur un des plateaux de la balance l'univers entier et sur l'autre la formule *la ilaha 'illah Allah*, ceci ferait pencher cela » (3).

On n'est pas au clair sur l'étymologie du nom d'Allah ; il dérive probablement de la même racine que le verbe arabe adorer ; d'ailleurs cette spéculation linguistique est impie aux yeux de certains théologiens : Dieu n'a pas été engendré et son nom ne saurait provenir d'aucun autre ; c'est une combinaison mystique de caractères arabes, gravés de toute éternité sur le trône du Très-Haut.

« Allah » exprime l'essence et l'être même de la divinité (*ism oul that*) ; les autres noms qui lui sont donnés ne sont pour les théologiens que des attributs (*isma oul sifat*). Les grands imams s'ac-

(1) Voir Sourate 2, verset 235-3, verset 78 ; sur le jugement dernier sourate 88 (entre autres) ; sur la prédestination, sourate 6, v. 125 ; 7, v. 177 ; 10, v. 26 ; 14, v. 32 ; 32, v. 13 ; 42, v. 6 ; 81, v. 29, etc. (*Trad.*)

(2) Voir aussi les tableaux synoptiques, p. 37 et 131.

(3) *Miskhat el Misabih*, édition de Dehli, livre x, p. 201.

cordent sur le danger et l'impiété de spéculer sur le Dieu-Etre. Il ne faut donc pas s'étonner qu'ils le définissent par une série de négations que résume bien ce refrain populaire :

Allah n'est rien, crois-le,
De tout ce que ton esprit peut concevoir.

et cette phrase du théologien Al Ghazali : *Il n'existe en rien et rien n'existe en lui*. Une affirmation comme celle-ci : Dieu est amour, est pour le musulman une énigme ou un blasphème. Dieu est une volonté pure, arbitraire, irrésistible, inéluçtable (cette affirmation dérive, en réalité, de la nature des attributs de Dieu) ; il est une monade, éternelle, infinie, *impersonnelle*. « La conception de Dieu est, chez Mahomet, purement déiste... Dieu et le monde restent extérieurs l'un à l'autre, dans une éternelle opposition... Entre Dieu et l'homme, il ne saurait exister de communion » (1). L'islamisme, a dit Palgrave, est le panthéisme de la force.

Quant aux attributs ou noms d'Allah, la tradition en compte quatre-vingt-dix-neuf, que répètent les dévôts en égrenant le rosaire ; ses trois sections correspondent aux attributs de puissance, de sagesse et de bonté. Les théologiens préfèrent cependant classer les noms de Dieu en terribles (*isma oul jalaliyah*) et glorieux (*isma oul jemaliyah*). Les premiers et les plus nombreux expriment la majesté de Dieu, le caractère absolu et parfois arbi-

(1) JOHANNES HAURI, *Der Islam in seinem Einfluss auf das Leben seiner Bekenner* (Leyde), p. 44, 45.

traire de sa puissance : « Il égare celui qu'il veut... Il est le puissant, le Sage » (1). Il est celui qui trompe et qui fait du mal. Mais il est aussi le Compatissant et le Fidèle, celui qui pardonne et qui donne la vie ; glorieux attributs qui proclament avec force sa miséricorde envers les Croyants. Remarquons ici que tous ces termes expriment le bon plaisir d'un souverain absolu plutôt que son caractère moral. C'est à peine si dans la liste des attributs d'Allah on en trouve trois ou quatre qui soient, à proprement parler, moraux. Et c'est le point faible du système. Dieu n'est appelé saint qu'une seule fois dans le Coran (2), et encore les commentaires donnent-ils à ce terme un sens tout extérieur et rituel, disant, tout au plus, avec Beidaoui : « La sainteté signifie l'absence de tout ce qui pourrait le rendre moindre qu'il n'est. »

Ainsi donc, la grande affirmation monothéiste, Dieu seul est Dieu, cette « vérité éternelle » (Gibbon), est loin d'avoir la même valeur religieuse et morale dans l'islamisme que dans le christianisme ou même le judaïsme : il y a loin du Dieu de Mahomet à celui de Moïse et d'Ésaïe, pour ne rien dire de celui de Jésus-Christ. Nous étudierons plus loin les conséquences éthiques de cette infériorité.

La Doctrine des Anges. — Les mahométans croient qu'il existe trois espèces d'esprits : les anges, les génies (*djinns*) et les démons.

(1) Sourate 14, v. 4.

(2) Sourate 59, v. 23.

a) Les *anges* sont innombrables ; ils ont été engendrés par la lumière ; ils sont doués de vie, de raison et de parole, mais ils sont, en dignité, inférieurs aux prophètes (1). Le Coran semble dire qu'ils intercèdent pour les humains (2). Il y a quatre archanges : Gabriel qui révèle la vérité ; Michel, patron des Juifs ; Israfil, qui sonnera la trompette du jugement dernier et Israïl, l'ange de la mort. Huit anges portent le trône d'Allah et dix-neuf entretiennent les feux de l'enfer. Chaque humain est accompagné de deux anges qui tiennent le compte de ses bonnes et de ses mauvaises actions. C'est pourquoi Mahomet enjoint à ses adeptes de ne jamais cracher ni devant eux ni à leur droite, mais à leur gauche où se tient l'ange du mal (3). Il est fait mention des anges gardiens dans maintes formules d'exorcisme. Munkar et Nakir sont deux anges noirs aux yeux bleus qui interrogent les morts après leur enterrement et qui donnent des coups terribles à ceux dont les réponses prouvent qu'ils n'étaient pas musulmans. C'est pourquoi, pendant les funérailles, on répète aux décédés en une sorte de catéchisme, les réponses qu'ils devront faire.

b) Il y a de bons et de mauvais *génies*. Ils sont engendrés par le feu et revêtent des formes multiples ; ils peuvent se marier et se reproduire mais ne sont pas immortels. Leur principale résidence est la montagne de Kaf qui entoure le monde, mais ils habitent aussi les maisons ruinées, les bains,

(1) Sourate 2, v. 32.

(2) Sourate 42, v. 3.

(3) *Miskhat*, livre 4, ch. 8.

فَا تَكْرِىءُ بِالْمَوَدَّةِ مَا
 كُنْتَ تَكْرِىءُ بِالْأَلْفِ
 وَتُؤَلِّمُ بِهِ نَسْلَ الْإِنْسَانِ
 وَمَا تَكْرِىءُ بِهِ نَسْلَ الْإِنْسَانِ
 لَأَجْرِهِ خَبَّرْنَا بِمَا
 تَكْرِىءُ بِالْأَلْفِ بِالْمَوَدَّةِ

Sourate 59 : 2-4

يَا أَيُّهَا الَّذِينَ آمَنُوا
 كُنُوا لِلدِّينِ حَادِثِينَ
 وَاللَّيْلِ نَسِيتَ مَا كُنْتُمْ
 عَلَيْهِمْ فَا جَاهِدُوا فِي سَبِيلِ
 اللَّهِ لَعَلَّكُمْ تُفْلِحُونَ
 يَا أَيُّهَا الَّذِينَ آمَنُوا
 كُنُوا لِلدِّينِ حَادِثِينَ
 وَاللَّيْلِ نَسِيتَ مَا كُنْتُمْ
 عَلَيْهِمْ فَا جَاهِدُوا فِي سَبِيلِ
 اللَّهِ لَعَلَّكُمْ تُفْلِحُونَ
 يَا أَيُّهَا الَّذِينَ آمَنُوا
 كُنُوا لِلدِّينِ حَادِثِينَ
 وَاللَّيْلِ نَسِيتَ مَا كُنْتُمْ
 عَلَيْهِمْ فَا جَاهِدُوا فِي سَبِيلِ
 اللَّهِ لَعَلَّكُمْ تُفْلِحُونَ

Sourate 48 : 17-22

وَأَنْتُمْ وَجَدْتُمْ أُمَّ الْمُؤْمِنِينَ
 وَالْحَيَّةَ تَحْتَهُ أَوْ تَتَوَقَّظُ
 وَأَنْتُمْ وَجَدْتُمْ أُمَّ الْمُؤْمِنِينَ
 وَالْحَيَّةَ تَحْتَهُ أَوْ تَتَوَقَّظُ

Sourate 15 : 39-43

فَاَتَىٰ رِيَّالَهُمْ مَسْرَعًا
 فَاسْتَوَىٰ سَوَاءً أَمَّا لِلَّطَالِمْ
 فَسَاءَ مَا يَكْتُمُونَ
 وَرَأَىٰ لَهَا كَلِمَاتٍ لَّكِن لَّا يَنْفَعُهُمْ
 فِي مَا كَانُوا فِيهَا يَسْتَفْتُونَ
 فَاَلَمْ يَجِدْ لَهُمْ لَقَاءَ رَبِّهِمْ
 إِنَّمَا كَانُوا أَكْفَابًا مَّقْبُورِينَ

Sourate 59 : 2-4

إِنَّا نَالِكُم مَّا نَدَّبْكُم
 إِلَيْهِمْ فَاسْتَوَىٰ سَوَاءً أَمَّا لِلَّطَالِمْ
 فَسَاءَ مَا يَكْتُمُونَ
 وَرَأَىٰ لَهَا كَلِمَاتٍ لَّكِن لَّا يَنْفَعُهُمْ
 فِي مَا كَانُوا فِيهَا يَسْتَفْتُونَ
 فَاَلَمْ يَجِدْ لَهُمْ لَقَاءَ رَبِّهِمْ
 إِنَّمَا كَانُوا أَكْفَابًا مَّقْبُورِينَ

Sourate 48 : 17-22

وَتَرَىٰ فِي جَنَّةٍ مِّنَ الْجَنَّةِ
 فَاوَاكِبًا تُدْرِكُهُمُ الْمَوْتُ
 وَأَنزَالُ الْعَذَابِ فِيهَا
 الْمَوْتُ وَأَنزَالُ الْعَذَابِ فِيهَا
 الْمَوْتُ وَأَنزَالُ الْعَذَابِ فِيهَا
 الْمَوْتُ وَأَنزَالُ الْعَذَابِ فِيهَا
 الْمَوْتُ وَأَنزَالُ الْعَذَابِ فِيهَا

Sourate 15 : 39-43

les puits, etc. La frayeur qu'ils inspirent est pour des milliers d'ignorants un véritable esclavage. Il n'y a qu'à lire les *Mille et une nuits* pour se faire une idée de l'influence qu'exerce la croyance aux génies. Aujourd'hui encore, aucun musulman pieux ne nie leur existence ou ne doute que Salomon n'en ait enfermé quelques-uns dans des vases d'airain, et l'on raconte tous les jours, en Arabie, en Perse et au Maroc des histoires de djinns qui ne le cèdent en rien aux récits de Chéhérazade. Cette croyance a engendré mille superstitions absurdes et dégradantes, et pourtant elle ne saurait être abandonnée sans faire violence au Coran. Qu'on lise plutôt les sourates 46 et 72 où l'on voit les génies écouter la prédication de Mahomet et se convertir à l'islamisme !

c) Le *diable* (Cheitan ou Iblis), est appelé Azazel. Il fut chassé du paradis pour avoir refusé de se prosterner devant Adam (1). Ses hordes démoniaques sont nombreuses et terribles. Citons parmi les démons Harut et Marut, deux mauvais esprits qui enseignent la sorcellerie à Babylone.

Les Livres de Dieu. — L'islamisme pourrait s'appeler la religion du livre. Les musulmans croient que Dieu envoya sur la terre cent quatre livres sacrés. Adam en reçut dix, Seth cinquante, Enoch trente et Abraham dix. Tous sont perdus. Les quatre livres restants sont la *Torah* (la Loi) donnée à Moïse ; le *Zabour* (Psau-

(1) Sourate 7, verset 10 à 17.

mes) donnés à David ; l'*Indjil* (Evangile) donné à Jésus et le *Coran*. Le *Coran* est incréé et éternel ; ce serait une insigne hérésie que de le nier. Et malgré les éloges que fait le *Coran* des trois autres livres, la croyance universelle est qu'ils n'existent plus aujourd'hui que sous une forme altérée et corrompue, et qu'ils ont été abrogés par le dernier livre donné au dernier prophète, Mahomet.

Pour les musulmans, le *Coran* est le miracle fondamental du Prophète. Cet ouvrage (1) un peu plus court que le Nouveau Testament, se compose de cent quatorze chapitres ou sourates qui ont pour titre une phrase ou un mot pris au hasard dans le chapitre : la Vache, l'Abeille, les Femmes, le Bûtin, la Fourmi, l'Araignée, la Fumée, la Plume, etc. Il n'y faut chercher aucun ordre logique, chronologique ou littéraire. Les versets sont disposés pêle-mêle : faits et fantaisie, lois et légendes, prières et imprécations. C'est une œuvre inintelligible sans commentaire, même pour les musulmans (2). Si l'on se place au point de vue littéraire, il faut convenir que c'est un livre remarquable ; il charme par son rythme et sa cadence musicale, et exprime, par endroits, en un langage sublime des pen-

(1) Le mot arabe *El Qor'ân* veut dire la Lecture ou la Récitation (*Trad.*).

(2) Il n'y a qu'à ouvrir le *Coran* pour s'en convaincre : les contradictions y fourmillent, ce que les musulmans ne songent pas à nier ; mais ils distinguent entre les versets *abrogés*, les versets *abrogeants* (ces deux termes s'expliquent l'un l'autre) et les versets *douteux*. C'est en se basant sur la Tradition (v. plus loin, ch. V) que les théologiens ont pu établir cette distinction, tirer du Livre saint une casuistique détaillée et en faire le guide infallible des Croyants, ce qu'il prétend être en effet (*Trad.*).



EXEMPLAIRES DU CORAN PORTÉS PAR LES PÉLERINS
SE RENDANT A LA MECQUE



EXEMPLAIRES DU CORAN PORTÉS PAR LES PÉLERINS
SE RENDANT A LA MECCQUE

sées très poétiques. Voici par exemple la première sourate et le Verset du Trône :

LA PREMIÈRE SOURATE

Au nom du Dieu clément et miséricordieux.
 Louange à Dieu, maître de l'univers,
 Le clément, le miséricordieux,
 Souverain au jour de la rétribution.
 C'est toi que nous adorons, c'est toi dont nous implorons
 Dirige-nous dans le sentier droit, [le secours.
 Dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bien-
 [faits,
 De ceux qui n'ont point encouru ta colère et qui ne s'éga-
 [rent point.

LE VERSET DU TRÔNE

Dieu est le seul Dieu, il n'y a point d'autre Dieu que lui,
 [le vivant, l'Éternel,
 Ni l'assoupissement ni le sommeil n'ont de prise sur lui.
 Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre lui appartient.
 Qui peut intercéder auprès de lui sans sa permission ?
 Il connaît ce qui est devant eux et ce qui est derrière eux.
 Et les hommes n'embrassent de sa science que ce qu'il a
 [voulu leur révéler.
 Son trône s'étend sur les cieux et sur la terre,
 Et leur garde ne lui coûte aucune peine.
 Il est le Très Haut, le Grand.

La plus grande partie du Coran contient des lois et des légendes. Les premières se rapportent aux sujets qui préoccupaient les Arabes au temps de Mahomet : lois sur les héritages, sur les relations entre les sexes, sur les représailles, etc... Toute cette partie du livre a un caractère purement local. Quant aux récits historiques, ils remontent jusqu'à Adam et aux patriarches, ils mentionnent en outre un grand nombre de prophètes ou de chefs arabes inconnus ; ils parlent de Jésus-Christ, de Moïse et de Salomon, mais ne nomment en

dehors des cadres de l'histoire juive qu'Alexandre le Grand et Lokman (Esopé).

On peut relever dans le Coran mainte erreur historique, mainte fable absurde, mainte superstition ; on peut lui reprocher de perpétuer l'esclavage, la répudiation et la polygamie, de consacrer l'intolérance, d'arrêter en un mot l'évolution de la société ; mais son plus grand défaut n'est-il pas de méconnaître la notion du péché et de n'offrir à l'homme aucune doctrine expiatoire ni rédemptrice ? N'est-il pas en cela inférieur aux livres sacrés de l'ancienne Egypte, de l'Inde et de la Chine idolâtres ? Et peut-il, un seul instant, soutenir la comparaison avec l'Ancien et le Nouveau Testament ?

Les Prophètes. — Les musulmans distinguent les prophètes (*anbiya*) et les apôtres (ou envoyés) (*rusul*).

Les premiers, ou petits prophètes, sont des hommes inspirés de Dieu, et la Tradition veut qu'on en compte cent vingt-quatre mille, bien que vingt-deux seulement soient mentionnés dans le Coran : Idris (Enoch), Hud (Heber), Salih (Mathusalem), Ismaël, Isaac, Jacob, Joseph, Lot, Aaron, Chuaïb (Jethro), Zacharie, Jean-Baptiste, David, Salomon, Elie, Elisée, Job, Jonas, Esdras, Lokman (Esopé ou Balaam), Zu'l-Kifl' (Esaïe ou Abdias) et Zu'l Karnain (Alexandre le Grand). Ce compte est quelque peu confus et nous devons savoir gré à quelques commentateurs de douter que Lokman et Alexandre doivent y être compris.

L'apôtre, lui, est chargé d'une mission divine ; parmi les trois cent quinze apôtres (ou grands prophètes) reconnus par la tradition, six, tous musulmans, sont désignés par des épithètes spéciales : Adam, le choisi de Dieu ; Noé, le prédicateur de Dieu ; Abraham, l'ami de Dieu ; Moïse, l'orateur de Dieu, Jésus, l'esprit de Dieu, et Mahomet, l'envoyé de Dieu.

Les musulmans prétendent avoir pour tous les prophètes le même amour et la même vénération ; cependant Mahomet les supplante tous dans le cœur de ses disciples, et nous savons de quelle aurore la tradition l'a couronné.

Quant à Jésus-Christ, s'il est révééré comme prophète, il n'a pas de place dans le concept musulman de la divinité. Il avait pour mission de confirmer la loi, d'apporter l'Évangile, et d'annoncer un autre prophète nommé Ahmed (1). Le Coran et la Tradition font, d'ailleurs, de Jésus la plus misérable caricature : né miraculeusement de la Vierge Marie, il parla dès le berceau et accomplit un grand nombre de miracles puérils ; plus tard, il guérit des malades et ressuscita des morts ; le Saint-Esprit (l'ange Gabriel) venait le fortifier. Un autre homme lui ayant été substitué, Jésus ne fut pas crucifié, mais enlevé au ciel, où il réside bien en dessous de Mahomet ; il en reviendra au dernier

(1) Sourate 61, verset 6. Ahmed (le glorieux) est un des noms de Mahomet. Pour les musulmans le terme grec *peryclitos* aurait été altéré par la mauvaise foi des chrétiens et transformé en *paracletos* dans le passage bien connu où Jésus-Christ annonce la venue du Saint-Esprit (Jean XVI, 7) (*Trad.*).

jour pour tuer l'antéchrist, massacrer les porcs et supprimer la taxe sur les infidèles. Il règnera, juste Roi, pendant quarante-cinq ans, se mariera, aura des enfants, puis il mourra et sera enseveli auprès de Mahomet, à Médine, entre le tombeau d'Omar et celui de Fatima.

Le Jugement dernier. — Il doit être précédé d'événements extraordinaires : la venue de l'antéchrist, le retour de Jésus, la guerre entre Gog et Magog, le lever du soleil à l'Occident.

Le jugement dernier occupe une grande place dans les préoccupations des musulmans, qui en décrivent les affres de la façon la plus minutieuse et la plus terrifiante. En ce jour, qui est celui de la Résurrection, de la Séparation, de la Reddition des comptes, ou, simplement, l'Heure, les corps reviendront à l'existence, grâce à un principe vital, renfermé dans l'os sacrum, qui doit avoir été imprégné de pluie pendant les quarante jours précédents. (L'âme des martyrs séjourne dans le jabot des oiseaux verts qui se nourrissent des fruits du Paradis et qui s'abreuvent aux rivières de celui-ci). C'est alors que les anges gardiens pèseront les actions des hommes, et que Dieu décidera, sur-le-champ, le châtiment ou la récompense de chacun. Seuls les musulmans seront sauvés, bien qu'ils puissent être condamnés à une peine temporaire. Quant aux infidèles, ils ne sauraient échapper aux flammes éternelles.

Les joies du Paradis, comme les peines de l'enfer, sont toutes matérielles. Selon le Coran, le Pa-

radis « est un jardin de délices... où se trouvent des lits de repos et des fontaines, et des coupes débordantes de vin. Les bienheureux ne connaîtront pas les tristes effets de l'ivresse ; ils posséderont les houris toujours vierges. » Les commentaires de ces textes sont le plus souvent intraduisibles ; l'interprétation orthodoxe, comme celle du Prophète lui-même, est littérale, et la Tradition donne des détails minutieux sur les lois sanitaires du ciel et sur les délices sexuels qu'y goûteront les bienheureux. Al Ghazali (1) attribue ce dire à Mahomet : « au Paradis le croyant épousera cinq cents houris, quatre mille vierges et huit mille femmes divorcées » ; et c'est à ce propos que le grand théologien du XI^e siècle (450 de l'hégire), dont l'autorité n'est discutée par aucun orthodoxe, parle « des choses que l'œil n'a point vues et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme » (2) !

L'enfer musulman est divisé en sept cercles : « à chaque portique sa compagnie » (3). Il faut toute la richesse du vocabulaire arabe pour décrire les souffrances des damnés, et l'enfer de Dante est un jardin d'été en comparaison de la géhenne musulmane. Il y fait une chaleur terrible ; les hommes et les pierres servent de combustible ; les damnés

(1) IV, p. 337.

(2) IV, p. 338 (La citation est de saint Paul, 1 Cor. II, 9).
(Trad.)

(3) *Jahannum* est le purgatoire musulman, *Laza* brûle pour les chrétiens ; *el Hatuman* pour les Juifs, *Sa'ir* pour les Sabéens ; dans le *Sakar*, les mages sont écorchés vifs ; *el Jahim* est le grand feu préparé pour les idolâtres, et *Haouïyan*, l'abîme sans fond où sont jetés les hypocrites.
S. M. ZWEMER, *The Moslem Doctrine of God*, p. 54 (Trad.)

qui ont pour breuvage du pus et pour vêtement de la poix bouillante, sont livrés aux morsures des serpents et aux piqûres des scorpions.

La Prédestination. — Ce dernier article de foi est la clé de voûte de la dogmatique musulmane. Il résume toute la philosophie islamique et il a sur la vie quotidienne une répercussion profonde. Comme dans l'Eglise chrétienne, la doctrine de la prédestination a soulevé des controverses passionnées, et la victoire est restée à ce qu'on pourrait appeler l'ultra-calvinisme. La terminologie musulmane est la même que celle de Calvin, mais en pratique, elle recouvre un pur fatalisme. La plupart des sectes « nient toute espèce de libre arbitre et affirment que l'homme est nécessairement contraint par la force immuable et éternelle des décrets divins à agir comme il le fait » (1). Pour le chrétien, la volonté de Dieu reste cachée jusqu'à ce qu'il la révèle, et que la conscience fasse entendre son impératif catégorique. Pour le musulman, la prière : « Ta volonté soit faite » est dépourvue de sens, si elle n'est blasphématoire. Un archange, un démon, un meurtrier, un moustique accomplissent au même titre, à chaque instant de leur existence, la volonté du Très-Haut. Il veut à la fois le bien et le mal ; *Allah katib*, Dieu l'a décrété, c'est l'excuse de tous les crimes ; *Inch 'allah*, si Dieu le veut, c'est le premier et le dernier mot de la sagesse

(1) Voir par exemple Sourate 3, verset 139 ; 8, 17 ; 9, 51 ; 14, 4 ; 16, 38 ; 32, 13 ; 37, 94 ; 57-22 ; 76, 29-31 (Trad.)

populaire. La religion est *l'islam*, c'est-à-dire la résignation. L'homme n'est qu'un jouet entre les mains d'un inexorable Destin :

Tout n'est qu'un échiquier de jours et de nuits
Où le Destin s'amuse des humains.
Il les avance et les recule et les abat
Et les remet un à un dans la boîte (1).

L'espérance elle-même périt, étouffée par le poids
de ces chaînes :

Nous rions, mais notre rire est inepte ;
Nous devrions pleurer et pleurer amèrement
Nous qui sommes brisés en éclats comme le verre
Pour n'être plus jamais refondus (2).

(1) OMAR KHAYYAM. Traduction française de F. Roger-Cornaz.

(2) Abou el' Ala.

CHAPITRE V

Les Pratiques Religieuses (Din)

SOMMAIRE

Introduction : Les cinq piliers de la religion. La Tradition. — *La confession de la foi* : le credo musulman, son contenu et sa valeur. — *La prière* : différence entre la prière musulmane et la prière chrétienne. Les heures de la prière ; l'appel à la prière. La purification légale ; un exemple ; elle n'a rien à voir avec la purification morale. Attitudes et postures du suppliant ; contenu des prières canoniques ; prières personnelles ; vaines redites. — *Le jeûne* : origine et importance de cette pratique ; jeûne volontaire. — *L'aumône légale (Zakat)* : son taux ; ses destinataires. — *Le pèlerinage* : son importance et sa valeur ; nombre annuel de pèlerins. Les cérémonies du pèlerinage. La Caaba et la Pierre Noire ; le culte des pierres dans l'Arabie antique ; la légende musulmane. — De quelques autres pratiques : rosaire ; culte des saints ; fêtes religieuses ; circoncision ; guerre sainte (*djihad*) ; c'est un devoir prescrit par le Coran ; il est compris diversement par les musulmans d'aujourd'hui.

Introduction. — Si l'islam est la résignation à la volonté de Dieu, s'il suffit pour être musulman de répéter le symbole, le croyant est tenu cependant de prouver son obéissance et la sincérité de sa foi par l'accomplissement de certaines pratiques. Notons qu'il y a entre la foi (*iman*) et les œuvres (*din*) autre chose et plus qu'un rapport formel : les devoirs et les privilèges du musulman dérivent de ses croyances et font partie de sa religion.

Il y a pour le fidèle cinq grandes obligations, ce qu'on appelle les « piliers » de la religion : la confession de la foi, la prière, l'aumône, le jeûne et le pèlerinage. « Le musulman, dit Mahomet, est résigné et obéissant à la volonté de Dieu ; il rend témoignage que Dieu seul est Dieu, et que Mahomet est l'Apôtre de Dieu ; il est persévérant dans la prière ; il paie le *zakat* (aumône légale) ; il jeûne durant le mois de Ramadan ; il fait le pèlerinage de la Mecque s'il en a les moyens » (1).

Les cinq devoirs rituels sont mentionnés dans le Coran, mais c'est la Tradition, c'est-à-dire l'exemple du Prophète, qui indique la manière de les accomplir. En effet, le Coran n'est pour aucune secte l'unique règle de vie ; étudier la religion musulmane d'après cette seule source serait aussi fou que de chercher tout le catholicisme grec ou romain dans le Nouveau Testament. La tradition joue dans l'islam le même rôle que le Talmud dans le judaïsme.

La Tradition. — On s'honorait, dans l'Arabie antique de suivre la coutume, la *sunna* des ancêtres ; mais les usages des idolâtres ne pouvaient demeurer la règle des nouveaux convertis. C'est donc de l'exemple du Prophète qu'ils s'inspirèrent, à lui qu'ils vinrent demander conseil sur la manière de se comporter en toute circonstance (2).

(1) T.-P. HUGHES, *Dictionary of Islam*, p. 220.

(2) Mains passages du Coran ne sont d'ailleurs autre chose que la réponse à de telles questions : « Ils l'interrogeront... Réponds-leur ». V. par exemple Sourate (*Trad.*).

Après la mort de Mahomet, ses Compagnons, puis leurs successeurs (*tabi'un*) devinrent les autorités auxquelles on eut recours.

On appelle *hadit* (récit) ou *sunnat en nebi* (les usages du Prophète) les traditions relatives à Mahomet ; *idjma* les décisions des quatre premiers califes lorsqu'elles ont été confirmées par les contemporains le plus au courant de la tradition ; *qiyas* un système de déduction par analogie permettant au *modjtahid* (savant versé dans les deux connaissances précédentes) de résoudre les cas non prévus par le Prophète. L'interprétation donnée par le modjtahid a force de loi ; il peut être chef d'école et, en quelque mesure, législateur. Quant aux sunnites, il n'y en eut plus après le troisième siècle, mais seulement des *mufti*, dont l'autorité est beaucoup plus restreinte.

C'est seulement à partir du troisième siècle de l'hégire qu'on se mit à écrire les hadits ; il en existe d'innombrables collections, dont six seulement sont classiques pour les orthodoxes. Les auteurs de ces recueils se sont efforcés, selon leurs lumières, de séparer la balle du bon grain ; c'est ainsi que sur quarante mille narrateurs de hadits, El-Bokhari n'en retient que deux mille ; que, sur cinq cent mille traditions, Abou Dagu n'en reproduit que quatre mille huit cents, celles, dit-il, « qui paraissent authentiques, et celles qui le semblent presque. »

Le degré d'authenticité d'un hadit se mesure évidemment à la confiance qu'on peut accorder à ceux qui l'ont transmis. Le premier conteur doit

avoir vu ou entendu ce qu'il rapporte et la chaîne des témoins doit être complète et vraisemblable ; cette chaîne est ce qu'on appelle *l'isnad*, c'est-à-dire l'appui. Voici par exemple un hadit avec son *isnad* :

« Abou Kuraïb dit qu'Ibrahim ibn Youssef ibn Abichak dit qu'il tenait de son père, qui le tenait d'Abou Ichak, qui le tenait de Tulata ibn Mousarif, qu'Abd ur Raman ibn Ausaja disait que Bara ibn Azib disait qu'il avait entendu dire au Prophète : « Quiconque aura donné en aumône une vache laitière, ou une pièce d'argent, ou une outre de peau remplie d'eau, cela équivaldra à la libération d'un esclave. »

On a cependant recueilli des traditions dont l'*isnad* est incomplet ; il y a même des traditions inventées (*hadit el mansur*), et « nombre d'indices prouvent que cette fabrication se continue de nos jours »...

« Pourtant, il est certain que les collectionneurs de hadits ont rendu un grand service, non seulement à l'islam, mais à l'histoire » (1). Nous leurs devons une foule de détails sur la vie et les habitudes du Prophète, et c'est la Tradition, nous l'avons dit, qui sert de guide au fidèle dans l'accomplissement de ses devoirs religieux ; c'est aussi, avec le Coran, l'*idjma* et la *qijas*, une des sources du droit musulman.

La confession de la foi. — Le premier des cinq devoirs du fidèle est la récitation de la formule :

(1) Sir William MUIR.

La ilaha illa 'lahu, Muhamadu Rasulu 'allah, il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est l'apôtre (ou l'envoyé) de Dieu.

Il faut, pour être musulman, avoir récité ce symbole à haute voix au moins une fois dans sa vie, bien qu'il vaille mieux l'avoir répété souvent. Il faut en outre en avoir compris la signification, le croire de tout son cœur, le professer jusqu'à la mort, l'énoncer correctement et sans hésiter en toute occasion (1). Cette action est d'ailleurs méritoire ; la Tradition prête à Mahomet cette parole : « Quiconque récite ce symbole recevra la même récompense que pour l'émancipation de dix esclaves ; il lui sera compté cent bonnes actions et effacé cent péchés ; ces mots lui seront une protection contre le diable. »

Il n'est pas au monde de plus brève confession de foi. En treize siècles, elle n'a pas eu besoin de révision. Aujourd'hui encore, les sept mots arabes du credo retentissent incessamment d'un bout à l'autre du monde musulman. C'est une berceuse et un chant funèbre, un cri de guerre et un cri de joie ; c'est la clé qui ouvre toutes les portes, *c'est le mot d'ordre de l'islam*. Il est écrit sur les étendards et sur les portes, gravé sur les vieilles monnaies des califes ; il est enseigné aux petits enfants, et chuchoté à l'oreille des mourants ; on l'entend dans les rues et dans les maisons, et, cinq fois le jour, le muezzin le lance à travers l'espace.

La répétition constante et fanatique du credo est pour l'islamisme un puissant facteur d'expansion :

(1) T.-P. HUGHES, *Dictionary of Islam*, p. 63.

comment des âmes simples ne se laisseraient-elles pas aisément persuader d'une vérité proclamée avec tant d'impétuosité et de fréquence ?

La Prière. — Dès l'aube, et plusieurs fois par jour, le musulman prie dévotement, ce qui a excité l'admiration de maint voyageur ignorant le véritable caractère de cet acte, qu'il jugeait au travers de sa mentalité chrétienne. Or il y a une sensible différence entre la conception biblique et la conception musulmane de la prière. Pour les trois quarts des Croyants en effet, la prière rituelle est une vaine redite puisque, en Chine comme au Soudan, à Singapour comme à Calcutta, elle doit se faire en arabe. Pourtant, les musulmans sont persévérants et souvent sincères dans leurs actes de dévotion. Mahomet appelait la prière le pilier de la religion et la clé du paradis.

Les prières canoniques se font cinq fois par jour : à l'aube, immédiatement après midi, deux heures avant le coucher du soleil, au coucher du soleil et deux heures plus tard. Il est interdit de dire la prière du matin après le lever du soleil.

Les fidèles sont appelés à la prière par le muezzin qui, du haut du minaret, crie en arabe les paroles suivantes : « Dieu est très grand ! Dieu est très grand ! Dieu est très grand ! J'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ! J'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ! J'atteste que Mahomet est l'Apôtre de Dieu ! J'atteste que Mahomet est l'Apôtre de Dieu ! Venez à la prière ! Venez à la prière ! Venez à la prospérité ! Venez

à la prospérité ! Dieu est très grand ! Dieu est très grand ! Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ! » Le matin, les mots : « la prière vaut mieux que le sommeil » sont répétés deux fois après l'appel à la prospérité.

Le préliminaire indispensable à toute prière est la *purification légale* (1). Elle se fait en lavant trois fois, selon quatorze règles, diverses parties du corps.

Le rituel de purification est un des *chibboleth* des sectes musulmanes, et les théologiens ont écrit des volumes, avec force détails obscènes et répugnants, sur les diverses espèces d'impuretés ; sur le temps et la manière de faire les ablutions ; sur les diverses eaux qui peuvent y servir et qu'on peut éventuellement remplacer par du sable ; sur l'effet et les mérites de cette pratique. Si l'on veut se faire une idée de la puériorité des cérémonies de la purification, qu'on lise une tradition orthodoxe sur l'emploi de la brosse à dents (2) : « Abou Huraïra rapporte que Mahomet (à lui soient les prières et la paix) a dit : Si je n'avais pas eu de doute concernant mon peuple, je lui aurais commandé de brûler de l'encens la nuit et de se brosser les dents avant chaque prière. C'est une tradition certaine...

(1) Voir sourate 5, verset 8 (*Trad.*).

(2) Tous les musulmans se brossent les dents ; ils emploient à cet usage une racine appelée *misvak*. « La brosse à cheveux et la brosse à dents n'ont point encore été introduites dans la famille musulmane et il est peu probable qu'elles le soient jamais, à moins qu'on ne les fasse avec autre chose que des soies de porc, car le porc est en abomination aux musulmans ». Mrs MEER HASSAN ALI, *Observations on the Mussulmans of India*, p. 105. T.-P. HUGHES, *Dictionary of Islam*, p. 353.

Churaïb a dit : J'ai demandé à Aïcha quelle était la première chose que le Prophète (à lui soient les prières et la paix) faisait en entrant dans une maison et elle m'a dit : Il se brossait les dents... Hutaïfa raconte que le Prophète (à lui soient les prières et la paix) se brossait les dents avec un *miswak* lorsqu'il se relevait pour la prière nocturne... Ayoub dit : Le Prophète (à lui soient les prières et la paix) a dit : Les prophètes des anciens temps sont d'accord sur quatre points : la salutation, la circoncision, les parfums et l'usage de la brosse à dents... Aïcha dit : le Prophète ne se levait pas le jour et ne se couchait pas la nuit qu'il ne se fût brossé les dents avant de faire ses ablutions pour la prière. Elle dit : le Prophète prenait la brosse, me la donnait à laver, puis s'en servait. Puis je m'en servais, je la lavais, et je la lui rendais... Abu Iman dit que le Prophète (à lui soient les prières et la paix) a dit : Gabriel ne m'est jamais apparu qu'il ne me commandât de me brosser les dents... Aïcha dit : Le Prophète (à lui soient les prières et la paix) a dit : La prière qu'on fait après s'être brossé les dents vaut mieux que celle qu'on fait sans s'être brossé, elle vaut soixante-dix fois mieux... » (1).

Quant à la pureté du cœur, elle est bien mentionnée théoriquement comme une condition de la prière, mais en pratique on l'ignore, et le Coran n'en parle même pas. La lustration rituelle accomplie, selon le cérémonial et les règles de propreté ou de

(1) *Miskhat*, Livre III, *De la purification*, 3^e partie (cet ouvrage fait autorité parmi les orthodoxes).

malpropreté de sa secte, le musulman est en règle avec Dieu.

La première condition pour qu'une prière soit valable, c'est qu'elle soit faite face à la *qibla*, qui est la Mecque (1). C'est pour cela que dans tout le monde musulman les mosquées et les maisons sont orientées vers la Mecque et non vers les points cardinaux. Prier en tournant le dos à la ville sainte est impardonnable, et il est souvent pathétique d'entendre le voyageur s'enquérir, sur terre ou sur mer, de la direction où il doit se tourner pour faire sa prière ; bien des musulmans se servent d'une boussole de poche pour éviter toute erreur.

Pendant la prière, le fidèle accomplit une série de prosternations et de genuflexions en répétant des phrases et de courts chapitres du Coran ; il loue Dieu, répète le symbole et implore le secours divin. Les chapitres récités n'ont souvent aucun rapport avec le sujet de la prière. Il est permis de faire des demandes personnelles après la liturgie, mais ce n'est guère l'habitude. Le moindre écart des règles relatives à la purification, à l'attitude de l'adorateur et à l'ordonnance des prières en annule l'effet, et le fidèle doit recommencer toute la cérémonie. Il y a certaines oraisons spéciales et obligatoires à l'occasion des éclipses de soleil et de

(1) La *qibla* est le point vers lequel se tourne le fidèle. Au début, elle n'était pas fixe ; un beau verset du Coran dit : A Dieu appartiennent le levant et le couchant ; de quelque côté que vous vous tourniez vous rencontrerez sa face (sourate 2, v. 109). Pour certains croyants, la *qibla* était Jérusalem. Mahomet enjoignit qu'on se tournât désormais vers la Mecque (*Trad.*).

lune et des deux grandes fêtes musulmanes. On a calculé qu'un croyant pieux répète la même formule au moins soixante-quinze fois par jour (1).

(1) Pour plus de détails sur la prière rituelle, voir E.-A. KLEIN, *The Religion of Islam*, p. 120-156 (et O. HOUDAS, *L'Islamisme*, chap. VII, p. 117. Paris, Ernest Leroux, 1908).

Voici, d'après le Dr Walter Philipp Schulz (*Die Welt des Islam*, Roland Verlag, Munich, 1917), la description du rite sunnite : 1. Le fidèle se tient debout, la tête couverte, pieds nus, les jambes légèrement écartées, les bras pendants. 2. Il élève ses deux mains ouvertes, de chaque côté du visage et se touche du bout du pouce le lobule de l'oreille en disant : « Dieu est grand ». 3. Il joint les mains sous sa ceinture (la femme sur sa poitrine), la droite sur la gauche, les yeux baissés, et dit à voix mi-haute : « Je cherche en Dieu mon refuge devant Satan le maudit », puis il récite la première sourate, ce *Pater* musulman, et, à volonté, d'autres chapitres du Coran, par exemple le cent douzième. 4. Il s'incline profondément, les mains sur les genoux, en disant : « Dieu est grand », et trois fois : « Je magnifie la sainteté de mon Seigneur, le Grand ». 5. Il se relève, les bras pendant de chaque côté du corps, le regard fixé au sol ; l'*iman* (a) psalmodie : « Dieu écoute celui qui le loue » : le fidèle répond : « Dieu soit loué ! ». 6. Il s'agenouille, les mains sur le sol devant lui. 7. Il touche le sol du nez et du front en répétant trois fois : « J'exalte la sainteté de mon Seigneur, le Très-Haut ». 8. Il se relève et s'assied sur ses talons, les mains sur les cuisses, en disant : « Dieu est grand » ; après avoir récité la première sourate, il se prosterne de nouveau en répétant : « Dieu est grand », et trois fois : « J'exalte la sainteté de mon Seigneur, le Très-Haut ». 9. Il s'assied sur le pied gauche, le droit restant dans la même position jusqu'à la fin, et dit : « L'adoration par les paroles et par le corps appartient à Dieu ainsi que les aumônes. La paix soit avec Toi, Prophète, ainsi que la grâce de Dieu et sa bénédiction. La paix soit sur nous et sur les serviteurs fidèles ». 10. Il étend l'index de la main droite, les autres doigts restant fermés, et répète le credo et des prières. 11. Il tourne la tête à droite et dit : « La paix et la grâce de Dieu soient avec Vous ». 12. Il fait de même à gauche (c'est la salutation aux anges gardiens). 13. Il élève les mains, la paume tournée vers le visage, et dit l'oraison finale qui se compose généralement de versets du Coran et de hadits. Parfois il ajoute une prière dans sa langue maternelle. (*Trad.*)

(a) Lorsque deux ou plusieurs fidèles prient ensemble, l'un d'entre eux prend le titre d'*iman* et dirige la cérémonie.

Le Jeûne. — Mahomet s'est probablement inspiré du carême chrétien en instituant le jeûne du mois de *ramadan*. Il en a fait une obligation universelle dont sont seuls dispensés les enfants, les vieillards, les idiots et les malades ; ceux-ci doivent d'ailleurs jeûner après leur guérison un nombre de jours égal à ceux qu'ils ont omis (1).

Le jeûne est très strict ; il ne s'agit pas seulement d'une abstinence totale de nourriture et de boisson entre le lever et le coucher du soleil, mais il est interdit de se baigner, de fumer, de priser, de respirer le parfum d'une fleur, de s'approcher d'une femme, et même de prendre médecine ; dans l'Arabie occidentale, l'emploi d'un collyre est considéré comme une rupture de jeûne, et nous avons entendu des juristes mettre en doute que les injections hypodermiques pussent être autorisées !

L'observance du ramadan est très dure pour les classes laborieuses surtout lorsque ce mois, le neuvième de l'année musulmane, tombe pendant les longs jours de l'été. Cependant, le musulman fait, à cette époque, de plus grandes dépenses pour sa nourriture que n'importe quand, et jamais les médecins ne voient défiler autant de malades souffrant d'indigestion : c'est que la nuit entière est consacrée au plaisir et à la bonne chère. Mahomet n'a-t-il pas dit : « Dieu veut votre aise, il ne veut pas votre gêne » ? (2)

Les dévots passent les heures de la journée à lire le Coran ou les hadits. Il n'est pas rare que les mu-

(1) Sourate 2, v. 180.

(2) Sourate 2, v. 181. (*Trad.*).

sulmans pieux s'imposent encore des jeûnes volontaires, à l'exemple du Prophète, pour qui cette pratique avait une importance primordiale : « Chaque bonne action, dit-il (selon la Tradition), est récompensée de dix à sept cents fois, mais la récompense du jeûne est illimitée, car celui qui jeûne le fait pour Dieu seul, et Dieu lui donnera sa récompense. »

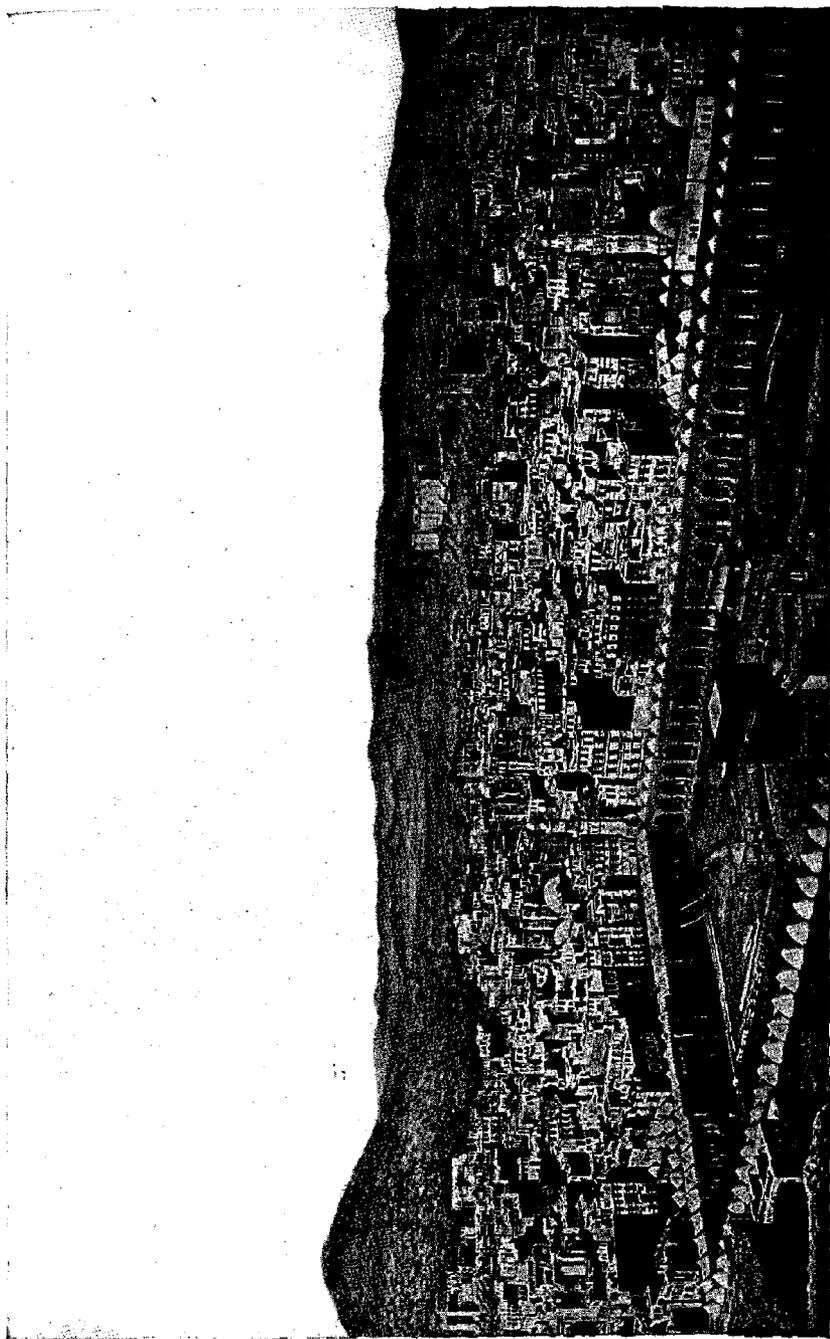
L'Aumône (Zakat). — Ce quatrième « pilier de la religion », comme tous les autres, repose sur l'autorité de la Tradition plutôt que sur celle du Coran ; en effet, cette pratique est inspirée dans ses moindres détails par l'exemple du Prophète. Dans son sens primitif, le mot *zakat* signifie purification parce que le don d'une partie de son gain ou de sa fortune purifie ou sanctifie ce qui en reste. L'aumône légale (part du pauvre) est recueillie par des percepteurs et son taux est très variable, les différentes sectes ne s'accordant pas sur ce qu'était la pratique du Prophète. Il est en outre assez difficile d'adapter les habitudes de l'Arabie nomade aux conditions des pays modernes. On trouvera, par exemple, les détails les plus minutieux sur la manière de payer le zakat sur les chameaux, mais il n'y a pas de précédent en ce qui concerne la manière de l'acquitter sur les bons d'emprunt à lots ou sur les obligations de chemins de fer. Le taux ordinaire est d'environ un quarantième du revenu total. La dîme de l'Ancien Testament était bien plus élevée et s'accompagnait généralement d'offrandes volontaires, ce qui n'est pas rare d'ailleurs

chez les musulmans ; mais en général, celui qui a payé le *zakat* estime avoir pleinement rempli son devoir. Dans les pays où les musulmans sont soumis à une autorité chrétienne, l'aumône est payée par chacun selon sa conscience.

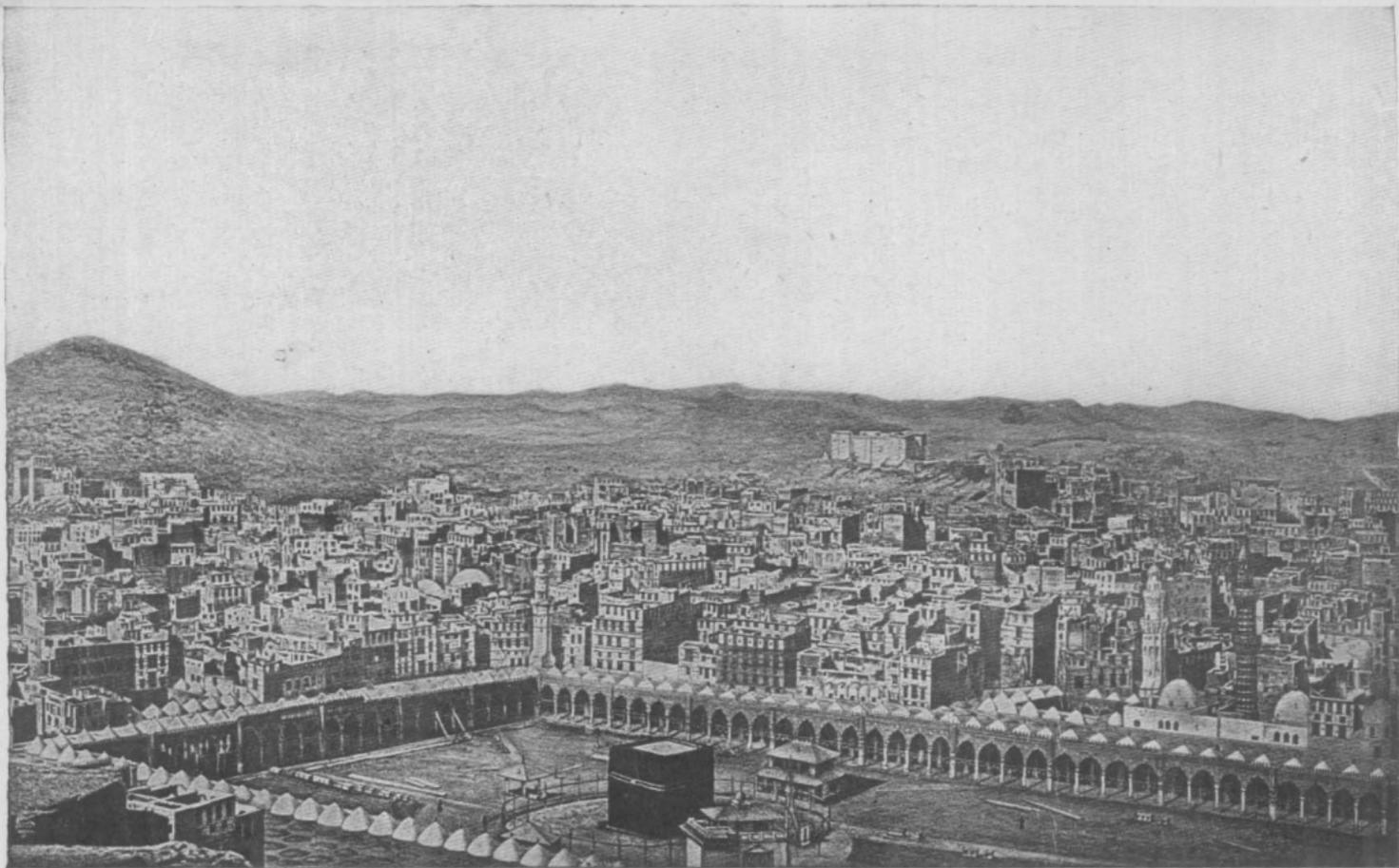
Le produit de l'aumône est distribué à sept classes de personnes ; les indigents et les débiteurs momentanément insolvables, les percepteurs, les esclaves, les soldats engagés dans la guerre sainte, les étrangers et les voyageurs. L'admirable largeur de l'hospitalité musulmane s'explique en partie par des raisons religieuses. Mahomet excellait dans la pratique de cette vertu toute sémitique et il a laissé un noble exemple à ses disciples. Il n'y a pas d'hôtels en Arabie, mais on y rencontre presque partout une généreuse hospitalité.

Le Pèlerinage. — Le pèlerinage de la Mecque est obligatoire pour tout musulman libre, homme ou femme, qui est en âge de l'entreprendre et qui en a les moyens ; il a lieu pendant les mois sacrés, les onzième, douzième et premier de l'année musulmane. Ceux qui reculent devant les privations et les souffrances du voyage peuvent se payer un substitut et acquérir ainsi le mérite attaché à l'accomplissement de ce saint devoir.

Beaucoup de musulmans visitent aussi la tombe de Mahomet à Médine, ce qui leur vaut une recommandation spéciale du Prophète. Les chiites se rendent encore à Kerbela et à Méched Ali où sont enterrés les martyrs qu'ils vénèrent. C'est une habitude très répandue d'aller voir « l'empreinte des



LA MECQUE ET LA SAINTE MOSQUEE VUES DU SUD-EST



LA MECQUE ET LA SAINTE MOSQUÉE VUES DU SUD-EST

pas » de l'Apôtre de Dieu et les tombeaux des saints et des prophètes.

Le nombre des pèlerins qui visitent la Mecque varie chaque année, bien que la Tradition veuille qu'il y en ait toujours soixante-douze mille, les anges complétant le déficit des pèlerins terrestres. La grande majorité vient d'Égypte, des Indes et de l'Archipel malais par la voie des eaux. Les caravanes provenant de la Syrie et de l'Arabie diminuent chaque année d'importance, les routes étant très peu sûres, mais aujourd'hui le chemin de fer amène son contingent de pèlerins. Tout compté il en vient de soixante à quatre-vingt-dix mille par an.

Les cérémonies du pèlerinage nous sont connues par Burckhardt, Burton et quelques autres voyageurs, une douzaine en tout, qui ont risqué leur vie pour visiter les cités interdites. Après avoir revêtu un costume spécial et accompli les ablutions légales, le pèlerin (*hadj*) va visiter la sainte mosquée et baiser la Pierre Noire. Puis il tourne sept fois autour de la Caaba, trois fois très rapidement et quatre fois lentement pour imiter le mouvement des planètes ; ensuite il fait la prière suivante : « O Allah, Seigneur de l'Ancienne Maison, délivre mon cou du feu de l'enfer et préserve-moi des actions mauvaises ; rends-moi satisfait de la nourriture que tu me dispenses chaque jour et bénis-moi dans tout ce que tu m'as accordé ! » Il fait encore une prière au lieu dit « la place d'Abraham », il s'abreuve au puits sacré de Zemzem et baise de nouveau la Pierre Noire. Puis il court de la colline de Safa

à la colline de Meroua ; il visite Mina et Arafat, à quelques kilomètres de la Mecque, et jette sept petits cailloux contre les trois piliers de maçonnerie connus sous les noms de « grand démon », « pilier du milieu » et « premier pilier ». Pour finir il sacrifie un mouton ou un autre animal.

Nous ne saurions nous dispenser de parler ici de la Caaba, centre vers lequel se dirigent depuis treize siècles, comme vers un autel, les pas et les prières des musulmans.

On appelle *Caaba* (cube) l'édifice qui renferme la Pierre Noire ; il a la forme d'un trapézoïde irrégulier (1), mais l'inégalité de ses dimensions n'est pas apparente. La Caaba, recouverte d'une étoffe sombre, est placée en contre-bas, au milieu d'une place qui mesure environ deux cent cinquante pas de long sur deux cents de large, et que ceint une double colonnade ; ce péristyle est à la fois une salle d'école et le lieu de rendez-vous des pèlerins ; tout autour s'élève une muraille percée de dix-neuf portes et dominée par six minarets. L'ensemble de cette construction forme la mosquée sacrée, dont l'enceinte renferme encore les trésors suivants : le puits de Zemzem, la grande chaire, l'escalier et le Cubbateïn, c'est-à-dire les deux petites mosquées de Saab et d'Abbas. L'espace libre, pavé et semé de gravier est divisé en compartiments attribués à chacune des quatre grandes sectes orthodoxes.

(1) Selon Ali Bey, les côtés de l'édifice mesurent 11 m. 35, 9 m. 63, 11 m. 68 et 8 m. 84 ; la hauteur, 10 m. 46. D'après ces renseignements, la description de Burton et les photographies de Hurgronje, on peut se construire un modèle de la Caaba.

La Pierre Noire est sans doute le plus antique trésor de la Mecque. C'est probablement un aéroliithe, d'où sa célébrité. Le culte des pierres est d'ailleurs une forme d'idolâtrie très ancienne en Arabie et a laissé des traces en maint endroit. Les Guèbres ou anciens Perses prétendaient que la Pierre Noire était l'emblème de la planète Saturne et qu'elle avait été déposée à la Caaba par Mahabad. Et Maximus Tyrius écrivait au deuxième siècle : « Les Arabes rendent hommage à je ne sais quel dieu sous la forme d'une pierre carrée. » Les historiens musulmans ne nient pas qu'elle ait été un objet de vénération avant Mahomet, mais ils escamotent la difficulté et justifient le Prophète par toutes sortes de traditions sur l'origine et le caractère miraculeux de la Pierre Noire. Elle marque l'endroit où Adam et Eve se rejoignirent après avoir erré pendant cent ans à la recherche l'un de l'autre : à leur sortie du Paradis (1), ils avaient été déposés l'un sur une montagne de Ceylan, l'autre sur la côte arabe au lieu où s'éleva plus tard Djedda (ce nom signifie grand'mère). Après leur réunion, Allah leur construisit une demeure à laquelle il donna pour fondation la fameuse pierre, jadis plus blanche que la neige, noircie par les baisers des pèlerins (2).

Quoiqu'il en soit, le pèlerinage de la Mecque, avec son rituel puéril et superstitieux, est une tache pour le monothéisme musulman. Il le sentait obscu-

(1) Les musulmans placent au ciel le séjour de nos premiers parents.

(2) Ou par les larmes de joie qu'Adam versa en retrouvant Eve (Légende rapportée par DELITZSCH, *Die Welt des Islam*. Edit. Ullstein, Berlin et Vienne, 1915, p. 92).

rément ce calife (Omar) auquel la tradition prête, devant la Pierre Noire, cette exclamation : « Par Dieu je sais que tu n'es qu'une pierre et que tu ne peux faire ni bien ni mal. Et si le Prophète ne t'avait baisée, je ne l'aurais pas fait ». Mais cette institution est sans rivale pour affermir et développer entre les Croyants un formidable esprit de corps, pour proclamer, d'un bout à l'autre du monde musulman, par la bouche des pèlerins, la grandeur et la gloire de l'islam.

De quelques autres pratiques religieuses. — Nous ne ferons que citer la *récitation du rosaire*, déjà mentionnée, qui joue un grand rôle chez les derviches, mais n'est pas universellement pratiquée.

Le *culte des saints* a pris une extension étonnante dans une religion qui ne reconnaît pas d'intermédiaire actuel entre Dieu et l'homme. Comme chez les catholiques, ce sont des sanctuaires où l'on suspend des ex-voto, des tombeaux où l'on se rend en pèlerinage ; on adresse des prières aux personnages renommés de leur vivant pour leur piété, *marabouts* (moines guerriers), fous que leur maladie revêt, comme chez les Anciens, d'un caractère sacré, femmes enfin, ce qui étonne au premier abord : mais Aïcha déjà, la Mère des Fidèles, et Fatima, enterrée auprès de Mahomet, furent révérees par les premiers croyants ; les épouses du Prophète devinrent les modèles des pieuses musulmanes.

Les *fêtes religieuses* qui ont été instituées par Mahomet, sont au nombre de deux : l'*Idu'l Fitr* et l'*Idu'l Azha*, ou *Baïram*. La première se célèbre le jour qui suit l'expiration du ramadan par des

réjouissances publiques et privées, des services religieux et la distribution d'aumônes. C'est pour chacun l'occasion d'exhiber ses plus beaux vêtements ; dans les harems et les zénanas, les femmes, parées de tous leurs bijoux, se livrent à mille divertissements. La fête de Bairam, ou du Sacrifice, marque le milieu des mois sacrés. Elle tire son nom des holocaustes qui sont offerts partout en commémoration de la piété d'Abraham sacrifiant Isaac, ou, suivant la croyance musulmane, Ismaël. C'est un fait notable et incompréhensible que Mahomet ait fait de cette fête la plus grande et la plus universelle des solennités religieuses, lui qui prétendait abroger le rituel juif et qui ignorait la doctrine de l'expiation.

La *circuncision* est le rite initial de la vie musulmane, comme le baptême l'est de la vie chrétienne ; s'y soustraire équivaut à renier la foi. L'opération est accompagnée de cérémonies religieuses, conformément à la Tradition, car le Coran n'en dit pas un mot. La *circuncision* féminine est pratiquée dans plus d'un pays musulman, et cette abominable coutume est justifiée par un précepte du Prophète.

La *guerre sainte*, le *djihad*, chose étrange, n'est pas un des « piliers de la religion ». Cependant, elle est un devoir clairement prescrit par le Coran et la Tradition : « Tuez les idolâtres partout où vous les trouverez... » (1). « Celui qui meurt sans avoir combattu pour la religion, ou même sans avoir dit en son cœur : Plût à Dieu que je pusse

(1) Sourate 9, v. 5 (tandis que la tolérance est ailleurs recommandée : Sourate 6, v. 52 ; 2, v. 257).

mourir dans le sentier de Dieu, celui-là n'est qu'un hypocrite » (1).

Cet appel direct aux armes a bien souvent embarrassé les apologistes de l'islamisme ; ils se tirent d'affaire en donnant aux passages cités, et à d'autres analogues, un sens figuré, en sorte que le djihad ne soit plus qu'une entreprise pacifique pour la propagation de la foi, quelque chose d'analogue à nos « sociétés d'activité chrétienne » ! C'est ainsi que Mohammed Husain, éditeur d'un journal à Lahore, se proposait, en 1893, dans une brochure sur le djihad : « d'éclairer les musulmans qui ignorent les textes relatifs au djihad afin... qu'ils ne se croient pas obligés de guerroyer contre les infidèles... et de persuader ceux-ci... qu'ils n'ont aucune raison de nous attribuer des intentions hostiles. »

Nous avons assez dit ce que fut la guerre sainte dans le passé. Veut-on la preuve que c'est une force toujours agissante ? Qu'on songe à l'histoire des Ouahabites, au soulèvement du Mahdi dans le Soudan et le pays des Somalis, aux massacres d'Arméniens et de Chaldéens ; qu'on médite ce qu'écrivait, dans les premières années du xx^e siècle le cheik Abd oul Hak, de Bagdad (2) :

« Pour nous le monde se compose de croyants et d'incroyants. Aux uns, l'amour, la charité, la fraternité ; aux autres le mépris, le dégoût, la hai-

(1) La Tradition.

(2) Dans un article intitulé « Le dernier mot de l'islam à l'Europe », cité par la revue *Der Christliche Orient*, vol. IV, p. 145, et par d'autres journaux de l'époque d'après l'original français (que nous n'avons malheureusement pas pu nous procurer).

ne et la guerre. Parmi les infidèles, les plus haïssables et les plus criminels sont ceux qui, croyant en Dieu, lui attribuent des relations humaines et lui donnent un fils et une mère. Considérez donc, Européens, qu'un chrétien, par le seul fait qu'il est chrétien, est déchu de toute dignité humaine. Les autres infidèles se sont rarement montrés agressifs à notre égard, mais vous avez été de tout temps nos plus implacables ennemis... Vous dites que c'est parce que nous sommes rebelles à votre civilisation. Oui, rebelles, et rebelles jusqu'à la mort ! Grand Dieu, nous ne sommes pas assez aveugles pour ne pas reconnaître votre prodigieuse avance. Mais sachez, ô conquérants chrétiens, que nul calcul, nul trésor, nul miracle ne nous réconciliera jamais avec votre règle impie. Sachez que la seule vue de vos drapeaux est une torture pour notre âme ; vos bienfaits nous pèsent et souillent notre conscience. Notre plus ardent espoir est de voir poindre le jour heureux où nous effacerons jusqu'au dernier vestige de votre empire maudit. »

CHAPITRE VI

L'Éthique musulmane

SOMMAIRE

Introduction : définition de l'éthique. — *Les bases de la morale musulmane* : une conception strictement individualiste. — *La morale individuelle* : relativité des notions de péché et de loi morale. La rectitude des croyances importe plus que celle du caractère. — *La morale sociale* : légitimation du compromis. — *La famille musulmane* : polygamie, concubinage, répudiation favorisent l'immoralité plutôt qu'ils n'y mettent des bornes. — *L'esclavage* : situation légale et traite des esclaves. — *La société musulmane* : intolérance et fanatisme envers les infidèles. — *Une véritable théocratie* : Le califat, démocratie régie par un autocrate. Pas d'église à proprement parler ; les cérémonies du culte ; les confréries religieuses. Le droit musulman. Le système scolaire. Ignorance et superstition. — Conclusion.

Introduction. — Si l'éthique chrétienne est « la science de la morale impliquée par la doctrine chrétienne » (Martensen), l'éthique musulmane est celle qui découle des croyances et des principes que nous venons d'étudier. Et si l'on se rappelle l'extrême importance attribuée à la conduite et aux préceptes du Prophète, on trouvera légitime de mesurer à sa taille l'idéal moral qu'il propose à ses fidèles.

L'islamisme est en désaccord avec le christianisme sur les principes fondamentaux de la morale : la notion du bien, celle de la vertu et celle de l'obligation. Cela ressort clairement du caractère et

des enseignements de Mahomet. La loi morale est rendue à peu près inefficace par une conception tout à fait relâchée de ses exigences, de son essence et de sa finalité.

Les bases de la morale musulmane. — « L'apparition de l'islamisme dans l'histoire des religions n'est pas due à une évolution organique et spontanée ; c'est une irruption violente et tumultueuse où il faut voir l'effort suprême du paganisme pour subsister, sous un vêtement monothéiste, en face du christianisme.

« Ce qui caractérise la morale musulmane, c'est sa conception tout extérieure et grossière de la notion de justice : la fidélité dans les relations sociales, le respect de la foi jurée, l'attachement aux convictions et à la Parole, le fait de tout rapporter à Dieu, sont les beaux côtés du système ; mais celui-ci manque de profondeur et n'a pas su discerner dans l'amour le principe de la morale. Le bien suprême c'est le bonheur extérieur et tout sensuel de l'individu. La puissance du péché est méconnue ; le mal n'est qu'un fait personnel sans importance historique ; donc aucune rédemption, mais des œuvres, accomplies par obéissance à une autorité prophétique. Mahomet est un maître, il n'est pas un rédempteur. Dieu et l'homme restent extérieurs l'un à l'autre et séparés l'un de l'autre. Dieu, qui est conçu d'une manière aussi strictement individualiste que l'homme, ne saurait entrer en communion avec sa créature ; et l'être moral agit en tant qu'individu isolé, et non pas en fonction de sa relation avec Dieu. L'homme

n'a rien à recevoir de Dieu que la Parole, et il n'a rien à faire pour Dieu que des œuvres; il n'est pas question de sanctification; l'homme, naturellement bon, n'a qu'à donner sa mesure par ses œuvres; il n'y a point de combat pour conquérir la vie, point de lutte intérieure qui dénote le sentiment du péché ou de la repentance; au lieu d'humilité, on ne trouve que propre justice. La loi ne refuse en conséquence que peu de chose aux penchants naturels: l'usage du vin, de la viande de porc, de la chair des animaux étouffés, du sang et des jeux de hasard; ceci pour des motifs insuffisamment explicites. Le même individualisme se manifeste dans la manière d'envisager le mariage: la femme est maintenue dans l'abaissement, la polygamie expressément autorisée, la rupture du lien conjugal laissée à la discrétion absolue de l'homme. Il en résulte une idée très superficielle de la famille, une notion très imparfaite et très grossière de la vie de société. Le système éthique musulman, loin de marquer un progrès, est un coupable retour à un stade dépassé » (1). En effet « la loi islamique n'oblige que l'individu... L'état social idéal sera réalisé le jour où tous les musulmans obéiront aux

(1) ADOLF WUTTKE, *Handbuch des Christlichen Sittenlehre*, I Bd, Seite 133-134.

Qu'il nous soit permis de mettre en parallèle avec l'opinion de Wuttke, celle de César Malan: « En fait de religion les résultats de l'Islam sont non pas un rapport personnel avec Dieu, mais la simple contemplation d'une personnalité divine immobile; d'un être qui pour son adorateur n'est qu'un pur phénomène personnel. Quant à cet adorateur lui-même, il ne saurait en face d'un tel être ressentir quoi que ce soit qui ressemblât à une conscience de péché. Il ne se conçoit lui-

commandements de Dieu. Que la somme des individus compose un organisme ayant ses lois propres, qu'il y ait des problèmes et des conflits sociaux réclamant impérieusement une solution, c'est ce que Mahomet n'a jamais compris. Dans le petit monde où il vivait, ces conflits se présentaient toujours à lui dans leur élément personnel, comme une série de cas à résoudre » (1).

A la suite de ce guide infallible, l'islam n'a jamais su édifier, en droit comme en morale, autre chose qu'une casuistique.

La morale individuelle. — On ne peut lire le Coran sans aboutir à la conclusion qu'Allah lui-même n'est lié par aucun idéal de justice. Par exemple : adorer une créature est une abomination et pourtant Allah punit Satan de n'avoir pas voulu adorer Adam (2). Allah est miséricordieux et ferme les yeux sur les péchés de ses favoris (le Prophète et ceux qui combattent pour lui), mais il se venge promptement des infidèles et des idolâtres. Dieu peut faire ce qui lui plaît, cette assertion maintes

même que comme l'esclave, comme le bras d'Allah. Allah, lui, n'est le Dieu miséricordieux qu'à l'égard du musulman. Ce n'est pas son caractère personnel ; sa miséricorde ne constitue pas plus que sa puissance un acte de sa libre volonté. Ce ne sont là que les attributs de sa nature. Son adorateur y voit non des actes mais des faits. Aussi, bien qu'il soit absolu, Allah est-il lié dans sa volonté même par ses décrets. Il est évident d'après cela qu'il ne saurait être question de rapports réciproques et personnels entre Allah et l'âme humaine. » César MALAN, *Les grands traits de l'histoire religieuse de l'humanité* (Genève et Paris, 1883), p. 103.

(1) MARTIN HARTMANN, *Der Islam*, p. 75, 76, Rudolf Haupt, Leipzig 1909.

(2) Sourate 2, verset 32.

fois répétée est vraie non seulement dans le monde physique, mais dans le monde moral. Allah, dit le Coran, est le plus habile des conspirateurs. Allah trompe et se joue des hommes. Allah rend tout facile » à ceux qui suivent Mahomet » (1). La loi morale change suivant le temps et les circonstances. Rien n'est bien ou mal en soi, rien ne le devient que par le *fiat* du Tout-Puissant. Ce que défend Allah ou son Prophète est péché, même si la conscience en juge autrement; ce que permet Allah n'est pas et ne peut pas être un péché *au moment où il permet*, mais bien avant ou après. Il y a des choses permises (*hallal*) et des choses défendues (*haram*), il n'y a pas de transgression d'une loi sainte.

D'autre part, le Coran distingue fort imparfaitement la loi morale de la cérémonielle. Prier sans s'être lavé les mains est une offense aussi grave que de dire un mensonge; un musulman « pieux », qui transgresse chaque nuit le septième commandement (même selon l'interprétation relâchée qu'il en donne) hésite à s'asseoir à une table européenne de peur de se souiller en mangeant peut-être de la viande de porc. Et le Prophète (à qui soient les prières et la paix) n'a-t-il pas dit : « un homme qui prend, en le sachant, un *irhem* d'usure, pèche plus gravement que celui qui commet trente-six fornications, et qui-conque agit ainsi mérite le feu de l'enfer » (2).

La notion de loi morale est donc toute relative et bien différente de la conception chrétienne. Il faut s'en souvenir en entendant les docteurs musulmans

(1) Sourate 8, verset 29; 3, 53; 22, 77; 27, 51; 86, 15 et 16; 4, 32, etc.

(2) *Miskhat el Misabih*.

définir le péché : « l'acte commis consciemment, par un être responsable, en dérogation à une loi connue », et noter en passant que cette définition exclut les péchés commis par ignorance et ceux de l'enfant.

Il y a de grands et de petits péchés (*qabira* ; *saghira*). Les théologiens ne sont pas d'accord sur les premiers, qui sont pour les uns au nombre de sept : l'idolâtrie, le meurtre, la fausse accusation d'adultère, la dilapidation du bien des orphelins, le prêt à intérêt, la désertion du djihad et la désobéissance aux parents ; pour les autres, il y en a dix-sept, parmi lesquels l'usage du vin, les manœuvres de sorcellerie et le parjure vis-à-vis d'un musulman. Mahomet lui-même a dit : « Les plus grands péchés devant Dieu sont que vous donniez le nom de Dieu à un autre que votre Créateur ; que vous tuiez votre enfant de peur qu'il ne mange vos vivres ; que vous commettiez adultère avec la femme de votre prochain » (1).

Les petits péchés (parmi lesquels le mensonge, la colère, la luxure), n'ont aucune importance, et Dieu les pardonne aisément, « car il est clément et miséricordieux ». Quant aux grands, s'ils exigent un châtiment, ils sont loin d'avoir la gravité universelle de ce que la Bible appelle péché. Ce qui importe en effet est bien moins la rectitude du caractère que celle de la croyance. La Tradition rapporte que Mahomet, passant un jour à côté d'un arbre desséché, le frappa de son bâton, en sorte que toutes les feuilles tombèrent ; et le Prophète de s'écrier :

(1) *Miskhat el Misabih*, Livre X, p. 202.

« En vérité, c'est ainsi que les mots *la ilaha illa Allah* ôtent les péchés des Croyants ».

La morale sociale. — Sur quelles bases asseoir un système d'où est bannie, avec la notion de justice, celle de conscience (ce mot n'a pas d'équivalent arabe), un système qui légitime le compromis, qui sanctionne le mensonge et la trahison *ad majorem Dei gloriam*? « Dieu veut votre aise, il ne veut pas votre gêne », cela est vrai des exigences de la morale comme de celles de la loi rituelle. En veut-on quelque exemple?

« Lorsqu'un serviteur de Dieu dit un mensonge, son ange gardien s'éloigne d'un mille pour n'en pas sentir la mauvaise odeur ». Voilà qui semble net. Mais écoutons cette autre tradition : « En vérité, le mensonge est permis dans trois cas : pour satisfaire une femme, pour réconcilier des amis et en temps de guerre »(1). Et l'on sait assez que Mahomet ne se faisait aucun scrupule de recourir à la ruse pour se débarrasser des gêneurs (voir chap. II et appendice B). Faut-il s'étonner que ses sectateurs se parjurent si aisément que nul ne s'en scandalise plus? qu'en Perse, « le mensonge ait été élevé à la dignité d'un art par la doctrine du *ketman* (restriction mentale), qui légitime un véritable camouflage religieux (2)? Faut-il, dans un autre domaine, s'émerveiller que la littérature arabe fourmille de plagiats (3), alors que Mahomet a fait

(1) La Tradition. Et sourate 33, verset 37.

(2) Dr W. ST-CLAIR TISDALL, dans *The Mohammedan World of To-day*, p. 117. Sur le *Ketman*, v. chap. VII, p. 169.

(3) BROCKELMANN, *Geschichte der arabischen Literatur*, Introduction.

passer pour une révélation divine les récits et les idées qu'il tenait des Juifs, alors qu'une des plus anciennes autorités canoniques a justifié la fraude faite en l'honneur du Prophète ?

La famille musulmane. — S'il est généralement admis que la famille est l'organisme initial d'où dérive tout le corps social, c'est par elle qu'il convient de commencer l'étude de la société musulmane.

Dans la famille musulmane, l'autorité appartient au père. S'il n'a pas le droit absolu de vie et de mort sur ses femmes et ses enfants, la loi lui reconnaît celui de tuer l'épouse surprise en flagrant délit d'adultère, et ne prévoit qu'un châtiment minime pour le meurtre d'un enfant (1). Le père, qui doit pourvoir à l'entretien de ses enfants, a le droit de les marier sans leur consentement (*djebr*) ; seuls les fils pubères peuvent se faire émanciper. Quant aux filles, elles sont mariées dans un âge souvent fort tendre, comme Aïcha qui avait dix ans lorsque Mahomet l'épousa. « Les plus tristes cas que le médecin ait à traiter, dans ce pays de tristes cas, sont ces fillettes qui devraient encore jouer à la poupée et dont cette abominable coutume a ruiné la santé pour la vie » (2).

Dans l'Afghanistan, la fille encore à naître est

(1) Le meurtrier qui a prémédité son crime subit la loi du talion ou paie le prix du sang ; le prix entier pour un homme, la moitié pour une femme, le tiers pour un chrétien ou pour un juif, le cinquième pour un adepte de Zoroastre ou pour tout autre idolâtre de bonnes mœurs.

(2) D^r BRIGSTOKE, de Palestine. Cité par ZWEMER, *The Disintegration of Islam*, p. 38.

promise en rançon du sang versé ; nubile, elle est offerte aux enchères sur la place publique et le père lui-même vante les mérites de sa marchandise, sa beauté et ses vertus ménagères. Et tandis que le bétail est une richesse précaire dans une contrée où règnent la sécheresse et la famine, c'est un excellent placement d'acheter des femmes, car leurs filles pourront plus tard se vendre un bon prix. Et c'est pourquoi, dans ce pays, la polygamie n'a d'autre limite que la capacité d'achat de l'homme (1).

Le musulman conscient de ses privilèges et désireux d'imiter l'exemple des « saints » de son calendrier peut posséder quatre femmes légitimes et autant d'esclaves concubines qu'il le désire ; il peut s'il appartient à la secte chiite contracter des mariages temporaires (*muta'a*) ; il peut répudier ses femmes et les reprendre selon un arrangement abominable (2) ; il peut les battre et user d'elles selon son bon plaisir (3). « Le mariage, dit Ghazali, est une sorte d'esclavage, car la femme devient l'esclave (*rakeek*) de son mari et n'a pas d'autre devoir que de lui obéir en tout ce qui n'est pas contraire aux lois de l'islam ». « Le chapitre de la bible musulmane qui traite des femmes... est intitulé *La Vache* » (4) et, bien que la sourate doive son nom à une raison accidentelle, c'est le terme qui les

(1) *Gouvernement Census Report*. Cité par A.-D. DIXEY dans un article de la *Church Missionary Review* de décembre 1908, intitulé « Baluchistan ».

(2) Sourate 2, v. 229 et 230.

(3) Sourate 4, v. 38, et les commentateurs musulmans. Voir aussi F.-A. KLEIN, *The Religion of Islam*, p. 190.

(4) ROBERT E. SPEER, dans un discours aux étudiants volontaires à Nashville.

désigne de nos jours en Turquie (1). Dans le Baloutchistan, les hommes vivent dans la paresse et les ouvrages dégradants sont réservés aux femmes ; « on en voit attelées à la charrue côte à côte avec l'âne ». Chez les Somalis, « les vieilles femmes servent de bête de somme ; la femme n'est bonne qu'à porter des fardeaux et à mettre des enfants au monde ». Dans le Soudan, aussi longtemps que leurs maris sont païens, les femmes jouissent d'une liberté relative, mais avec l'islam leur condition devient pire que celle des esclaves ; « elles ne sont plus entre les mains de leur époux qu'un vil bétail qu'il peut battre, lapider ou séquestrer jusqu'à la mort » (2).

Nulle part la polygamie n'a diminué la licence des mœurs, bien au contraire. Elle est « indescriptible chez les mahométans d'Afrique, bien pire chez les Arabes du nord, exclusivement musulmans, que chez les nègres du sud » (3). Dans le Baloutchistan, la syphilis est appelée la maladie des mullahs, et la cour du khan, à Khelat, est le théâtre des plus viles orgies. A Caboul, les pratiques répréhensibles du clergé ont amené une intervention de l'émir d'Afghanistan. Les cités saintes de la Perse et de l'Arabie sont des foyers d'immoralité. « Les habitants de la Mecque se distinguent, dans cet Orient si licencieux, par l'obscénité de leur lan-

(1) *Our Moslem Sisters*, p. 198.

(2) Pour les passages entre guillemets, voir DIXEY, art. cité. J.-W. JENNINGS, *With the Abyssinians in Somaliland*, p. 38. K.-W. KUMM, *Women in the Sudan* (brochure, Sudan United Mission).

(3) CHARLES R. WATSON, dans *The Mohammedan World of To-day*, p. 284.

gage » (1). Un des principaux moyens d'existence des indigènes est l'industrie des mariages temporaires, cette prostitution déguisée ; le concubinage et et le divorce sont encore plus répandus qu'ailleurs ; les vices contre nature se pratiquent jusque dans l'enceinte de la mosquée sacrée, et l'argent extorqué aux pèlerins se dépense en débauches (2).

Que la dégradation de la femme soit une des principales causes de l'état arriéré du monde musulman, c'est ce que reconnaissent les modernes réformateurs de l'islam. Leurs efforts et leurs tentatives seront étudiés ailleurs, mais nous pouvons d'ores et déjà nous demander s'ils pourront aboutir sans renier le Coran, le livre éternel et incréé qui sanctionne et la polygamie, et le concubinage, et la répudiation, et cet autre fléau :

L'esclavage. — L'esclavage et son odieux trafic sont une institution divine, bien que certains apologistes contemporains prétendent qu'elle n'ait été conçue par Mahomet que comme une nécessité temporaire. Elle fait en réalité si bien partie de tout l'édifice social, qu'on ne saurait l'en retirer sans en saper les bases. Lorsque des princes musulmans ont, en quelque lieu que ce soit, supprimé la traite, ils ont suivi les lois de l'humanité, mais ils ont désobéi à celles de leur religion. Le Coran dit en effet (3) que tous les individus, mâles ou femelles, emmenés comme butin de guerre sont la propriété de celui

(1) BURTON, cité par ZWEMER, *Arabia, the Cradle of Islam*, p. 41.

(2) SNOUCK HURGRONJE, *Mekka*, vol. II, pp. 5, 102, 11, 61-64.

(3) Sourate 4, verset 3 ; 23, 49 ; 16, 77 ; 24, 33 ; 30, 27, etc.

auquel ils ont été attribués en partage. S'il les garde pour lui, il peut user comme d'un bien meuble de n'importe quelle femme, mariée ou non, car l'esclavage rompt le lien conjugal préexistant, et d'ailleurs tout lien familial : les enfants de l'esclave sont la propriété du maître, libres s'ils sont de lui, asservis s'ils sont d'un esclave, appartenant par moitié aux possesseurs des deux conjoints si ceux-ci n'ont pas le même maître.

L'infidèle seul peut être réduit en esclavage (1). exception faite de celui qui est établi en pays musulman et qui y paie la taxe (encore n'est-il sûr ni de sa vie ni de ses biens, comme le prouve l'exemple des Arméniens).

Pour l'esclave, comme pour les idoles de l'Arabie antique, il n'y a pas d'espérance ; le Coran lui-même le reconnaît, bien qu'il recommande de traiter humainement ce bétail, dont la vente est régie par les mêmes lois que celle des animaux (2).

Malgré la vigilance du gouvernement anglais, l'Arabie est encore le centre du trafic des esclaves.

(1) Cependant, nous apprend Vambéry, les Turcomans réduisent en esclavage leurs coreligionnaires, Persans hérétiques ou sunnites orthodoxes. « Un jour, dit-il, me trouvant avec un brigand que sa dévotion avait rendu célèbre, je lui demandai comment il ne se faisait pas scrupule de vendre comme esclaves ses frères musulmans, quand le Prophète a dit en termes exprès : « Tout musulman est libre ». — « Allons-donc ! me répondit cet homme avec une indifférence hautaine, le Coran, le livre de Dieu, est à coup sûr plus précieux qu'aucun homme ; il s'achète néanmoins pour quelques *kran*s (francs)... En outre, Joseph, le fils de Jacob, était un prophète, et on l'a vendu... » *Voyages d'un faux Derviche dans l'Asie Centrale*, 39. Edition abrégée par J. Belin de Launay. Paris, 1868.

(2) *Miskhat*, Livre XIII, chap. 20.

« Djeddah est le grand marché d'esclaves de l'empire turc, Djeddah où résident des consuls francs. Mais dans la solitude blafarde de leurs palais, ces dignes hommes affectent, grand ciel, l'innocence de l'enfant qui vient de naître. Ils n'ont rien vu, ne savent rien... Mais je le crie à vos candides oreilles : Djeddah est le marché d'esclaves de la Turquie, ou tous les musulmans en ont menti... Je leur ai dit que nous avions conclu un traité avec le sultan pour la suppression de l'esclavage. — Chien de menteur, me répliqua-t-on, des milliers d'esclaves ne sont-ils pas achetés et vendus chaque jour à Djeddah ? Pourquoi donc, chien, ne sont-ils pas mis en liberté si tu dis vrai » (1) ?

A la Mecque, le marché d'esclaves se tient près de la porte appelée Bab Derebah, aux environs de la mosquée sacrée ; il est ouvert à tous. Bien que l'auteur qui le décrit soit partisan de l'infâme trafic et traite la croisade anti-esclavagiste d'entreprise d'escroquerie, il relate d'abominables détails sur la vente des femmes et sur la mutilation que subissent les hommes pour le marché. Les eunuques, qui sont nombreux, sont affectés à la garde des mosquées et se paient six cents francs pièce (2).

« Allez un peu voir la condition du bétail humain que vous cherchez. Grâce à la vigilance des croiseurs britanniques, vous le trouverez moins abondant et plus cher qu'autrefois, mais le voici, pêle-mêle sur la place publique... Le marchand, debout à côté de sa marchandise, crie : « Venez,

(1) CHARLES M. DOUGHTY, *Arabia Deserta*, vol. II, dernier chapitre.

(2) SNOUCK HURGRONJE, *Mekka*, vol. II, p. 15-24.

achetez les primeurs de la saison, fraîches et délicates ; venez, achetez les serviteurs forts et utiles, fidèles et honnêtes. Venez, achetez. » Le jour du sacrifice était passé ; les pèlerins les plus riches et les plus brillamment vêtus faisaient cercle. L'un d'eux fit choix d'une jeune fille et la conduisit sous une tente. La mère fut laissée dehors. Elle ne dit qu'un mot, ou plutôt ce ne fut qu'un gémissement inarticulé. Bientôt la jeune fille revint. Le marché conclu, le marchand dit à l'acheteur : « Je te vends Narcisse, l'esclave, ma propriété, pour la somme de quarante livres ». Ainsi se termina l'affaire... Les esclaves hommes valaient de quinze à quarante livres, Les enfants à la mamelle, par un acte de miséricorde, étaient vendus avec leur mère, mais ceux qui étaient capables de se nourrir eux-mêmes étaient livrés à leur sort. Le plus souvent, ils étaient arrachés à leur mère, ce qui occasionnait des scènes que maint pèlerin, ému de pitié, aimerait pouvoir effacer de sa mémoire » (1).

La société musulmane. — Pour les musulmans, tous les hommes sont égaux et libres ; il n'y a pas de privilège de race ni de naissance. Mais cela n'est vrai que des fidèles. A l'égard des autres, l'intolérance est un devoir et la fraternité cesse où s'arrête la conformité des croyances.

Les ouvrages de droit et de jurisprudence font une place à part aux *Zimmis*, sujets infidèles d'un

(1) HADJI KHAN, *With the Pilgrims to Mecca : The great Pilgrimage of A. H., 1319* (A. D., 1902), p. 306-308.

souverain musulman (1). Le plus célèbre juriste de l'école chaféite (2), An Nawawi, enseignait au XIII^e siècle ces principes qui ne sont pas absolument caducs aujourd'hui dans les pays musulmans indépendants et éloignés de l'influence occidentale :

« L'infidèle qui paie la taxe sera traité dédaigneusement par le perceuteur qui restera assis tandis que l'infidèle se tiendra debout, la tête baissée et le corps incliné. L'infidèle placera l'argent sur la balance tandis que le perceuteur lui tirera la barbe et le frappera sur les deux joues. Il sera interdit aux infidèles d'avoir des maisons plus hautes ou même aussi hautes que celles des musulmans ; cependant cette règle ne s'applique pas aux infidèles habitant un quartier séparé. L'infidèle, sujet de notre souverain, ne doit pas monter un cheval, mais on lui permettra un âne ou une mule ; il portera... des éperons de bois, ceux d'acier lui étant interdits, ainsi que l'usage de la selle. Il se rangera sur le bord de la route au passage d'un musulman. On ne traitera jamais l'infidèle en personnage d'importance et jamais on ne lui octroiera la première place dans une assemblée. Il portera pour se distinguer un vêtement de couleur et une ceinture. S'il entre dans un établissement de bains où se trouvent des musulmans, ou s'il paraît nu n'importe où en leur présence, il portera un collier de cuir ou d'acier, ou quelque autre marque de servitude. Il lui est interdit d'offenser les musulmans soit en professant ses doctrines erronées,

(1) Voir l'article Zimmi dans le *Dictionnaire de l'Islam* de HUGHES. Voir aussi HAMILTON, *Hedaya*, vol. II, passim. ; SHEDD, *Islam and the Oriental Churches*, p. 91-130.

(2) V. ce mot, chap. VII, p. 163 sq.

soit en parlant à haute voix d'Esdras ou du Messie, soit en buvant du vin ou en mangeant de la viande de porc. Et il est interdit aux infidèles de sonner les cloches de leurs églises ou de leurs synagogues et de célébrer ostensiblement leurs rites sacrilèges » (1).

Aujourd'hui encore, en justice, le témoignage d'un chrétien n'a pas la même valeur que celui d'un musulman. En 1910, après l'assassinat du premier ministre égyptien, qui était un Copte, le mufti du Caire refusa de confirmer la condamnation à mort du coupable, sous le triple prétexte : qu'il n'était pas possible de rendre une sentence légale dans ce cas, le meurtre par revolver n'ayant pas été prévu par Mahomet ; que le meurtre d'un non musulman par un musulman n'étant pas un meurtre aux yeux de la loi, ne saurait être puni de mort ; qu'enfin, c'était aux parents de Burtus Pacha et non au gouvernement d'assigner le coupable en justice.

L'apostasie est encore punie de mort dans plus d'un pays musulman libre. Dans l'Afghanistan, l'intolérance et le fanatisme se manifestent par des assassinats qui revêtent celui qui les commet d'un caractère quasi sacré : « encouragé par les prêtres qui lui persuadent que le Paradis sera sa récompense immédiate s'il périt dans son entreprise, le *ghazi* fait vœu de tuer un infidèle, et chaque année des officiers européens tombent victimes de ces conjurations » (2).

(1) NAWAWI, *Minhaj et Talibih* (a été traduit en français et en anglais).

(2) T.-L. PENNEL, *Among the wild Tribes of the Afghan Frontier*, p. 124.

L'intolérance existe aussi entre les différentes sectes, nous le verrons plus loin, et même à l'égard des croyants trop tièdes ou trop ignorants : dans l'Asie centrale on donne la bastonnade à celui qui n'observe pas le jeûne (1). « Chaque ville a son gardien de la religion (*Reïs*) qui, un martinet à la main, parcourt les rues et les places publiques, interroge les passants sur les préceptes de l'islamisme et, même lorsqu'il s'agit d'un vieillard à barbe grise, envoie à l'école, pour un terme qui varie de huit à quinze jours, ceux qu'il a pris en flagrant délit d'ignorance ; parfois aussi, l'heure de la prière venant à sonner, il les chasse à coups de fouet dans les mosquées. Mais, après cela, personne ne s'inquiète de savoir si l'écolier apprend quelque chose ou va simplement dormir en classe, et si les dévots par ordre, au lieu de prier dans le temple, y rêvent à leurs affaires mondaines, contrariées mal à propos par ce fâcheux incident. Le gouvernement ne tient qu'à l'obéissance extérieure ; ce qui se passe au dedans est connu de Dieu seul » (2).

Une véritable théocratie. — Bien qu'elle repose sur une base démocratique, la société musulmane est régie par un souverain absolu, le calife, chef religieux et politique de la communauté. « L'existence même de l'islam est liée à celle du calife, représentant actuel et direct du Maître. L'imamat est l'autorité spirituelle, mais les deux qualités

(1) F.-A. MARTIN, *Under the Absolute Amir*, p. 276. SVEN HEDIN, *Trough Asia*, vol. I, p. 470.

(2) VAMBERY, *Voyages d'un faux derviche...* Edit. citée, p. 176.

de calife et d'imam sont inséparables ; le vicaire du Prophète est seul qualifié pour diriger la prière. Et nul, à moins d'être directement ou indirectement délégué par lui, ne peut assumer cette fonction » (1). Le calife est un pape qui aurait posé sur sa tête la couronne impériale, un souverain à la manière du tsar de toutes les Russies. « L'islam ne fait entre l'autorité temporelle et la spirituelle aucune distinction qui enlèverait à l'une et à l'autre leur principe vital... Il n'y a pas d'autre souverain que Dieu, par conséquent il ne peut y avoir deux autorités. » Il est impossible « que le Christ ait dit : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » César ne saurait partager le monde avec Dieu, ni exiger des hommes la moindre obéissance, ne fût-elle que temporelle, s'il n'agissait de la part de Dieu et pour Dieu » (2). Autrement dit, l'autorité temporelle exécute les commandements de Dieu, et la spirituelle ne saurait se passer du pouvoir séculier. La confusion remonte au Prophète lui-même. On n'a pas affaire à une Eglise d'Etat, mais à un Etat-Eglise (Lord Curzon).

Il n'y a d'ailleurs rien dans l'islam qui ressemble à une organisation ecclésiastique, telle que la conçoit le catholicisme grec ou romain, ou même le protestantisme, et ce n'est que pour la commodité de l'expression qu'on parle de prêtres et de clergé

(1) SYED AMIR ALI, *Contemporary Review*, Juin 1915.

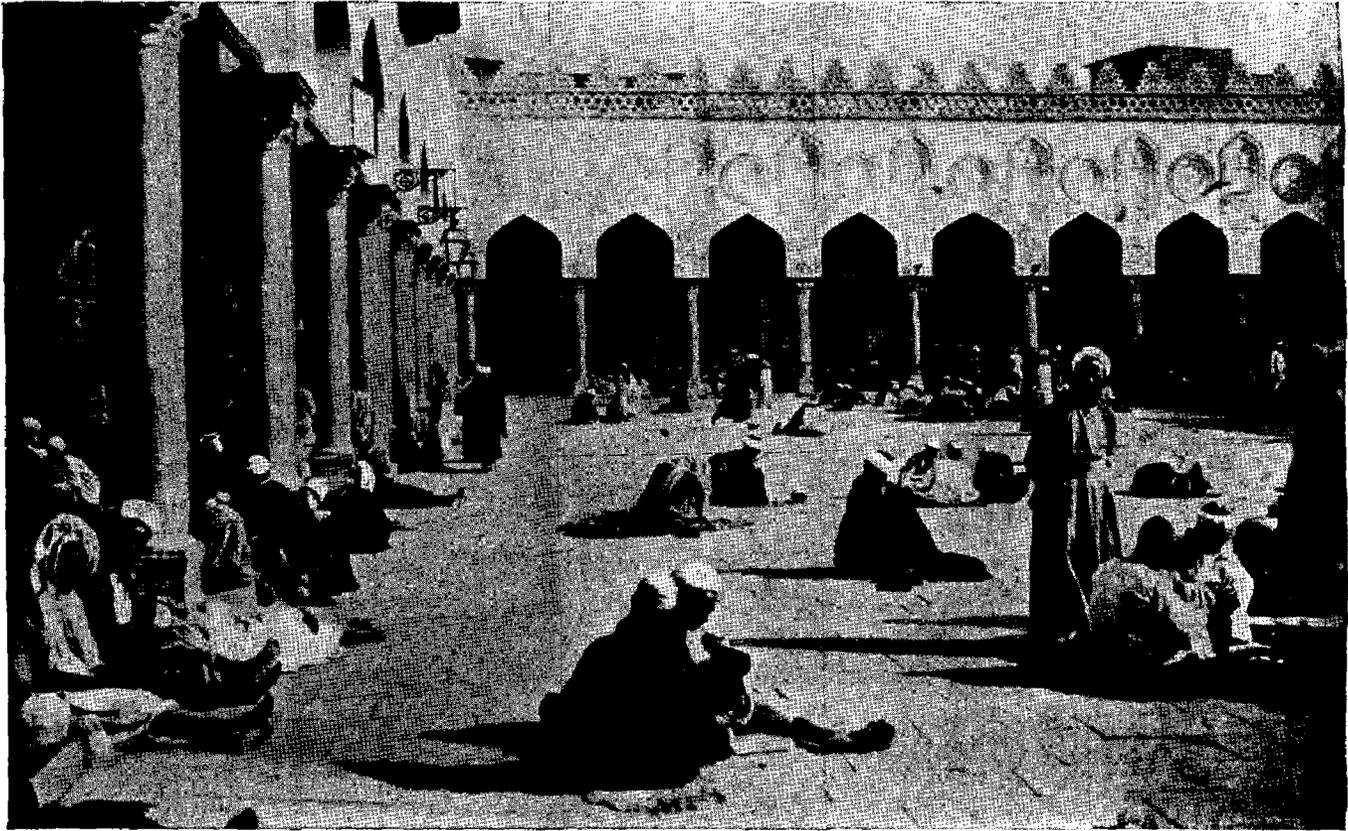
(2) MOHAMED ALI, *Islam and the Khilafat. Problems of Empire Series*, n° 2, Foreign affairs, July 1920. Publié par l'Union of Democratic Control, Londres. (M. Mohamed Ali est le chef de la délégation envoyée par les musulmans hindous à M. Lloyd George en 1920).

musulmans. Les cérémonies du culte, réquites au minimum, sont présidées par un *imam* qui n'a aucun caractère sacerdotal ; il n'est qu'une sorte de moniteur, qui dirige la prière rituelle, et qui, le vendredi ou les jours de fête récite l'office, composé de chapitres du Coran, en y ajoutant parfois une exhortation. Notons ici que le chant est banni du culte, et, qu'à part la circoncision et les funérailles, aucun événement de l'existence n'est accompagné de cérémonies religieuses.

Quant aux *confréries religieuses*, elles ont plus d'analogie avec la franc-maçonnerie qu'avec les ordres catholiques ; tout au plus peut-on comparer certains ordres de derviches aux chevaliers de Malte.

Les néophytes subissent une initiation qui comprend des pratiques hypnotiques ; les frères sont liés par des serments secrets et célèbrent des rites symboliques ; ils doivent promettre d'être « entre les mains de leurs supérieurs comme le cadavre entre les mains de ceux qui lavent les morts ». Les généraux d'ordre, appelés *cheiks*, résident tous à la Mecque et il y a, à Constantinople seulement, plus de deux cents monastères ; cela ne veut pas dire que tous les derviches soient cloîtrés leur vie entière, ni qu'ils prêtent les vœux de pauvreté et de chasteté. Il y a des moines guerriers dont les couvents sont de véritables forteresses ; il y a des moines mendiants et voyageurs qui amassent parfois des sommes énormes, pour eux ou pour leur ordre, en demandant l'aumône ou en écrivant des amulettes et des talismans (1). Ils parcourent

(1) Un derviche en guenilles me pria un jour, en Arabie, de lui garder un gros sac d'argent qu'il avait ainsi recueilli !



COURS DE L'UNIVERSITE-MOSQUÉE D'EL AZHAR (Le Caire)

La durée des études est de douze ans. Il y a 250 professeurs et 10.000 étudiants



COURS DE L'UNIVERSITE-MOSQUÉE D'EL AZHAR (Le Caire)

La durée des études est de douze ans. Il y a 250 professeurs et 10.000 étudiants

ainsi tout le monde musulman, en sorte qu'il n'est pas rare de voir dans les rues de Bagdad, par exemple, des derviches tunisiens, hindous ou javanais. Leur influence est aussi profonde qu'étendue et s'exerce partout dans un sens hostile aux chrétiens et à leurs gouvernements. Il est aisé de fanatiser les masses par l'intermédiaire des derviches ; les sultans n'ont jamais hésité à s'en servir comme instruments de leurs desseins ambitieux ou comme agents d'espionnage ; c'est appuyés sur telle ou telle confrérie que les prétendants au trône du Maroc revendiquaient leurs droits, et aujourd'hui encore, les ordres de derviches sont les tentacules du pan-islamisme. Certains d'entre eux se considèrent comme affranchis de tout joug religieux ou moral, bien qu'ils se disent encore musulmans.

Il faut, en somme, « faire une singulière violence à nos idées courantes pour comprendre la véritable valeur de cette société qui présente cet étrange amalgame d'une démocratie gouvernée par un autocrate et d'une théocratie sans clergé » (1).

Il nous est impossible de nous étendre ici sur la constitution juridique du monde musulman ; nous reviendrons ailleurs sur les quatre grandes écoles de droit reconnues par les sunnites et qui ne font qu'un avec ce qu'on appelle les quatre rites orthodoxes (voir chap. VII). Contentons-nous d'indiquer ici le cercle vicieux dans lequel se meut le système : pour être valable, toute sentence juridique doit s'appuyer sur une des quatre autorités déjà mentionnées, le Coran,

(1) O. Houdas, op. cit., p. 230.

la Tradition, l'idjma ou la qiyas ; c'est-à-dire, car le procédé de déduction par analogie (qui est celui de la qiyas) n'est qu'une échappatoire insuffisante, c'est-à-dire qu'il faut absolument enfermer le présent dans le passé, revenir, en droit comme en morale et comme en religion, aux normes posées par le Prophète, voici treize siècles, pour une société barbare et nomade. Il n'y a pas de principes généraux du droit, pas de vue d'ensemble, mais une casuistique. Au civil, la justice est rendue par un magistrat nommé *cadi* tandis que la juridiction criminelle appartient au souverain.

Le sultan de Turquie prend le titre de Commandeur des Croyants et il exerce ses prérogatives religieuses par l'intermédiaire du *cheik oul islam* ; celui-ci délègue son autorité aux *mufti*, dont les décisions, ou *fetoua*, font loi dans les cercles où s'étend leur juridiction. Une connaissance approfondie de la théologie et du droit est nécessaire à ces fonctionnaires, c'est pourquoi ils sont choisis parmi les *oulema*, ou gradués des universités.

Ceci nous amène à dire deux mots du système scolaire musulman. On enseigne d'abord l'alphabet au moyen de petites planchettes de bois. Puis vient l'*abjad*, c'est-à-dire la valeur numérique des lettres, science parfaitement inutile aujourd'hui que les chiffres arabes, ou, pour mieux dire, hindous, sont partout employés. Ensuite l'élève écrit les quatre-vingt-dix-neuf noms d'Allah et lit le premier chapitre du Coran, puis les deux derniers, parce qu'ils sont courts. Après cela le maître lui fait parcourir tout le livre qui doit être lu d'une voix aiguë, en observant très exactement la prononciation et les pauses ; quant à la signification du texte, on ne s'en préoccupe pas.

La grande affaire est de savoir réciter, aux fêtes et aux enterrements, tant et tant de chapitres pour un salaire donné. Après avoir fini le Coran, l'élève se met à la grammaire et apprend par cœur les règles de *sarf* (inflexion), et de *nahw* (syntaxe). Ensuite viennent les sciences libérales, *al-mantiq* (logique), *al-hisab* (arithmétique), *al-jabr* (algèbre), *al-ma'ana oual beyan* (rhétorique et versification), *al-fiqh* (jurisprudence), *al-akaïd* (théologie scolastique), *al-tafsir* (exégèse), *ilm-oul-ousoul* (science des sources de l'interprétation coranique), et enfin le couronnement de toute science, *al-ahadith* (les traditions). Ces cours supérieurs se donnent dans une mosquée (El Azhar au Caire, Qaraouyin à Fez, etc.), les élèves se groupant autour du maître de leur choix, sans qu'il existe d'obligation pour le professeur de donner son cours ni pour les étudiants de le suivre régulièrement ; ceux-ci habitent parfois le collège ou *médressé*, fondation pieuse où ils sont entretenus gratuitement. Ceux qui, ayant achevé le cycle d'études (il dure une douzaine d'années), désirent approfondir leur science, s'adonnent au mysticisme (*tassaouaf*) ou entrent dans un ordre de derviches.

Qu'attendre d'un pareil système ? Que peut-il produire aujourd'hui d'original et de vivant ? Nous sommes loin de l'époque où fleurissaient les lettres et les sciences, et il faut bien reconnaître que les plus intéressantes acquisitions arabes en sciences et en philosophie, sont l'œuvre des hérétiques, Alfarabi, Averroës, Avicenne, disciples et commentateurs d'Aristote, d'Hippocrate et de Galien (1).

(1) Cf. UEBERWEG, *History of Philosophy*, vol. II, p. 405.

Le privilège de s'instruire n'appartient qu'à une minorité composée presque uniquement d'hommes ; il n'existe pas (sauf en Turquie, sur le papier), d'instruction publique obligatoire. Il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer un grand nombre d'illettrés dans les pays musulmans (1).

Une ignorance aussi répandue, surtout parmi les femmes, a pour conséquence le maintien de tout espèce de superstitions dans les classes supérieures et moyennes de la société. On exorcise les djinns ; on se préserve du mauvais œil et des maladies par des amulettes et des talismans (2) ; maintes superstitions païennes fleurissent encore sur le sol musulman ; l'alchimie et l'astrologie sont en honneur. Aveugles conduisant d'autres aveugles, les chefs spirituels de la communauté n'éprouvent pour la science moderne que crainte ou mépris. Pour eux, tout tourne autour du petit monde Coranique com-

(1) Pour l'Inde musulmane, les statistiques du gouvernement anglais donnent une proportion de 96 o/o d'illettrés (quatre femmes sur mille savent lire !) En Tripolitaine, la proportion est de 90 o/o ; en Egypte, 88 o/o ; en Algérie, elle dépasse 90 o/o ; en Perse elle atteint le même chiffre ; dans le Baloutchistan, selon un recensement britannique, 88 o/o parmi les hommes et 98 o/o parmi les femmes. En Turquie, la situation est meilleure : 40 et 60 o/o.

(2) Les plus communs sont des passages du Coran, les noms d'Allah, de Mahomet et de ses compagnons inscrits sur un morceau de papier et enfermés dans une gaine de cuir ; des pierres précieuses, gravées ou non ; de vieilles monnaies, des statuettes d'argile, des dents d'animaux sauvages, un peu de terre sainte de la Mecque ou de Kerbela ; des morceaux du tapis sacré qui recouvre la Caaba ; on le renouvelle chaque année, et les pèlerins s'en disputent les morceaux. Réduits en cendre ou en poussière certains de ces talismans sont administrés aux malades sous forme de potion (cf. ce que nous avons dit d'*El Burda* au chap. II).

me, dans le système de Ptolémée, les cieux autour de la terre.

On comprend que Palgrave, après avoir passé des années en Arabie et gagné la confiance des musulmans au point de conduire à maintes reprises leurs offices religieux, ait pu dire : « Lorsque le Coran et la Mecque auront disparu de l'Arabie, alors, mais alors seulement, on peut espérer que les Arabes reprendront dans l'histoire de la civilisation la place dont Mahomet et son livre, plus que toute autre cause, les ont si longtemps frustrés. »

Conclusion. — Nous sommes en droit de conclure :

On a souvent prétendu que la religion musulmane est celle qui convient à l'Arabie. Mais les Bédouins, si misérables et ignorants qu'ils soient, disent avec finesse : « La religion de Mahomet ne peut avoir été faite pour nous ; elle exige des ablutions et nous n'avons pas d'eau ; des jeûnes, et notre vie n'est qu'un jeûne ; des aumônes et nous n'avons pas d'argent ; des pèlerinages, mais Allah est partout. »

L'insuffisance de la religion de Mahomet se manifeste mieux qu'ailleurs en Arabie. Dans d'autres pays, en effet, l'islam est resté en contact avec un christianisme dégénéré ou avec une antique culture païenne : dans les deux cas, il y a eu des concessions et des influences réciproques. Mais, dans le sol natal, l'arbre planté par le Prophète a crû avec une liberté sauvage et a porté des fruits selon son espèce. L'immoralité règne dans cette contrée ; le fatalisme, cette philosophie des masses, a paralysé tout progrès ; l'injustice est supportée avec résigna-

tion ; la corruption est trop commune pour être considérée comme un crime ; le mensonge est devenu un art et le brigandage une science.

L'islam a été mis à l'épreuve ailleurs encore que dans le désert. Pendant cinq siècles, il a régné sur l'empire turc, le plus beau et le plus riche de l'ancien monde. Avec quels résultats ? La population mahométane a diminué, le trésor public est en faillite ; tout progrès est arrêté ; « au lieu de richesses, une pauvreté universelle ; au lieu de vêtements décents, des haillons ; au lieu de commerce, la mendicité ; c'est l'échec le plus grand et le plus complet que l'histoire ait enregistré » (1)

Même s'il était prouvé que l'islam fût, pour les peuples arriérés qui l'embrassent aujourd'hui, un bienfait sans mélange ; même si l'on accorde qu'il les civilise jusqu'à un certain point, n'est-ce pas, en définitive, pour « aboutir à une impasse... à une infranchissable muraille d'ignorance et de préjugés » (2) ? Avec le boulet que lui a rivé Mahomet, l'islam ne peut évoluer librement... Saura-t-il, pourra-t-il secouer ses chaînes ? C'est ce dont nous essaierons de nous rendre compte en étudiant les réformes tentées dans le passé et dans le présent.

(1) CYRUS HAMLIN. *Five hundred Years of Islam in Turkey*. American board of Comissioners For Foreign Missions, 1888.

(2) CANON ROBINSON, à propos des Haoussas.

CHAPITRE VII

Réactions et révoltes contre l'Islam traditionnel

SOMMAIRE

I. SCHISME ET SECTES

Introduction. -- Origine historique du grand schisme. *Les Sunnites*. Les quatre rites orthodoxes. Autres sectes. — *Les Chiites*. Doctrine de l'imamat. De quelques sectes chiites.

II. MOUVEMENTS DE RÉACTION

A. **Tendance spiritualiste.** — *Le mysticisme des Soufis*. Éléments empruntés au néo-platonisme, au christianisme, au gnosticisme, au bouddhisme. — Les principales doctrines des Soufis. Déviation vers le panthéisme. Danger moral du mysticisme. — Les derviches. — *Al Ghazali*, théologien et mystique orthodoxe du XI^e siècle.

B. **Réforme puritaine.** — L'Islam au commencement du XVIII^e siècle. — *Le ouahabisme*: retour au Coran et à un strict monothéisme; rejet de tous les éléments introduits dans l'Islam depuis la mort de Mahomet. — L'empire ouahabite, sa grandeur et sa décadence. — Le néo-ouahabisme contemporain. — Echec de la réforme puritaine.

I. — Schisme et sectes

Introduction. — Les premiers croyants acceptèrent la religion du Prophète sans poser de pourquoi ni de comment; ils pouvaient se passer d'une théologie. Mais lorsque l'Islamisme eut franchi les déserts d'Arabie, il se trouva face à face avec le solide édifice doctrinal du christianisme, avec la pen-

sée brahmanique, avec le système de Zoroastre. Or il est des conflits que l'épée ne saurait trancher. Les conquérants eurent beau former une sorte d'aristocratie militaire et transmettre en bien des cas l'usage de leur langue à des peuples pourtant plus civilisés qu'eux, ils ne purent se dispenser d'exposer et de discuter leur foi. Et sitôt que les prosélytes syriens et perses se mirent à écrire une dogmatique, l'ère des disputes et des divisions s'ouvrit : vin nouveau versé dans les vieilles outres, la pensée aryenne fit éclater l'insuffisance de la conception sémitique. « Bien qu'on trouve à l'origine du schisme chiite l'histoire d'Ali et de ses fils, la cause profonde en est ailleurs, dans l'infranchissable abîme qui sépare ethnologiquement les races aryennes des races sémitiques » (1).

Que Mahomet prévît les divisions préparées de son vivant par les jalousies et les rivalités de ses

(1) Sir LEWIS-PELLEY, *The Miracle Play of Hassan and Husain*. Introd. p. XVI, Londres 1879.

Cette opinion n'est pas universellement admise. On fait remarquer (GOLDZIEHER, *Le Dogme et la Loi de l'Islam*, trad. Arin, Paris 1920, p. 193. sq.) : que le schisme est né sur terre arabe et que les principales doctrines chiites y compris la divinisation d'Ali (par certaines sectes) ont vu le jour avant qu'il pût être question d'infiltrations aryennes. Le chiisme est avant tout une faction politique, théocratique et légitimiste, mais qui devait trouver en Perse, pays des rois-dieux, un terrain favorable à son développement. D'autre part, les sympathies d'un peuple vaincu et converti de force allaient assez naturellement à un parti d'opposition. Petit à petit, les Alides prirent figure de héros nationaux, successeurs injustement dépouillés du Prophète et des grands rois. Cependant, il est incontestable que les Aryens ont apporté à l'islam une foule d'éléments hétérodoxes, que ce soit par l'intermédiaire de la philosophie grecque, ou par le canal de la Perse et de l'Inde, comme on le verra plus loin.

proches, c'est ce que montre la Tradition : « En vérité, il en sera de mon peuple comme des enfants d'Israël : les enfants d'Israël se divisèrent en soixante-douze sectes et mon peuple en formera soixante-treize. Toutes, à l'exception d'une seule, iront en enfer ».

Ce nombre a été bien dépassé. Abd ou! Kader l'évaluait de son temps, à plus de cent cinquante (1). tandis que l'auteur des *Ghiyas ul Lughat* s'efforce d'accorder la réalité avec la prophétie, en classant artificiellement les sectes en six groupes de douze, toutes condamnées, tandis que la soixante-treizième, celle à laquelle il appartient, est le sentier de *Najyah* ou du salut. Cette prétention à être seul en possession de la vérité, est d'ailleurs celle d'un grand nombre, à commencer, naturellement, par les sunnites orthodoxes. L'histoire des sectes musulmanes est encore plus riche en haines, en amères rancunes, en sanglants conflits que celle, si triste, des sectes chrétiennes.

Origine historique du grand schisme. — Mahomet était mort sans désigner de successeur. Les artifices d'Aïcha, l'hostilité des Coréichites envers Ali, devenu chef de la maison des Hachémites par la mort du Prophète, le désintéressement d'Omar qui s'effaça devant Abou Bekr, firent choisir comme calife le beau-père de Mahomet. Ali et les Hachémites refusèrent pendant six mois de le reconnaître. Au bout de deux ans (634), Abou Bekr mourait en transmettant sa charge à Omar, tandis

(1) HUGHES, *Dictionary of Islam*, p. 569.

qu'Ali, frustré une seconde fois, se retirait dans la solitude et la prière. Assassiné en 644, le deuxième calife avait eu le temps avant d'expirer, de nommer six électeurs, parmi lesquels Ali, qui appelèrent Othman à la dignité suprême. Ali aurait pu l'emporter « s'il avait daigné promettre de se conformer d'une manière rigoureuse non seulement au Coran et à la Tradition, mais aux résolutions des deux anciens » (1) ses prédécesseurs. Othman, vieux et faible, ne sut ni faire taire les factions, ni refuser d'injustes faveurs aux hommes de son clan ; une troupe de meurtriers, conduite par le frère d'Aïcha, mit fin aux jours du calife. Ali parvint enfin au pouvoir suprême, mais il eut très vite à défendre son autorité contre Moaviya qui s'était proclamé calife en Syrie. Le chef des croyants mécontenta une partie de ses fidèles en acceptant un compromis avec son compétiteur (2) ; ceux-ci se séparèrent de lui et fondèrent le parti des *Kaouaridjites* ou *Etrangers* qui pendant environ un siècle eut ses propres califes et dont il subsiste encore quelques restes à Zanzibar, en Syrie et dans l'Afrique du Nord. Disons pour n'y plus revenir que les Kaouaridjites (3) se subdivisèrent en de nombreuses sectes dont l'une prétend que « Dieu est indifférent aux actions des hommes comme s'il

(1) GIBBON, *Chute et Décadence de l'empire romain*.

(2) Dans une bataille qui tournait favorablement pour Ali, une partie des troupes de Moaviya s'avança, portant à bout de lance des exemplaires du coran. De peur de commettre un sacrilège, Ali rompit le combat et reprit avec son rival les tractations interrompues par les opérations guerrières.

(3) Ou Kharidjites, ou Kharégites.

dormait » ; une autre, qu'il n'y a pas de punition pour les péchés ; une troisième admet la transmigration des âmes ; une autre encore impose au fidèle un bain complet avant la prière rituelle (cinq fois par jour) ! La plus importante de ces sectes, les *Ibadites* ou *Abadites*, s'est maintenue jusqu'à nos jours. Les Kaouaridjites rejettent l'idjma pour s'en tenir strictement au Coran et à la sunna (1) ; au point de vue éthique, ce sont des puritains ; au point de vue dogmatique, ils tendent au rationalisme et s'apparentent sur certains points aux motazélites dont il va être question.

Après la mort d'Ali (2), son successeur Moaviya rendit le califat héréditaire et fut le chef de la dynastie des Omiades qui se maintint au pouvoir jusqu'en 750 où elle fut renversée par Abou'l Abbas, qui fondait ses prétentions sur sa parenté avec le Prophète : c'était l'arrière-petit-fils d'un oncle de Mahomet. Mais l'avènement d'une dynastie légitimiste ne rallia pas les Alides, qui furent encore plus durement persécutés par les Abassides que par leurs prédécesseurs. L'islam restait divisé en deux factions irréductibles, trois si l'on compte les Kaouaridjites. Qu'est-ce au juste qui les différencie ?

Les Sunnites. — Ce sont, leur nom l'indique, des traditionnalistes. Ils reconnaissent comme autorités en matière de foi et de loi religieuse et civile, le

(1) On appelle *sunna* ou *sonna*, voie pratiquée, coutume, l'ensemble des hadits et des directions qu'ils donnent.

(2) Sur les tribulations d'Ali et de ses fils, voir Appendice C.

Coran, la sunna et l'idjma (1). Ils sont ennemis de toute innovation, opposés à tout compromis, surtout au sujet de la prédestination et font, de leur saint livre et de la Tradition, le lit de Procuste de l'esprit humain ; ils sont encore aujourd'hui esclaves d'une scolastique moyenâgeuse, et certains de leurs docteurs échafaudèrent des systèmes si pleins de contradictions et si peu satisfaisants pour l'esprit que Sprenger a pu dire : « Ce n'est ni de la subtilité, ni de l'audace de son maître que s'étonnait l'étudiant musulman, mais de la sagesse de Dieu qui permettait des interprétations si mystérieuses. La théologie avait fait de tels progrès qu'on en était venu à considérer le bon sens comme un attribut purement humain, le contraire caractérisant la Divinité ! »

Les sunnites reconnaissent quatre écoles qu'on appelle aussi *les quatre rites orthodoxes*. Ils ne diffèrent pas sur l'essentiel (l'imam et le din), mais ce sont sur l'accessoire des disputes sans fin : ainsi il s'agit de savoir s'il faut commencer les ablutions par les coudes ou par les poignets, si un chat peut entrer dans une mosquée sans la souiller, etc.

Le premier des quatre docteurs orthodoxes est *Abou Hanifa*, né à Coufa en 699 ; tisserand de son métier, il fut emprisonné et empoisonné par le calife Al Mansour en 767, à cause de ses sympathies

(1) Nous avons dit (ch. V) qu'on appelle idjma (assentiment) les décisions et les sentences des quatre premiers califes ratifiées par la communauté des Croyants. A l'idjma est venue encore s'ajouter la qiya, également reconnue par les sunnites comme source de la connaissance religieuse et juridique.

pour la maison d'Ali. La doctrine hanifite est de toutes la moins asservie au texte sacré, dont elle permet une interprétation assez élastique et libérale.

Cependant, fait remarquer M. Martin Hartmann (1), c'est le principe d'autorité qui est à la base du système hanifite : Abou Hanifa interprète les textes selon son « opinion » (*ra'j*), en tenant compte, il est vrai, et du principe d'analogie (*qiyas*) et de la coutume locale (*istihsan*).

Ibn Malek, né et mort à Médine (713-795) où il remplissait les fonctions de juge, se distingue du précédent, dont il était l'élève, par la rigidité de sa doctrine. C'est un théopneuste des plus stricts. Le premier, il tenta d'écrire un code, et il était bien placé pour le faire : nulle part on ne pouvait trouver autant et d'aussi certaines traditions que dans la ville où le Prophète avait exercé ses fonctions de chef politique et où ses compagnons après lui avaient formé le conseil auquel les califes recouraient pour faire confirmer leurs décisions. Malek insiste sur le principe de l'assentiment de la communauté, ce *consensus omnium* (*idjma*), et son système semble au premier abord plus démocratique que celui d'Abou Hanifa ; toutefois l'application intégrale en est impossible, vu l'extension du monde musulman. Et s'il faut des mandataires, remarque M. Hartmann, le tyran peut les choisir à sa guise.

As Chafi ou *Es Chaféi* naquit à Gaza en 767 et mourut en Egypte en 821. Moins rigoriste que son

(1) *Der Islam*, p. 79, Rud. Haupt, Leipzig 1909.

maître Malek, il s'efforça de trouver un moyen terme entre ses deux prédécesseurs. Il maintient le principe de l'assentiment, dont il va jusqu'à faire « l'expression de la volonté de Dieu, même en l'absence d'un texte (Coran ou hadit), qu'on suppose alors perdu » (1). Cependant, le Coran et la Tradition restent l'autorité suprême, et s'il y a même apparence de contradiction entre ces deux sources et la décision de la communauté, cette dernière perd toute valeur. Quelle arme entre les mains d'un souverain bien servi ! D'autre part Chaféi fait une place à l'« opinion », mais celle-ci doit se former selon des règles précises. Il est « le véritable créateur de la science dite des *ousoul*, science qui a pour objet de fixer les règles à l'aide desquelles on déduit du Coran et de la sonna les théories générales de droit musulman. En réalité, il ne fit cependant que systématiser et coordonner d'une façon en quelque sorte inconsciente un procédé mis en usage avant lui » (2). Remarquons en terminant qu'As Chafi attribue à la Tradition une importance plus grande que ses devanciers, la mettant de pair avec le Coran.

Ibn Hanbal, né et mort à Bagdad (780-855), est ennemi de toute innovation et donne des textes une interprétation toute mécanique et littérale, d'un anthropomorphisme accentué ; il soutient que le Coran est incréé. L'école hanbalite eut peu de succès.

Les quatre Pères de l'orthodoxie ont eu d'innombrables disciples, dont la devise semble avoir été

(1) *Ibid.*, p. 81.

(2) O. HOUDAS. *L'islamisme*, p. 179. Paris, Leroux, 1908.

scribendum est, et qui nous ont laissé une véritable montagne d'écrits théologiques et juridiques.

D'une façon générale, on peut dire que l'Asie centrale, l'Inde septentrionale et les Turcs appartiennent au rite hanefite ; la Basse-Egypte, l'Inde méridionale, et l'Archipel malais, au rite chaféite ; la Haute-Egypte et l'Afrique du Nord au rite malékite ; tandis que les Hanbalites ne sont représentés que dans le centre et l'est de l'Arabie. Nous rappelons que chacune des quatre sectes orthodoxes a sa place marquée autour de la Caaba.

Autres sectes. — La spéculation sur les attributs d'Allah et la discussion sur la prédestination ont donné naissance à un grand nombre d'hérésies qui se sont incorporées dans diverses sectes, dont nous citerons quelques-unes (1) :

Les *Qadirites* ou *Qadarites* sont les partisans du libre arbitre (fin du VII^e siècle) ; ils protestent, au nom de la conscience, contre la doctrine fataliste dont les *Djabrites* ou *Djabariytes* sont les défenseurs. Ces derniers, ou du moins l'une de leurs douze subdivisions, vont jusqu'à dire que « Dieu étant l'auteur de toute chose et toute chose venant de lui, l'homme ne saurait être tenu responsable du bien ni du mal ».

(1) Il faut s'accorder sur la signification du mot secte. Si l'on entend par là une doctrine donnant lieu « à la formation d'Eglises dissidentes », comme le veut M. Goldziher (*Le Dogme et la Loi de l'Islam*, p. 157), il va sans dire que le motazélisme, par exemple, n'est pas une secte, pas plus qu'au sein du protestantisme contemporain le fidéisme de M. Ménégoz. Mais on peut admettre avec le dictionnaire que la secte est un « ensemble de personnes professant une doctrine particulière, religieuse, philosophique, etc. »

Les *Mu'tazilites*, ou *Motazélites*, sont parfois appelés les protestants de l'islam. Ce sont les sectateurs de Wasil ibn Ata, le premier grand scolastique musulman (116 de l'hégire). Ils revendiquent les droits de la raison comme instrument de la connaissance religieuse ; ils repoussent la prédestination comme incompatible avec la justice divine, reconnaissant ainsi l'existence d'une loi morale qui oblige Dieu lui-même. Ils rejettent comme contraire à l'idée de l'unité divine la doctrine de l'éternité du Coran. Pour la même raison, ils refusent de reconnaître à Dieu des attributs distincts de son essence. Enfin, ils opposent aux anthropomorphistes une interprétation spiritualiste du texte sacré. Les idées des motazélites ont été en partie reprises par le néo-islam contemporain (1).

Les *Sifatites* se font des attributs d'Allah une représentation toute littérale et matérielle. « Quelques-uns ont été jusqu'à attribuer à Dieu toutes les parties du corps humain à l'exception de la barbe et des autres attributs de la virilité. » (2).

Avec les *Acharites*, disciples d'Abou Hassan al Achari, l'orthodoxie triomphe grâce à quelques compromis et quelques formules de conciliation qui ne sauvaient pas grand'chose, Achari se déclarant

(1) Cependant, et malgré l'apparence, il faut, selon M. Goldziher (*op. cit.*, p. 96) refuser aux motazélistes l'épithète de libéraux ; leur dogmatisme est aussi étroit que celui de leurs adversaires et leur intolérance n'a reculé devant aucun crime lorsque la faveur du prince leur assurait le pouvoir. Pour Renan, au contraire, la défaite du motazélisme explique en bonne partie la décadence de la civilisation arabe (*Averroès et l'Averroïsme*).

(2) T. J. DE BOER, *Philosophy of Islam*.

nettement hanbalite. Des hérétiques essaieront encore d'incorporer à l'islam une philosophie et une métaphysique inspirées par Aristote, et le grand docteur orthodoxe, Ghazali, ne parviendra pas même à réduire au silence ces voix dissidentes en publiant son célèbre ouvrage : « La destruction des Philosophes. » Averroès maintiendra avec énergie, au XII^e siècle, le droit du philosophe à étudier les faits et à interpréter la religion, bien plus, à en donner la seule interprétation véritable (1).

Voyons maintenant l'autre grande faction de l'islam. Les **Chiites** forment une véritable Eglise dissidente et schismatique. Ce sont, nous l'avons dit, les partisans (*chi'a*) d'Ali, qui est, selon eux, le seul successeur légitime du Prophète. Aussi nourrissent-ils contre les trois premiers califes une haine si féroce qu'à la fête de Ghadir (2), ils font d'Abou Bekr, d'Omar et d'Othman des images de pâte qu'ils déchirent à coups de couteau afin de sucer le miel dont elles sont fourrées et qui symbolise le sang des usurpateurs ! Les dix premiers jours du mois de moharram (le premier de l'année musulmane) sont consacrés à la commémoration des souffrances des Alides, le dixième jour étant l'anniversaire présumé de la tragédie de Kerbela (3) ; des pièces de théâtre qu'on peut comparer à nos mystères, mettent en scène les martyrs

(1) Ernest RENAN, *Averroès et l'Averroïsme*, 3^e édit. Paris, 1886 ; p. 167-169.

(2) Ghadir est l'endroit où, selon la tradition chiïte, Mahomet aurait désigné Ali comme son successeur.

(3) Voir appendice C.

chiites et leurs oppresseurs (1), et pendant les cérémonies du moharram, les fanatiques font couler leur sang en souvenir de celui que Hossein a censément versé pour eux.

La doctrine caractéristique des Chiites est celle de l'imamat. Suivant cette croyance, « la lumière de Mahomet » (2) a été transmise à Ali et à ses successeurs, les Imams infallibles et impeccables, véritables vicaires de Dieu. Pour être musulman, il faut croire non seulement en Dieu et au Prophète, mais à Ali et aux Imams. Et tandis que le calife est le représentant d'un pouvoir qui lui a été humainement conféré, l'Imam est, de par sa nature, de par la lumière qui réside en lui, le chef et le guide de l'islam. C'est ce que les sunnites refusent d'admettre, et, bien qu'ils révèrent certains imams, ils ne croient pas en eux, au sens chiite.

La liste et le nombre des Imams varie selon les sectes ; pour les orthodoxes, il y en a douze (3) dont

(1) Gobineau donne la traduction d'un de ces mystères dans son ouvrage sur *Les Religions et les Philosophies de l'Asie Centrale* (Paris, Leroux, 3^e éd. 1900). Chodzko en a également publiés quelques-uns. (Voir l'étude de Renan sur « Les Téaziés de la Perse » dans les *Nouvelles études d'Histoire religieuse*. Paris, Calmann Lévy). Voir encore Montét, « Le Théâtre en Perse » dans les *Études orientales et religieuses*.

(2) Il s'agit d'une substance lumineuse, d'essence divine, qui depuis Adam se transmet à l'élu de chaque époque ; elle échut enfin moitié à Abdallah, père de Mahomet, moitié à Abou Talib, père d'Ali.

(3) Voici la liste donnée par Sédillot (*Histoire générale des Arabes*, T. I, Notes et éclaircissements, p. 440. 2^e éd. Paris, 1887) : 1 Ali. 2 Hassan, fils d'Ali. 3 Hossein, frère puiné de Hassan. 4 Ali Zéinalabedin. 5 Mohammed Baker, fils de Zéinalabedin. 6 Djafar Sadik, fils de Mohammed Ba-

le dernier, Abou el Kasim, est censé vivant, bien que caché à tous les yeux ; c'est le *mahdi*, le guide attendu (1) « qui remplira la terre de justice, même si elle est couverte par la tyrannie. » Si cette espérance a toujours animé et vivifié le fanatisme et la foi des musulmans chiites, si elle est apparentée en quelque mesure aux messianismes juif et chrétien, elle est loin d'avoir la profondeur morale de ce dernier. L'éthique chiite admet en effet un principe qui est la négation même de la morale : la doctrine du *ketman* permet au croyant la dissimulation et le mensonge, bien plus, elle lui en fait un devoir, afin que la foi ne soit exposée ni à la raillerie, ni à la controverse, ni à la persécution. D'autre part, il s'est développé au sein du chiisme une mystique pour laquelle toute loi n'est qu'une simple restriction imposée par le Tout-Puissant et que le Mahdi lèvera : alors viendra l'âge d'or, alors règnera la liberté la plus complète. « Ainsi le sens moral s'atrophie à un degré tel qu'on ne saurait le croire à moins d'être en contact constant avec le peuple » (2). « Chez les Chiïtes les extrêmes se touchent. Il n'est pas de musulmans qui s'accommodent plus facilement que les Persans de

ker. 7 Moussa-al-Khadem, fils de Djafar. 8 Ali Rhida, fils de Mousa. 9 Abou Djafar Mohammed, fils d'Ali Rhida. 10 Ali Askeri, fils d'Abou Djafar. 11 Hassan Askeri, fils d'Ali Askeri. 12 Mohammed, surnommé Mahadi ou le directeur, dont on attend la réapparition.

(1) Et si bien attendu que, selon Gibbon, « il y a dans l'écurie royale d'Ispahan deux chevaux toujours sellés, l'un pour le Mahadi, et l'autre pour son lieutenant Jésus, fils de Marie ». Op. cit., vol. 10, chap. I, p. 153, note 2.

(2) E. SELL, *The Faith of Islam*.

l'athéisme superficiel des Européens ; il n'en est point de plus dévots, ainsi que peut en témoigner quiconque a vu jouer le mystère de Hassan et Hossein. L'ascétisme le plus farouche côtoie la licence la plus grossière. Dans aucune secte, le devoir du pèlerinage n'est plus religieusement observé, le rituel des ablutions plus strict. Mais les mêmes pèlerins qui se rendent à pied à la Mecque ne se font aucun scrupule d'y boire du vin, et la moralité persane est partout un sujet de risée » (1).

Abstraction faite de la croyance aux Imams, les doctrines et les pratiques religieuses des chiïtes ne diffèrent pas essentiellement de celles des sunnites. Les chiïtes ne sont pas ennemis de la tradition ; au contraire, ils estiment posséder la seule qui soit vraie ; leur sunna ne remonte pas aux Compagnons de Mahomet, mais à Ali et aux Imams, seuls qualifiés pour révéler la volonté de Dieu et du Prophète. Tout ce qui, dans la tradition orthodoxe, est confirmé par Ali et les Imams, est digne de foi. C'est un système d'autorité, s'il en fut. Les chiïtes ont encore aujourd'hui des *modjtahids*, ces docteurs inspirés qui donnent de la loi une interprétation infailible et qui peuvent devenir chefs d'école.

La législation et la jurisprudence sont à peu près celles des sunnites. Cependant le *muta'a* ou mariage temporaire est légal chez les sectateurs d'Ali.

Dés dynasties chiïtes ont régné au Maghreb (Idrisites) et dans l'Afrique du Nord (Fatimides). Le chiïsme a été établi comme religion d'Etat en

(1) WILFRED S. BLUNT, *Future of Islam*. Cité par HUGHES, *Dictionary of Islam*, p. 579.

Perse au commencement du xvi^e siècle. Aujourd'hui, on ne compte guère plus de douze millions de chiites dont la plupart se trouvent en Perse, un certain nombre aux Indes et en Mésopotamie, quelques-uns en Syrie et dans l'Afghanistan.

Parmi les trente-deux sectes chiites, les trois plus importantes sont : les *Imamites*, ou *Duodécimains*, qui révèrent les douze imams ; les *Zaïdites*, sectateurs de l'Imam Zaïd, les plus modérés et les moins intolérants d'entre les chiites ; les *Ismâïlites*, sectateurs d'Ismaïl ; ils ont adopté beaucoup d'idées néo-platoniciennes et gnostiques et doivent leur importance historique à l'appui qu'ils prêtèrent aux Fatimides. Citons encore les *Ghadites*, qui ont pour les imams une vénération extraordinaire, confinant à l'adoration. On groupe sous le nom d'*Ali-Ilahi* les sectes qui considèrent Ali comme un Dieu, ce qui, du point de vue musulman, est une abomination. Le « Prophète voilé du Khorassan » (Lallah Rook), Babek, le Vieux de la Montagne, les Assassins et les Carmathes se rattachent tous aux chiites.

II. — Les Mouvements de réaction

Sans doute la naissance des schismes et des sectes est-elle moins une cause qu'un témoignage de faiblesse. Lorsqu'une religion cesse de répondre aux besoins qu'elle avait prétendu satisfaire, c'est ou bien qu'elle en était incapable, ou bien qu'elle a dégénéré, ou bien que les besoins ont changé. Mais le jour où une religion se reconnaît inadéquate, elle cesserait d'être. Ses défenseurs maintiendront

donc sa valeur, et de trois manières : soit en interprétant les dogmes et les rites de façon à retrouver sous la lettre qui tue l'esprit qui vivifie ; soit en s'efforçant de remonter à la source même de la pure doctrine, en rejetant l'apport des siècles et les mille courants de la tradition ; soit enfin en introduisant subrepticement dans l'édifice doctrinal les éléments qui lui font défaut, par des emprunts plus ou moins déguisés à d'autres systèmes. Ces divers modes, le premier et le dernier surtout, peuvent se combiner.

Il y eut, au cours des siècles, contre l'islam traditionnel, des révoltes plus ou moins conscientes. La *tendance spiritualiste* est représentée par le mysticisme des soufis et s'incorpore, au sein de l'orthodoxie dans la grande personnalité d'Al Ghazali. La tendance puritaine a produit la réforme ouahabite du xviii^e siècle. Quant à la dernière tendance, celle des modernes rénovateurs de l'islam, elle a donné naissance à un *synchrétisme* où prédomine tantôt l'élément religieux, comme dans le babisme et le béhaïsme, tantôt l'élément éthique voire politique, comme dans le néo-islamisme ou le panislamisme.

A. **Tendance spiritualiste** : *Le mysticisme des Soufis.* — La protestation contre une orthodoxie stérile et contre un formalisme desséchant se fit jour de très bonne heure chez les mystiques, ainsi qu'en témoignent d'antiques monuments littéraires. Dans le deuxième siècle de l'hégire, on trouve une femme poète, Rabia, dont le tombeau, à Jérusalem, fut longtemps visité par les pèlerins ; à la fin du même

siècle, les disciples d'Abou Khaïr se distinguèrent par le port d'un vêtement de laine (*souf*), d'où le nom de soufis (1). Mais le grand maître du mysticisme primitif fut Al Djunaïd, au quatrième siècle.

Bien que les mystiques aient toujours prétendu baser leur enseignement sur le Coran et la Tradition, il est indéniable qu'ils se sont appropriés maintes notions et maintes pratiques hétérodoxes. Ils doivent aux néoplatoniciens les doctrines de l'émanation et de l'extase ; au christianisme le vêtement monastique, les litanies (*zikr*), le vœu de silence, et enfin certaines expressions et certaines doctrines où se reconnaît aussi l'influence du gnosticisme : la doctrine du *Logos* s'applique tantôt au Coran, la Parole qui est de toute éternité et par laquelle Allah a créé le monde, tantôt à Mahomet, la lumière de Dieu, qui était avant la création, et qui a manifesté en sa personne les attributs divins. Une tradition des soufis lui fait dire : « Celui qui m'a vu, a vu Allah » (2). Citons aussi la curieuse doctrine de l'Homme Parfait (VIII^e siècle de l'hégire), *Al Insanul Kamil* : « Ce qui est divin tend à s'élever, ce qui est humain, à descendre, et la perfection de la nature humaine doit tenir des deux : en d'autres termes l'Homme Parfait doit être le Dieu-Homme...

(1) On fait aussi dériver ce mot de *safa*, pureté, ou de σοφία, sagesse.

(2) NICHOLSON, *The Mystics of Islam*.

Si tu dis que Dieu est Un, tu as raison,
 Mais si tu dis qu'il est Deux, tu n'as pas tort.
 Si tu dis : non, Il est Trois, tu es dans le vrai
 Car telle est la véritable nature de l'homme ! (1)

Gnostique encore, l'image des soixante-dix mille voiles qui séparent Allah, l'Unique Réalité, du monde de la matière et des sens ; voiles de lumière, voiles de ténèbre sont en nombre égal et l'âme doit les traverser avant sa naissance, dépouillant à chacun des premiers une qualité divine, pour revêtir à chacun des seconds une qualité humaine (2).

Enfin, le bouddhisme a fourni aux soufis l'usage du rosaire, qu'ils ont transmis aux chrétiens, et il y a une parenté certaine entre le *nirvana* bouddhiste et le *fana* musulman. Qu'on en juge :

L'essence de cette région est l'oubli ; c'est la surdité, le mutisme, l'évanouissement.

Un seul soleil efface à tes yeux cent mille ombres.

L'océan universel, s'il s'agite, comment les figures tracées sur les eaux resteront-elles en place ?

Les deux mondes, le présent et l'avenir, sont des images que présente cette mer ; celui qui dit : « Ce n'est rien », est dans une bonne voie.

Quiconque est plongé dans l'océan du cœur a trouvé le repos dans cet anéantissement.

Le cœur, plein de repos dans cet océan, le cœur n'y trouve autre chose que le *ne-pas-être* (3).

Les principales doctrines des soufis peuvent se résumer ainsi :

(1) Cité par SI'AJURD DIN, *The Vital Forces of Christianity and Islam*, p. 186. Humphrey Milford, London, 1915.

(2) GAIRDNER, « The Way of a Mystic », *The Moslem World*, vol. II, p. 171.

(3) FERID EDDIN ATTAR, *Pend Nameh* (notes publiées par S. de Sacy et citées par Victor Hugo, *Les Orientales*).

1. Dieu seul existe ; il est tout en tout.
2. Il est indifférent qu'on se rattache à une religion plutôt qu'à une autre, bien que l'islamisme soit plus avantageux pour la vie présente.
3. Il n'y a pas de distinction entre le bien et le mal, car Dieu est l'auteur de l'un et de l'autre.
4. L'homme ne possède pas de libre arbitre.
5. L'âme demeure dans le corps comme l'oiseau dans une cage ; plus tôt elle est libérée, mieux cela vaut.
6. L'union avec Dieu est le bien suprême.
7. Il est impossible d'atteindre à cette union sans la grâce de Dieu, qui est donnée en réponse à de ferventes prières.
8. Le devoir essentiel ici-bas est de méditer (*zikr*) sur l'unité de Dieu et sur ses attributs (ou noms), et d'avancer ainsi sur le chemin de la vie (*tarika*) (1).

« Le but des soufis, dit Ghazali, est de libérer l'âme du joug tyrannique des passions, de la délivrer de ses inclinations perverses et de ses instincts mauvais afin que, dans le cœur purifié, il ne reste place que pour Dieu ». On en arrive à la négation du moi :

« Quelqu'un frappe à la porte du Bien-Aimé et une voix crie de l'intérieur : Qui est là ? C'est moi, répond l'Amant. Et la voix : Cette maison ne saurait te contenir et me contenir. Et la porte resta fermée. Alors l'Amant s'enfuit dans le désert, il jeûna et pria dans la solitude, puis au bout d'un an, il revint frapper à la porte, et lorsque la voix demanda : Qui est là ? l'Amant répondit : c'est Toi. Alors la porte s'ouvrit ».

C'est l'absorption complète en Dieu :

(1) Pour de plus amples détails voir HUGUES, op. cit.

« Si nous sommes fous, c'est que nous sommes les captifs
 (de Dieu.
 Si nous sommes sages, c'est que nous sommes la prome-
 [nade de Dieu.
 Si nous dormons, c'est que nous sommes ivres de Dieu.
 Si nous sommes éveillés, c'est que nous sommes ses hérauts.
 Si nous pleurons, c'est que nous sommes les nuages de
 [sa colère.
 Si nous rions, c'est que nous sommes les étincelles de
 [son amour. »

Le voyage de l'âme comprend huit étapes : service, amour, abstraction, connaissance, vérité, union, extinction. L'homme parfait, dont nous avons déjà parlé, doit « dire de bonnes paroles, et professer de bons principes, faire de bonnes actions et avoir la connaissance. Il est alors vertueux mais il n'est pas libre. Pour être à la fois vertueux et libre, libéral et parfait, il faut encore le renoncement, la retraite, le contentement et la liberté d'esprit ». Cet homme idéal est le Guide, le Phare, le Miroir du monde, le tout-puissant Elixir, Issa (Jésus), Celui qui ressuscite les morts, Khizar (celui qui découvre l'eau vive) et Salomon (celui qui connaît le langage des oiseaux) ; chose étrange, il n'est jamais appelé Mahomet.

Quant aux formes extérieures de la religion, il est avantageux de les observer, mais si le vulgaire croit à la valeur du rite en soi, il est pour le mystique le symbole d'une vérité cachée, ésotérique :

Les insensés se glorifient des mosquées magnifiques
 Tandis qu'ils oppriment les saints et les hommes de cœur,
 Mais les unes ne sont qu'une forme vide, les autres esprit
 [et vérité,
 La seule mosquée véritable est celle qu'on trouve dans le
 [cœur des saints.
 La mosquée construite dans le cœur des saints
 Est un sanctuaire pour tous, car Dieu y habite.

Ceux qui volent à la recherche de la Caaba, quand ils ont enfin atteint le but de leurs fatigues, Voient une maison de pierre, haute, révéree, au milieu d'une vallée sans culture; Ils y entrent, afin d'y voir Dieu; ils le cherchent longtemps et ne le voient point.

Quand avec tristesse ils ont parcouru la maison, ils entendent une voix au-dessus de leurs têtes :

« O adorateurs d'une maison ! Pourquoi adorer de la pierre et de la boue ? Adorez l'autre maison, celle que cherchent les élus » (1).

« Celle que cherchent les élus ». Mais comment ?

« Un pèlerin de retour à la Mecque s'en vint voir Djunaïd. Celui-ci lui demanda : « En quittant ta demeure, t'éloignais-tu de tout péché ? — Non. — Alors tu n'as pas fait le voyage du pèlerin. As-tu fait de chaque endroit où tu as bivouaqué une station sur le chemin qui mène à Dieu ? — Non. — Alors tu n'as pas parcouru la route, étape par étape. Lorsque tu as revêtu, en dû lieu, la robe du pèlerin, as-tu rejeté avec tes vêtements, les qualités de la nature humaine ? — Non. — Alors tu n'as pas revêtu la robe du pèlerin. En arrivant au sommet du mont Arafat, es-tu resté un moment à contempler Dieu ? — Non. — Alors tu n'as pas été sur le mont Arafat. En allant à Muzdalifa pour remplir le désir de ton cœur, as-tu renoncé à toute concupiscence ? — Non. — Alors tu n'as pas été à Muzdalifa. En faisant le tour de la Caaba, as-tu contemplé la beauté immatérielle de Dieu dans la demeure de la purification ? — Non. — Alors tu n'as pas

(1) DJALLAL EDDIN ROUMI (1203-1272), poète persan, auteur du *Masnavi*, recueil de méditations spirituelles auquel sont empruntées nos citations.

« fait la sainte procession. En courant de Safa à
 « Maroua, as-tu atteint la pureté et la vertu (1) ?
 « — Non. — Alors tu n'as pas fait la course.
 « Lorsque tu es arrivé à Mina, tous tes désirs (2)
 « se sont-ils éteints ? — Non. — Alors tu
 « n'as pas été à Mina. En t'approchant de l'autel
 « pour offrir le sacrifice, as-tu sacrifié les objets
 « de ta convoitise charnelle ? — Non. — Alors tu
 « n'as pas accompli le sacrifice. En jetant les cail-
 « loux, t'es-tu débarrassé de toutes tes pensées
 « sensuelles ? — Non. — Alors tu n'as pas jeté
 « les cailloux et tu reviens sans avoir fait le pé-
 « lerinage » (3).

Pendant, le mysticisme ne sut pas toujours éviter deux écueils, l'un philosophique et l'autre moral. A mesure qu'il prit un caractère plutôt spéculatif qu'ascétique, le soufisme dévia vers le panthéisme. Qu'on en juge par cet autre extrait du Masnavi ; c'est la divinité qui parle :

Je suis l'Évangile, le Psautier, le Coran ;
 Je suis Uzza et Lot, Bel et le Dragon.
 Le monde est divisé en soixante et treize sectes,
 Cependant il n'y a qu'un Dieu ; je suis le fidèle qui croit
 [en Lui.
 Le mensonge et la vérité, le bien et le mal, le dur et le ten-
 La connaissance, la solitude, la vertu, la foi, [dre,
 Le sol profond de l'enfer, le plus insupportable supplice
 Le très-haut Paradis, [de flamme,
 La terre et ce qu'elle renferme,
 Anges et démons, Esprit, homme, — Je suis tout cela.
 A quoi tendent ces discours, ô dis-le, Chems Tabrizi ?
 Quel est le but de l'intelligence ? — Ceci : Je suis L'Âme
 [du Monde.

(1) Jeu de mots sur *safa*, pureté, et *muuouat*, vertu.

(2) Autre jeu de mots : *muna*, désir, vœu.

(3) Cité par ZWEMER, *A Moslem seeker after God*, p. 127.
 Fleming H. Revell, New-York, 1920.

Quant au danger moral du mysticisme, c'est une hypocrisie plus ou moins grossière, bien mise en évidence par Ghazali : « Beaucoup d'entre eux (des soufis) prétendent être arrivés à l'unité complète avec Dieu ; pour eux, le voile a été soulevé, et non seulement ils ont vu le Très Haut, mais ils se sont entretenus avec Lui, en sorte qu'ils disent : Ainsi et ainsi parle le Très Haut... Ils se justifient en citant Abou Yezid Bistami qui s'écriait : Gloire à moi ! au lieu de : Gloire à Dieu. » Les soufis croient faussement « purger l'âme de ses passions par des extases et des transports » ; certains en imposent au peuple par leurs éjaculations bizarres et leurs formules « vides de tout sens » (1). Quoi d'étonnant si certains mystiques se considèrent comme affranchis de toute loi, aussi bien de la loi morale que de la loi cérémonielle ?

Les *confréries religieuses* dont nous avons déjà parlé, ont avec le soufisme des rapports étroits. Par l'accomplissement de certains exercices, par la répétition de formules d'oraison (*zikr*) différant d'un ordre à l'autre, ces associations fournissent au derviche un sûr moyen d'atteindre à l'extase et au salut.

Mais si l'on veut rendre pleine justice au spiritualisme musulman, il faut l'étudier chez son représentant le plus autorisé :

Al Ghazali naquit et mourut à Tus dans le Kho-rassan (1058-1111). Persan d'origine, cosmopolite par ses voyages et son éducation, il possédait une

(1) *Ibid.*, p. 228.

culture encyclopédique et cette inquiétude des choses divines qui caractérise le génie religieux. Remarqué de ses maîtres et de ses condisciples, il parvint jeune encore à la notoriété : les étudiants se pressaient à ses cours et les foules à ses sermons, tandis que ses écrits répandaient au loin sa renommée, et qu'on venait de partout chercher ses *fetouas*. À l'âge de trente-huit ans, il devint la proie d'un mal étrange : harassé, il ne trouvait de repos nulle part ; son éloquence avait fui, ses forces l'avaient abandonné. Les médecins ne se méprirent pas sur l'origine psychique de ces troubles : Ghazali passait par une crise de doute où il voyait sombrer les évidences les plus élémentaires. Où était la vérité, si même il y en avait une ? « Peut-être la vie présente n'est-elle qu'un rêve, peut-être, une fois morts, verrons-nous toute chose comme le contraire de ce qu'elle nous paraît ici-bas » (1). Ni la philosophie, ni la science ne répondaient à ces troublantes questions. Une seule voie s'offrait encore, celle des mystiques, la recherche directe de Dieu par « la dévotion et la conquête de soi, par le détachement et le renoncement à ce monde de mensonge, par la poursuite des choses éternelles et la méditation des choses divines » (1). Alors le maître quitta honneurs, famille, richesses, et mena dès lors une vie austère et longtemps errante. Et ce fut, étape par étape, l'ascension de l'âme vers son Dieu, jusqu'à l'heure où retentit l'appel suprême : un jour, après avoir fait l'ablu-

(1) *Confessions*. Cité par ZWEMER, *A Moslem seeker after God*, p. 95 et p. 101.

tion et la prière de l'aube, Ghazali, sentant venir la mort, demanda son suaire, le baisa, s'en couvrit les yeux et se coucha pour mourir, les pieds dans la direction de la Mecque.

Al Ghasali a laissé, en arabe et en persan, une œuvre immense : théologie, philosophie, droit, morale, pédagogie, et des Confessions (1) qui ne sont pas indignes de voisiner avec celles de Saint-Augustin. Écoutons le grand docteur musulman parler de l'expérience ineffable qui anéantit le doute et remplit l'âme d'une évidence « qui ne découle pas de sources accessibles à l'effort humain. » :

« Le Compagnon qui ne déserte jamais ton foyer et qui ne t'abandonne jamais quand tu en sors, Celui qui est là, que tu veilles ou que tu dormes, que tu vives ou que tu meures, saches qu'Il est ton Seigneur et ton Maître, ton Créateur et ton Préservateur. Et chaque fois que tu te souviens de Lui, Il est à ton côté, car Dieu Lui-même a dit : Je suis l'intime de ceux qui gardent mon souvenir. Et lorsque ton cœur est contrit et chagrin d'avoir négligé la religion, Il est ton Compagnon qui se tient tout près de toi, car Il a dit : Je suis avec ceux qui ont le cœur brisé pour l'amour de moi. Et si tu le connaissais comme il faut, tu le prendrais pour Compagnon et tu abandonnerais tous les hommes pour l'amour de Lui » (2).

(1) Traduites en anglais sous ce titre par M. CLAUD FIELD (Londres, 1909) et en français sous le titre qu'elles portent en arabe : *Le Préservatif de l'erreur*, par BARBIER DE MEYNARD (*Journal Asiatique*, vol. IX, 1877).

(2) *Al Badajet* (Manuel élémentaire de religion). Cité par ZWEMER, *A Moslem Seeker after God*, p. 248.

Mais Ghazali est bien trop intelligent et trop perspicace pour se perdre dans les exagérations de certains soufis. Et c'est son grand mérite. Ainsi, d'une part il ramena la spéculation philosophique à ses justes limites, de l'autre, il donna droit de cité au mysticisme dans l'islam orthodoxe. En effet, Ghazali ne s'aventure pas en dehors du solide terrain de la religion révélée, les six articles de foi, les cinq devoirs rituels. Sans doute, lui aussi interprète et spiritualise :

Il ne suffit pas de croire le Coran et de le lire, il faut pratiquer ses enseignements ; « la langue, l'esprit et le cœur doivent s'associer ; c'est à la langue de prononcer clairement et de psalmodier les paroles du Livre, à l'esprit d'en saisir le sens, au cœur de le rendre vivant. Ainsi la bouche est le chanteur, l'esprit l'interprète, le cœur le prédicateur et le censeur » (1). La vraie prière consiste à se faire doux et humble... Pour faire face à la *qibla*, « il faut regarder dans une seule direction, celle de la maison de Dieu ; ne faut-il pas, de même, en priant, détourner le cœur de tout autre objet que Dieu, le Très Haut ?... Lorsque tu te lèves pour prier, songes au jour où tu te tiendras devant le trône de Dieu pour être jugé. Purge-toi de toute hypocrisie. Ne soies pas de ceux qui disent adorer Dieu et qui cherchent en même temps la louange des hommes... Fuis le diable, car c'est un lion dévorant » (2).

Si Ghazali insiste sur la nécessité de fuir le mal,

(1) *A Moslem Seeker after God*, p. 243.

(2) *Ibid.*, p. 241.

c'est qu'il en connaît la puissance. Pour lui, tous ont péché, « car même si quelqu'un est pur de tout péché extérieur et charnel, il ne l'est pas de ceux du cœur ; même s'il est délivré de ses passions, il ne l'est pas des insinuations de Satan, ni du risque d'oublier Dieu ». La repentance est nécessaire, car « le péché dont on ne se repent pas pénètre l'âme de plus en plus profondément, jusqu'à ce qu'il ait effacé l'image divine du miroir de l'âme humaine » (1). On touche ici comme du doigt la parenté de Ghazali avec saint Paul, en même temps que l'irréductible antinomie de leurs systèmes : ce qui purifie, c'est pour l'un « le flot des larmes et l'action de la repentance sur le cœur souillé » ; pour l'autre, un acte de la grâce, un don de Dieu.

Pendant le double caractère de sensualité et de compromission qui stigmatise la morale musulmane, se retrouve dans l'œuvre de Ghazali. Pour lui, nous l'avons vu, la femme est une esclave ; ce qu'il dit du mariage, du divorce, de la polygamie, de l'esclavage, est souvent intraduisible ; non seulement il excuse les vices contre nature, mais il fait de leur pratique un devoir dans certains cas. Le mensonge n'est pas un mal en soi, mais seulement, et éventuellement, par ses conséquences, en sorte qu'il est, suivant les cas, indifférent, obligatoire ou défendu.

Si nous avons parlé quelque peu longuement de Ghazali, c'est que son exemple illustre mieux qu'aucun autre ce que Macdonald appelle le paradoxe

(1) *Ibid.*, pp. 246, 247.

de l'islam (1) : d'un côté une expérience religieuse sincère et profonde (chez Mahomet comme chez son disciple), et de l'autre une philosophie qui est la négation de cette expérience parce qu'elle proclame la transcendance absolue d'Allah. « Il ne ressemble à rien et rien ne lui ressemble », dit Ghazali dans son exposé de la doctrine de Dieu ; et ailleurs « il est dangereux de s'appesantir sur la parole du Prophète : « En vérité, Dieu a créé l'homme à sa ressemblance », puisque même des hommes intelligents en ont déduit la possibilité d'une incarnation et d'une union avec Dieu ».

Cette grande et solitaire figure est unique dans l'histoire de l'islam. Ghazali n'a jamais été complètement compris, ni suivi jusqu'au bout par les siens, voire par la minorité qui seule pouvait s'approprier un enseignement aussi ésotérique. Rien n'est plus éloigné par exemple, des idées orthodoxes modernes que le tableau de Mahomet pécheur et repentant (2) donné par Ghazali dans un ouvrage qui fut d'ailleurs condamné, à son apparition, par les théologiens andalous.

B. Réforme puritaine : Le Ouahabisme. — A défaut de la réforme spiritualiste que le génie même de Ghazali ne parvint pas à faire triompher, la tentative d'infuser à l'islam une vie nouvelle par le retour aux vieilles traditions avait-elle quelque chance d'aboutir ? Un réformateur ardent et passionné le crut. C'était au dix-huitième siècle. Le moment

(1) *The vital forces of Christianity and Islam*, Seventh Study, p. 223. Humphrey Milford, 1915.

(2) Voir Appendice D.

était bien choisi pour tenter de ressusciter l'âge d'or. Entre le siècle de Ghazali et celui d'Abd oul Ouahab, d'innombrables hérésies avaient vu le jour, engendrées par les folles spéculations des théologiens ; le mysticisme recouvrait souvent tout autre chose que la fidélité aux enseignements du Coran ; les germes d'idolâtrie que Mahomet n'avait pas extirpés avaient porté leur fruit ; le culte des saints et celui des reliques fleurissaient sur le sol de la vieille Arabie ; mille superstitions étaient nées ou s'étaient maintenues ; l'antique simplicité des mœurs avait fait place au luxe et à la vanité, sans exclure d'ailleurs la sensualité la plus grossière. Sous le califat ottoman, la décadence s'était généralisée ; l'éclat du Croissant pâlisait : si l'on excepte quelques progrès en Chine et en Tartarie, l'islam ne fit aucune conquête pendant le dix-huitième siècle.

Mohammed bin Abd oul Ouahab naquit à Ayinah dans le Nedjed en 1691. Elevé dans le rite hanbalite, le plus strict de tous, il termina ses études dans les écoles de la Mecque, de Bassorah et de Bagdad. Il fit le pèlerinage sacré et visita Médine, et ses voyages lui fournirent mille occasions de constater le relâchement de la foi et des mœurs ; nulle part il ne rencontra la piété qu'il rêvait. Il se mit alors à prêcher et enseigner une nouvelle doctrine, ou plutôt un retour à l'islam primitif, affirmant le droit pour chacun d'interpréter le Coran sans passer par l'intermédiaire des commentateurs orthodoxes et rejetant tous les éléments introduits dans la croyance ou le culte après la mort de

Mahomet. Les ouahabites n'acceptent donc ni l'idjma ni la qiyas, mais seulement la Tradition ; ils récussent l'autorité des quatre premiers califes et vont, dit-on, jusqu'à accuser Othman d'avoir supprimé certains passages du Coran lorsqu'il en établit le texte (1). Leur rigide monothéisme n'admet aucun tempéramment, et leur doctrine de Dieu se distingue par un anthropomorphisme accentué, si bien qu'elle est souvent taxée d'hérésie (*kufir*). Pour Abd ul Ouahab et ses sectateurs, Mahomet n'a pas le caractère sacré et quasi divin dont l'a revêtu une tradition plusieurs fois centenaire ; il n'est pas intercesseur, bien qu'il le doive être au jour du jugement. ; par conséquent, les ouahabites ne lui adressent pas de prières et ne font pas le pèlerinage de Médine, pas plus qu'ils ne rendent de culte aux saints. Ils ne fêtent pas l'anniversaire du Prophète et ne célèbrent, outre les fêtes instituées par Mahomet, que celle de la création d'Adam et Eve (*Achura*) et celle qui commémore la nuit où le Coran fut envoyé sur la terre (*Laïlat Mubarakat*). Ils répudient tout ce qui n'était pas en usage au temps de Mahomet, minarets ou pierres tombales par exemple ; ils n'emploient pas le rosaire, mais comptent leurs prières avec le pouce sur les jointures de la main. La réforme puritaine s'étend aussi à la nourriture et le vêtement ; c'est la proscription du tabac et des stupéfiants, l'interdiction de porter de la soie, des bijoux, des étoffes d'or et d'argent, bref, tout ce qui n'appartient pas au

(1) SALIL BIN RAZIK, *History of Imams and Seyyids of Oman*, pp. 252, 253.

vêtement arabe. Les ouahabites se rasent entièrement les cheveux, contrairement à la coutume musulmane qui respecte, au sommet de la tête, une mèche par laquelle le Croyant doit être saisi et enlevé au ciel au dernier jour. Enfin, le ouahabisme maintient intégralement l'obligation du *djihad*.

Les idées d'Abd'oul Ouahab suscitèrent une vive opposition et l'obligèrent à fuir sa ville natale pour se réfugier à Deraïah, où il gagna la protection du chef Mohammed ben Saoud, personnage considérable et ambitieux. Le prédicant et le guerrier associèrent leurs destinées et scellèrent leur alliance par le mariage de Saoud avec une fille d'Abd'oul Ouahab. Par force ou par persuasion, Saoud gagna les tribus voisines, en sorte qu'à sa mort, en 1765, le Nedjed ne formait plus qu'un seul état. Son fils, Abd'oul Aziz, prit le titre d'imam et de sultan ; il étendit ses possessions de manière à porter ombre au chérif de la Mecque et au gouvernement turc ; celui-ci envoya une armée qui fut défaite, et les Ouahabites, reprenant l'offensive, conquièrent Kerbela au nord, Taïf et la Mecque au sud. Le fils d'Abd'oul Aziz, Saoud, deuxième du nom, dicta à la Sublime Porte, les conditions auxquelles le pèlerinage serait désormais autorisé. En 1804, il s'empara de Médine, massacrant tous les Turcs comme idolâtres. Puis ce furent des expéditions en Syrie, tandis que les Ouahabites du Golfe Persique sous prétexte de zèle religieux, se conduisaient en véritables pirates, obligeant par deux fois les Anglais à intervenir (ce qui leur valut le protectorat de la Côte des Pirates).

Entre temps, le Sultan de Constantinople était

assailli de plaintes par les musulmans qui ne pouvaient accomplir le pèlerinage sans se faire ouahabites. Le Calife chargea son vassal, Mohammed Ali, pacha d'Egypte, de reconquérir les cités saintes. En 1812, Médine fut reprise ; en janvier 1815, une bataille sanglante amena la défaite des ouahabites, mais la paix conclue un peu plus tard par un général du pacha ne fut pas ratifiée et une nouvelle campagne se termina en 1818 par l'écrasement complet des ouahabites ; Deraïah, leur capitale, fut rasée, tandis que leur sultan, Abdallah, fils de Saoud, était emmené à Constantinople et mis à mort.

Cependant il subsista jusqu'en 1870 un état ouahabite indépendant, comprenant une large bande de territoire entre le Golfe Persique et la Mer Rouge, à peu près au milieu de la péninsule. A cette époque, l'assassinat du sultan Feysul amena des compétitions dont les Turcs profitèrent pour occuper les provinces d'El Hassa et d'Asim et pour soumettre les ouahabites au tribut.

Depuis quelques années, on assiste à une renaissance du ouahabisme. Un descendant de Saoud a profité de la guerre pour secouer définitivement le joug turc, en s'alliant aux Anglais, dont il ne semble guère, aujourd'hui, faciliter la tâche pacificatrice. Les néo-ouahabites sont en effet animés du même esprit fanatique et intolérant que leurs pères et paraissent disposés à renouveler la tentative de réformer l'islam par le fer et par le feu.

On a comparé le ouahabisme à la Réformation et cette comparaison peut se soutenir jusqu'à un certain point. Les deux réformes furent iconoclastes

et proclamèrent les droits de l'individu en face d'une tradition asservissante. L'une et l'autre enfin, tout en manquant leur but qui était de s'imposer universellement, furent fécondes pour leurs ennemis mêmes. Mais tandis que la Réformation émancipa les esprits, le ouahabisme ne fit que les enchaîner plus étroitement.

Certes, des abus furent réprimés dans tous les domaines ; les sultans du Nedjed s'efforcèrent par exemple d'abolir la vendetta et le droit d'asile, pour autant que celui-ci soustrayait le coupable à la justice ; ils perçurent des impôts équitables et prirent à tâche de répandre l'instruction, c'est-à-dire la connaissance du Coran. Enfin le ouahabisme inspira directement ou indirectement de nombreux missionnaires et de zélés apôtres, parmi lesquels les senoussites et les pèlerins de Sumatra déjà cités (chapitre III). Mais la tentative d'Abd oul Ouahab n'a rien produit de nouveau ni de durable ; elle prouve tout au plus que l'islamisme pris à sa source est incapable d'étancher la soif de l'âme moderne. Le salut ne saurait venir d'un retour au Coran.

CHAPITRE VIII

Réactions et révoltes contre l'Islam traditionnel

(Suite)

SOMMAIRE

II. Les Mouvements de réaction (suite)

C. **Le Synchrétisme.** — Sectes hybrides : les Kezel Bach. — Le Babisme et le Béhaïsme ; historique et doctrines. Les Amahdis (ou qadianites) et les Nouveaux Nazaréens. — Le néo-islam et le réveil intellectuel.

C. **Le Synchrétisme.** — On a pu se convaincre que le soufisme est un synchrétisme plus ou moins conscient. Il nous faut encore mentionner, avant de pousser plus loin, les sectes hybrides qui se sont développées dans les régions où plusieurs religions se sont succédé ou se coudoient ; c'est ainsi que les *Kezel Bach* du Kourdistan, considérés comme chrétiens par les musulmans et comme musulmans par les chrétiens, pratiquent le baptême et une sorte de communion, reconnaissent comme livres sacrés le Pentateuque, le Nouveau Testament et le Coran, et confondent les douze apôtres avec les douze imams ; leur hiérarchie ecclésiastique est du type catholique, ils se disent unitaires et chantent des hymnes en l'honneur de Jésus Dieu, tandis que, le matin, ils se prosternent devant le soleil en invoquant Ali.

Il est un fait digne de remarque : la tendance au syncrétisme est étrangère à l'esprit sémite ; le soufisme est une création essentiellement aryenne, et c'est chez les Aryens de la Perse et de l'Inde qu'il faut chercher ces systèmes hétéroclites où s'entrechoquent les idées et les tendances les plus diverses, « véritables pandémonium où tout se pénètre, s'embrasse, s'accepte et n'expulse rien que le doute philosophique... L'on peut établir... que chaque tête d'homme contient et fait vivre en suffisante harmonie une troupe considérable de conceptions contondantes, et que, au fond d'un même esprit, ces conceptions, toujours en mouvement, toujours en procès, dominant tour à tour ou s'éliminent les unes des autres, de telle sorte que pendant le cours de sa vie, leur ingénieux appréciateur parcourt une gamme fort étendue de croyances peu compatibles et souvent directement opposées » (1).

Cette extraordinaire capacité explique la vogue dont jouissent les tentatives faites pour amalgamer à la doctrine du Prophète les éléments les plus hétérodoxes. Grâce au Ketman les novateurs ne sont pas obligés de rompre avec l'islam officiel, ce dont l'histoire des philosophes et des soufis témoigne à maintes reprises.

Le *babisme* a par exemple bien plus de rapport avec les anciens systèmes religieux et philosophiques de l'Orient qu'avec l'islamisme, bien que le Bab fût un musulman chiite, bien que lui-même et ses disciples aient incorporé à sa doctrine des idées

(1) GOBINEAU, *Les Religions et les philosophies de l'Asie Centrale*. 3^e éd. Leroux, Paris 1900, p. 10-11.

et des traditions chiïtes (1). L'étude du babisme est d'ailleurs fort compliquée. Les babis se sont trouvés, pour échapper à la persécution, dans la nécessité de dissimuler leurs croyances sous un vêtement plus ou moins orthodoxe, d'où le caractère énigmatique et ambigu de leurs écrits religieux et l'impossibilité d'avoir aujourd'hui avec leurs successeurs une polémique conduite selon les méthodes discursives de l'Occident.

En 1843 vivait à Chiraz un jeune homme d'une vingtaine d'années, Mirza Ali Mohammed ; il portait aux questions religieuses un vif et sérieux intérêt et s'était adonné avec passion à l'étude des croyances anciennes et nouvelles : l'islamisme, le judaïsme, très probablement aussi le christianisme, et surtout, avec prédilection, les doctrines guèbres et les sciences occultes. Le pèlerinage qu'il fit à la Mecque, loin de raffermir une foi vacillante, contribua à l'en détacher définitivement. De retour à Chiraz, il communiqua ses premiers écrits à quelques-uns de ses compagnons de voyage devenus ses disciples, et se mit à prêcher. C'était bien le Coran qu'il expliquait, mais il en donnait une interprétation toute nouvelle ; cependant, si, dans ses discours publics, il dénonçait hardiment les vices du clergé, il n'attaquait pas les bases mêmes de la doctrine musulmane et seul un cercle restreint de disciples étaient initiés à la véritable pensée du maître, qui se for-

(1) C'est ainsi que dans leurs prédications certains missionnaires babis faisaient passer leur Maître pour le Mahdi, ce qui était une manière de se faire comprendre. Il faut en réalité établir une distinction entre la croyance au Mahdi et la doctrine babi du *Nokteh* (Point) ; on le verra plus loin.

mait d'ailleurs petit à petit. Mirza Mohammed joignait à une piété profonde la pureté et la simplicité des mœurs; une grande douceur de caractère, un charme personnel et une éloquence incomparables, en sorte qu'il fut bientôt entouré d'une bande de partisans enthousiastes. C'est alors qu'il prit le titre de *Bab* (Porte), proclamant qu'il était la porte de la connaissance des vérités, le révélateur, l'intermédiaire entre Dieu et l'homme. Malgré l'opposition du clergé, la popularité du Bab grandissait; des prêtres et des savants devenaient ses disciples et les missionnaires babis se répandaient dans toute la Perse. Cependant les haines ne désarmaient pas et les moullahs finirent par obtenir du gouvernement quelques mesures répressives. Il faut bien dire que les novateurs ne s'en tenaient pas à la pure spéculation théologique et philosophique; en réclamant, avec l'épuration des mœurs, l'émancipation de la femme, l'abolition de la polygamie, du divorce et de l'esclavage, les Babis tendaient à constituer un parti social, sinon une faction politique. Ce caractère s'accrut après la mort de Mohammed Chah pendant la période troublée qu'amène toujours en Perse un changement de règne, et ce fut la guerre civile. Après des alternatives diverses de succès et de revers, la révolte des Babis finit dans le sang. Le Bab, absorbé dans l'étude et la méditation, était resté étranger, semble-t-il, aux agissements de ses fanatiques adeptes; il n'en fut pas moins emprisonné et exécuté en 1849 sur l'ordre du chah Nasreddin. La mort de leur chef ne fit qu'exaspérer les babis; ils lui désignèrent un successeur en la personne de Mirza Yahia (ou

Azal), un tout jeune homme, qui, sagement, exhorta les fidèles à l'étude et à la pratique de la religion, les dissuadant de toute action violente. Cependant, trois babis tentèrent en 1852 d'assassiner le souverain, ce qui fut la cause d'une effroyable persécution. Yayia se réfugia à Bagdad, ainsi que son demi-frère, Mirza Houssein Beha Oullah. Déportés à Constantinople en 1864 à la demande du gouvernement persan, les chefs babis entrèrent en relation avec le parti jeune-turc alors naissant, ce qui provoqua l'internement des deux frères, l'un à Chypre et l'autre à Saint-Jean-d'Acre. Divisés par des rivalités profondes, ils semblent avoir usé l'un contre l'autre d'armes autres que les spirituelles et leurs partisans, les Azalis et les Béhaïs se rejettent mutuellement les plus graves accusations (1), ce qui n'a pas empêché le béhaïsme de gagner des adhérents non seulement en Orient, mais dans les pays chrétiens, notamment aux États-Unis. Béha Oullah mourut en 1892, laissant à son fils aîné, Abbas Effendi, la direction de la secte (2)

La doctrine du Bab procède, nous l'avons dit, des anciennes religions de l'Orient bien plus que de l'islamisme chiite. « Il n'y a pas de Dieu sinon nous » dit le Livre des Préceptes (*Byyan*) ; c'est, en apparence, la première clause du credo musul-

(1) Voir l'article du Rev. S. G. WILSON, Baháism and Religions assassination. *The Moslem World*, vol. IV, n° 3, juillet 1914.

(2) Mais les querelles de famille continuent, et les frères d'Abbas Effendi l'accusent d'avoir usurpé le titre de successeur de Behá. Cf. S. G. WILSON, Baháism and religious deception. *Moslem World*, vol. V, n° 2, avril 1916, p. 166.

man ; mais tandis que le dogme musulman proclame l'essentielle et transcendante unité de Dieu, le Bab se contente d'établir qu'il existe une seule nature divine, qui n'est pas donnée comme absolument distincte de l'univers ; la création est une émanation : « En vérité, ô ma création, tu es moi ». C'est une sorte de panthéisme, mais où l'univers est posé comme inférieur à Dieu ; Dieu crée sans s'amoindrir, se diminuer, ni se fractionner, ce que la créature ne peut faire. Il possède tous les attributs, mais il se sert pour créer de sept d'entre eux seulement, de sept lettres ou mots (manifestations du Verbe, dirions-nous) : force, puissance, volonté, action, condescendance, gloire et révélation.

Au-dessus des sept attributs créateurs, il faut placer la vie, qui en est à la fois l'origine et le produit. Dieu est non seulement le vivant, mot dont la valeur numérique (arabe) est 18, mais « ce lui qui donne la vie », mot formé en ajoutant au précédent la lettre *a*, qui vaut 1, total 19. Cette lettre a une extrême importance ; c'est le Point (*Nokteh*), ce sans quoi tout le reste n'est pas soi, « le principe d'existence, de réalité ». 19 est donc l'expression numérique de Dieu lui-même, et le Bab en donne d'autres preuves : le total des lettres du mot « Unique », employé par le Coran pour désigner Dieu, la valeur numérique de la formule : « Au nom de Dieu, le très grand, le très saint », qui est encore 19. C'est à l'harmonie par 19 que doit tendre le monde : organisation ecclésiastique, économique et politique ; système des poids et mesures, division du temps : années de 19 mois, mois de 19 jours, jours de 19 heures, etc.

Le mal, l'erreur, n'ont pas d'existence objective ; ils sont le produit, l'expression de l'écart qui existe, par le fait de l'émanation, entre la créature et le Créateur. Dieu s'efforce de diminuer cet écart et d'attirer les hommes à lui par le moyen des prophètes. Le prophète émane plus directement de Dieu et retourne plus rapidement à lui que les autres hommes ; il est, si l'on veut, une incarnation de la nature divine sans cependant être ni Dieu fait homme, ni homme fait Dieu. Chaque prophète apporte une révélation proportionnée aux besoins du siècle et remplacée par une autre, à mesure que de nouvelles lumières sont nécessaires à l'humanité : ainsi se succèdent Moïse, David, Jésus, Mahomet, le Bab, enfin, qui est non seulement « la porte de la connaissance des vérités » mais, ainsi qu'il s'en rendit compte au bout d'un certain temps, le Point, c'est-à-dire le prophète de son temps, l'émanation directe de la divinité, le générateur de vérité, l'intermédiaire entre Dieu et l'homme. Mais le Point n'est pas seul ; la manifestation prophétique complète comprend dix-neuf manifestations personnelles, dont une féminine. Que l'une ou l'autre de ces personnalités vienne à mourir, son souffle divin, son esprit, va s'ajouter à une âme actuellement vivante qui en est digne ; il y a en quelque sorte réincarnation ; l'essence divine, toujours la même, se manifeste dans des hommes différents (1). Ce n'est pas tout à fait la métempsychose des Hindous.

(1) Voici maintenant ce qui en est de la croyance au Mahdi : les théologiens orthodoxes (chiïtes) pensent que le Mahdi « existe avec pleine conscience de lui-même, traversant les siècles sans mourir » ; les chaikis (secte fondée vers

Mais le Bab n'apporte pas la révélation définitive ; il annonce « Celui que Dieu manifestera », comme le Baptiste annonçait le Christ ; c'est pourquoi le Livre des Préceptes qui devrait être composé de dix-neuf unités de dix-neuf paragraphes chacune, s'arrête à la dixième. Béha Oullah prétendit accomplir la prophétie.

En ce qui concerne les pratiques religieuses, le Bab maintient le jeûne, qu'il rend moins sévère, l'aumône et le pèlerinage, mais tout en prévoyant que la Caaba sera remplacée par la Maison du Point ; la prière tient peu de place et ne se pratique pas en commun ; elle peut être précédée d'ablutions, mais l'idée de l'impureté légale est abolie, la qibla est supprimée et la circonsion n'est plus nécessaire. Par contre, une importance extrême est donnée aux talismans. Nous avons déjà parlé des revendications sociales concernant la femme et l'esclave ; ajoutons que le prêt à intérêt est autorisé.

On le voit, c'est bien d'une nouvelle religion qu'il s'agit ; elle eut ses fanatiques et ses martyrs, et, sous sa forme actuelle, le béhaïsme, elle prétend conquérir le monde.

Le *béhaïsme* a repris, en le développant, le programme éthique du babisme et bon nombre de ses doctrines. Beha Oullah prétendait accomplir en sa

1825) disent « que l'Imam n'a pas conscience de lui-même... qu'il passe successivement dans le corps d'une série de personnages qui se tiennent pour des hommes semblables à tous les autres, qui n'ont aucune prérogative particulière et qui meurent. Seulement leur âme, au lieu de rentrer par la mort dans le monde immatériel, reprend immédiatement une nouvelle demeure charnelle, » GOBINEAU, *Trois ans en Asie*, p. 321. Paris, Hachette, 1859.

personne les prophéties de toutes les religions : c'était lui le Prince de Paix, l'Admirable, le Conseiller, prédit par Esaïe, lui que le Bab avait annoncé, lui qui devait lever toute restriction (1). Il était d'ailleurs passé maître dans l'art de se faire tout à tous (2), adaptant ses manifestes à leurs destinataires, conseillant aux musulmans d'observer les rites de l'islam, aux chrétiens de prêcher le béhaïsme comme la véritable doctrine de Jésus-Christ (de là tant d'images et d'expressions bibliques (3) dans les écrits béhaïs) ; nul en effet ne devait rompre avec son ancienne religion, mais au contraire la faire servir à la plus grande gloire de Beha. Tolérance louable, sinon exempte de duplicité. C'est encore l'esprit du ketman, et l'universalité béhaïe pourrait bien n'être que confusion. (4).

(1) « Vous pouvez faire tout ce qui ne contredit pas la saine raison humaine », disait-il à ses disciples. Cité par GOLDZIEHER, *Le Dogme et la Loi de l'Islam*, p. 233.

(2) Cf. S. G. WILSON, articles cités.

(3) « Où l'amour demeure, demeure aussi la lumière », écrivait au Congrès Universel des Races cet Abbas Effendi, accusé, non sans raison, d'avoir trempé dans des meurtres et d'avoir falsifié des textes sacrés (cf. Wilson, articles cités).

(4) Voici dans quels termes le mouvement Béhaï était présenté au Congrès Universel des Races à Londres, en 1911 : « Ce mouvement ne doit pas être considéré comme une religion nouvelle. C'est un mouvement, aussi vaste que le monde, qui travaille à faire reconnaître l'unité sous-jacente des religions et des peuples, et l'idéal de la paix et de la bonne volonté internationales. Elle (*sic*) enseigne l'égalité des sexes, le devoir qu'a chacun de nous de servir la communauté, et le devoir qu'a la communauté de fournir des occasions à ces services ; elle exhorte les hommes de toutes les religions à vivre selon leur propre foi, en harmonie avec les autres hommes, afin de montrer que, derrière toutes les expressions religieuses, il n'y a qu'une seule foi et qu'un seul Dieu ». *Mémoires sur le Contact des Races*, éd. française, p. 173. King and Son. Londres, 1911.

« Les Béhaïs prétendent accepter la Bible, mais, par leur interprétation allégorique... ils en changent complètement le sens. Ils ont incorporé dans leurs livres quelques-uns des préceptes du Christ et adopté un vocabulaire semi-chrétien... Mais ils ont laissé de côté l'essentiel, c'est-à-dire la personne du Christ, et ils sont connus en Perse pour être plus religieux en paroles qu'en actes. En fait, beaucoup ne sont que des rationalistes areligieux. De l'avis des Juifs, des chrétiens et des musulmans même, les béhaïs ne sont pas supérieurs, moralement, aux autres musulmans ; ils leur sont à certains égards inférieurs... Ce que le Béhaïsme offre de plus intéressant, c'est sa lutte ouverte en faveur de la liberté de conscience » (1).

Les Béhaïs prétendent avoir en Perse plus de deux millions d'adhérents et 200.000 aux États-Unis (2). Ces chiffres sont grossièrement exagérés ; celui de 200.000 pour la Perse, donné par l'auteur que nous venons de citer, lui paraît trop élevé de moitié ; en effet, « on ne peut adresser la parole à un Béhaï qu'on ne soit compté au nombre des convertis ».

Quoi qu'il en soit de la sincérité de son promoteur et de ses adeptes, le béhaïsme est bien véritablement un synchrétisme. Partout où l'islam subit en quelque mesure l'influence du christianisme, des sectes naissent, plus ou moins viables, des mouvements se dessinent, plus ou moins accusés, vaines

(1) S. M. JORDAN, dans *The Mohammedan World of To-day*, p. 129.

(2) Chiffres donnés au Congrès universel des Races, loc. cit.

tentatives pour sauver le vieux plant par la greffe de rejetons étrangers. C'est pourquoi l'on voit surgir tant d'inspirés qui se proclament les successeurs du Prophète et prétendent réaliser les espérances de leurs coreligionnaires.

Aux Indes, les *Amahdis* ou *Qadianites* suivent depuis 1889, Mirza Ghulam Ahmad (1) qui se donne à la fois pour le mahdi des musulmans, le messie des chrétiens et l'Avatar des Hindous ; pour lui, Mahomet a révélé dans le Coran les mêmes vérités que les autres fondateurs de religions. Ahmad réprouve le djihad ; le règne de l'Antéchrist, c'est l'établissement des missionnaires chrétiens ; pour lutter contre eux, il faut imiter leurs méthodes ; on fera des éditions du Coran, agrémentées de notes copieuses, en ourdou et en anglais, on publiera des ouvrages de controverse et une revue, « *The Review of Religions* » (paraissant aux Indes) ; on préconisera non seulement l'extension de l'instruction primaire, mais la fondation d'une école destinée à former des missionnaires musulmans qui seront envoyés dans le monde entier.

Depuis la mort de son fondateur, en 1908, la secte s'est subdivisée en deux partis rivaux et semble diminuer d'importance. Le nombre des Amahdis varie suivant les estimations, de 29.000 à un demi-million !

La secte des *Nouveaux Nazaréens*, fondée dans le sud de l'Inde par un fonctionnaire européen, M. White, prétend que l'islamisme n'est rien d'au-

(1) VOIR MIRZA GHULAM AHMAD, *The Teaching of Islam* Londres, 1910.

tre que la véritable doctrine des Ebionites, que saint Paul avait altérée, et que Mahomet a ramenée à sa pureté primitive. Les prières et les hymnes des nouveaux Nazaréens offrent un mélange d'expressions chrétiennes et musulmanes. Il est douteux que cette secte ait grand avenir.

Le néo-islam et le réveil intellectuel. — Avec le néo-islam, nous n'avons plus affaire à une secte, mais à une tendance, d'inspiration moins nettement religieuse que sociale, et, depuis quelques années, politique. Le mouvement prit naissance aux Indes peu après la mutinerie de 1858. A cette époque, les musulmans n'étaient pas au clair sur l'attitude qu'il convenait d'adopter vis-à-vis du gouvernement anglais ; l'Inde devait-elle être considérée comme *Dar oul Harb* (pays de guerre) ou comme *Dar oul Islam* (pays de l'islam) ? Les musulmans avaient-ils le devoir d'engager la guerre sainte contre leurs maîtres ou pouvaient-ils vivre paisiblement sous leur loi ? Jusque là, redoutant l'action dissolvante de la culture européenne, ils s'en étaient tenus au système musulman d'éducation, et ne pouvaient prétendre à occuper des emplois administratifs. Un ancien fonctionnaire musulman, Sir Sayed Ahmed Khan, né en 1817, comprit tout l'avantage que retireraient ses coreligionnaires d'une collaboration loyale avec les Anglais. Après un séjour dans le Royaume-Uni, il se mit à publier un journal ourdou, *Thazibul Akhlaq* (Réforme morale) ; sa campagne en faveur du développement de l'instruction, lui attira l'inimitié, voire la persécution. Il réussit néanmoins à fonder en 1878 le

Collège anglo-musulman d'Aligarh qu'on peut considérer comme l'université musulmane de l'Inde, et qui compte des centaines d'étudiants. Bien qu'ils soient astreints aux prières légales, à l'observation du jeûne, à la lecture et à l'étude du Coran, l'esprit de l'institution est plus séculier que religieux, plus agnostique que musulman (1).

Au point de vue religieux Sir Syed Ahmed appartenait à une tendance libérale et rationaliste ; il répudiait le fatalisme, admettait que le Coran contient des éléments humains et soutenait que la raison est un guide suffisant pour l'interprétation du texte sacré. Vis-à-vis du christianisme, il se montrait tolérant et, bien loin de prétendre que les chrétiens ont altéré les Ecritures, il écrivit un commentaire sur la Genèse, précédé d'une introduction sur le caractère de la révélation, la classification des livres de la Bible en authentiques et apocryphes, la chronologie de l'Ancien Testament, etc., ouvrage qui a certainement contribué à éclairer les musulmans cultivés.

Tandis que Syed Ahmed s'était tenu systématiquement éloigné de l'action politique, quelques-uns des chefs de la jeune génération jugèrent cette abstention préjudiciables et la puissante *All India Moslem League*, fondée dans les premières années du siècle par Syed Amir Ali, inscrivit dans son programme la conquête de certains droits politiques tels que la représentation des musulmans dans les conseils législatifs, puis, dès 1913, l'autonomie com-

(1) C'est du moins l'impression laissée à l'auteur par ses deux visites à ce collège, en 1904 et 1911.

plète. Ce programme devait amener un rapprochement entre les musulmans et ceux de leurs compatriotes qui poursuivaient le même idéal politique ; c'est ainsi que les musulmans participèrent en masse, dès cette époque, aux séances de l'*Indian National Congress*.

Quoi qu'il en soit des ambitions politiques des musulmans hindous, le néo-islam se préoccupe avant tout d'adapter la religion de Mahomet aux exigences de la vie et de la pensée modernes. Le légalisme islamique oppose en effet un insurmontable obstacle à l'évolution de la société : que deviennent, par exemple, les transactions commerciales et les opérations de banque avec des gens pour lesquels toucher un intérêt est un péché plus grave que l'adultère et le meurtre ? « Il serait absurde de prétendre qu'un système moral et religieux vieux de treize siècles puisse être conservé sans la plus minime altération. Or c'est sur ce point que depuis cinquante ans une guerre sans merci s'est engagée aux Indes entre le parti de la lumière et du progrès et celui qui reste attaché au vieil ordre de choses. Bien que le Dieu des batailles n'ait pas encore prononcé son verdict, les signes des temps sont clairs. Il est certain que les jours du parti rétrograde sont comptés. Il est condamné, il est agonisant ; autant vaudrait pour lui disputer contre l'ouragan ou raisonner avec les flots de la mer » (1).

Mais le néo-islam ne se révolte pas seulement

(1) S. KHUDA BUKSH, *Essays Indian and Islamic*. Londres 1912.

contre un formalisme étroit, un ritualisme suranné et une théologie désuète, il s'insurge contre la morale de l'islam et ses conséquences sociales :

« Que dire d'une société qui considère la licence des mœurs comme une élégante faiblesse, la trahison et le mensonge comme une pardonnable finesse ? Né devons-nous pas combattre de toutes nos forces le mal qui ronge le corps de la société musulmane ?... Ce n'est pas de palliatifs que nous avons besoin, mais du couteau du chirurgien, afin d'extirper le cancer social » (1).

L'islam historique n'est cependant pas responsable de l'ordre de choses actuel ; « l'islam moderne, avec sa hiérarchie ecclésiastique, son ignorance effarante, ses pratiques superstitieuses jette le discrédit sur l'islam traditionnel » qui possède, en réalité, « une vitalité que rien ne peut affaiblir ni détruire. Il porte en lui le germe du progrès et du développement, la capacité de s'adapter à des conditions variées. Il n'y a rien dans ses doctrines qui le mette en conflit avec la culture moderne et nous oblige à la combattre ». L'islam peut paraître étroit, oppressif et rétrograde, mais ces caractères lui sont étrangers ; en effet, excepté aux Indes, où il a été en contact, par l'intermédiaire du protestantisme, avec le dogmatisme libéral, « l'islam a eu pour voisins et pour adversaires le catholicisme grec et le catholicisme romain ; c'est à eux qu'il a emprunté les maux dont il souffre » (2).

(1) *Ibid.*

(2) ABDOU KARIM MOONJJI, juge à la Cour suprême de Singapour, dans une correspondance au *Spectator*, 2 mai 1914.

On préconise des réformes (1), certes, mais on veut prouver à tout prix, fût-ce au prix de l'évidence logique, que l'islam est une religion libérale et qu'il reste le grand espoir du monde. Ainsi fait Syed Amir Ali dans son livre célèbre sur *L'esprit de l'Islam (The Spirit of Islam)* :

« L'islam de Mahomet, dit l'auteur dans sa préface, avec son autère discipline et sa morale sévère a bien prouvé qu'il était pour des âmes dégradées la seule religion praticable, la seule qui pût les sauver du matérialisme. Il est probable cependant que si la loi du Prophète était acceptée par des communautés européennes, il lui faudrait abandonner une bonne partie du formalisme rigide que lui ont imparté les législateurs de l'Iraq et de l'Asie centrale. Peut-être ce que nous disons ici du véritable esprit de l'Islam contribuera-t-il à la diffusion des idées musulmanes en Occident ».

Voilà donc à quoi l'on vise. Et pour ne pas choquer l'Occident, on enlève du Coran et l'on efface de l'histoire tout ce qui constitue une charge contre le caractère du Prophète et contre la morale musulmane. On nie que l'islam ait été propagé par l'épée et que le Coran prescrive l'emploi de la violence (2) ;

(1) M. Mohammed Sarfaran Khan, dans un discours prononcé à un congrès et publié par la *Moslem Chronicle* de Calcutta en 1902, demande qu'on maintienne fermement « les principes essentiels de l'islam : croyance en l'unité de Dieu, attachement aux enseignements du Prophète, nécessité de la prière et du jeûne ». Mais la fréquence des prières pourrait être réduite, le rituel des ablutions rendu moins strict, le jeûne moins sévère ; il faudrait abolir la polygamie, la réclusion de la femme, et, conclut-il, « il y aurait encore beaucoup d'autres petites choses à ajouter à cette liste » !

(2) Et si l'on cite des passages du Coran relatifs au djihad, on omet soigneusement tous ceux où est employé le verbe *katala*, tuer.

l'esclavage et la polygamie ne sont que des institutions temporaires ; en réalité, Mahomet voulait la liberté de la femme et la monogamie ; lui-même n'était d'ailleurs pas véritablement polygame. Exégèse ridicule si elle n'était pathétique. Pour sauver la nef en danger, les nochers vont jusqu'à sacrifier la cargaison, mais ils ne veulent pas changer de capitaine. Quoi que les musulmans de la nouvelle école abandonnent, ils restent fanatiquement attachés à leur Prophète, et le second article du credo musulman est maintenu par ceux-là même qui ont bien dépassé, au point de vue moral et social, tout ce qu'implique la foi en la mission prophétique de Mahomet. Que se passera-t-il le jour où le chercheur sincère lira Ibn Icham, el Wakidi, el Tabari ou Bokhari, et où il comparera les textes historiques aux allégations des Syed Amir Ali ? Certes, c'est dans l'arsenal fourni par les historiens musulmans eux-mêmes que les missionnaires chrétiens trouveront leurs meilleures armes.

Il faut encore prouver que la morale du Coran est égale, sinon supérieure à celle de la Bible ; ce n'est pas difficile : « Point de contrainte en religion », proclame le Coran (1) ; « Que chacun tue son frère, son parent, son ami » (2) dit la Bible. A qui donc la comparaison est-elle défavorable ? Avec une pareille méthode on va loin, et l'on éblouit parfois un adversaire naïf ; or les revues néo-musulmanes pratiquent largement cette controverse dé-

(1) Sourate 2, 257.

(2) Exode 32, v. 37. Ce parallèle est fait par la *Review of Religions* Voir ZWEMER. *Disintegration of Islam*, p. 98.

loyale ; elle s'étale parfois jusque dans les journaux politiques européens (1).

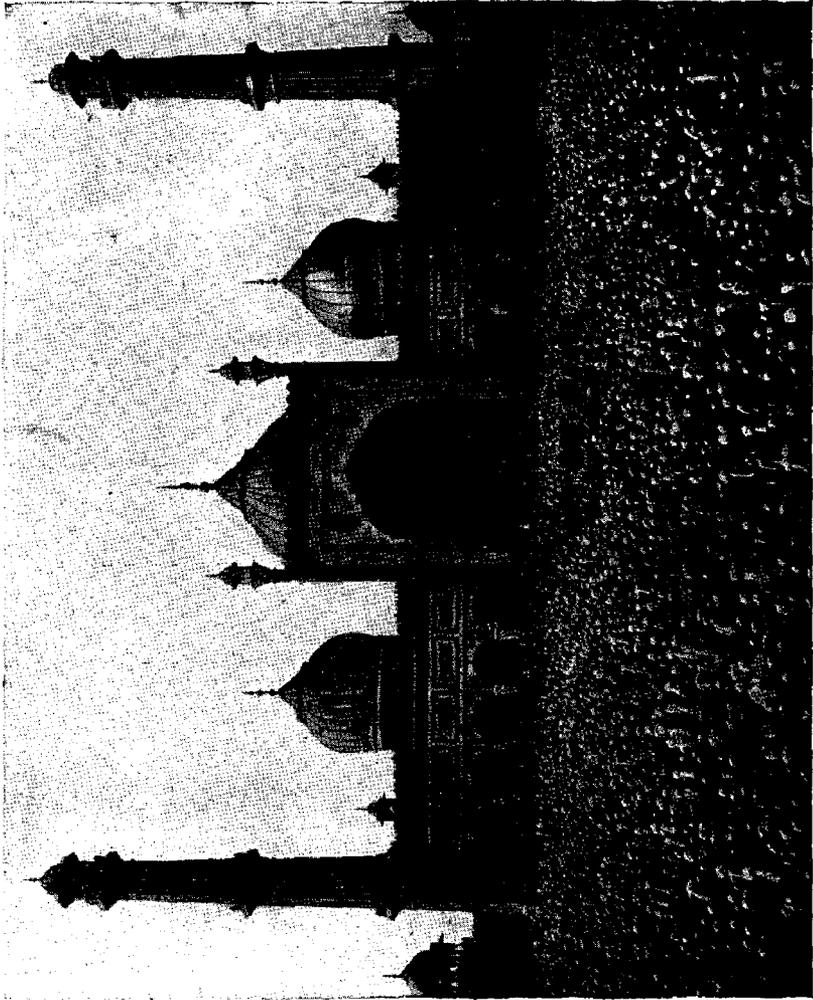
(1) C'est ainsi qu'un correspondant de la *Gazette de Lausanne*, M. Aly El-Gaïaty, cherche, dans un article récent (27 décembre 1920), à innocenter l'islam de toute responsabilité dans les massacres d'Arménie, en citant l'inévitable « Point de contrainte en religion » et en accumulant les témoignages rendus à la tolérance musulmane par divers écrivains. Renan ne dit-il pas : « Le goût de la science et des belles choses avait établi au x^e siècle dans ce coin privilégié du monde (en Espagne) une tolérance dont les temps modernes peuvent à peine nous offrir un exemple. Chrétiens, juifs, musulmans parlaient la même langue, chantaient les mêmes poésies, participaient aux mêmes études scientifiques et littéraires. Toutes les barrières qui séparent les hommes étaient tombées ; tous travaillaient d'un même accord à l'œuvre de la civilisation commune. Les mosquées de Cordoue, où les étudiants se comptaient par milliers, devinrent des centres actifs d'études philosophiques et scientifiques ». La citation s'arrête là. Mais, ajoute immédiatement Renan, « mais la cause fatale qui a étouffé chez les musulmans les plus beaux germes de développement intellectuel, le fanatisme religieux, préparait déjà la ruine de l'œuvre de Hakem » (*Averroès et l'Averroïsme*, 3^e éd., Paris 1866, p. 4).

Au reste, si l'on tient à mieux connaître la pensée de Renan sur l'islam, qu'on lise la conférence qu'il fit à la Sorbonne le 29 mars 1853, sur *L'Islamisme et la Science* (*Discours et Conférences*, Paris, Calmann-Lévy) ou seulement ces lignes impitoyables, empruntées à un autre discours (De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation, leçon publiée dans les *Mélanges d'histoire et de voyage*, Paris 1878, p. 22) : « A l'heure qu'il est, la condition essentielle pour que la civilisation européenne se répande, c'est la destruction de la chose sémitique par excellence, la destruction du pouvoir théocratique de l'islamisme, par conséquent la destruction de l'islamisme ; car l'islamisme ne peut exister que comme religion officielle ; quand on le réduira à l'état de religion libre, il périra. L'islamisme n'est pas seulement une religion d'Etat comme l'a été le catholicisme en France sous Louis XIV, comme il l'est encore en Espagne ; c'est la religion excluant l'Etat, c'est une organisation dont les Etats pontificaux seuls en Europe offraient le type. Là est la guerre éternelle, la guerre qui ne cessera que quand le dernier fils d'Ismaël sera mort de misère ou aura été relégué par la terreur au fond du désert. L'islam est la plus complète négation

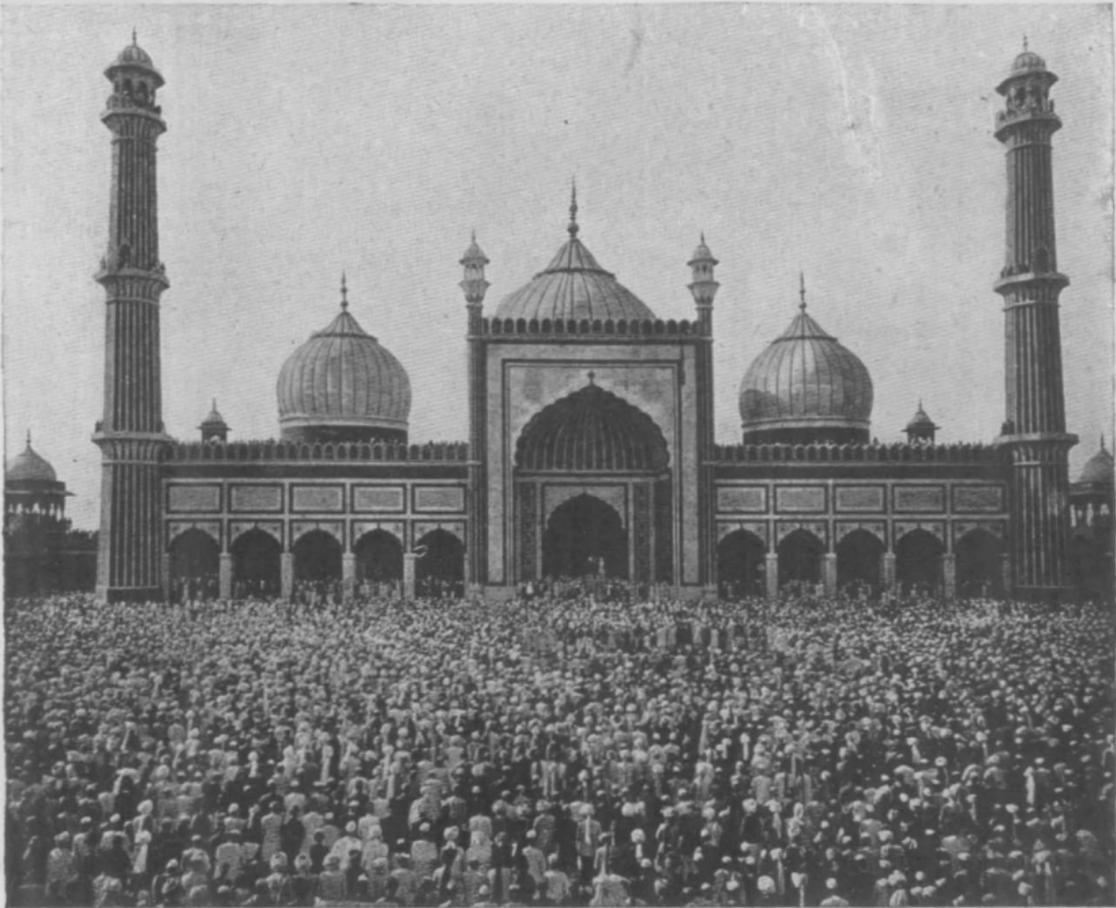
De même que les chrétiens attaquent le caractère de Mahomet, il s'agit de démontrer que le Jésus des Evangiles (*distinguo* : celui du Coran reste un prophète) n'était qu'un pécheur et un imposteur. On retrouvera donc sous la plume de certains polémistes musulmans ce que la libre-pensée des deux mondes a dit de plus inepte et de plus ignoble sur le fondateur du christianisme.

A côté de cette attitude hostile, il en est une plus tolérante et plus éclairée ; il ne manque pas de musulmans qui parlent avec respect de Jésus-Christ et de la morale évangélique, s'ils ne vont pas jusqu'à plaider en faveur d'une entente entre l'islamisme et le christianisme, comme le fait Syed Amir Ali. Cependant la majorité des musulmans cultivés se rend parfaitement compte qu'un abîme infranchissable sépare les deux religions. « Il n'y a pas de neutralité possible, écrit le journal *The Comrade*. L'une ou l'autre triomphera, et le musulman sait bien laquelle ». Il faut noter cette intrépidité assurée, l'orgueil et la foi que le musulman conserve, malgré tous les désastres, dans sa propre supériorité et dans celle de sa religion. Il y a là quelque chose de grand. Comment veut-on d'ailleurs que quelques années passées dans une université européenne ôtent au musulman ses préju-

de l'Europe ; l'islam est le fanatisme, comme l'Espagne du temps de Philippe II et l'Italie du temps de Pie V l'ont à peine connu ; l'islam est le dédain de la science, la suppression de la société civile ; c'est l'épouvantable simplicité de l'esprit sémitique, rétrécissant le cerveau humain, le fermant à toute idée délicate, à tout sentiment fin, à toute recherche rationnelle, pour le mettre en face d'une éternelle tautologie : Dieu est Dieu. »



LA GRANDE MOSQUÉE DE DELHI
L'heure de la prière



LA GRANDE MOSQUÉE DE DELHI

L'heure de la prière

electronic file created by cafis.org

gés de race et de religion ? « La vérité est qu'en passant par la filière des écoles européennes, le jeune musulman (égyptien) perd la maîtresse ancre de sa foi. Il ne croit plus qu'il vive sous le regard de son Créateur et qu'il doive un jour lui rendre des comptes... (Mais) bien que l'Égyptien européenisé ne soit plus un vrai musulman, il est souvent aussi intolérant sinon plus... que le croyant orthodoxe... La civilisation européenne a détruit une religion mais ne l'a pas remplacée par une autre. Reste à savoir si les conceptions éthiques sur lesquelles est basée notre civilisation peuvent être dissociées de la religion qui leur a donné naissance » (1).

L'islam ne se borne pas à la défensive, même sur le terrain religieux. Les paroles déjà citées de Syed Amir Ali en font foi ; et il nous faut mentionner l'existence de nombreuses sociétés pour la défense et la propagation de l'islamisme, constituées à l'imitation des sociétés de mission chrétiennes et qui ont leur siège un peu partout : aux Indes, à Java, en Egypte, en Turquie et jusqu'en Europe (2). Des missionnaires musulmans ont été envoyés dans l'Afrique du Sud, au Japon, à Londres, à New-York et jusque dans l'Amérique du Sud.

(1) LORD CROMER, *Modern Egypt*. Londres et New-York, 1908.

(2) Citons les Qadianites de Londres et de Woking ; la société d'étudiants *Endjoumian Terekki Islam*, à Genève, section d'une société plus vaste, dont le but semble être de grouper les étudiants musulmans en une association calquée sur notre Fédération Universelle d'Étudiants chrétiens. Et l'on se souvient, en France, de la retentissante conversion à l'islamisme de tel médecin de province.

Bien que nous ayons surtout parlé des Indes, le mouvement néo-islamique a gagné les musulmans cultivés d'autres pays, et partout ce sont des plaidoyers en faveur de la diffusion de l'instruction et de l'émancipation de la femme.

En Russie, où depuis 1905, 50.000 chrétiens de nom sont retournés à l'islamisme, la cause était plus avancée que partout ailleurs, grâce aux efforts d'Ismail Gaprinsky Bey ; il existait des musulmanes dans les universités russes, quelques-unes pratiquaient la médecine et l'une même, à Pétrograd, était inscrite au barreau. Un Congrès musulman s'était réuni dans cette ville en 1914 et les objets à l'ordre du jour étaient l'égalité des droits politiques, refusés jusque là aux musulmans, les revendications féminines et l'organisation d'un contrôle sur les mosquées et les écoles musulmanes (1).

On se rappelle qu'en Turquie l'instruction est plus développée que dans le reste du monde musulman ; l'université impériale de Stamboul a ouvert ses portes aux femmes et le gouvernement se préparait à envoyer deux cents jeunes filles faire des études en Suisse lorsque la guerre éclata. Les femmes turques ont fondé plusieurs sociétés philanthropiques et littéraires, elles publient deux journaux féministes et se sont fait représenter au congrès pour le suffrage féminin, à Genève, en 1920.

Si un journaliste égyptien prétend que « le moyen de préserver la société du mal est de garder

(1) A Missionary Survey of the Year 1914. *International Review of Missions*, vol. VI, n° 13, janvier 1915, p. 39.

la femme voilée » (1), c'est en Egypte pourtant qu'il s'est trouvé un Kasim Amin Bey (mort en 1908) pour plaider avec éloquence la cause de la femme ; son livre « La femme nouvelle » eut un énorme retentissement et a été traduit en russe. C'est encore un Egyptien, M. Mansour Fahmy, qui a publié un ouvrage hardi sur « La condition de la Femme dans la Tradition et l'Evolution de l'Islamisme » (2). L'auteur va fort loin dans ses critiques et reconnaît franchement que la dégradation de la femme musulmane est due à l'islam. Qui donc, conclut-il, apportera « la bonne et sainte parole » qui reformera la société arabe ? « Ni le Coran avec ses commentaires, ni le grand répertoire des traditions ne pourront, sans une critique sévère, nous donner cette voix qu'étouffent les erreurs historiques accumulées dans l'histoire du mahométisme... Le jour viendra où les recueils islamiques érigés jusqu'à présent en un seul corps se scinderont complètement en deux parties : l'une — minime et qui se conservera — représentant les dogmes qui serviront aux exigences de la nature métaphysique et aux désirs des âmes pieuses, et l'autre, témoignage des mœurs, qui s'anéantira sans doute entièrement lorsque le progrès et les institutions nouvelles les éclipseront insensiblement » (3).

Mais pourra-t-on encore parler d'islam ? Et les seuls « efforts de la jeunesse amie du progrès »

(1) Article du journal *El Moeyyid* (Le Caire) cité par Miss Y. Thompson : *The Woman question in Egypt. Moslem World*, vol. IV, n° 3, juillet 1914, p. 266.

(2) Thèse de doctorat en lettres, Paris, 1913, Alcan.

(3) P. 164.

parviendront-ils à « assainir la société et les mœurs » ?

Certes, il nous appartient de sympathiser avec les angoisses de cette jeunesse, d'applaudir à ses nobles ambitions. Mais suffira-t-il que nous la regardions de loin travailler à sa tâche immense ? Qui donc est venu brutalement mettre les musulmans en face de problèmes dont ils n'avaient jamais eu à se préoccuper ? « C'est dans un intérêt égoïste que nous avons bouleversé leur antique mode de vivre ; nous sommes allés à eux, quelques-uns d'entre nous dans le sincère désir de faire le bien, la plupart dans un but de lucre, pour gagner de l'argent en exploitant et en mettant en valeur les richesses indigènes... Voilà ce que nous faisons ; et Dieu ne nous tiendrait pas pour responsables si nous manquions dans notre conduite envers ces gens, de rendre témoignage à la foi que nous voudrions leur faire partager ? » (1).

(1) LORD BRYCE.

CHAPITRE IX

La situation politique et l'avenir de l'Islam

SOMMAIRE

La décadence du pouvoir politique musulman. Tentatives de réformes. — Le panislamisme; son alliance avec le germanisme. — L'attitude des puissances chrétiennes envers leurs sujets musulmans; protection officielle de l'islamisme. — La guerre sainte de 1914; échec du plan germano-panislamique. Le traité de Sévres et l'agitation actuelle du monde musulman. — L'avenir de l'islam. — Le péril musulman en Asie et en Afrique.

La décadence du pouvoir politique musulman. — Pendant le premier siècle de l'hégire, l'unité du monde musulman s'était faite tant bien que mal, et le calife, chef spirituel des Croyants, était en même temps leur souverain temporel, voire celui d'une partie de la chrétienté. Mais les Arabes se montrèrent aussi piètres organisateurs qu'ils avaient été grands conquérants. Le pouvoir suprême, revendiqué par les dynasties rivales, ne tarda pas à s'émietter; l'une après l'autre, les provinces s'émancipèrent. Les mercenaires touraniens, appelés au secours de l'empire, renouvelèrent les exploits des prétoriens et devinrent peu à peu les maîtres. Des sultans turcs reçurent l'investiture à Bagdad, aux Indes, en Égypte, ne laissant aux califes qu'une autorité nominale et purement religieuse; en 1517,

un cheik miséreux, descendant des Abassides, cé-
dait bon gré mal gré ses droits au sultan Sé-
lim 1^{er}. L'hégémonie ottomane était assurée pour
des siècles.

Mais tandis que les Arabes, héritiers des Grecs
et des Perses avaient tenu un rôle éminent dans
l'histoire de la civilisation, les Turcs ne surent
créer qu'un état militaire, et s'ils menacèrent un
instant la civilisation européenne, ils ne s'y adap-
tèrent jamais. Ils se montrèrent encore plus inca-
pables que les Arabes d'administrer leurs conquê-
tes ; ce fut la décadence et l'anarchie, et, sans les
rivalités des puissances chrétiennes, une série de
guerres désastreuses aurait depuis longtemps rejeté
les Ottomans dans les contrées où ils défendent
aujourd'hui les derniers vestiges de leur empi-
re (1).

Cependant, sous la pression des circonstances, les
Turcs ont, depuis un siècle, accompli certaines
réformes : c'est, en 1825, les timides débuts d'une
presse qui restera bridée par la censure ; en 1846,
la sécularisation de l'instruction ; puis l'organisa-
tion, plus vaine que solide, de l'enseignement pri-
maire et supérieur ; l'essai de régime parlementaire
dans les premières années du règne d'Abd oul

(1) Avant la guerre, le sultan ne régnait plus que sur
6 1/2 % des musulmans, soit 13 millions ; une dizaine de
millions étaient indépendants (Perse, Afghanistan) ; 8 mil-
lions soumis à la Chine ; tous les autres, soit environ
170 millions étaient sous le joug des puissances chrétiennes
(Grande Bretagne, 95 millions ; Pays-Bas, 35 millions ;
Russie, 20 millions ; France, 16 millions ; Italie et Allema-
gne, chacune 1 million). *The Moslem World*, vol. IV, n° 2,
avril 1914.

Hamid, tentative abandonnée sitôt l'attention de l'Europe distraite par les événements qui suivirent la guerre russo-turque (1). Quant à la révolution de 1908, de quelles vicissitudes n'a-t-elle pas été suivie et comment a-t-elle réalisé les espoirs de ceux qui en attendaient la libération définitive des minorités religieuses et ethniques ? A supposer même que les plus sincères et les plus idéalistes d'entre les révolutionnaires eussent gardé la direction du mouvement, comment ne pas se rappeler le jugement catégorique émis par M. Martin Hart-

(1) Après la guerre de Crimée, dont le prétexte avait été la prétention du tsar à la protection des Lieux Saints et des chrétiens de l'empire turc, les puissances avaient obtenu du sultan des engagements précis concernant les droits des minorités chrétiennes : égalité de tous les cultes et de toutes les nationalités, admission des chrétiens à tous les emplois publics, etc. (*Hatti-humayoun* de 1856). Ces promesses furent fort mal tenues, en partie grâce à l'opposition des intéressés eux-mêmes ; d'où notes et réclamations des puissances, qui finalement convoquèrent à Constantinople une conférence de diplomates en 1876. « Combattre les réformes que patronnerait l'Europe par une évolution d'apparence plus libérale encore, parut aux conseillers de la couronne... une tactique d'autant plus ingénieuse qu'elle les amenait logiquement à l'exercice du pouvoir et donnait à leur système le caractère d'une politique indépendante, conforme à la dignité du pays et du prince »... Et c'est ainsi que « les législateurs improvisés avaient développé une série d'institutions empruntées à divers statuts parlementaires dont ils ignoraient ou dédaignaient le sens et le mécanisme. Sectaires naïfs, épris de formules, dominés surtout par l'arrière-pensée d'évincer la diplomatie de l'Occident, ils avaient fait une œuvre d'imagination, pompeuse et inapplicable, qui ne correspondait ni aux usages, ni à la civilisation des peuples, et qui se trouvait superposée à une société incapable de s'en servir, une façade isolée, un décor derrière lequel subsistait intact l'édifice séculaire de l'Empire ». Comte CH. DE MOUY, *Souvenirs d'un diplomate : Un essai de régime parlementaire en Turquie, 1876-1878. Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1900, p. 616.

mann en 1909 : « ce virage leur sera fatal (aux Osmanlis), car ils n'en pourront supporter les suites, c'est-à-dire l'établissement d'un nouveau régime social, économique et politique ». La puissance musulmane est faite en effet d'un élément religieux et d'un élément national ; l'élément religieux n'est plus comme autrefois une puissance vitale de contrôle et de discipline pour l'individu (*Selbstsucht*) ; une réforme est toujours possible, mais aura-t-elle des résultats durables ? D'autre part, il ne semble pas qu'il existe actuellement dans le monde musulman « de forces nationales désireuses ou capables de conclure une alliance avec le vieil élément vital de l'islamisme ». Chez les Turcs, l'élément national subsiste d'ailleurs seul ; « l'islamisme est au fond abandonné... Il n'y a dans leurs cervelles qu'un vain rêve de domination mondiale, qu'une soif de sang, qu'une grossière sensualité... Les Osmanlis ne sont pas les soutiens de la religion qu'ils représentent officiellement, car eux-mêmes ne reposent sur rien » (2).

Ce que nous avons dit précédemment fait assez prévoir les difficultés formidables que devaient rencontrer l'introduction et l'application de réformes en pays musulmans. Une minorité peut comprendre la nécessité d'un changement, mais comment gagner les masses ? Sur quoi s'appuyer si l'on ne prêche pas, comme les ouahabites, le retour au vieil état de choses ?

L'époque moderne, a-t-on remarqué, est caracté-

(1) MARTIN HARTMANN, *Der Islam*, Leipzig, 1909, p. 60, 184, 185, 186.

risée par le développement des nationalités ; les peuples musulmans n'ont pas échappé à la règle, et d'autant moins qu'ils étaient en contact plus intime avec l'Occident (1). Mais, on le sait, l'élément politico-social et l'élément religieux sont indissolublement liés dans l'islam, et il fallait bien que les hommes même les plus détachés de toute croyance affichassent des motifs religieux et donnassent une pâture au fanatisme, s'ils voulaient exalter le sentiment national. C'est ainsi que l'extermination des Arméniens fait partie d'un programme politique et sert à lui rallier les sympathies populaires : pour lutter contre le particularisme, on fait appel aux passions religieuses et aux passions de race, et l'on supprime par les massacres et les déportations les minorités qu'on ne peut assimiler. Il existe d'ailleurs de vieilles relations entre certains ordres religieux et la fraction du parti jeune-turc qui a inscrit à son programme islamisme et nationalisme.

Le panislamisme. — Il faut signaler d'autre part, au sein de l'islam, un fort courant internationaliste et antichrétien. Ne pouvait-il servir à renflouer le bâtiment désesparé des califes ? Unir, sous l'égide du Sultan, toutes les forces religieuses, politiques et sociales de l'islam pour lutter contre les puissances chrétiennes, tel fut le programme du panislamisme (2). L'idée était séduisante. Était-elle réa-

(1) Cf. A. LE CHATELIER, *L'islam au XIX^e siècle*. Paris, 1889.

(2) « Je suis, en première ligne, le Prince des Croyants, et en seconde ligne seulement le Prince des Ottomans, écrivait Abd oul Hamid... Les yeux de tous les mahométans se

disable ? Comment amalgamer ces éléments inconciliables : le fanatisme de l'islam mystique, le libéralisme de l'islam moderne ? On peut dire, sans être injuste, que le panislamisme renfermait une

tournent vers Stamboul... L'Angleterre, la France, la Russie, la Hollande ne sont-elles pas dans ma main ? Un mot de moi, Khalife, suffit pour déchaîner la guerre sainte... Le moment n'est pas venu, mais il viendra un jour où tous les Croyants se dresseront comme un homme pour briser les chaînes des Infidèles ». Cité par Louis VIGNON. *Un Programme de Politique coloniale*. Paris 1919, p. 417, 418 (note).

« Le panislamisme, c'est, tout d'abord, pour l'Egypte, une soumission plus complète au sultan... En second lieu, c'est presque nécessairement une recrudescence des animosités de race et de religion. Beaucoup de panislamistes sont, à n'en pas douter, animés d'une réelle ferveur religieuse; d'autres, soit par une indifférence greffée sur l'agnosticisme, soit par des motifs politiques ou opportunistes, soit enfin, comme j'ai eu quelquefois des raisons de le croire, pour avoir vraiment assimilé les idées modernes sur la tolérance, d'autres seraient disposés à séparer, autant que faire se peut, la question politique, et même la question de race, de la question religieuse. Mais si tels sont leurs désirs et leurs intentions, j'ai la certitude presque absolue qu'ils ne les réaliseront pas. A moins de convaincre les masses qu'ils ont pour l'islamisme un zèle militant, ils ne parviendront pas à attirer l'attention, ni à gagner les sympathies. Il est donc nécessaire à leur existence et indispensable à l'accomplissement de leur programme politique de faire plus ou moins ouvertement appel aux passions de race et au fanatisme religieux.

En troisième lieu, le panislamisme ne peut guère prétendre à réformer l'islamisme que par l'islamisme; c'est, en d'autres termes, redonner une nouvelle vie aux principes posés il y a plus de mille ans pour l'édification et le gouvernement d'une société primitive, c'est reprendre et répéter les formules stéréotypées du passé. Or ces principes consacrent l'esclavage et régulent les rapports juridiques entre les sexes de façon inacceptable pour l'esprit moderne: ils impliquent surtout la cristallisation du droit civil, du droit pénal et du droit canon en un système unique, immuable et intangible, ce qui est la principale cause de l'arrêt d'évolution des peuples musulmans. » LORD CROMER, dans un article sur le nationalisme égyptien. *London Times* du jeudi 4 avril 1907.

contradiction qui le condamnait tôt ou tard à l'impuissance.

Les instruments de la propagande panislamique étaient faciles à trouver. Mille liens unissent entre elles les diverses parties du monde musulman : c'est la fraternité cosmopolite du mois sacré, à la Mecque, c'est l'incessante circulation des derviches et des pèlerins, c'est enfin, et parmi les élites, la presse. Avant la guerre, de nombreux périodiques, imprimés surtout au Caire et à Constantinople, menaient campagne contre tous les états chrétiens ayant des sujets musulmans ; les fidèles étaient exhortés à se préparer au conflit menaçant ; on leur signalait tous les cas, vrais ou faux, où les musulmans étaient opprimés ou victimes d'une injustice ; on exaltait la grandeur et la gloire de l'islam et du Calife. C'était une incessante agitation. Les gouvernements coloniaux avaient beau interdire la vente des journaux panislamiques, comme les Hollandais le firent pour le *Malumat*, ils se répandaient par milliers d'exemplaires.

L'alliance germano-panislamique. — L'importance du panislamisme n'avait pas échappé aux hommes d'Etat européens. En 1906 déjà, l'explorateur allemand Karl Peters rendait ses compatriotes attentifs à un fait que la diplomatie allemande devait, en effet, envisager : « Il y a un facteur qui pourrait faire pencher la balance de notre côté, et qui, en cas de guerre mondiale, pourrait intervenir en notre faveur : c'est le facteur musulman. Le panislamisme est une carte à jouer contre l'Angleterre et contre la France ; et si la politique alle-

mande a l'audace nécessaire, elle peut préparer un explosif assez puissant pour faire sauter le pouvoir de ces puissances entre Calcutta et le cap Nun (Maroc) » (1). L'on se souvient des déclarations du Kaiser à Damas, en 1898, assurant « les 300 millions de mahométans, que l'empereur allemand restera éternellement leur ami ». Sous le couvert de cette éternelle amitié, les musulmans n'avaient qu'à s'atteler au char de la politique allemande en Asie et en Afrique. Le plan était hardi et dénotait une connaissance approfondie de la situation intérieure du monde musulman, des inquiétudes et des espoirs qui l'agitaient. Pourtant, il ne manquait pas, en Allemagne même, d'hommes assez clairvoyants pour comprendre qu'à soutenir l'islam on jouait un jeu dangereux. Schlegel, dans sa *Philosophie de l'histoire*, est sévère pour cette « religion sans mystères », pour cette « morale ignorante de l'amour, qui permet le développement d'instincts sanguinaires et dont le premier et le dernier mot est la sensualité ». Le jugement déjà cité de M. Martin Hartmann sur les Turcs n'est pas tendre non plus, et il ajoutait : « Notre tâche la plus urgente est de rejeter au delà du Bosphore les brigands effrontés qui vers 1400 commencèrent à submerger l'Europe orientale » (2). Le Congrès colonial de Hambourg votait en 1911 la résolution suivante, signée entre autres par le savant orientaliste Becker : « L'avance de l'islam dans nos colo-

(1) Cité par Vambéry dans un article du *Nineteenth Century*, octobre 1906, p. 533.

(2) Op. cit., p. 61.

nies étant accompagnée de graves périls, le congrès recommande une étude approfondie de la propagande musulmane. Il est convaincu qu'il convient de s'abstenir de toute mesure pouvant favoriser l'islamisme ou être en obstacle au christianisme... L'islam ne prépare nullement le terrain à la culture allemande, mais est incompatible avec la civilisation chrétienne ».

Avec l'entrée en guerre de la Turquie aux côtés des empires centraux, le revirement fut complet, et l'on vit des hommes graves écrire les plus extravagantes glorifications de l'islamisme (1). Ce fut une floraison d'écrits de tous genres : livres, brochures, albums illustrés, destinés à faire connaître les Turcs et leur religion sous le jour le plus avantageux. Et d'autre part, en terre d'islam, tous les moyens furent employés pour exciter les fidèles à la guerre sainte (2).

Mais la Turquie ne pouvait trouver son salut dans le programme allemand d'absorption économique. Il n'y a pas entre le Prussien et l'Ottoman

(1) Faire connaître aux Allemands cultivés la doctrine et l'éthique musulmanes nous paraît un devoir, dit à peu près M. Delitzsch ; « et cela nous démontrera que nous n'avons pas la moindre raison, même au point de vue religieux, de nous faire scrupule de conclure avec l'empire ottoman une alliance encore plus étroite et de plus longue durée ». *Die Welt des Islam*, Ullstein, 1915, p. 8, 9. (C'est nous qui soulignons).

(2) La propagande allemande usait de toutes les langues et de toutes les armes : journaux, brochures, pamphlets, cartes géographiques, nouvelles de presse, almanachs, chansons, pièces de théâtre, films cinématographiques. Avec une habileté consommée, les Allemands évitaient la censure en expédiant leurs documents incendiaires de trois centres différents, Barcelone, San-Francisco et Bangkok.

de sympathie exagérée, et personne autrefois ne s'était laissé prendre aux offres d'amitié du Kaiser. Exception faite de la clique Union et Progrès, les classes dirigeantes s'étaient montrées réfractaires à cette alliance politico-religieuse faite de duplicité et de bêtise. La guerre sainte « fut une misérable comédie, ou plutôt une tragi-comédie dont le résultat, c'est-à-dire la défection de l'Arabie, fut le contraire du but recherché avec une hâte si fanatique et par des moyens si essentiellement immoraux » (1).

Il ne manqua d'ailleurs pas de musulmans pour dénoncer le plan allemand et pour parler du suicide de la Turquie (2). Aux proclamations du sultan répondirent celles du chérif de la Mecque, reprochant violemment au comité Union et Progrès ses crimes de lèse-islam : modification de la loi sur les héritages, abrogation pour les soldats de l'obligation du jeûne, empiètement sur l'autorité du calife, crimes, exécutions et déportations politiques, bombardement de la mosquée sacrée de la Mecque, etc. « Le seul objet et la seule raison pour lesquels nous ayons proclamé notre indépendance (qui doit être complète et absolue... sans l'ombre d'une ingérence étrangère), c'est le triomphe de la foi musulmane et l'exaltation du prestige islamique. Tous nos actes seront basés sur la loi sacrée... ultime fondation de nos jugements et de notre jurisprudence, soit pour le

(1) Dr HARRY STUERMER.

(2) *The Suicide of Turkey* est le titre d'un livre publié à Bombay en 1914 et dont l'auteur, Cassamally Jairazbhoy, est le vice-président de la Ligue musulmane.

fond, soit pour la forme. Et cependant nous nous efforcerons de nous approprier tout ce qui, dans la culture moderne... peut s'adapter aux principes et aux tendances de notre religion » (1).

On conçoit la complexité de la situation pour les pays qui, comme la France et l'Angleterre, faisaient participer plus ou moins directement leurs sujets musulmans à la guerre contre le sultan.

L'attitude des puissances chrétiennes envers leurs sujets musulmans. — Quelle avait été jusqu'alors l'attitude des puissances chrétiennes envers leurs sujets musulmans ? Elles avaient en général proclamé leur neutralité religieuse (la Russie depuis 1905 seulement) et, en fait, souvent favorisé l'islamisme au détriment des autres religions. Elles avaient d'autre part exigé de la Turquie et des autres pays musulmans libres des garanties pour leurs ressortissants et pour les minorités chrétiennes ; c'était le régime des capitulations et des accords destinés à tenir en échec le fanatisme musulman ; ainsi les missionnaires catholiques et protestants avaient pu s'établir en divers endroits de l'empire turc et de la Perse. Par contre il arrivait qu'on interdisait l'accès d'un pays aux missions chrétiennes, et cette mesure résultait le plus souvent de la jalousie et de la méfiance qui empoisonnaient les relations internationales : c'est ainsi que l'Afghanistan fut fermé à l'Évangile.

(1) A Proclamation from Mecca to all Moslems, by the Sherif of Mecca, Hussein ibn Ali. *The Moslem World*, vol. VII, n° 1, janvier 1917, p. 90.

Dans les colonies, en vertu du principe : la crainte du pan-islamisme est le commencement de la sagesse, on s'efforçait d'éviter tout conflit entre les chrétiens et les musulmans ; on tranchait si possible les différends en faveur de ceux-ci ; on espérait se les attacher en respectant les coutumes indigènes, en octroyant des privilèges, des dons aux fondations pieuses (*ouaqf*), des subventions lors des fêtes religieuses ; c'était même, en Afrique occidentale (britannique) la circoncision forcée des soldats païens. Cette politique fut celle des Hollandais à Java et Sumatra (1), des Français en Tunisie, des Anglais au Soudan, en Egypte et dans la Nigéria. On recommandait aux fonctionnaires de ne pas intervenir dans les questions touchant à la religion ; il ne fallait pas se mêler, par exemple, selon Lord Cromer, « de réformer les iniquités de la cour (de justice !) du cadî » ; par contre, il était bon que les officiers chrétiens prissent part aux cérémonies religieuses musulmanes, et que partout l'on observât le repos du

(1) Cependant les Hollandais se sont aperçus que cette politique était préjudiciable à leurs intérêts et ne leur gagnait pas même la confiance des musulmans ; la mosquée construite par le gouvernement dans la province d'Atjeh (Sumatra), était presque toujours déserte, et lorsque la nouvelle des massacres d'Arménie se répandit dans la grande île, les musulmans en furent remplis d'orgueil : « Vous voyez bien, disaient-ils, que personne ne peut résister au Raja de Stamboul ! Il viendra bientôt délivrer Sumatra, et alors nous traiterons les chrétiens comme les Turcs ont traité les Arméniens. » Aujourd'hui, les chefs chrétiens ont leur mot à dire dans l'administration judiciaire du pays et les missionnaires qui désirent s'établir dans de nouveaux districts trouvent un appui auprès du gouvernement. (*The Mohammedan World of To-day*, p. 212).

vendredi plutôt que celui du dimanche (1). Quant aux missions chrétiennes, « leur laisser toute liberté d'action serait non seulement sans aucun résultat pour elles, mais créerait un mécontentement qui pourrait engendrer des troubles. Loin d'en bénéficier, la cause de la civilisation en serait compromise, cette cause qui tient tant à cœur à tous ceux, missionnaires et autres, qui s'intéressent au développement du pays » (2). Dans la Nigéria septentrionale, la politique anglaise s'appuie sur les émirs (chefs indigènes musulmans) et l'établissement des missionnaires chrétiens rencontre les plus grandes difficultés ; ailleurs, il leur est interdit de prêcher en public. Peut-on encore, dans ces conditions, parler de neutralité religieuse, et cette politique à courtes vues ne serait-elle pas, en définitive, préjudiciable à ceux-là même qui la préconisent ?

En effet, il n'est pas besoin de missionnaires, de propagande religieuse, ni de controverse pour désagréger l'islam ; il suffit de nos chemins de fer, de nos bateaux à vapeur, de nos systèmes financiers, de notre industrie et de notre commerce. Étant donné l'inextricable enchevêtrement de la loi religieuse et de la loi civile chez les musulmans, le péril résulte, pour l'islam, de la suprématie d'une autorité non musulmane. Il a bien fallu que les mêmes gouvernements coloniaux, si désireux de ne froisser en rien la légitime suscepti-

(1) Rapport de la Conférence d'Edimbourg, vol. VII, *Missions and Governments*, p. 51.

(2) LORD CROMER, dans un rapport de 1905 sur le Soudan égyptien.

bilité de leurs sujets, abrogeassent des chapitres entiers de la loi musulmane pour y substituer le code Napoléon ou le code civil britannique. N'y aurait-il pas avantage, non pas à favoriser, mais à traiter impartialement toute entreprise capable de contribuer à la tâche ardue d'adapter notre culture aux besoins des indigènes ? Et la mission n'a-t-elle pas fait ses preuves comme agence civilisatrice et pacificatrice ? Qu'on songe au développement du Lessouto et de l'Ouganda, à la confiance dont a joui, auprès des populations fanatiques de l'Afghanistan, un homme comme le D^r Pennel (1) et qu'on se demande s'il convient de fermer la route à des hommes qui brûlent d'apporter au monde musulman non seulement une civilisation nouvelle, mais le principe même de cette civilisation, mais ce qu'ils possèdent de plus inestimable, une foi capable de régénérer les êtres les plus dégradés ?

La guerre sainte de 1914. — Si la situation des gouvernements européens régissant des pays musulmans avaient été de tout temps fort complexe, quels périls nouveaux n'y devait pas ajouter l'alliance germano-turque et la proclamation de la guerre sainte ! Les métropoles parèrent le coup que la diplomatie allemande leur portait en donnant à leurs sujets musulmans la garantie formelle que leurs intérêts religieux ne seraient lésés en rien. Le 2 novembre 1914, le Vice-Roi des

(1) T.-L. PENNEL, *Among the Wild Tribes of the Afghan Frontier.*

Indes se disait « autorisé par le Gouvernement de Sa Majesté à faire publiquement les déclarations suivantes au sujet des Lieux Saints de l'Arabie, y compris le port de Djeddah et les sanctuaires de la Mésopotamie, afin qu'il soit bien entendu que cette guerre ne touche en rien les intérêts religieux des loyaux sujets de Sa Majesté. Djeddah et les Lieux Saints ne seront ni attaqués, ni molestés par les forces britanniques de terre ou de mer, pour autant que les pèlerins venant des Indes auront le libre accès des lieux saints et des sanctuaires susdits. A la requête du Gouvernement de Sa Majesté, les Gouvernements de France et de Russie ont pris des engagements analogues ».

Pendant la guerre, on témoigna tous les égards aux soldats musulmans engagés par milliers sous les drapeaux de France et d'Angleterre. On leur construisit des mosquées, on organisa les services hospitaliers de manière à permettre aux fidèles l'observation du ramadan, et nulle part on n'enregistra de défections. Jusqu'à quel point le loyalisme professé par les sujets musulmans de la France (1) et de l'Angleterre fut-il sincère, c'est ce qu'une censure impitoyable n'a pas permis de contrôler. Si les missionnaires chrétiens n'ont été molestés nulle part, sauf en Turquie, les événements ont bien montré que le vieil esprit n'avait pas disparu, et la prière des croyants

(1) Voir les témoignages publiés par *La Revue du Monde Musulman* pendant la guerre, vol. 33 (1915-1916) et 34 (1917-1918).

pieux, pendant la guerre, était à peu près celle-ci : « Nous te rendons grâce, ô Allah, d'avoir divisé contre elles-mêmes les légions du diable et d'avoir, dans ta Toute-Puissance, obligé certaines d'entre elles à soutenir les défenseurs de l'islam. Fais aboutir tout cela, ô Seigneur, à la rapide victoire des fidèles et à la ruine de tous ceux qui te désobéissent, à Toi et à ton Envoyé » (2).

Le traité de Sèvres. — La conclusion de la paix ne devait pas ramener le calme dans le monde musulman, bien au contraire. On peut bien dire que le califat avait depuis longtemps perdu son prestige aux yeux d'une partie du monde musulman, que l'autorité du sultan était répudiée par les chiites et méconnue par les populations du Maroc et de l'Afrique Occidentale, que ni Abdoul Hamid, ni les Jeunes Turcs, « cette bande d'intrigants frivoles » (Hurgronje) n'avaient réussi à rendre à l'antique institution sa vitalité d'autrefois ; le maintien du califat paraît essentiel aux Croyants et implique l'existence d'un pouvoir politique indépendant.

On comprend les tempêtes de protestations soulevées par le traité de Sèvres qui démembrait l'empire ottoman et ne laissait plus au sultan qu'une souveraineté conditionnelle sur Constantinople et la possession d'une partie de l'Anatolie. C'est à la Turquie que regardaient les musulmans du monde entier, c'est d'elle qu'ils attendaient

(2) C. SNOOK-HURGRONJE, *The Holy War made in Germany* (Putnam).

leur délivrance (2), c'est son prestige qu'ils voulaient maintenir en face de la chrétienté. Lors des guerres italo-turque et balkanique, les musulmans hindous avaient collecté pour les Turcs des sommes considérables et la révolte du chérif de la Mecque en 1916 avait été sévèrement jugée par plusieurs membres influents de l'*All India Moslem League*.

Mais ce n'était pas seulement le pouvoir temporel du calife qui était réduit presque à néant : malgré l'assurance donnée aux musulmans que la guerre ne lèserait en rien leurs intérêts religieux, on insérait dans le traité une clause (article 139) imposant au sultan la renonciation formelle à tout droit de suzeraineté ou de juridiction sur les musulmans placés sous la domination ou le protectorat d'un autre Etat.

Aux Indes, l'agitation fut intense ; à deux reprises, des « journées du califat » furent instituées pendant lesquelles toutes les affaires furent suspendues, tandis que la population musulmane arborait des vêtements de deuil et qu'on envoyait au vice-roi plus d'un million de télégrammes ; des congrès se réunirent ; des foules immenses applaudirent un peu partout les chefs du mouvement pro-turc, à peine relâchés de la captivité que leur avait valu leur attitude politique. Des sommes importantes furent recueillies et une délégation envoyée en Angleterre pour exposer au Premier ministre les vœux des musulmans hindous. S'ils n'obtenaient pas satisfaction, ils de-

(2) Voir note p. 227.

vaient recourir, selon le conseil des oulema, non pas à la guerre sainte contre les Anglais, mais à l'*hidjrat*, c'est-à-dire à l'émigration en pays musulmans libres : c'est ainsi qu'en juillet 1920, vingt-cinq mille personnes de la province du Sind avaient déclaré leur intention de quitter le pays.

D'autre part, l'alliance islamo-bolcheviste semble avoir repris à son actif le plan germano-pars-islamique dans ce qu'il avait de négatif et de destructeur ; il y a là une menace qui ne saurait être négligée, bien qu'il ne faille pas en faire un épouvantail.

Des événements encore mal connus se déroulent en Asie Centrale, où les bolchévistes ont créé divers états soviétiques. Enver Pacha, l'ancien chef du Comité Union et Progrès, a pris la tête d'un mouvement anti-bolchévique qui inquiète fort le gouvernement d'Angora, et pourrait aboutir à la création d'un état turc en Asie Centrale. D'autre part, l'Afghanistan, qui avait chaleureusement accueilli les bolchévistes, se refroidit à leur égard, sans pourtant avoir lié parti avec Enver : un conflit est même possible, étant donné les prétentions afghanes sur une partie du Turkestan.

La révision du traité de Sèvres amènera-t-elle un règlement plus satisfaisant de la Question d'Orient et de la question musulmane ? Il n'est pas possible de trouver une solution qui satisfasse à la fois les revendications musulmanes, les aspirations nationalistes turques et les ambitions impérialistes des gouvernements européens. Il est indéniable d'autre part que l'application du principe des nationalités est particulièrement épineuse

en Orient où les races sont enchevêtrées et les questions nationales et religieuses inextricablement mêlées. Ce n'est pas une raison pour oublier les principes proclamés et les engagements pris. Et, dit un auteur chrétien, « si la dissolution de l'empire ottoman doit signifier, pour les peuples musulmans, le renoncement à toute prospérité et à toute dignité nationales, l'Eglise chrétienne a le devoir de protester énergiquement ». Cependant, si les états construits par les alliés avec les débris de l'empire turc « parviennent à une réelle indépendance; on pourra difficilement nier que la domination ottomane n'ait été heureusement remplacée » (1).

L'avenir de l'islam. — Quoiqu'il en doive être, l'avenir de l'islam est sérieusement compromis et les musulmans s'en rendent bien compte. Ils « formaient autrefois la première nation du monde et ils restèrent à la tête du progrès tant qu'ils demeurèrent attachés à leur glorieux Livre et aux Traditions, mais maintenant que le diable les a plongés dans l'ignorance, ils ont abandonné le Coran et sont les plus méprisés et les plus abandonnés des hommes » (2). « Il y a des milliers, non : des millions de musulmans qui, voyant le pouvoir croissant de l'Europe sont arrivés à la conclusion

(1) EDWYN BEVAN, *The New Situation in Asia. International Review of the World*, vol. IX, n° 35, juillet 1920.

(2) Extrait d'un article publié dans le journal *Al Moayyad* du Caire sous le titre : Seuls le Livre et les Traditions du Prophète peuvent nous servir de guide et nous donner le bonheur et le progrès.

que l'islam ne pourra pas conserver son rôle de sauveur des nations, ni même maintenir ses positions actuelles... Les classes cultivées de la communauté... sont plongées dans un découragement qui confine au désespoir et considèrent qu'il est absolument vain de prendre aucune mesure ou de faire aucun effort pour sauver l'islam... Bref, la situation des musulmans est si mauvaise que, si l'on envisage les choses à un point de vue matérialiste, on est forcé de se dire que les jours de l'islam sont comptés et qu'il n'aura bientôt plus un refuge au monde. Cette prédiction est faite pour affliger tous les cœurs et je doute qu'aucun musulman puisse l'ouïr sans angoisse » (1).

Y a-t-il pour l'islam un salut possible ? Il ne viendra pas, en tous cas, d'un retour au Coran et à la Tradition comme le voudrait l'un des auteurs que nous citons. Le néo-islam a-t-il plus de chances d'aboutir à une réforme durable ? Des observateurs compétents ont remarqué que le courant du rationalisme aux Indes paraissait s'épuiser au bénéfice du retour à une orthodoxie passive. D'autre part, c'est au prix d'un escamotage que le néo-islam prétend être encore la religion du Prophète (2). Le jour où l'islam ne sera plus qu'un déisme rationaliste à tendances moralisantes, quel que soit son respect pour la personne du Prophète, il ne sera plus l'islam. Et quant aux compromis de toutes nuances qui prétendent lui infuser une vie nouvelle par l'apport d'éléments étrangers, ce sont

(1) *Review of Religions*, septembre 1915.

(2) Le professeur Macdonald parle de *suppressio veri*.

des hybrides, et les hybrides ne se propagent pas, car, comme le dit Tertullien, « les hommes ne se soucient pas de donner leur vie pour un compromis entre la foi de l'Eglise et les philosophies du monde païen ».

Mais si l'islam s'effrite et se désagrège partout où il est en contact avec une culture supérieure, il a encore devant lui d'immenses champs de conquête, tous ceux occupés aujourd'hui par les forces mourantes du paganisme et de l'animisme. Car « même s'il est vrai que l'islam exerce une influence paralysante sur les peuples qui ont atteint un certain degré de culture, il est impossible de nier qu'il n'ait, sur les races arriérées de l'Afrique, une action vivifiante. L'islam fait chaque jour des prosélytes parmi les tribus païennes de la Nigéria septentrionale et voit disparaître devant lui l'ivrognerie, le cannibalisme et le fétichisme ; on voit surgir les mosquées et s'ouvrir les marchés ; le païen perd sa sauvagerie et apprend à se mêler aux autres hommes. Pour le nègre, l'islam n'est pas une religion stérile et morte... Ce n'est pas que la diffusion de l'islamisme parmi les tribus païennes soit sans inconvénients. Ses appels à la sensualité ne restent pas sans effet ; la civilisation même qu'il apporte est un mélange de vices et de vertus. Mais si l'on met en balance l'islamisme et le paganisme, on ne peut guère douter lequel l'emporte sur l'autre » (1).

La première moitié du xx^e siècle verra selon

(1) Captain C. W. J. ORR. *The Making of Northern Nigeria*. Londres, 1911.

toute vraisemblance disparaître le paganisme au bénéfice soit de l'islamisme, soit du christianisme. Sur bien des points, la bataille est déjà gagnée par les sectateurs du Prophète et ce n'est pas, généralement, par des forces organisées : le missionnaire, c'est souvent le derviche, mais c'est aussi le négociant et le marchand d'esclaves. S'il est exagéré de dire que chaque musulman soit un missionnaire, chacun du moins rend témoignage à sa religion : c'est la quintuple prière quotidienne, c'est l'invocation qui accompagne, chaque fois qu'il est prononcé, le nom de Mahomet, le béni, c'est le Livre sacré, qui, s'il n'est pas lu, est du moins baisé et porté comme un talisman. N'est-il pas significatif que les routes d'esclaves soient devenues les grands chemins de l'islam en Afrique ?

La ligne de démarcation entre les deux religions n'est pas toujours bien nette ; les nouveaux convertis gardent beaucoup de leurs coutumes et de leurs superstitions païennes ; « ils continuent d'adorer leurs fétiches et de boire du rhum » (1). Aujourd'hui musulmans de nom, les païens seront complètement islamisés au bout d'une ou deux générations. On peut bien parler de péril musulman.

C'est ainsi que, de la Basse Egypte, « les musulmans propagent activement leur religion dans la direction du sud, jusqu'aux confins du Protec-

(1) WURTZ. *Die Mohammedanische Gefahr in West Africa*, p. 18. Bâle, 1904. Cf. aussi ZWEMER, *The Effects of Animism on Islam*. Revell, 1921.

torat ; plusieurs tribus du Haut-Nil ont déjà embrassé l'islamisme... Mais ce n'est pas seulement par le nord que l'invasion musulmane est à craindre (pour l'Ouganda) : à l'ouest, le chemin de fer nous a mis en rapports étroits avec le littoral ; Arabes et Souahélis ont semé l'islamisme le long de la voie... Dans l'Ouganda, plusieurs musulmans occupent des situations importantes et dans le Bosoga, la majorité des hommes influents est musulmane, ou l'était encore récemment » (1). L'immense Soudan, avec sa population de 50 millions d'âmes, la grande tribu des Haoussa, les tribus de la Nigéria et de la Côte d'Or, sont en partie islamisés et risquent de l'être entièrement avant longtemps. « Le flot monte sûrement, irrésistiblement. Sera-t-il possible de lui opposer une digue ou bien tout sera-t-il emporté ? » (2).

En Asie aussi l'islam fait des conquêtes importantes. Mais ici, les méthodes de propagande se modernisent : par exemple, un marchand de perles de Bahrein (Arabie) a fait imprimer à ses frais un commentaire du Coran destiné à être distribué gratuitement ; aux Indes, il existe tout une littérature apologétique et de propagande ; on peut voir dans les rues de Lahore ou de Calcutta des employés, des marchands, des libraires et même des coolies qui emploient leurs loisirs à prêcher l'islamisme ou à attaquer le christianisme ; le long de la côte de Malabar, les Mapillas font une propagande énergique et des convertis

(1) *Church Missionary Gleaner*, 1906.

(2) WURTZ, op. cit., p. 25.

par milliers ; au Bengale, plus de dix millions de personnes ont passé à l'islamisme ; en Birmanie, la population musulmane a augmenté d'un tiers en dix ans. Comme les païens d'Afrique, les Hindous des castes inférieures seront dans quelques dizaines d'années musulmans ou chrétiens. Dans l'Archipel malais, la même alternative se pose aux dernières tribus païennes de Java, de Bornéo, des Philippines, travaillées par le prosélytisme enthousiaste des pèlerins revenant de la Mecque. La Chine n'est pas épargnée non plus et les musulmans y sont très actifs.

Bien avant la guerre, Lord Cromer estimait « que l'Europe saurait, en cas de nécessité, se défendre contre l'agression brutale du pan-islamisme » mais, ajoutait-il, bien que vainqueurs nous serions impuissants contre « l'esprit qui inspire ce mouvement » (1).

L'événement a donné raison à l'homme d'Etat. L'explosif a fait long feu ; le pan-islamisme a souffert un coup fatal. Mais le fanatisme musulman n'est pas mort. Il constitue toujours une menace pour la civilisation européenne (2) ; les ordres de derviches restent prêts à ranimer la flamme qui couve sous la cendre, à exciter contre les Infidèles la masse énorme de ceux qui pensent que la fraternité s'étend aux seuls Croyants et que « le

(1) *The London Times*, 4 avril 1907.

(2) « Le fait qui domine l'évolution moderne du monde islamique est le prodigieux mouvement de rénovation, de propagande qui s'accomplit en Asie, en Afrique surtout... On ne saurait nier qu'il y ait là, pour les intérêts actuels du monde civilisé, un danger grave ». A. LE CHATELIER, *L'Islam au XIX^e siècle*, p. 187.

mépris, la haine et la guerre » sont dus au reste du monde. Contre des forces spirituelles, il faut employer des armes spirituelles ; au pan-islamisme opposer le pan-évangélisme ; au culte du Prophète sanguinaire de la vieille Arabie, le culte du Maître doux et humble de cœur, qui est venu révéler au monde un idéal insurpassable et apporter aux hommes une force rayonnante d'amour et de pardon, leur ouvrir des perspectives indéfinies de perfectionnement et de bonheur.

CHAPITRE X

Les missions chrétiennes auprès des musulmans

SOMMAIRE

La négligence de l'Eglise. L'attitude réciproque de l'islamisme et du christianisme : haine, ignorance et fanatisme. — Les premiers apologistes : Jean de Damas et Pierre le Vénéral. — Les premiers missionnaires : Raymond Lulle, saint François-Xavier. La période moderne : Henry Martyn et la traduction de l'évangile en persan et en arabe. Karl Gottlieb Pfander et le *Miroir de la vérité*. L'établissement des missions chrétiennes dans les différents pays musulmans ; quelques résultats.

L'ère musulmane date de 622 après J.-C. et jusqu'aux premières années du xx^e siècle, il n'a été fait que des efforts sporadiques et mal coordonnés pour apporter l'Évangile aux musulmans. Et si, dans tous les siècles, les missionnaires ont été de grands isolés, s'ils ont été incompris et raillés par ceux-là même qui eussent dû les soutenir, les plus abandonnés furent les héros solitaires qui les premiers tentèrent de relever le défi de l'islam.

Au choc de l'invasion sarrasine, la chrétienté à demi barbare avait été ébranlée jusque dans ses fondements ; muette de terreur, pendant des siècles, elle devait considérer le Sarrasin, puis le Turc, comme les fléaux dont Dieu se servait pour la

châtier, chaque parti regardant ses rivaux comme spécialement visés par le châtement divin. Lorsqu'elle se fut relevée, sa première impulsion fut de tirer l'épée ; mais la réplique n'était pas dans l'esprit de l'Évangile, et c'est par l'épée que périrent les armées des Croisés. « Je vois maints chevaliers s'en aller outre-mer, disait Raymond Lulle, et rêver de conquérir la Terre Sainte par la force des armes, mais tous périssent avant d'avoir atteint leur but. D'où il me paraît que cette entreprise ne saurait être menée à bien sinon par l'Esprit qui t'animait, toi et tes apôtres, à savoir par l'amour et par la prière, par l'effusion des larmes et du sang » (1). La voix de ce contemporain de saint Louis se perdit dans le désert. Au xvi^e siècle, les missionnaires jésuites, malgré leur zèle, ne firent pas œuvre durable. Les souverains musulmans n'étaient guère disposés à attirer, et moins encore à retenir dans leurs Etats, les hommes qui instituèrent l'Inquisition à Goa et qui nouèrent des intrigues politiques en Chine et au Japon. Quant aux protestants, eux aussi mirent des siècles à comprendre leur responsabilité dans l'évangélisation du monde, et ils ne firent pendant longtemps que des tentatives isolées dont aucune n'eut pour but de convertir les musulmans, dont aucune, sinon chez les moraves, ne fut soutenue par toute une église. Enfin les yeux et les cœurs s'ouvrirent ; la fin du xviii^e et le commencement du xix^e siècle virent la fondation des grandes sociétés de mission

(1) S.-M. ZWEMER, *Raymond Lulle*, p. 52.

américaines et européennes. Mais aucune n'inscrit à son programme l'évangélisation des musulmans, excepté la Mission de Bâle (1) ; encore ne put-elle prendre racine en terre d'islam. Aujourd'hui encore, tandis que quatre-vingt-huit sociétés se proposent d'amener les Juifs à reconnaître en Jésus le Christ, aucune société disposant de moyens importants n'a pour but exclusif l'évangélisation des musulmans, bien qu'un certain nombre de sociétés y travaillent directement ou indirectement.

On reste stupéfait en voyant le problème musulman ignoré par ceux-là même qui devraient s'en préoccuper le plus : Warneck, le fondateur de la science des missions en Allemagne, ne comprend pas les musulmans dans son plan pour l'évangélisation du monde ; Gareis, dans son « Histoire des missions » (2) expédie la question de l'islam en un paragraphe, et considère la situation comme désespérée ; le D^r Jones intitule un livre remarquable « Le problème de l'Inde : Krishna ou Christ », et il ne consacre pas deux pages à la religion professée par un Hindou sur cinq !

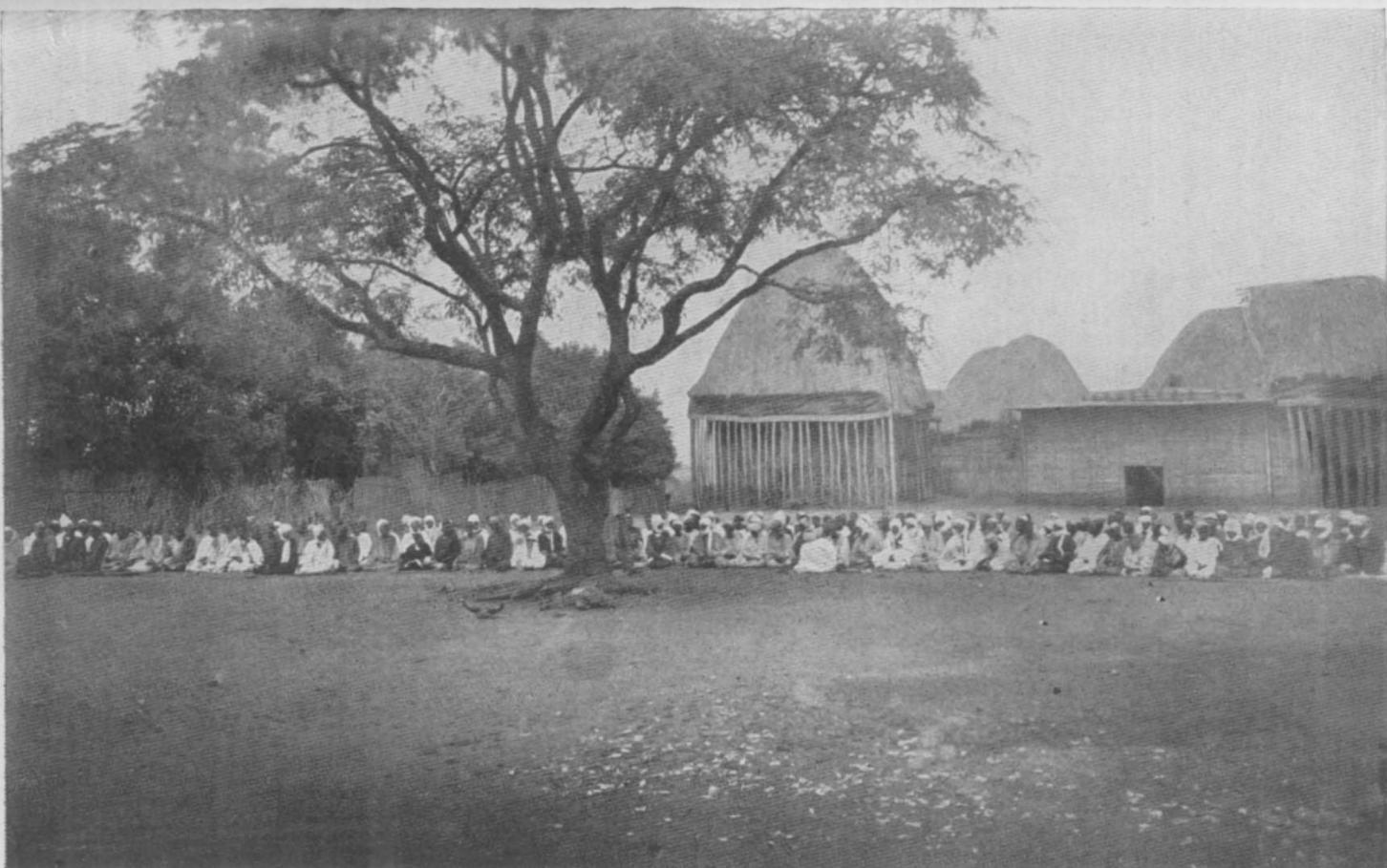
Qu'on prétende, après cela, que l'évangélisation des musulmans est une œuvre vaine et vouée à la faillite. Est-ce d'insuccès qu'il faut parler ou

(1) « Le but exclusif des Missions évangéliques (de Bâle) est la propagation de l'Évangile du Christ chez les Peuples païens et mahométans ». *Exposé de l'état actuel des Missions évangéliques chez les Peuples infidèles*, p. LXXVI. Genève, 1821.

(2) REINBOLD GAREIS. *Geschichte der Evangelischen Heidenmission*, Constance, 1901, av. 11 cartes et plus de 300 illustrations. Et cependant, cf. p. 320 l



GROUPE DE MUSULMANS HAOUSSAS EN PRIÈRE (Cameroun)
(Dans ce village la mosquée a été construite par un chef encore païen)



GRUPE DE MUSULMANS HAOUSSAS EN PRIÈRE (Cameroun)
(Dans ce village la mosquée a été construite par un chef encore païen)

bien de défaitisme ? Y a-t-il, pour le croyant, une situation vraiment désespérée ? Et si, après Golgotha, la puissance des ténèbres a fait place à la lumière de Pâques, convient-il aux disciples du Crucifié de déclarer leur tâche impossible ? « Ne demandez pas des vies faciles, demandez d'être forts. Ne demandez pas une tâche proportionnée à vos forces, demandez des forces proportionnées à votre tâche. »

Mais la situation n'est pas désespérée, et nous allons le montrer :

L'attitude réciproque des deux religions, faite de haine et d'ignorance, d'orgueil et de préjugés, explique sans l'excuser la longue négligence de l'Eglise. « Ne vous étonnez pas, disait Marco Polo, que les Sarrasins haïssent les chrétiens ; la loi maudite de Mahomet leur ordonne de faire aux autres peuples, et spécialement aux chrétiens, tout le mal possible, de les dépouiller de leurs biens et de leur nuire de toutes manières. C'est ainsi que les Sarrasins font par tout le monde » (2). Les chrétiens le leur rendaient bien et Dante exprime l'opinion de son temps lorsqu'il place Mahomet dans le dernier cercle de l'enfer (3).

L'Eglise semble n'avoir vu d'abord dans l'islamisme qu'une gigantesque hérésie : « Mahomet pour tout le moyen âge ecclésiastique, est un hé-

(1) PHILIPP BROOKS. *Twenty Sermons*, p. 330.

(2) *Marco Polo's Travels*. Edition du Colonel Yule, vol. I, p. 60.

(3) *La divine Comédie*. Enfer, chant XXVIII.

rétiqne, un second Arius pire que le premier. Sa légende est calquée sur celle des grands hérétiques légendaires, Simon le Mage, le diacre Nicolas. Dans les écrits populaires, il s'y joint d'atroces calomnies, destinées à couvrir d'ignominie l'auteur du grand mal que la chrétienté voulait à tout prix supprimer » (1).

Les conciles avaient trop à faire en discutant des points de doctrine accessoires pour approfondir les idées courantes sur l'islamisme. Alanus de Insulis (1114-1200), classe les musulmans entre les Juif et les Vaudois du Piémont ; l'Europe ignore longtemps dans quel siècle avait vécu Mahomet, et Hildebert, archevêque de Tours, en faisait un apostat de l'Eglise orthodoxe.

Dans la Chanson de Roland (XI^e siècle), les musulmans sont des païens qui adorent trois idoles, Mahomet, Apollon et Tervagant (2). Quant aux conversions, et peu importe qu'elles soient légendaires, l'empereur « à la barbe fleurie » les obtient tout autrement que par la persuasion ; s'il y a quelque récalcitrant parmi les Sarrasins,

« Il le fait pendre, o ardeir (bruler), o occire » (3).

(1) RENAN. La Légende de Mahomet. *Mélanges religieux et Historiques*, p. 205. Paris, 1904.

(2) Voir entre autres lai CCXVII, vers 2580 à 2591 de l'édition Gautier.

(3) Vers 3670. M. Gautier se donne beaucoup de peine pour prouver que ce vers est « en contradiction avec la véritable doctrine de l'Eglise » (v. la note *in loco*, 12^e éd.). Il base son argumentation sur un texte du pape Nicolas I (858-867), recommandant de convaincre les païens « de leurs erreurs par de bons avis, par des exhortations, par la raison enfin plutôt que par la force » ; M. Gautier invoque l'autorité de saint Augustin, de saint Thomas d'Aquin, et enfin

Le plus pur héros des croisades, saint Louis lui-même, estimait que nul, à moins d'être très bon clerc, « ne doit défendre la loi crestienne, ne mais (sinon) de l'espée, de quoy il doit donner parmi le ventre dedans, tant comme elle y puet entrer » (1).

De pareilles notions ne pouvaient engendrer un prosélytisme conforme à l'esprit de l'Évangile.

De nos jours, au contraire, il règne pour l'islamisme un véritable engouement, d'ordre surtout esthétique : c'est l'évocation de l'Orient mystique et pittoresque, tel que l'ont décrit de très grands artistes, un Loti, des frères Tharaud :

« Je suis le repos, le rêve, la contemplation, l'humilité, la sagesse.

« Je suis les grandes étendues, les roses de la Perse, les jardins dans les sables, les cyprès dans les cours ; je suis la vie dans la mort.

« Inventez, pour me détruire, des machines meurtrières !

« Vaincu sur votre petit coin du monde, je refléuris ailleurs, dans la Chine innombrable, les Indes embrasées et dans la sombre Afrique.

« Vos religions à vous ne s'épanouissent que dans les brumes.

« Mon domaine à moi est celui du soleil, et vous ne détruirez ni l'eau, ni les palmiers, ni la fleur du rosier, ni l'ombre du cyprès » (2).

La littérature a fait autant pour la défense et

les Pères du Concile de Plaisance (1388), qui disaient : « La religion chrétienne ne doit pas rejeter les Juifs et les Sarrasins, parce qu'il est constant qu'ils ont en eux l'image de notre Créateur ». Que conclure, sinon que, comme nous venons de le dire, ces voix se perdirent dans le désert, ou plutôt dans le fracas des batailles ?

(1) JOINVILLE, *Histoire de saint Louis*, ch. X, § 53. Edition Natalis de Wailly.

(2) J. et J. Tharaud.

illustration de l'islamisme que les dissertations de certains savants pour lesquels il n'y a pas défaut, mais imperfection de cette religion comme de toutes les autres, faiblesse et infidélité des croyants, comme l'histoire du christianisme en offre, elle aussi, tant d'exemples. Il y a pourtant une distinction à faire. Nous n'excusons certes ni l'Inquisition, ni les guerres de religion, ni les crimes de lèse-humanité qui flétrissent notre civilisation soi-disant chrétienne : alcoolisme, débauche, exploitation de l'homme par l'homme. Mais est-ce pour avoir été fidèles à leur Maître ou pour l'avoir trahi que ses disciples se sont montrés durs, fanatiques et sensuels ? Est-ce pour avoir mis en pratique ses enseignements ou pour les avoir foulés au pied que les chrétiens ont laissé régner dans le monde la haine, l'injustice et la violence ?

On prêche, dans certains milieux chrétiens, une entente cordiale entre l'islamisme et le christianisme. Qu'on souhaite plus de compréhension réciproque, un mutuel respect, un plus grand amour des vérités révélées dans l'une et dans l'autre religion, nous sommes les premiers à le vouloir, et c'est avec joie que nous faisons crédit à tout ce que l'islam possède de grand, de fort et de beau. Mais il est un point sur lequel l'accord nous paraît impossible, et c'est précisément le point central : la notion de péché et celle de rédemption. Le monde a-t-il, oui ou non, besoin d'un Sauveur ? Et, si haut qu'on place les grands génies religieux, un autre que le Fils de l'Homme est-il venu « chercher et sauver ce qui était perdu » ?

Concluons : où la force, au service du fanatisme et de l'ignorance, a jadis échoué, la sympathie généreuse et superficielle d'aujourd'hui ne réussira pas non plus. Il faut autre chose pour sauver le monde qu'un élan de bonne volonté, il faut l'expérience tragique du péché et la vision splendide de Celui qui ouvre « le Paradis éblouissant de la Promesse ».

Les précurseurs : Jean de Damas et Pierre le Vénérable. — Ces deux noms et celui d'Al Kindy (1) ouvrent la liste des apologistes de l'Évangile dans la controverse musulmane. Les premiers, ils étudièrent l'islamisme avec une sympathie éclairée et employèrent contre l'épée du Prophète les ressources de la dialectique.

Jean de Damas, mort à Jérusalem en 760, est de beaucoup le meilleur théologien du huitième siècle. Il vécut en Palestine sous la protection des Sarrasins pour échapper à la vengeance de l'empereur de Byzance contre lequel il s'était élevé dans une discussion sur l'adoration des images. Il fut longtemps au service des Sarrasins qui le connaissaient sous le nom de Mansour (2). Parmi ses ouvrages les moins connus, il existe un traité intitulé « De Hæresibus » qui contient, entre autres, un dialogue entre un musulman et un chré-

(1) SIR WILLIAM MUIR, *Apology of Al Kindy*, traduite de l'arabe, 2^e édition, 1887. L'apologie fut écrite vers 830 par un chrétien ami d'un Hachémite de haut lignage. Cet Al Kindy ne doit pas être confondu avec le philosophe du même nom, qui mourut en 860.

(2) KURTZ, *Church History*, vol. I, p. 265.

tien. « Ce traité a nourri l'argumentation de tous ceux qui ont écrit contre l'islamisme dans l'Eglise d'Orient » (1). En ce qui concerne le texte du Coran et son interprétation, l'auteur déploie une grande érudition ; il rend justice aux vérités proclamées par Mahomet, mais il relève les erreurs du système et signale les taches qui souillent le caractère du Prophète. Le but du dialogue est évidemment d'instruire les chrétiens à donner « raison de l'espérance qui est en eux ».

Pierre le Vénérable appartenait à l'ordre des Bénédictins. Célèbre par sa science, autant que par sa libéralité et sa bonté, il fut abbé de Cluny et mourut en 1157. Il traduisit pour la première fois le Coran dans une langue européenne, le latin, et, anticipant de sept siècles sur l'événement, il demanda qu'on fit une version, partielle sinon complète, de la Bible en langue sarrasine. Ce vénérable champion de l'Eglise écrivit contre l'islamisme deux ouvrages remarquables qu'on peut lire en traduction allemande (2). Il y traite tout au long, et avec une remarquable pénétration, ces deux sujets : le caractère divin du Coran et la vocation prophétique de Mahomet. Le Coran se dément lui-même ; en renonçant à convaincre les musulmans et à défendre le christianisme, on fait aveu d'impuissance. Pierre le Vénérable s'efforce de démêler la vérité de l'erreur dans la doctrine musulmane ; il en distingue même les éléments constituants juifs, chré-

(1) KELLER, op. cit.

(2) JOHANN THOMAE. *Zwei Bücher gegen den Muhammedismus* von Petrus Venerabilis. Leipzig, 1896 ; Akademische Buchhandlung.

tiens et païens (1). Il exprime le regret de n'avoir pas le temps de quitter ses livres et ses études pour prendre une part personnelle au conflit, et dit que sa plume, tout au moins, ne cessera pas d'être au service de la bonne cause. Un effort doit être tenté pour arrêter la marée montante de l'islam, mais les croisades sont une entreprise vouée à l'insuccès et il faut employer d'autres moyens : « Ce n'est point par les armes, comme les nôtres le font souvent, que je vous attaque, mais par la parole ; ni par violence, mais par raison ; ni par haine, mais par amour ».

Qui dira que ces travaux aient été vains ? N'est-il pas significatif de voir à cette époque l'empereur d'Orient retrancher de la confession de foi l'antique anathème contre « le dieu de Mahomet », afin de ne pas offenser les musulmans qui avaient embrassé ou désiraient embrasser le christianisme ? (2).

Les pionniers. — Il faut rendre en passant hommage à saint François d'Assise qui envoya à deux ou trois reprises des missions auprès des musulmans (3) et passa lui-même huit mois en Syrie et en Egypte, où il prêcha non seulement aux croisés, mais au Soudan lui-même qui, tou-

(1) A. KELLER, loc. cit., p. 41, 43, etc.

(2) SIR WILLIAM MUIR. *The Mohammedan Controversy*, p. 4. KURTZ, *Church History*, vol. I, p. 267.

(3) « Egide partit pour Tunis avec plusieurs frères, mais une grande déception les y attendait : les chrétiens de ce pays, dans la crainte d'être compromis par leur zèle missionnaire, les jetèrent sur un bateau et les contraignirent à repasser la mer. » *Vie de saint François d'Assise*, par Paul Sabatier, 24^e éd., p. 257.

ché, lui aurait accordé, à lui et à son ordre, le libre accès du Saint Sépulcre. Cinq frères mineurs, envoyés en Espagne et au Maroc, subirent le martyre en 1620. Vaines semailles, dira-t-on. Cependant c'est le récit d'un moine franciscain qui détermina Raymond Lulle à se consacrer à l'évangélisation des musulmans.

Raymond Lulle. — Tandis que Jean de Damas, Pierre le Vénéral et d'autres encore avaient tenté d'atteindre les musulmans par leurs écrits, Raymond Lulle paya de sa personne ; ils avaient donné des arguments, lui donna sa vie. « La grandeur de son caractère se mesure à toute la hauteur dont il s'élève au-dessus de l'Eglise et du monde de son temps ; il anticipe de plusieurs siècles sur l'idéal moral, les conceptions intellectuelles et les ambitions missionnaires qui se sont développées après la Réformation » (1).

Raymond Lulle naquit en 1233 à Palma, dans l'île de Majorque. Il appartenait à une famille catalane distinguée et passa plusieurs années à la cour du roi d'Aragon où il se fit remarquer comme poète, musicien et chevalier. Sa conversion, à l'âge de trente-deux ans, rappelle celle de saint Paul sur le chemin de Damas et celle de saint Augustin sous le figuier de Milan. Après que le Christ lui fut apparu, il vendit tout ce qu'il avait et en distribua le prix aux pauvres, n'en réservant qu'une petite partie pour sa femme et ses enfants. Il se mit sérieusement à l'étude

(1) ZWEMER, *Raymond Lulle*, Introduction, par R.-E. Speer, p. XII.

de la langue arabe qu'il se fit enseigner par un esclave sarrasin. C'est à l'âge de quarante ans qu'il commença l'œuvre de sa vie ; il la poursuivit avec une persévérance et un dévouement admirables. Il s'était proposé un triple but : construire un système philosophique pour prouver aux incrédules et spécialement aux musulmans la vérité du christianisme ; fonder des collèges missionnaires où l'on enseignerait les langues orientales ; enfin, annoncer l'évangile aux musulmans.

Ironie des réputations ! Les manuels de philosophie citent le nom de Raymond Lulle, mais combien de chrétiens savent-ils que l'auteur démodé de *l'Arts magna* donna sa vie dans un impérissable élan d'amour ? « Celui qui n'aime pas ne vit pas, disait-il, et celui qui vit de la Vie ne saurait mourir. »

Lulle fit de vains efforts pour entraîner ses contemporains et dut se résigner à partir seul, dans sa cinquante-sixième année, pour prêcher le Christ dans l'Afrique du Nord. A son arrivée à Tunis, il annonça aux lettrés musulmans qu'ayant étudié les arguments du christianisme et de l'islamisme, il était prêt à les discuter loyalement avec eux. Les musulmans acceptèrent le défi, mais à défaut de leurs raisonnements, dans lesquels ils s'embrouillèrent, leur fanatisme prit le dessus et Lulle fut jeté dans un cachot par ordre du sultan, après avoir vu la mort de près. Après bien des souffrances, il put rentrer en Europe, où il fit des voyages d'évangélisation. En 1307, il retourna en Afrique et, sur la place

de Bougie, il annonça hardiment le Christ. Une fois encore, ses prédications se heurtèrent à la violence, et il fut emprisonné. Il resta six mois dans les chaînes, prêchant aux quelques personnes qu'il voyait ; seuls quelques marchands de Gênes et d'Espagne, émus de pitié, secoururent le vieux missionnaire.

Banni une seconde fois, et menacé de mort s'il revenait, Lulle ne put résister à l'appel de l'amour, et en 1314, vétéran de quatre-vingts ans, il alla rejoindre en Afrique sa petite bande de convertis. Pendant plus de dix mois il se tint caché, les exhortant, priant avec eux, et cherchant à conquérir d'autres âmes. Fatigué de la réclusion, il finit par sortir et par se faire connaître, et, tel Elie devant Achab, il se dressa devant le peuple, le menaçant de la colère divine s'il persévérait dans ses erreurs. Il parla avec amour, mais avec franchise. A l'ouïe des courageuses paroles qu'elle ne pouvait réfuter, la populace se saisit du vieillard, le traîna hors de la ville et le lapida sur l'ordre, ou du moins avec l'assentiment de l'autorité. Ainsi périt, le 30 juin 1315, le premier missionnaire parmi les musulmans.

Il fut la voix qui crie dans le désert, le veilleur solitaire qui s'efforce en vain d'arracher à leur torpeur les soldats endormis.

Saint François Xavier. — Vers la fin du seizième siècle, un autre champion attaqua la citadelle de l'islam. Sous le patronage du roi de Portugal, la Société de Jésus envoya François-Xavier à Goa et

le munit de lettres d'introduction pour le Grand Mogol. Xavier s'établit à Lahore, sous le règne de l'empereur Akbar. Après un labeur de douze ans, il termina un ouvrage intitulé « Le miroir de la vérité » (1) et dédié en ces termes à l'empereur Jahangir, successeur d'Akbar : « Discours adressé à l'ombre de Dieu, à l'Asile de l'Empire, au grand Roi des Rois, Jahangir. Que Dieu perpétue son royaume et son pouvoir ! »

« L'examen de ce livre de 800 pages, démontre que les principaux points en litige étaient, il y a trois siècles, les mêmes qui se discutent encore aujourd'hui dans les bazars et les chapelles de la capitale du Pendjab. Ces points sont : le mystère de la Sainte Trinité, la divinité du Messie, l'intégrité des Saintes Ecritures, et la prétention du Coran à abroger tout ce qui a été écrit avant lui... L'argumentation est conduite avec une extrême habileté. Le missionnaire jésuite attaque l'immoralité de l'enseignement du Coran sur le mariage, la polygamie, le divorce, etc ; il compare la tolérance de l'islam pour les désirs et les passions des hommes à une cuisine préparée de manière à flatter le goût, tandis que la morale chrétienne a l'amertume d'une médecine salutaire » (2).

L'œuvre de François Xavier dénote une grande intelligence et une remarquable connaissance de

(1) L'exemplaire conservé à la bibliothèque de Queen's College, Cambridge, a été traduit en anglais et publié en 1824 : Rev. S. LEE, *Persian controversies*.

(2) WHERRY, *Islam and Christianity*.

la doctrine musulmane. Les protestants estimeront que l'auteur complique inutilement sa tâche en cherchant à justifier certains points de doctrine exclusivement catholiques, comme le culte des saints et la vénération des reliques. Cependant le livre du savant jésuite et les controverses qu'il soutint contre les docteurs musulmans eurent assez de retentissement pour provoquer une réplique, publiée douze ans plus tard.

Henry Martyn (1). — Les siècles de nouveau passèrent. L'islam agrandissait son empire, conquérait de nouveaux pays et de nouveaux peuples. Enfin on vit de nouveau briller la flamme qui animait Raymond Lulle.

Henry Martyn naquit en 1781. Parvenu, dès 1801, aux grades universitaires les plus élevés (grade de *senior wrangler*), il fut consacré comme pasteur en 1803 et nommé en 1806 chapelain de la Compagnie des Indes. Le sanscrit, le persan et l'arabe lui étaient déjà connus. Pendant les cinq années qu'il passa aux Indes, il travailla sans relâche, par la parole et par la plume, par la prière et la prédication, traduisant le Nouveau Testament en hindoustani (1808) puis en d'autres idiomes hindous, et enfin en persan, afin d'atteindre les musulmans (pour lesquels le persan jouait, aux Indes, un rôle analogue à celui du latin dans l'Europe du Moyen âge). En 1811, poussé par des raisons de santé, mais surtout par le désir d'appor-

(1) GEORGES SMITH, *Henry Martyn : Saint and Scholar. First Missionary to the Mohammedans, 1787-1812*. New-York, 1900.

ter l'évangile aux musulmans de la Perse et de l'Arabie, il s'embarqua à Calcutta pour Bombay et le Golfe Persique. Pendant le voyage, il composa divers opuscules en arabe et étudia le Coran, tout en prêchant aux matelots arabes. Il débarqua à Moscote le 29 avril, et nous savons dans quels sentiments, car il avait écrit dans son journal un an auparavant : « Si Dieu me prête vie, il n'y a pas de raison pour que je ne fasse pas ma version arabe en Arabie et ma version persane en Perse... Il faudrait que le gouvernement me laissât partir trois ans avant l'époque de mon congé. Sinon je donnerai ma démission ; je ne saurais consacrer ma vie à une tâche plus importante qu'à préparer une bible arabe » (1). Martyn se rendit à Chiraz en juin 1811 ; il y révisa sa traduction et soutint de fréquentes discussions avec les moullahs. Un an plus tard, il faisait hommage de son œuvre au chah de Perse, qui résidait dans les environs d'Is-pahân.

« Le 12 juin, j'assistai à la réception du vizir ; pendant deux heures, il s'y tint une controverse des plus bruyantes et des plus emportées ; j'étais seul contre huit ou dix contradicteurs. Le vizir, qui s'était contenté tout d'abord de nous mettre en train, finit par se mêler à la discussion et me dit : « Tu ferais mieux de dire que Dieu est Dieu et que Mahomet est le prophète de Dieu ». Je répliquai : « Dieu est Dieu », mais au lieu de : « Mahomet est le prophète de Dieu », « Jésus est le fils de Dieu ». Ils n'eurent pas plutôt en-

(1) S.-M. ZWEMER, *Arabia, the Cradle of Islam*, p. 318, 319.

tendu ce que je m'étais gardé de leur dire jusque-là, qu'ils s'exclamèrent tous, pleins de mépris et de colère : « Dieu n'a pas été enfanté, et Il n'engendre pas » ; et ils se levèrent comme s'ils avaient voulu me mettre en pièces. L'un d'eux s'écria : « Que diras-tu lorsqu'on te brûlera la langue pour ce blasphème ? » Un autre eut pitié de moi et essaya d'adoucir la sévérité de ce langage. Mon livre, que j'avais apporté pour le présenter au roi, était aux pieds de Mirza Chufi. Comme tous se levaient après lui, soit pour rentrer chez eux, soit pour se rendre chez le roi, j'eus peur qu'ils ne marchassent sur mon livre et je passai au milieu d'eux pour le ramasser et l'envelopper dans un linge, tandis qu'ils jetaient sur lui et sur moi des regards souverainement méprisants. Ainsi je m'en allai seul et je passai le reste du jour dans la chaleur et la saleté. Qu'ai-je fait, pensai-je, pour mériter ce dédain ? Rien que rendre témoignage à Jésus. Je repassai ces choses dans la prière et je trouvai la paix que le Christ a promise à ses disciples » (1).

Le courageux témoignage d'Henry Martyn ne fut pas absolument vain : une âme au moins fut gagnée et, n'y en eût-il point eue, disait-il, « le but de Dieu peut être d'encourager par ma patience et ma persévérance les missionnaires de l'avenir ».

Il mourut à Tocat, le 16 octobre 1812, sans même avoir auprès de lui un coreligionnaire pour le soigner et l'assister dans ses derniers moments.

(1) GEORGE SMITH, *Henry Martyn*, p. 466, 467.

Il fut le premier de la noble phalange à laquelle appartiennent French, Hughes, Elmslie, Wade, Clark, Hooper, Gordon, Bruce, Klein et bien d'autres.

Karl-Gottlieb Pfander (1). — Suisse d'origine, il quitta son pays en 1826, à l'âge de vingt-deux ans, au service de la mission de Bâle. Après avoir passé douze ans en Perse, où il faillit subir le martyre, il se rendit en Russie, aux Indes et à Constantinople ; et, après un labeur de quarante années, il revint mourir en Europe, à Richmond sur la Tamise, le 1^{er} décembre 1865

Pfander fut un controversiste incomparable et son célèbre *Mizan oul Haq* (La Balance de la vérité) reste un des meilleurs traités de polémique auxquels les missionnaires puissent recourir. Cet ouvrage, écrit en allemand, puis en persan, a été traduit depuis dans presque toutes les langues parlées par les musulmans.

Si, jetant un regard en arrière, nous considérons la vie et l'œuvre des premiers champions de l'Évangile en terre d'islam, deux choses nous frappent : l'esprit qui les animait, les méthodes qu'ils employaient. Ils ne furent pas des fanatiques étroits et bornés. Le système dialectique de Lulle est dépassé ; il était, en son temps, parfaitement adapté à la science et aux idées courantes et portait la marque d'une culture philosophique et théologique de premier ordre. Ce qu'il faut remarquer encore chez ces héros, c'est leur connaissance approfondie de la langue et des

(1) E.-M. WHERRY, *Islam and Christianity in India*.

doctrines de leurs adversaires. Mais, dit saint Paul, « quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien ». Sans l'amour, toute œuvre missionnaire, si savante soit-elle, n'est qu'une vaine parade, toute discussion qu'un sonore cliquetis d'arguments. Avec l'amour, et peu importent les apparentes faillites, quelque chose d'éternel est semé qui lèvera bien un jour.

L'établissement des Missions chrétiennes dans les pays musulmans. — Avec Pfander nous sommes entrés dans l'histoire contemporaine des missions parmi les musulmans. L'un après l'autre, les centres stratégiques du monde musulman vont être occupés.

Aux Indes, les grandes sociétés de missions anglaises et américaines ont partout obtenu des conversions « si bien qu'on est étonné de voir sur les registres paroissiaux tant de noms musulmans. Il n'est pas une congrégation de l'Inde septentrionale, surtout dans le Pendjab et la province frontière, qui n'en compte quelques-uns dans son sein. Il y a eu dans certains cas des mouvements de masse vers le christianisme et un nombre considérable de conversions. Mais le fait le plus caractéristique... est que, dans le Nord de l'Inde, plus de deux cents pasteurs, évangélistes et instituteurs chrétiens sont d'anciens sectateurs de Mahomet » (1).

En Perse, les Américains envoyèrent une mis-

(1) C.-F. EPPLER, *Karl-Gottlieb Pfander. Ein Zeuge der Wahrheit unter den Bekennern des Islam*. Bâle, 1888.

sion auprès des Nestoriens, sur un rapport du D^r Joseph Wolff, qui avait visité le pays en 1827. Dès 1834, le Révérend J.-L. Merrick tenta d'entrer en contact avec les musulmans, mais sans aucun succès, et il fallut attendre le dernier quart du XIX^e siècle pour obtenir quelques conversions, dont plusieurs, entre autres celle de Mirza Ibrahim (1), aboutirent au martyre. Les presbytériens d'Amérique, qui ont succédé en Perse à l'*American Board*, sont aujourd'hui solidement établis dans le nord du pays, tandis que la société missionnaire de l'Eglise anglicane (*Church Missionary Society*) travaille depuis 1875 à Ispahan, puis à Yezd, Kirman et Chiraz avec un succès remarquable.

En Arabie, il faut citer les tentatives sporadiques du D^r John Wilson, de Bombay et de la Société biblique (2). Les rapports d'un explorateur, le major général F.-T. Haig, engagèrent Ion Keith Falconer à entreprendre une œuvre d'évangélisation à Aden ; il mourut au bout de deux ans, à Cheik Othman, en 1887, mais sa brève carrière eut pour résultat d'attirer l'attention du monde chrétien sur l'Arabie. Les presbytériens d'Ecosse reprirent, à Aden et dans l'intérieur, l'œuvre de Keith Falconer ; les Danois s'y sont récemment associés. Il faut encore mentionner la station de la Société missionnaire de l'Eglise anglicane à Bagdad, et celles de la Mission arabe (d'Amérique) à Bassorah, Bahrein et Moscate ; fondée en 1889, cette

(1) Sa biographie est esquissée dans *Men Who Overcame*, de R.-E. Speer.

(2) S.-M. ZWEMER, *Arabia, the Cradle of Islam*.

société compte plus de vingt missionnaires, autant d'aides indigènes, deux hôpitaux et trois annexes. De nombreux martyres illustrent l'histoire de la mission en Arabie.

Dans l'*Asie centrale*, une mission suédoise occupe Bokhara, Khokan, Kachgar et Yarkand. L'Asie russe n'est pas ouverte jusqu'ici aux missionnaires protestants mais les orthodoxes, avec Ilminsky, ont fait une œuvre admirable parmi les musulmans de l'ancien empire russe.

L'*Empire ottoman* (limites de 1914) est occupé par plusieurs centaines de missionnaires appartenant à diverses sociétés ; la plus anciennement établie est l'*American Board* (Turquie d'Europe, Asie mineure, Turquie orientale) ; les Presbytériens occupent la Syrie, la Société missionnaire de l'Eglise anglicane, la Palestine. Cette dernière agence est cependant « la seule qui ait consacré aux musulmans une activité spéciale » (1). Jusqu'à ces dernières années en effet, les difficultés de la tâche et la crainte des Turcs ont empêché tout travail direct de prosélytisme.

Afrique du Nord. En 1825, la Société missionnaire de l'Eglise anglicane envoya dans cette contrée cinq missionnaires de Bâle, parmi lesquels le célèbre Samuel Gobat. On fonda des écoles, on distribua l'Ecriture sainte, on discuta avec les Coptes et les musulmans cultivés, mais on n'aboutit pas à grand'chose. L'islam semblait invulnérable (2).

(1) *The Encyclopedia of Missions*, p. 755 (1904).

(2) EUGEN STUCK, *History of the Church Missionary Society*, vol. II, p. 140.

En Egypte, les premiers missionnaires américains débarquèrent en 1854, et, dès 1882, la Société missionnaire de l'Eglise anglicane se mettait à l'œuvre dans ce pays où des résultats très encourageants ont été obtenus.

En 1880, M. George Pearse fit en Algérie un voyage d'études qui amena la fondation de la Mission de l'Afrique du Nord (*North Africa Mission*). A cette époque, il n'y avait pas un missionnaire protestant entre Alexandrie et le Maroc, entre le littoral méditerranéen, le Niger et le Congo. Aujourd'hui, la Mission de l'Afrique du Nord compte une vingtaine de stations, en Egypte, en Tripolitaine, en Tunisie, en Algérie et au Maroc ; et elle pouvait enregistrer, dans la seule année 1906, une trentaine de conversions à Fez. Il y a encore dans l'Afrique du Nord quelques sociétés de moindre importance, parmi lesquelles la Mission protestante française en Kabylie.

Dans le *Soudan*, l'œuvre est à peine entamée, et pourtant, là aussi, on a vu des conversions (1). « Mais pour un missionnaire auprès des musulmans d'Afrique, on en trouve vingt auprès des païens, et pour chaque musulman converti, mille païens gagnés au Christ » (2).

Malaisie. C'est à Sumatra et à Java que la mission parmi les musulmans a obtenu ses plus brillants succès. En 1820, un missionnaire baptiste

(1) W.-R.-S. MILLER, *Church Missionary Review*, juillet, 1909.

(2) CHARLES R. WATSON, *Students and the Modern Missionary Crusade*, p. 458 (Rapport de la Conférence des Etudiants Volontaires à Nashville, 1906).

débarquait à Sumatra ; en 1834, Munson et Lyman y étaient envoyés par l'*American Board*, pour être assassinés peu après ; en 1861, la Mission rhénane (*Rheinische Mission*) commençait une œuvre extrêmement féconde : elle avait au début du siècle 80 églises, avec 1.150 catéchumènes et 6.500 convertis (anciens musulmans). A Java, les résultats sont plus brillants encore : 18.000 musulmans ont passé au christianisme et l'on compte trois à quatre cents baptêmes d'adultes par année (1).

(1) *The Mohammedan World of To-day*, p. 222, 237. *The Missionary Review of the World*, 1907, p. 395.

CHAPITRE XI

Les méthodes d'Évangélisation

SOMMAIRE

Les difficultés de la tâche. — Les méthodes : diffusion de l'Écriture sainte, colportage, prédication, controverse ; la mission médicale ; l'œuvre scolaire ; les publications. — Nécessité d'un plan d'ensemble. Coopération interécclésiastique et intermissionnaire : les conférences du Caire et de Lucknow. La formation des missionnaires. — Les territoires innocués. Le devoir urgent.

Les difficultés de la tâche. — Évangéliser les musulmans n'est pas chose aisée. Tout d'abord, l'établissement de missions chrétiennes en pays musulmans n'est pas toujours autorisé, soit par les souverains indépendants, soit, hélas, par les gouvernements européens. Lorsqu'ils sont tolérés, les missionnaires n'ont pas toujours entière liberté d'action. Enfin, il est extrêmement difficile à un musulman, même soumis à un gouvernement chrétien, de rompre ouvertement avec sa religion, et l'apostasie est encore punie de mort en Perse et dans l'Afghanistan par exemple. De là ces conversions secrètes, dont le missionnaire n'entendra peut-être jamais parler, ces croyants timorés envers lesquels il faut user de tendresse et de patience, roseaux froissés qu'il ne faut pas briser, lumignons fumeux qu'il ne faut pas éteindre. Pourtant seuls des hommes libérés du joug de l'islamisme et confessant ouvertement le Christ, seuls de véritables

apôtres pourront vaincre Mahomet ; c'est pourquoi il faut encourager les prosélytes à déclarer publiquement leur foi.

De sérieuses difficultés proviennent du caractère même de l'islamisme, de sa prétention à être la révélation dernière et définitive. Venu après le christianisme, il n'ignore pas celui-ci, mais il méprise et renie tout ce qui en fait la valeur : l'idée du Père « qui a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » ; l'idée du Christ, « image du Dieu invisible », mourant sur la croix pour ouvrir aux hommes le chemin du salut et envoyant à ses disciples le Consolateur, « l'esprit de vérité » qui les dirige dans toute la vérité : puissance et sagesse de Dieu pour le chrétien, folie, scandale et blasphème pour le musulman.

Les méthodes missionnaires. — Le grand principe sur lequel est basée la propagande religieuse des chrétiens protestants, est *la diffusion de l'Écriture sainte*. La Bible a été traduite en tout ou en partie dans presque toutes les langues parlées par les musulmans (1), et c'est par centaines de

(1) Voici la liste de ces versions telle qu'elle a été donnée à la conférence du Caire en 1906 :

1. Langue arabe : la Bible entière.
2. Langue persane : la Bible entière.
3. Langue ourdou : la Bible entière.
4. Langue turque :
 - Dialecte ottoman : la Bible entière.
 - Dialecte de l'Azerbeïdjan : la Bible entière.
 - Dialecte ouzbek : les quatre évangiles.
 - Dialecte bachkir : les quatre évangiles.

mille exemplaires qu'elle se vend chaque année : depuis sa fondation jusqu'au début du siècle, l'imprimerie de Beyrouth a tiré plus d'un million de Bibles arabes. Et tandis que les traductions du Coran sont rares et chères, la Bible est le livre le meilleur marché et le mieux imprimé de tout l'Orient. Les livres les plus demandés sont la Genèse, les Psaumes et les Evangiles de Matthieu et de Jean. La vente se fait par l'intermédiaire des missionnaires et des colporteurs ; elle est permise presque partout.

- Dialecte jagataï : évangile selon saint Matthieu.
- Dialecte kalmouck : le Nouveau Testament.
- Dialecte karass : le Nouveau Testament.
- 5. Langue pachtou : la Bible entière.
- 6. Langue bilochi : certaines portions de la Bible.
- 7. Langue malaise :
 - Haut malais : certaines portions.
 - Bas malais : certaines portions.
- 8. Langue javanaise : certaines portions.
- 9. Langue kisuaheli : la Bible entière.
- 10. Langue haoussa : certaines portions.
- 11. Langue kourde :
 - Dialecte kirmanchahi : les quatre évangiles. Dans un autre dialecte, le Nouveau Testament, mais imprimé en caractères arméniens.
- 12. Langue bengali :
 - Dialecte parlé par les musulmans : la Bible entière.
 - Langue ordinaire : la Bible entière.
- 13. Langue chinoise : la Bible entière.
- 14. Langue ki-ganda : la Bible entière.
- 15. Langue berbère : deux évangiles.
- 16. Langue kabyle : le Nouveau Testament.
- 17. Langue albanaise : le Nouveau Testament.
- 18. Langue du Cachemir : la Bible entière (mais elle n'est pas imprimée en caractères arabes, qu'emploient les musulmans).
- 19. Langue gujarati : la Bible entière (même remarque).
- 20. Langue du Pendjab : la Bible entière (certaines portions sont imprimées en caractères arabes et dans des dialectes compris par les musulmans).

Cependant, il est clair que la distribution des Ecritures ne saurait suffire ; les grandes vérités chrétiennes ont besoin d'être prêchées et défendues.

La prédication publique de l'évangile n'est pas toujours autorisée et peu de musulmans fréquentent les cultes célébrés dans les églises. Mais prêcher, au sens le plus large du terme, c'est saisir toutes les occasions de parler du Christ, que ce soit à un groupe d'hommes sur le chemin, à des matelots sur le pont d'un navire, au facteur qui apporte le courrier. Il faut prêcher l'essence même du christianisme : le Christ crucifié et les grandes vérités de la doctrine chrétienne. Mais il ne faut jamais s'en tenir à des explications d'ordre purement intellectuel ; c'est le cœur qu'il faut toucher, c'est la conscience qu'il faut éveiller, c'est à la volonté qu'il faut faire appel. Certes, pour conquérir la citadelle de l'âme, il est recommandable de suivre la ligne de moindre résistance, mais cela ne doit jamais être au détriment de la droiture et il ne faut pas appeler tact ce qui n'est que compromis.

Sous quel angle convient-il de présenter aux musulmans les vérités chrétiennes ? C'est ici qu'une connaissance approfondie de la mentalité et des aspirations religieuses de ses interlocuteurs est nécessaire au missionnaire ; or, ces aspirations ne sont pas nécessairement conformes aux doctrines de l'islam orthodoxe : certaines traditions populaires, le culte d'Ali et de ses fils, la déification du Prophète, trahissent, par exemple, la recherche d'un médiateur. Un dogme orthodoxe, comme celui de l'éternité du Coran, peut faire com-

prendre une vérité chrétienne : pourquoi le musulman reprocherait-il à la doctrine du Logos d'être entachée de polythéisme puisque lui-même admet que le Verbe divin, sous l'espèce du Coran, existe, éternel et incréé, à côté de Dieu ?

La *controverse* est pour le missionnaire une inéluctable nécessité, car le musulman demande plus souvent à discuter qu'à s'instruire et, si l'on ne veut pas perdre contact avec son interlocuteur, il faut le suivre sur le terrain qu'il choisit. Cela implique une maîtrise complète de la langue, une véritable science des objections de l'adversaire. On les trouve exposées dans le manuel du D^r Tisdall (1).

Que la discussion soit utile pour battre en brèche le mur de préjugés et d'idées fausses derrière lequel se retranche le musulman, que l'exercice de la controverse exige les hommes les plus qualifiés c'est indéniable, mais, encore une fois, il ne faut jamais oublier que l'arme dont Dieu se sert pour conquérir les cœurs, c'est l'amour. C'est cet amour qui doit transfigurer la vie du missionnaire, animer ses gestes, se manifester dans ses actes, être, enfin, le véhicule de la grâce divine. L'argument suprême de la vérité du christianisme, c'est l'imitation de Jésus-Christ.

Et c'est parce qu'elle est une œuvre d'amour que la *mission médicale* a une valeur si grande. Le médecin peut aller partout ; son titre est un passeport pour les contrées les plus hostiles ; son travail contribue plus que tout autre à défricher

(1) *Manual of the Leading Mohammedan Objections to Christianity.*

les jachères du fanatisme et du préjugé. Dans les centres populeux, il suffit d'hôpitaux et de dispensaires ; les malades y affluent, venant souvent de fort loin ; dans les contrées à population clairsemée, il est indispensable que le médecin fasse des tournées. Dans l'un et l'autre cas, son rayon d'action est immense. Quant à la femme médecin, son rôle est de toute première importance.

La nécessité de l'*œuvre scolaire* saute aux yeux. On se rappelle la formidable proportion d'illettrés qu'on rencontre parmi les musulmans, et l'on sait que l'ignorance est le meilleur allié du fanatisme et de la superstition. La mission est appelée à organiser l'enseignement à tous les degrés, et les musulmans apprécient assez les collègues américains de l'Orient pour que cette question soit souvent posée aux missionnaires : pourquoi donc ne venez-vous pas, ici ou là, fonder un collège où nous puissions envoyer nos fils (1) ? Il n'est pas jusqu'aux fonctionnaires et aux ministres de l'Instruction publique qui ne rendent hommage aux écoles missionnaires (2).

La publication de manuels scolaires et d'ouvrages apologétiques est une des grandes tâches de la mission. Il faut pour cela des auteurs qui connaissent à fond la langue du pays (missionnaires ou indigènes) et des imprimeries bien montées. Livres, journaux, brochures sortent par milliers des presses de

(1) Elle a été posée, par exemple, par un gendre du chah de Perse (cf. S.-M. JORDAN. *An Unprecedented Opportunity : Wanted a College for Persia*), par un cheik d'Alep, pourtant peu favorablement disposé envers la mission (cf. GAIRDNER, *The Rebuke of Islam*, p. 215. Londres, 1920).

(2) GAIRDNER, *op. cit.*, p. 216.

Constantinople, de Beyrouth, du Caire, des Indes, et vont plus loin que le missionnaire : qu'on recherche, pour s'en convaincre, l'origine de certaines commandes (1). Avant la guerre, une quarantaine de pays étaient touchés par cette propagande pacifique, et les imprimeries de la mission ne pouvaient suffire à leur tâche.

Les Eglises d'Orient. Il existe dans plusieurs contrées musulmanes d'antiques Eglises chrétiennes, refuges et rempart du nationalisme pendant les siècles d'oppression. L'attitude des missionnaires envers les communautés chrétiennes autochtones doit être faite de tact, de respect et de compréhension. Le missionnaire ne doit pas perdre de vue que ce sont « les chrétiens indigènes, musulmans convertis ou membres des Eglises d'Orient, et non les étrangers, qui travailleront le plus efficacement à l'évangélisation du pays » (2).

Nécessité d'un plan d'ensemble. — L'évangélisation des païens et des musulmans s'est trop longtemps faite sans plan, sans coordination entre les différentes sociétés de mission. Les questions de tactique et de méthodes ne sauraient être tranchées au hasard ; les mêmes expériences fâcheuses, les mêmes tâtonnements ne doivent pas se renouveler sans cesse. Il faut, pour la nouvelle croisade, une armée bien équipée, il faut un plan stratégique. Où doit porter l'action des forces chré-

(1) L'auteur recevait un jour la commande d'une Bible à références et d'une concordance de la part d'un musulman de la Mecque, et l'imprimerie de Beyrouth a été priée d'envoyer en Chine des Bibles arabes.

(2) GAIRDNER, *op. cit.*, p. 217.

tiennes ? Où faut-il établir des barrages pour tenir en échec l'agression musulmane ? Comment faut-il préparer les missionnaires à leur tâche ?

Un premier pas vers la coopération a été l'organisation de la *Conférence du Caire*, en 1906, où soixante-deux missionnaires, et un nombre presque égal d'invités, représentaient vingt-neuf sociétés d'Europe et d'Amérique ayant des missions parmi les musulmans. Les travaux du congrès, réunis en deux volumes (1), dépeignent la situation du monde musulman et l'état des missions en 1906. La conférence envoya un appel pressant aux Eglises du monde entier afin d'attirer leur attention sur le grave problème de l'évangélisation des musulmans. Un second congrès se réunit à Lucknow (2) en 1911, et entre temps, la conférence universelle des missions à Edimbourg s'était, elle aussi, occupée du problème de l'islam. La création de la revue *The Moslem World* est encore venue rapprocher les uns des autres les missionnaires travaillant en pays musulmans et leur fournir un organe d'étude et d'information de premier ordre.

Pour avoir des missionnaires mieux renseignés sur les croyances et les doctrines musulmanes (3)

(1) I. *The Mohammedan World of To-day*. II. *Methods of Mission Work among Moslems*. Ce deuxième volume n'a pas été mis dans le commerce.

(2) Les actes du congrès forment deux volumes : I. *Islam and Missions*. II. *Daylight in the Harem*. Chez Oliphant.

(3) Au dire de l'évêque de Lahore, il règne aux Indes, parmi les missionnaires même qui travaillent parmi les musulmans, « une ignorance étonnante de choses musulmanes. Lorsque, durant mon séjour à Dehli, il m'arrivait de chercher quelque référence à une tradition pourtant con-

on a organisé, au Caire, des cours spéciaux d'arabe usuel et classique et de théologie musulmane.

La tâche d'aujourd'hui. — Une œuvre immense a été accomplie. Les travaux préliminaires sont à peu près terminés, les centres stratégiques presque tous occupés (1) ; partout il y a eu des conversions. Mais nulle part les moyens ne sont proportionnés au but, nulle part les missionnaires ne sont en nombre suffisant. Pour exploiter convenablement les avantages de la situation et pour parer à ses dangers, il faut des renforts importants et immédiats. Il s'agit non seulement d'évangéliser les musulmans, mais de gagner l'islam de vitesse. Or, c'est à peine, par exemple, si l'on compte une vingtaine de missionnaires dans le Soudan : « en pre-

nue, j'avais le chagrin de constater qu'il y avait à peine un missionnaire capable de me la fournir dans l'Inde septentrionale, et à peine deux ou trois dans l'Inde entière, je le dis à la confusion de la mission. » G.-A. LE FROY, *The Preparation of Workers for Work Among Moslems*, in *Methods of Mission Work among Moslems*, p. 223, 224.

(1) Parmi les villes de plus de 100.000 habitants comprenant une forte proportion de musulmans, les suivantes sont des centres de propagande chrétienne : (les chiffres sont ceux du *Stateman's Year Book* pour 1907) :

Calcutta, 1.926.987 habitants ; Constantinople, 1.106.000 ; Bombay, 776.000 ; Le Caire, 570.062 ; Madras, 509.346 ; Haïderabad, 448.446 ; Alexandrie, 319.766 ; Téhéran, 280.000 ; Lucknow, 264.049 ; Rangoun, 234.881 ; Damas, 230.000 ; Dehli, 208.575 ; Lahore, 202.964 ; Smyrne, 201.000 ; Cawnpore, 197.170 ; Agra, 188.022 ; Abmadabad, 185.889 ; Tabriz, 200.000 ; Allahabad, 172.032 ; Tunis, 250.000 ; Amritsar, 162.429 ; Howra, 157.594 ; Pouna, 153.320 ; Soerabaya (Java), 146.944 ; Bagdad, 145.000 ; Fez, 140.000 ; Patna, 134.785 ; Alep, 127.150 ; Beyrouth, 118.800 ; Karachi, 116.663.

Beaucoup d'autres villes plus petites, mais d'égale importance stratégique, Aden, Moscate, Alger, Jérusalem, Quetta, Peshawar, Yezd, etc., ont aussi leurs missionnaires.

nant comme limite septentrionale un parallèle tangent à la boucle du Niger, et comme limite méridionale une ligne tangente au coude du Congo, en les réunissant par des lignes obliques, tracées de manière à exclure les stations de la côte et celles du Haut-Nil, on obtient un territoire égal à celui des Etats-Unis, mais bien plus peuplé, où l'on ne rencontre pas un seul témoin du Christ. Les Presbytériens d'Amérique sont établis sur la rivière Sobat, dans le bassin du Haut-Nil ; à 1.500 milles à l'ouest se trouvent les premières stations de la Société missionnaire de l'Eglise anglicane et de la Mission du Soudan (*United Sudan Mission*) : c'est comme si les Etats-Unis... avaient un missionnaire dans l'Etat du Maine et un autre au Texas » (1). Et cependant, l'islam ne reste pas inactif : « Lors de mon arrivée, en 1898, on rencontrait fort peu de musulmans en aval d'Iddah (sur le Niger) ; aujourd'hui on en trouve partout jusqu'à Abo. Si la progression continue avec la même rapidité, c'est à peine s'il restera un village païen le long du fleuve en 1910 » (2).

En Asie, presque rien n'a été fait pour atteindre les quelque 45 millions de musulmans des contrées suivantes : Arabie centrale, Caucase russe, provinces méridionales de la Perse, états de Khiva et de Bokhara, Turkestan russe, Balouchistan (une station à Quetta), Afghanistan, Chine, îles Philippines. Ce ne sont pas toujours les difficultés

(1) W.-S. NAYLOR, *Unoccupied Fields in Africa. Missionary Review of the World*, Mars, 1906.

(2) *The Call of the Soudan, Missionary Review of the World*, janvier, 1907.

extérieures qui ont empêché l'établissement des missionnaires, et l'histoire du Kafiristan, l'une des cinq provinces de l'Afghanistan, illustre, hélas, la négligence des chrétiens. « Ce fut un triste jour pour cette contrée que celui où, d'un trait de plume, le Ministère britannique des Affaires étrangères l'incorpora à l'Afghanistan... L'émir s'entendit avec Gulam Haider, son général en chef, pour convertir les Kafirs à l'islamisme. On nomma les moullahs à leur répugnante fonction sous menace de mort ; on imposa les rites musulmans à un peuple qui ne s'en souciait pas, les mosquées remplacèrent les temples païens ; le Coran et les Traditions prétendirent régénérer les Kafirs idolâtres. Et pourtant, vingt-cinq ans auparavant, ils avaient envoyé un message à l'Eglise chrétienne et demandé des missionnaires qui les instruisissent dans la religion de Jésus-Christ... Aujourd'hui, entre le Kafir avide de vérité et l'ambassadeur du Christ s'interpose un pouvoir hostile, jaloux de toute ingérence étrangère » (1).

Il est des occasions à saisir sans retard : c'est ainsi que les habitants de la province de Kelat, dans le Baloutchistan, ne sont encore musulmans que de nom ; dans une génération, ils seront fanatiques ; à Bornéo, les Dayaks encore païens sont environnés de Malais musulmans. Partout le temps presse, partout l'appel est urgent.

La tâche est double : il faut d'une part occuper plus solidement les territoires où la mission est

(1) Col. G. WINGATE, *Unevangelized Regions in Central Asia. Missionary Review of the World*, mai, 1907. Kafiristan signifie « pays des incroyants ».

déjà implantée ; d'autre part, pénétrer ceux qui n'ont pas encore été touchés par la propagande chrétienne. Il faut des hommes et de l'argent, mais en même temps que ces renforts, il faut une meilleure organisation des forces existantes. Il faut une entente plus étroite entre les différentes sociétés de mission et, partout où elle est possible, une collaboration effective, par exemple dans le domaine de l'enseignement (supérieur surtout), de l'assistance médicale, de la préparation technique des missionnaires. Chaque champ de mission devrait avoir un état-major de spécialistes, versés dans la connaissance de l'arabe classique et des sciences théologiques musulmanes, et un corps de volontaires, formé d'hommes qui aient des notions correctes sur les doctrines, les rites, la terminologie usuelle de l'islam.

Qu'il s'agisse de développer les œuvres existantes ou d'en créer de nouvelles (ce qui n'implique pas nécessairement la création de nouvelles *sociétés* de missions), il est indispensable d'avoir une base d'opération suffisante, c'est-à-dire non seulement les ressources matérielles nécessaires, mais l'appui religieux et moral de tous les chrétiens : le jour où la mission sera l'œuvre de l'Eglise et non d'une minorité seulement, la cause de l'évangélisation des musulmans sera plus qu'à moitié gagnée.

La tâche ardue de pionnier demande des hommes exceptionnellement qualifiés au point de vue physique aussi bien qu'au point de vue intellectuel et religieux. Les médecins missionnaires, hommes et femmes, rendront d'inappréciables ser-

vices ; il faudra aussi des linguistes capables de compléter les traductions de la Bible et d'en faire de nouvelles dans des langues qui n'auront peut-être jamais été écrites, en tous cas jamais imprimées. Mais il faudra surtout des hommes qui ne reculent devant aucun sacrifice et devant aucun danger. Ce n'est pas dire qu'ils doivent s'exposer à la légère. « Donne ta vie, ne la jette pas » (1), devrait être leur mot d'ordre. Les missionnaires ont payé autrefois trop cher l'ignorance de l'hygiène tropicale pour n'en pas observer les règles aujourd'hui bien établies ; ne pas vouloir tenir compte de certaines contingences est un principe déplorable, quels que soient le respect et l'admiration qu'on puisse avoir pour le courage, le zèle et la foi de ceux qui, s'appuyant sur Dieu seul, répudient toute prudence humaine (2). L'apôtre Paul prenait soin de sa santé, bien qu'il fût prêt à mourir chaque jour : il réclamait, pour se couvrir dans sa prison, le manteau qu'il avait laissé à Troas ; jeté sur la côte de Malte, son premier soin n'était pas d'organiser une réunion de prière, mais d'aider à faire du feu pour sécher les naufragés. Jésus non plus n'était pas un ascète : « le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant ». Il n'est pas nécessaire que le disciple en remontre

(1) H. WARNERY, *Le Chemin d'Espérance*.

(2) Il y a quelques années, quelques missionnaires américains débarquaient à Sierra-Leone ; croyant à la guérison parla prière et au don des langues, ils refusaient de prendre des remèdes et proscrivaient l'usage des grammaires et des dictionnaires. Deux d'entre eux moururent de la fièvre, et les autres persistèrent dans leur refus de prendre de la quinine.

à son Maître et il faut au pionnier un esprit sain dans un corps sain. Certes, il y aura toujours des risques à courir, des sacrifices à faire, des dangers à affronter : il faut, avant de s'établir dans un pays nouveau, l'explorer et l'étudier, c'est-à-dire mener pendant des années une vie errante et solitaire. Autre est celui qui sème, autre celui qui moissonne ; le soldat qui part pour le front peut tomber, au hasard d'une balle perdue, avant d'avoir combattu.

Treize siècles ont passé depuis que l'islam lançait pour la première fois à la chrétienté son orgueilleux défi. Une fois, deux fois, huit fois, elle tenta de le relever ; au cri de « Dieu le veut », d'immenses armées s'ébranlèrent, mais sur les champs de l'Afrique et de l'Asie les croisés finalement succombèrent. Des héros rêvèrent de conquérir par l'amour le monde musulman ; solitaires ils vécurent, solitaires ils moururent ; leur rêve attend encore sa réalisation. Il y a eu, dans le ténébreux Moyen Age, mille fois plus d'enthousiasme pour arracher aux Sarrasins un sépulcre vide qu'il n'y en a aujourd'hui pour leur apporter un Sauveur vivant.

Et pourtant, Dieu le veut.

CHAPITRE XII

Au lendemain de la Guerre

SOMMAIRE

Introduction : le monde musulman d'avant-guerre. — La guerre et les missions : Asie mineure, Syrie, Palestine, Mésopotamie, Arabie, Perse, Egypte ; Maroc, Algérie, Tunisie, Tripolitaine ; Indes anglaises, Indes néerlandaises ; Chine. L'appel à l'Eglise chrétienne. Risques d'avenir. La vision qu'il nous faut.

Introduction. — Bien que les missions ne se mêlent pas de politique et que leur but soit purement spirituel, elles ne sauraient se désintéresser des résultats de la guerre. Quelles données nouvelles l'établissement de la Société des Nations introduira-t-il dans le problème de l'évangélisation des musulmans ? Il est téméraire de jouer au prophète alors que toute la question d'Orient est encore en suspens ; cependant, on peut juger les faits présents à la lumière des faits passés.

Avant la guerre le monde musulman était inquiet ; sa situation était grosse de périls : bouleversements intérieurs, menaces extérieures, transformations politiques et sociales ; c'était l'effritement du pouvoir politique commencé il y a cent cinquante ans par l'insinuation graduelle des Occidentaux dans les gouvernements musulmans, en sorte que c'est à peine s'il en restait de véritablement indépendants ; c'était l'ouverture du ca-

nal de Suez et des routes commerciales de l'Extrême Orient, accélérant la pénétration européenne et causant de profonds changements dans l'édifice intellectuel et social de l'islam. La civilisation chrétienne déferlait sur l'Orient comme une vague puissante, amenant tout ensemble le bien et le mal, l'iniquité et la justice. La jeunesse cultivée s'en allait à la dérive, n'ayant plus d'autre religion que le nationalisme ; les penseurs et les croyants cherchaient à sauver l'embarcation, les uns en changeant de route, les autres en jetant la cargaison par-dessus bord, d'autres enfin en réglant la vieille boussole : éternelle lutte entre l'orthodoxie et le libéralisme.

En moins de dix ans des événements énormes avaient à peu près achevé la ruine de la puissance musulmane : c'était la conquête du Maroc et de la Tripolitaine, le partage de la Perse en zones d'influence anglaise et russe, la défaite de la Turquie par les peuples balkaniques. Puis vint la guerre. Un jour de novembre 1914, par un temps de rafales, une foule immense se pressait, à Constantinople, devant le palais du gouvernement. En présence des représentants officiels des empires centraux, la guerre sainte fut proclamée : « Au djihad ! Chassons les Infidèles, Anglais, Français et Russes et brisons leur pouvoir ! » Quelque chose en effet se brisa : le mât qui faisait flotter au-dessus du palais l'étendard du calife ; l'enseigne détrempée s'abattit avec fracas sur la foule horrifiée...

La Guerre et les Missions en pays musulmans. —

La sage administration de la France et de la Grande-Bretagne et la force de leurs armes déjouèrent le plan terrifiant des Turcs et de leurs alliés. Mais l'œuvre de la mission fut sérieusement affectée par la guerre. Les effets de la conflagration se firent sentir partout : un certain nombre de missionnaires furent mobilisés ; ceux qui étaient en congé ne purent pas tous rejoindre leur poste ; d'autres durent l'abandonner. Les relations entre le siège des sociétés et leurs champs d'activité furent entravées et parfois suspendues ; les ressources financières baissèrent, l'envoi de renforts fut presque arrêté ; enfin une élite de jeunes gens qui se destinait à la mission périt sur les champs de bataille. La conquête des colonies allemandes eut pour conséquence l'internement ou le rapatriement des missionnaires allemands, comme cela avait été le cas dans les possessions anglaises ; au Camérout et au Soudan, par exemple, l'évangélisation des musulmans en subit le contre-coup. Mais le principal théâtre des hostilités, hors d'Europe, fut *l'empire ottoman*, attaqué à la fois par les Anglais et par les Russes. Ces derniers envahirent l'Arménie et, pour joindre leurs alliés en Mésopotamie, ils passèrent à travers la Perse qui, sans avoir déclaré la guerre, se vit ainsi impliquée dans les opérations militaires. Quant aux Anglais, ils ouvraient la campagne de Mésopotamie en novembre 1914 ; en 1916, la révolte du chérif de la Mecque faisait entrer l'Arabie dans le clan des Alliés, et le 11 mars 1917, Bagdad tombait. D'autre part, après l'attaque in-

fructueuse des Turcs contre le canal de Suez, les Anglais prenaient l'offensive et occupaient la Palestine et la Syrie, entrant à Jérusalem le 9 décembre 1917 et à Saint-Jean-d'Acre le 23 septembre de l'année suivante ; un mois plus tard, la chute d'Alep mettait le point final à la conquête de la Syrie, quelques semaines avant l'armistice.

En Turquie, l'abolition des capitulations avait eu pour conséquence la suppression de la liberté de conscience ; aucune clause des traités germano-turcs ne garantissait plus, même aux étrangers, la libre profession de leur religion. Sous le régime de terreur organisé par Enver Pacha et Talaat-bey, les condamnations et les exécutions politiques de chrétiens et de musulmans ne se comptaient plus ; il y eut des conversions forcées à l'islamisme (1) ; le Liban, entouré de troupes, se voyait coupé de tout ravitaillement et privé de ses notables ; quant aux Arméniens, on connaît leur destinée, qui fut aussi celle des chrétiens de la Chaldée. En Palestine et en Syrie, le sort des Arabes était encore pire que celui des chrétiens et des Juifs de la contrée : réduites à l'indigence par les coupes d'arbres, par la réquisition des récoltes et des objets de métal (y compris les charrues et les vases de cuivre servant à cuire les aliments), les populations affamées étaient décimées par les épidémies et l'on pouvait voir, dans les villes, des parents vendre leurs enfants pour quelques francs. Si dans certaines parties de l'empire, la distribu-

(1) L'article 142 du traité de Sèvres les reconnaît nulles et non avenues.

tion de secours fut possible, quoique souvent entravée ou interdite par les autorités turques, elle ne put avoir lieu en Palestine et en Syrie, qu'après la victoire des Alliés. Les missionnaires prirent une part essentielle à cette œuvre humanitaire, dont ils restèrent seuls chargés après la rupture des relations diplomatiques entre les Etats-Unis et la Turquie (avril 1917).

Avec un personnel extrêmement restreint, la mission devait faire face à une tâche écrasante. Au début de la guerre, la plupart des missionnaires anglais avaient dû quitter leur poste ; quelques-uns restaient complètement isolés. Quant aux missionnaires américains, ils se virent forcés de réduire leur activité des deux tiers et d'abandonner plusieurs stations ; à la tête de certaines d'entre elles il ne restait plus qu'une femme, seule protectrice des chrétiens contre la famine et le massacre. Une vingtaine de missionnaires succombèrent à la maladie et aux privations ; plusieurs furent emprisonnés ou déportés, sous des prétextes divers ; un très grand nombre de pasteurs et d'auxiliaires indigènes périrent ou durent s'enfuir. Partout la mission subit de lourdes pertes matérielles : les hôpitaux et les églises étaient affectés aux besoins de l'armée qui les pillait consciencieusement ; certaines stations furent occupées tour à tour par les Russes et par les Turcs ; la plupart des écoles durent fermer leurs portes. Cependant les grandes institutions de Constantinople (*Robert College ; Constantinople College for Girls*), de Beyrouth (*Syrian Protestant College*) et de Smyrne (*International College*) purent rester ou-

verts grâce à l'appui des autorités turques. L'imprimerie de Beyrouth dut arrêter ses presses, mais ses locaux servirent de banque pour la transmission et la négociation des fonds envoyés en Syrie par les comités de secours américains.

Pourtant, même dans ces années terribles, il y eut des conversions au christianisme et aujourd'hui que les missionnaires réoccupent leurs stations les unes après les autres, les élèves se pressent plus nombreux que jamais dans les écoles de la mission.

En Palestine, les bienfaits de l'occupation se font déjà sentir. Les routes et les chemins de fer, les travaux d'irrigation et de culture, la distribution de secours aux affamés, la fondation d'écoles et d'hôpitaux, l'ordre et la justice remplaçant la corruption et la violence, ont refait en peu de temps de Jérusalem la cité bénie à laquelle rêvent Juifs, musulmans et chrétiens. Cependant le développement du sionisme paraît menacer les libertés civiles et religieuses des anciens habitants du pays, d'où rapprochement entre les chrétiens et les musulmans pour la défense de leurs intérêts communs. Le Haut Commissaire britannique, Sir Herbert Samuel, a donné, de la part du roi, l'assurance formelle que « les droits de chaque race et de chaque religion » seraient respectés, et l'on peut espérer voir la tolérance et la paix régner en Terre Sainte.

En Syrie, la situation des missions anglaises et américaines sous le régime français n'a pas encore été complètement définie, mais tout permet de croire qu'elles pourront continuer leur œuvre sans entraves.

Dans le reste de l'Asie mineure et en Arménie, la situation est encore tout à fait incertaine.

En Mésopotamie, les missionnaires anglais, qui avaient dû abandonner leurs stations de Mossoul et de Bagdad peu après l'ouverture des hostilités, ne voient pas encore la possibilité de s'y réinstaller. Pourtant, si le gouvernement anglais se trouve devant une tâche difficile de pacification, la Mésopotamie est ouverte à l'exploitation économique (gisements pétrolifères, culture du blé et du coton). La circulation fluviale et ferroviaire, la construction de routes et de canaux, l'introduction de la lumière électrique, des frigorifiques et des cinématographes, la diffusion des journaux anglais, tout annonce une ère nouvelle de lumière et de progrès. Le désert laissé par les Turcs ne demande qu'à refleurir ; la ville de Sinbad le marin tombera dans l'oubli et rien ne rappellera plus la Bagdad ottomane (1).

L'Arabie est délivrée à jamais du joug touranien. L'Arabie aux Arabes, ce programme auquel peuvent se rallier les sociétés de missions, était conforme aux intérêts des alliés et surtout des Anglais, qui voulaient établir leur contrôle sur le pays. Si les missionnaires écossais et danois durent suspendre leur activité, les Américains purent se maintenir dans leurs différentes stations de la côte nord ; un de leurs médecins missionnaires, le D^r Harrison, appelé à Riadh, la capitale des Ouahabites put s'y rendre sans escorte et y passer

(1) La Mésopotamie vient de proclamer son indépendance (mai 1922) et les Anglais n'ont plus dans le pays qu'un détachement d'aviateurs.

trois semaines. Il écrivait, au sujet d'un autre voyage : « Je reviens de la province d'Oman par Dubaï ; l'accueil des indigènes a été très cordial. J'avais emporté beaucoup de matériel et nous avons fait un grand nombre d'opérations, dont plus de quarante grandes interventions chirurgicales. Quelle expérience unique de voir les malades alignés, attendant leur tour et suppliant qu'on les opère ! Il y en avait bien cinq fois plus que je n'en pouvais satisfaire. Les notables de Shaiga me demandèrent si une pétition signée par tous les chefs du district aurait quelque chance de me faire nommer à poste fixe dans leur pays. Je fus obligé de leur répondre que ce ne serait pas possible d'ici quelques années, vu la pénurie de missionnaires. »

En Arabie occidentale, les changements sont encore plus marqués. Djeddah et la Mecque se modernisent à vue d'œil ; les rues sont élargies, les conditions sanitaires améliorées, les salaires des fonctionnaires de la Caaba ont été portés au triple de ce qu'ils étaient sous le régime turc ; et le gouvernement public depuis 1917 un journal rédigé sur le modèle des grands quotidiens européens, la *Qibla*.

La Perse, nous l'avons dit, servit de champ de bataille aux armées turques et russes ; depuis l'armistice, les Anglais se sont joints aux forces royalistes russes et aux troupes persanes pour lutter contre les bolchévistes.

En 1915, les missionnaires anglicans d'Ispahan, Kermend et Yezd devaient quitter le pays, sur l'ordre du gouvernement anglais ; en 1916, quel-

ques-uns pouvaient rentrer à Ispahan et rouvrir la mission médicale, aux applaudissements de la population. Quant aux missionnaires américains de Tabriz et d'Ourmiah, ils se trouvaient en pleine zone de guerre. Ourmiah fut occupée par les Russes jusqu'à la fin de 1914, puis, de janvier à mars 1915, par les Turcs, et de nouveau par les Russes. Pendant l'occupation turque, les missionnaires furent les seuls défenseurs de 25.000 chrétiens menacés de la famine et du massacre ; les épidémies faisaient rage ; 4.000 chrétiens y succombèrent et un millier furent tués. « Jamais nous n'étions en sûreté. Jamais nous ne savions quelles horreurs nous réservait le jour ou la nuit. Nous demeurions dans la vallée de l'ombre de la mort, sans autre issue que la mort elle-même » (1). Sur vingt et un missionnaires américains, quatorze furent atteints du typhus ou de la fièvre typhoïde ; les trois religieux et les six religieuses de la mission catholique française payèrent aussi un lourd tribut à la maladie ; il y eut en tout quatre décès parmi les missionnaires. En face du danger et de l'universelle misère, toutes les différences de race et de doctrine s'effaçaient : protestants, catholiques, orthodoxes, nestoriens, Arméniens ne faisaient plus qu'un cœur et qu'une âme, et il faut rendre hommage à bien des musulmans, qui, réprouvant les atrocités commises par leurs coreligionnaires, unissaient leurs prières et leurs efforts à ceux des chrétiens. Lors-

(1) W.-A. SHEDD, *Realities of Missionary Life. Among Moslems and Christians in Western Persia. International Review of Mission*. Vol. VI, n° 21, janvier, 1917.

que la fortune des armes ramena les Russes en Perse, ce fut auprès des missionnaires que les musulmans cherchèrent un appui contre les représailles qu'ils redoutaient. La mission s'était endettée de plus de deux cent mille francs, mais avant même qu'un appel eût été fait, le déficit était comblé.

Après des alternatives diverses, Ourmiah fut définitivement évacuée et les missionnaires accompagnèrent à travers les montagnes 80.000 chrétiens qui fuyaient vers Hamadan. L'auteur cité plus haut, un vétéran de la mission en Perse, mourut en route du choléra.

Actuellement, la situation est encore très instable et il est très difficile d'obtenir des passeports pour la Perse. Cependant, la guerre a déjà eu un résultat favorable : l'abrogation de l'accord anglo-russe qui était pour la Perse un véritable étranglement. On peut espérer avec plus de raisons que jamais une réforme de l'administration et des institutions de ce pays, peut-être sous le protectorat d'une nation ou d'un groupe de nations, ce dont l'œuvre des missions bénéficiera certainement. Il est possible aussi que les portes s'ouvrent à la propagande chrétienne du côté de l'Afghanistan et de l'Asie centrale. La mission presbytérienne d'Amérique a déjà élaboré son plan de pénétration avec Méched Ali comme centre stratégique.

L'Egypte fut pendant la guerre la base des opérations militaires contre la Palestine et contre les Senoussites. Malgré la présence de ces derniers à l'ouest, des Turcs à l'est et des sous-marins allemands au nord, le fanatisme musulman ne causa

la mort d'aucun chrétien pendant la guerre et la sécurité a régné dans la vallée du Nil jusqu'à l'armistice. Depuis, il y a eu des émeutes et des grèves dont les causes sont multiples, mais plutôt politiques que religieuses ; des tentatives de conciliation sont en cours entre le gouvernement britannique et le parti nationaliste égyptien (1). Parmi les profonds et nombreux changements amenés par la guerre, certains sont d'heureux augure, d'autres peuvent devenir inquiétants si ce qu'ils ont d'étroitement nationaliste n'est pas tempéré par un sage et prudent contrôle.

Cependant, il s'est trouvé des milliers de volontaires musulmans pour construire les routes qui ont conduit le général Allenby à la victoire et les Egyptiens savent bien à qui ils doivent l'accroissement de leur prospérité matérielle, le développement de l'agriculture, la plus-value du sol et les progrès de l'instruction. On a dit de l'Egypte ancienne qu'elle était le don du Nil ; on peut dire de l'Egypte moderne qu'elle est le don de Kitchener et de Cromer. C'est avec un frisson que les vieillards parlent des pachas turcs et de l'esclavage auquel ils réduisaient la population. Aujourd'hui, les portes sont grandes ouvertes à l'évangélisation dans toutes les classes de la société ; même pendant la guerre, la liberté de culte et la liberté presque entière de parole ont régné en Egypte. L'université de

(1) Elles ont abouti, comme on sait, à l'abolition du protectorat britannique sur l'Egypte. Mais les passions sont encore surexcitées, et l'on comprend assez que les patriotes égyptiens ne puissent admettre que l'Angleterre exerce, dans leur pays, le contrôle militaire des routes de l'Inde et du Soudan.

la mission américaine au Caire vient d'ouvrir une section littéraire et scientifique (*College of Arts and Science*), et, en 1920, l'activité de l'imprimerie missionnaire (*Nile Mission Press*) a dépassé celle d'avant-guerre. Cependant, la situation des musulmans convertis au christianisme est encore très précaire ; ils sont privés de la capacité d'hériter, et quant aux femmes elles n'ont pas le droit de changer de religion.

Dans le *Soudan* anglo-égyptien, il semble que la situation s'éclaircisse un peu pour les missionnaires, mais la *Nigérie* leur reste toujours fermée, sauf les districts païens.

Dans les possessions et les protectorats français de l'Afrique du Nord, il y a de grands changements. Au *Maroc*, grâce à l'œuvre remarquable du général Lyautey, le développement économique a été plus rapide dans ces dernières années que n'importe où en Afrique. Malgré les intrigues allemandes, les indigènes sont restés fidèles à la France et se sont engagés par milliers sous son drapeau. Ce résultat est dû en grande partie à l'administration capable et bienveillante de M. Grand-Clément qui mena vigoureusement, mais sans recourir à la force, l'œuvre de pacification et de réorganisation, introduisant des méthodes agricoles nouvelles, au grand bénéfice du pays. La France a fait établir des routes et plus de cinq cents kilomètres de voie ferrée ; elle en a davantage en construction. Les missionnaires ont pu poursuivre leur œuvre sans entrave et sont partout bien vus des fonctionnaires. « Le Maroc est enfin débarrassé de l'administration corrompue qui l'a tenu pendant quatre cents ans à l'écart de

la civilisation et du progrès ; il se remet rapidement de ses blessures » (1).

En *Algérie* et en *Tunisie*, les relations entre l'autorité et les sociétés de mission se sont beaucoup améliorées, par un heureux résultat de l'Entente cordiale. La vente de la Bible est permise dans les rues et le colportage est autorisé. Le nouveau gouverneur-général de l'Algérie a témoigné un bienveillant intérêt à l'œuvre industrielle et scolaire de la mission, et le dey de Tunis, sous l'influence du Résident français, a accordé aux missionnaires méthodistes le droit d'acquérir une propriété et d'entreprendre une œuvre d'évangélisation. Pendant la guerre, la population de ces deux pays est restée fidèle à la France. Les Algériens ont obtenu en 1919, une extension assez considérable de leurs droits politiques : droit de naturalisation française, bien qu'avec certaines restrictions ; représentation des musulmans qui ne sont pas citoyens français dans les assemblées municipales et gouvernementales, possibilité pour eux de postuler la plupart des emplois publics (2).

(1) Conclusion d'un article paru en décembre 1918 dans le *Geographical Magazine* et dont l'auteur est le consul britannique à Fez. M. Montet estime que « le protectorat du Maroc peut être cité comme le modèle des protectorats en pays musulmans. L'autorité religieuse du Sultan est entière. Ce souverain a même dans une large mesure l'autorité politique. Le conseil des vizirs, où la France a son représentant, est un vrai conseil des ministres... » Au Maroc, me disait le général « Lyautey, nous n'avons eu qu'à restaurer l'administration « chérifienne ; c'était un vase brisé dont il fallait recoller les « fragments. » EDOUARD MONTET. *L'Islam*, p. 113. Collection Payot, 1921.

(2) MONTET, *op. cit.*, p. 107. V. aussi : VICTOR PIQUET, *Les Réformes en Algérie et le statut des Indigènes*, Paris, Larose, 1919.

Cependant les revendications des indigènes ne sont pas satisfaites sur tous les points. Quant aux Tunisiens, ils font eux aussi entendre des réclamations et estiment, non sans raison, que leurs sacrifices pendant la guerre valent une meilleure situation (1).

La victoire britannique aux confins occidentaux de l'Égypte a ruiné l'influence des Senoussites dans toute la *Tripolitaine*. Le centre le plus fanatique et le plus rétrograde de l'islam militant, Djaraboub, n'est plus le mytérieux repaire où se terrait le spectre du pan-islamisme, et, grâce à la construction de chemins de fer, l'isolement du Sahara ne sera bientôt plus qu'un souvenir.

Aux *Indes*, nous l'avons vu, la situation est d'une extrême complexité. Par un acte du gouvernement des Indes, enregistré par le Parlement britannique en décembre 1919, des droits politiques étendus avaient été reconnus aux indigènes : c'est à des ministres hindous, responsables devant les assemblées provinciales, qu'étaient remis les départements de l'instruction publique, de l'hygiène, des travaux publics et de l'agriculture ; une partie de ce programme intéressait très directement les missions ; en outre une large autonomie locale était accordée aux indigènes. Malheureusement l'application de ces réformes fut rendue extrêmement difficile par les troubles de 1920 : insurrection du Pendjab, suivie d'une répression sévère (fusillades d'Amritsar), nombreuses grèves (124 entre le 2 janvier et le 3 mars). Au fond, les Hindous avaient peine à croire à la bonne foi de leurs

(1) *La Tunisie martyre : ses revendications*. Paris, 1920.

maîtres (1) et les déplorables événements que nous venons de rappeler ont ajouté à la méfiance le mécontentement et la rancune ; chez les musulmans, il s'y joint encore le ressentiment provoqué par l'affaire du califat. L'*Indian National Congress* a décidé de refuser toute collaboration au gouvernement et de boycotter les emplois publics, les écoles et les tribunaux, de refuser de voter et de présenter des candidats. La situation des missionnaires est extrêmement difficile : « Il y a un réel danger à mêler les questions politiques à la proclamation du message évangélique. D'autre part... les questions de justice et de droit, même dans ce monde éphémère, concernent le royaume de Dieu, et... le chrétien doit travailler à ce que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel » (2). Or, ce n'est pas tout à fait sans raison que les Hindous ont reproché aux missionnaires anglais leur prudente réserve (3). Quant aux missionnaires d'autres nations, l'autorisation de s'établir dans les colonies anglaises ne leur est accordée qu'à la condition expresse « de s'abstenir soigneusement de toute ingérence dans les affaires politiques » (4).

(1) Cf. WILLIAM PATON. *Personal Relationships between Indians and Europeans. International Review of Missions*, vol. VIII, n° 32, octobre, 1919; EDWYN BEVAN. *The New Situation in Asia, ibid.*, vol. IX, n° 35, juillet, 1920. *Ibid.*, vol. X, n° 37, janvier, 1921 : *A Missionary Survey of the Year 1920*, § III, British India and Ceylan.

(2) EDWYN BEVAN, article cité, p. 330.

(3) Il faut cependant citer l'attitude courageuse de l'évêque de Madras dans la défense des droits des indigènes.

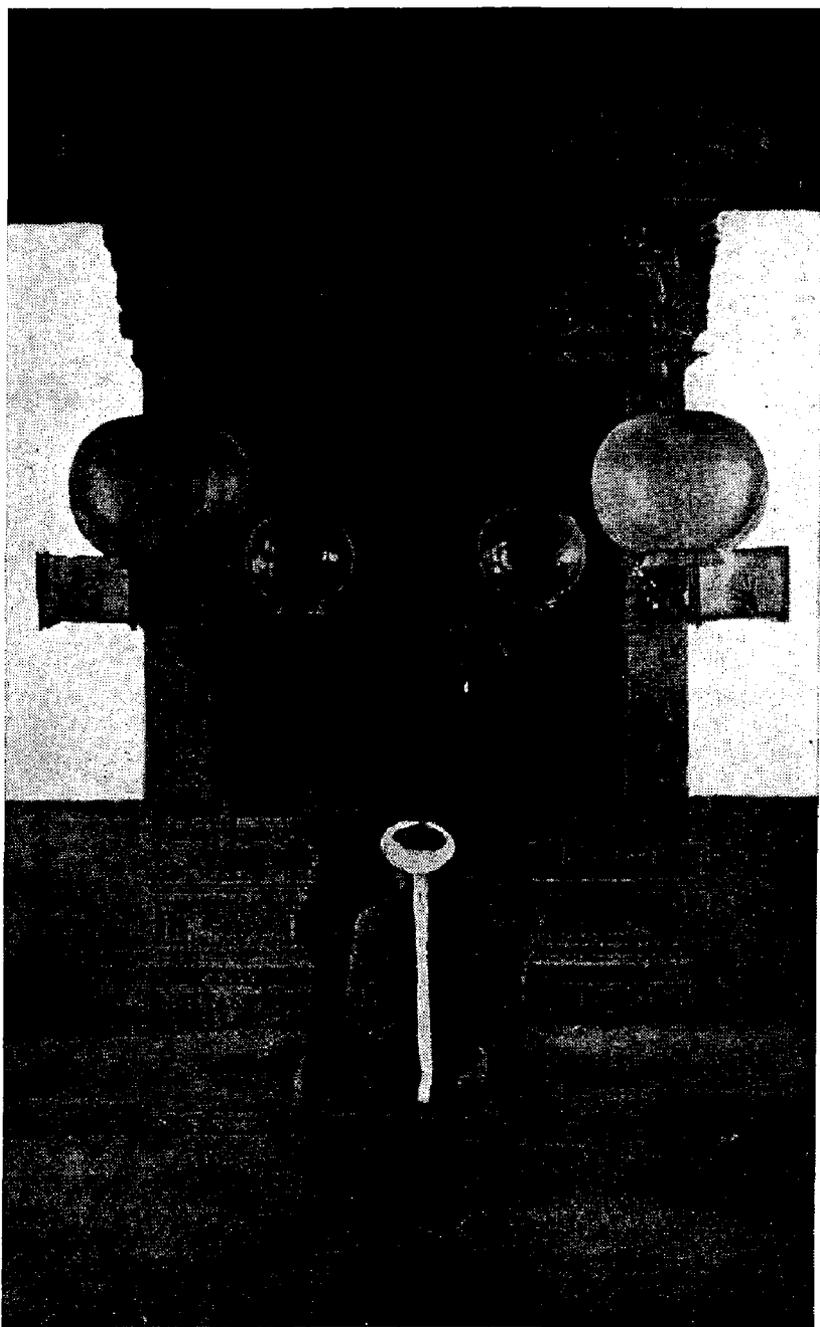
(4) J.-H. OLDFHAM, *The Missionary Situation after the War*, p. 51. Londres, Edinburgh House, 1920.

En *Malaisie*, l'agitation causée par l'entrée en guerre de la Turquie a été de courte durée et n'a pu être exploitée pour entraîner les musulmans à la guerre sainte. Le gouvernement néerlandais continue à se montrer favorable aux missions et si parfois un fonctionnaire fait preuve de partialité envers les musulmans, la généralité comprend qu'il est de bonne politique d'opposer certaines barrières à l'islam.

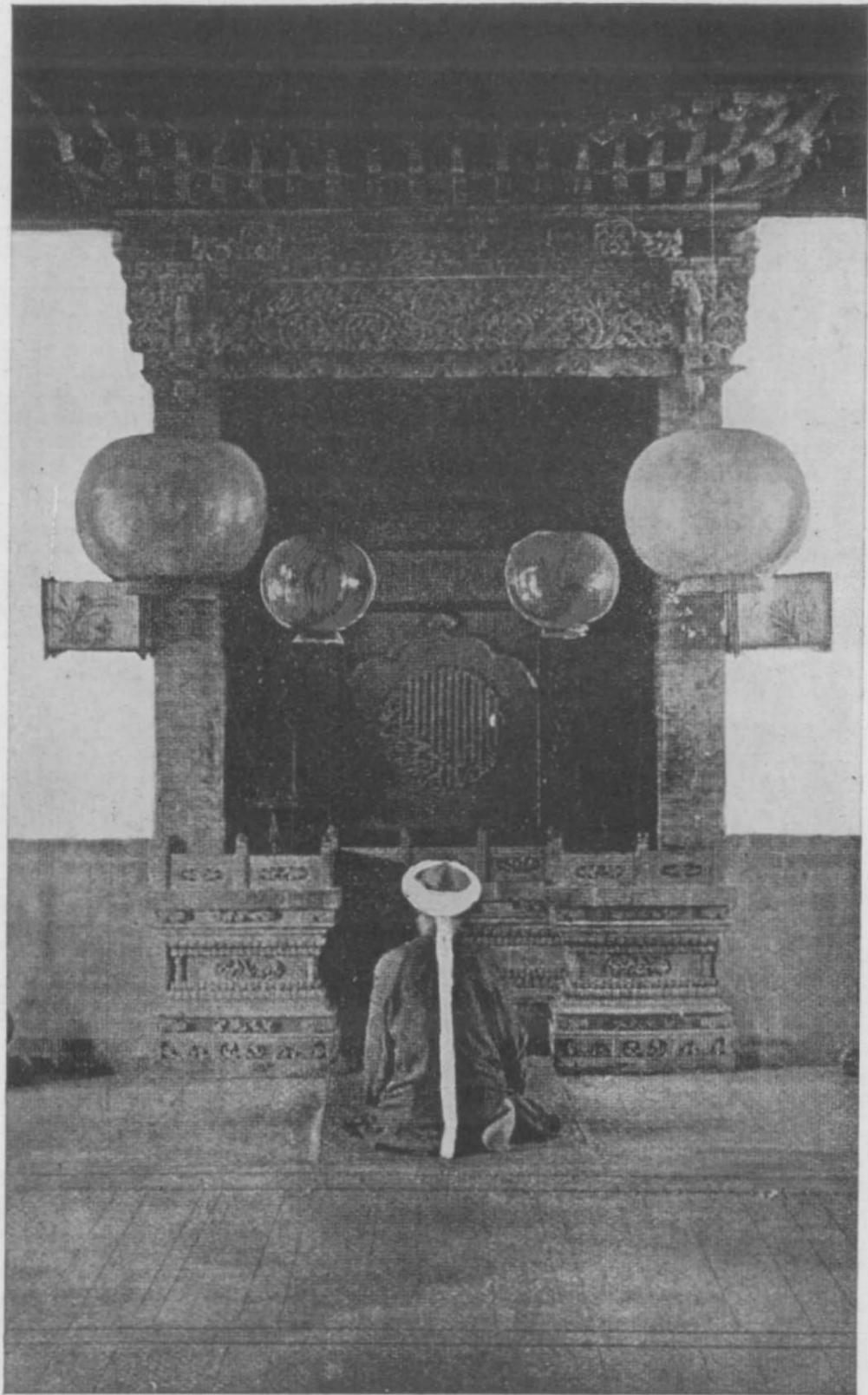
En *Chine*, les musulmans qu'on rencontre dans quinze provinces sur dix-huit ont à peine ressenti le contre-coup de la guerre et n'en ont pas complètement compris le sens ni la portée. Cependant, les dignitaires d'une mosquée de Pékin ont écrit au Président Wilson, jugeant sévèrement l'alliance germano-turque ; d'autre part, on pouvait voir, dans les mosquées de Hankow et de Saïgon, des lithographies représentant Enver Pacha en libérateur du monde musulman. Et il n'est pas jusqu'aux trois cent quarante mille musulmans des îles Philippines qui n'aient été atteints par la propagande pan-islamique des Allemands.

La question de l'évangélisation des musulmans chinois a enfin été envisagée sérieusement ; un délégué du *Continuation Committee* de la conférence d'Edimbourg a fait en Chine un voyage d'étude ; à son retour un plan de campagne a été dressé et l'on est en train de préparer des publications destinées spécialement aux musulmans chinois.

L'Appel à l'Eglise chrétienne. — A vues humaines, tout permet de prévoir que les occasions d'apporter l'Évangile aux musulmans iront en se



INTÉRIEUR DE MOSQUÉE EN CHINE



INTÉRIEUR DE MOSQUÉE EN CHINE

multipliant dans les années prochaines. D'autre part on s'efforce partout de mieux coordonner l'action des forces chrétiennes. Cependant, il ne faut pas se dissimuler qu'« un monde où règnent la méfiance, la suspicion, les antagonismes et les haines entre nations, est tout ce qu'il y a de plus défavorable au développement de l'œuvre missionnaire. Les porteurs du message évangélique sont placés dans une situation extrêmement désavantageuse, sinon fatale, lorsqu'ils appartiennent à une race détestée. Ce que disent les indigènes de l'Afrique du sud mérite d'être pesé : « Le christianisme est la religion « de l'homme blanc et doit être déraciné ; unis- « sons-nous pour conquérir notre liberté et oppo- « sons-nous aux blancs de toutes nos forces ». A quoi servira-t-il de redoubler nos efforts, de multiplier le nombre de nos ouvriers, d'améliorer nos méthodes et notre organisation si un abîme se creuse entre nous et ceux que nous voudrions atteindre (1) ? » Pourtant, il y a dans les événements contemporains une révélation, un appel, un défi auxquels l'Eglise ne peut pas plus se dérober qu'autrefois Jonas à l'ordre qui l'envoyait « prêcher à la grande cité païenne » (2). Il faut que l'Eglise chrétienne abandonne ses préjugés, ses hésitations et ses craintes, fruits de son incrédulité, et qu'elle s'empare de l'occasion qui ne reviendra peut-être jamais. Il faut que la défaite de l'islam devienne la victoire du Christ. Cependant, ce serait une

(1) A Missionary Survey of the Year 1920. *International Review of Missions*, vol. X, n° 37, p. 60.

(2) JAMES L. BARTON, *The Christian approach to Islam*. Pilgrim Press.

erreur de se lancer dans l'action par pur opportunisme, et il en pourrait résulter de graves déceptions. Sans doute, la nouvelle distribution du pouvoir politique amènera-t-elle en Orient d'énormes transformations, mais sera-ce toujours au bénéfice de l'Évangile ?

Il faut remarquer tout d'abord que le sentiment patriotique, exalté par la défaite, renforcera le sentiment musulman (1) et provoquera dans bien des cas un redoublement de haine pour la religion et la civilisation du vainqueur.

La liberté de presse et de tribune sera plus grande que par le passé ; la situation des prosélytes chrétiens s'améliorera ; les influences occidentales lutteront contre l'esclavage et la polygamie, elles libèreront la femme et feront progresser l'instruction. Mais l'islam ne se tiendra pas pour battu. N'a-t-il pas bénéficié de l'occupation bri-

(1) « Il est curieux de constater que les adversaires de toute indépendance orientale musulmane paraissent aujourd'hui fort étonnés du réveil de l'Islam, qui est en somme le résultat fatal de la politique d'oppression dont il ne cesse d'être l'objet. Les peuples de l'Orient musulman... s'acheminent sûrement vers leur libération. Il ne s'agit pas... du panislamisme tel qu'on le comprend en Europe, mais d'une sorte d'alliance pacifique d'union et de solidarité plus ou moins semblable à l'alliance maçonnique universelle. Quoique prétendent ceux que hante encore l'épouvantail panislamique d'Abd-ul-Hamid, le réveil actuel de l'islam est avant tout national. Chaque nationalité musulmane travaille en effet pour sa propre cause. Ni les Egyptiens, ni les Syriens, ni les Arabes, par exemple, ne songeraient, comme on a pu l'écrire, à rétablir la domination turque sur leurs territoires. Ce ne sont donc pas des aspirations panislamiques camouflées sous un déguisement quelconque, mais des aspirations essentiellement nationales. » ALY-EL-GHAÏATY, dans *La Tribune d'Orient* du 5 février 1922.

tannique en Egypte et au Soudan ? La vieille demeure périlait ; elle est aujourd'hui « balayée et ornée » par les soins du gouvernement anglais. Quelque chose d'analogue pourrait bien se passer dans l'empire turc, en Palestine, en Syrie, en Perse et dans l'Asie centrale.

C'est d'ailleurs sans préméditation et bien souvent inconsciemment que les puissances occidentales fortifient l'emprise de l'islam. Par exemple, les fondations pieuses (*ouaqf*) sont inaliénables et ne peuvent être détournées de leur destination primitive. Or leur nombre est énorme. Par la force des choses, on reconstituera les trésors dilapidés, on réparera les mosquées en ruine, on embellira les tombeaux sacrés aujourd'hui négligés. En outre, l'accès des sanctuaires sera facilité : trains de luxe Damas-Médine, autobus et tramways pour Kerbela et les saints tombeaux, et, qui sait, tournées Cook conduisant à la Mecque les riches musulmans des Indes et de l'Afghanistan ! En matière d'instruction publique, l'esprit musulman ne pouvait admettre le principe laïque ; il est fort possible qu'on adopte la ligne de conduite suivie jusqu'ici au Soudan et dans la Nigérie : qu'on jette un regard sur les manuels et les programmes des écoles gouvernementales du Soudan et du Collège Gordon à Khartoum, et l'on se rendra compte que la généralisation du système employé dans ces institutions élèvera de nouvelles barrières entre l'islamisme et le christianisme. Quant à la création de Hautes Ecoles musulmanes, destinées à récompenser un loyalisme qui ne fut pourtant pas toujours spontané ni sincère, elle

renforcera vraisemblablement les préjugés des mahométans, si même elle ne leur inspire quelque mépris pour les maîtres si empressés à flatter l'amour-propre de leurs sujets. Il ne faut pas s'abuser : ce n'est pas le Traité de paix qui changera les sentiments des musulmans envers les Infidèles et l'on a vu les Jeunes Turcs aussi hostiles aux Arméniens qu'Abd oul' Hamid. Après la juste suppression des capitulations, il faut promulguer la charte des libertés religieuses.

Mais le monde islamique a souffert et souffre encore grièvement ; les musulmans ont perdu leurs privilèges ; leur prestige s'est effondré. La charrue a passé dans le champ de leurs prérogatives politiques et religieuses. Ce n'est pas avec arrogance, c'est avec humilité et dans les larmes que nous pourrons jeter la semence dans ces terres si profondément labourées. Il nous faut une attitude parfaitement loyale, une sympathie sincère, un amour compréhensif (1) ; il faut une main légère pour panser des blessures si douloureuses.

Ce n'est pas à dire qu'il faille procéder avec une timidité qui tienne de la couardise. Lorsqu'on est appelé dans une maison qui n'a plus ni portes ni

(1) « Si le chrétien croit devoir apporter aux peuples musulmans une autre conception de l'univers, une vérité plus complète et plus haute, qui embrasse les grandes vérités de l'islamisme, il ne peut que témoigner une cordiale sympathie aux tendances modernes de la religion musulmane... C'est en élevant la voix en faveur de la justice, en demandant qu'on montre de la bonne volonté à la nouvelle Turquie, à l'Egypte, à l'Arabie, comme à l'Arménie chrétienne, que l'Eglise peut espérer convaincre les musulmans qu'elle a leurs intérêts à cœur. » EDWYN BEVAN, article cité, p. 336, 338.

fenêtres, on ne perd pas son temps en vaines formalités de politesse. Il faut conduire l'offensive avec tact et sagesse, mais il faut la pousser vigoureusement. Il faut que de l'est à l'ouest et du nord au midi l'Eglise mobilise toutes ses forces et les enrôle sous la bannière de son chef. Comprendra-t-elle enfin les desseins de Dieu sur le monde musulman, et que le nouvel internationalisme issu de la guerre peut concourir à leur accomplissement ? Ne nous y trompons pas cependant : ce n'est pas un nouvel idéal politique ou social, national ou international, qui gagnera le cœur des musulmans, c'est Dieu seul. Il est le seul guide, au milieu de tant et de si grandes difficultés. Et la vraie Conférence de la Paix, c'est celle où siège la Présence invisible, où le pain est rompu, le vin versé pour les besoins du monde.

Dans l'Europe pantelante et ruinée, dans le vieux monde appauvri et désabusé, parmi la jeunesse décimée et si souvent sceptique, l'appel de Dieu, comme aux jours prophétiques, retentit : « Qui enverrai-je et qui marchera pour moi ? »

Les champs sanglants de l'Afrique et de l'Asie attendent de nouveaux martyrs. Mais la foi salue déjà les moissons de l'avenir :

« Ne t'ai-je pas dit que si tu croyais tu verrais la gloire de Dieu ? »

APPENDICE A (1)

Les derniers Sassanides et la fin de la monarchie Perse

Les Chosroès sont les derniers grands princes de la dynastie des Sassanides. Chosroès I^{er} Nouchirvan (le glorieux) est en guerres continuelles et victorieuses d'une part avec l'empereur romain Justinien et son général Bélisaire, puis avec l'empereur Justin, auxquels il dispute la Syrie, la Mésopotamie, la Cappadoce ; d'autre part avec les Arabes, les Huns et les Turcs. Plusieurs des traités que conclut Chosroès contiennent des dispositions concernant les chrétiens bien qu'il y ait eu sous son règne quelques persécutions. Il voit enfin les armées romaines ravager son royaume, qui s'étendait de la Transoxiane à l'Yémen, et meurt en 579, après un règne de plus d'un demi-siècle, laissant le trône à son fils Hormouz (ou Hormisdas), prince corrompu et tyrannique, qui est déposé en 590. Son fils Chosroès II redonne à la dynastie déclinante un dernier éclat. L'indolence de l'empereur Héraclius permet au roi de Perse de s'emparer de la Pales-

(1) Cet appendice est rédigé d'après les données de GIBBON, *Histoire de la grandeur et de la décadence de l'empire romain*. Edition française de Guizot, vol. VIII et X, Paris, 1828.

tine, de l'Asie mineure, de la Syrie et de l'Égypte, mais ces conquêtes finissent par lui échapper ; l'alliance d'Héraclius avec les Turcs, la trahison d'un général amènent la défaite complète de Chosroès en 627. « La gloire de la maison de Sassan finit avec Chosroès. Son fils dénaturé ne jouit que huit mois du fruit de ses crimes (il avait fait tuer son père) et dans l'espace de quatre ans le titre de roi fut usurpé par neuf compétiteurs qui se disputèrent avec l'épée et le poignard les restes d'une monarchie épuisée. Chaque province, chaque ville de la Perse devint un théâtre d'indépendance. L'anarchie se prolongea encore environ huit années, jusqu'au moment où les califes arabes firent taire les factions et les réunirent sous le même joug. »

Les richesses amassées par les Chosroès étaient fabuleuses : « Cent voûtes souterraines renfermaient des trésors en or, en argent, en pierreries, en soie, en parfum... La voix de la flatterie ou peut-être celle de la fiction n'a pas rougi de compter les trente mille tapisseries qui ornaient les murs du palais de Chosroès, les quarante mille colonnes d'argent, ou, ce qui est plus vraisemblable, de marbre ou de bois recouvert de lames d'argent, qui soutenaient le toit, et les mille globes d'or suspendus au dôme et par lesquels on avait voulu imiter le mouvement des planètes et des constellations du zodiaque. Tandis que le grand roi contemplait les merveilles de son art et de sa puissance, il reçut une lettre d'un obscur citoyen de la Mecque, qui l'engageait à reconnaître Mahomet en qualité d'apôtre de Dieu. Il dédaigna ce conseil et déchira la lettre. « C'est ainsi, s'écria le prophète arabe, que Dieu

déchirera le royaume et rejettera les supplications de Chosroès. » Et lorsque, en 636, sous Saïd, les musulmans entrèrent à Ctésiphon, ils purent s'exclamer : « Voilà le palais blanc de Chosroès, voilà la promesse de l'apôtre de Dieu accomplie ! »

APPENDICE. B (1)

Les vengeances du Prophète

« Les premières victimes de l'esprit vindicatif de Mahomet furent quelques individus de confession israélite qui avaient plus que tous autres excité la haine du Prophète en exerçant contre lui leur verve poétique (2). Il fit comprendre à ses adeptes qu'il serait heureux d'être débarrassé de ses railleurs. L'insinuation fut accueillie avec empressement par ceux qui tenaient à se concilier les bonnes grâces du Prophète. Asma, femme pleine de talents, et Abou Afak, poète déjà âgé, furent massacrés pendant leur sommeil, la première dans son lit, et tenant un enfant entre ses bras ; le second sur sa véranda, où il prenait le frais. Nul n'osa molester les assassins, car ce n'était un secret pour personne que le Prophète avait approuvé ce double meurtre et qu'il avait accordé des faveurs spéciales aux coupables » (p. 169).

« ...Le rabbin Kab ibn Achraf, qui jouissait d'une grande influence parmi les Juifs, avait été favorablement disposé envers Mahomet jusqu'au jour où

(1) D'après KOELLE, *Mohammed and Mohammedanism*.

(2) A quel point Mahomet était susceptible, c'est ce qu'indique clairement la parole qu'il adressait à un poète arabe dévoué à ses ordres : « Combats-les par tes satires, car j'en jure par celui qui tient mon âme dans ses mains, les satires font plus de mal que les flèches. »

celui-ci avait changé la *qibla*... Dès lors, Kab fut un adversaire déclaré du Prophète, l'attaquant en vers, lui et sa religion, et travaillant contre lui de toutes manières... Mahomet dépêcha pour le tuer quatre hommes parmi lesquels se trouvait le frère de lait de Kab. Mahomet sanctionna à l'avance tout mensonge et tout stratagème qui seraient utiles pour attirer la victime hors de chez elle. Il faisait déjà nuit lorsque les assassins arrivèrent à la maison de Kab, qui était couché ; ils le persuadèrent par ruse de les rejoindre et quand ils l'eurent en leur pouvoir, seul dans l'obscurité, ils le massacrèrent lâchement... Lorsqu'ils présentèrent à Mahomet la tête de son ennemi, il loua leur action et rendit grâces à Allah. Le lendemain, raconte Ibn Ichak, lorsque l'affaire fut connue, les Juifs furent frappés de terreur et nul ne se crut plus en sûreté » (p. 179).

Quelque temps plus tard, « les habitants de Khaïbar furent terrifiés par l'annonce d'un de ces lâches assassinats auxquels Mahomet ne se faisait aucun scrupule de recourir dans un but de vengeance. La victime devait être cette fois Sallam, un des chefs des Bni Nadhir qui s'était réfugié à Khaïbar après que sa tribu avait été chassée de Médine. Il était accusé d'avoir pris part à la fomentation de la guerre pendant laquelle les Mecquois avaient assiégé Médine. Mahomet n'eut jamais de peine à trouver parmi ses fidèles les dociles instruments de ses louches besognes. Ibn Ichak mentionne comme une grâce spéciale de la divinité le fait que « les deux tribus des Awsites et des « Khazrajites se jalousaient comme des chameaux

« mâles et se disputaient les faveurs de Mahomet ». En sorte que, les premiers ayant assassiné Kab, les seconds, désirant une distinction égale, demandèrent la permission de faire son affaire à Sallam, ce qui leur fut accordé avec joie. Cinq Khazrajites, dont l'un avait été nommé chef de l'expédition par Mahomet, se rendirent à Khaïbar qu'ils atteignirent à la nuit close. Sous le prétexte d'acheter du blé, ils se firent recevoir dans la chambre haute où Sallam était déjà couché... Ils se jetèrent sur lui à coups de dague, massacrant sans honte et sans remords un homme sans défense. Lorsque les Juifs alarmés arrivèrent, les assassins avaient décampé et étaient en route pour chercher les remerciements de leur maître » (p. 179).

APPENDICE C (1)

Histoire des martyrs chiites

Ali fut proclamé calife vingt-quatre ans après la mort du Prophète, dont il était à la fois le cousin germain par son père, Abou Taleb, et le gendre par sa femme Fatima, fille de Khadidja. C'était un des plus anciens et des plus intimes compagnons de Mahomet. Lorsque celui-ci, dans la quatrième année de sa mission, s'était écrié : « Mes amis, je vous « offre et je suis le seul qui puisse vous offrir les « plus précieux de tous les dons, les trésors de ce « monde et ceux de l'autre vie. Dieu m'a ordonné « de vous appeler à son service. Quel est celui « d'entre vous qui veut m'aider à porter mon far- « deau ? quel est celui qui veut être mon compa- « gnon et mon vizir ? » — Ali, alors âgé de qua- torze ans, avait répondu : « Prophète, je suis cet « homme : si quelqu'un ose s'élever contre toi, je « lui briserai les dents, je lui arracherai les yeux, « je lui casserai les os et je lui ouvrirai le ventre. « Prophète, je serai ton vizir ! »

Cependant, à la mort de Mahomet, les titres même d'Ali lui furent en obstacle : son pouvoir aurait été trop assuré. Les chiites considèrent les trois premiers califes comme des usurpateurs, et nourrissent contre eux une haine irréductible : le nom d'Omar est devenu en Perse synonyme de

(1) Les données historiques de cet appendice sont emprun- tées, parfois textuellement, à GIBBON (*loc. cit.*).

diable, et son meurtrier est vénéré comme un saint. Notons ici qu'Ali n'a jamais été accusé d'avoir trempé dans l'assassinat de ses prédécesseurs, et que son fils Hassan avait même été blessé en défendant Othman contre les rebelles.

Ali ne régna que cinq ans. Il eut à combattre les chefs arabes Telha et Zoheir, excités par Aïcha, qui fut faite prisonnière dans la bataille appelée la Journée du chameau, où ses deux complices furent tués. Le calife, « avec les égards et l'affection qu'il devait à la veuve de l'apôtre, la renvoya promptement au seul lieu où elle pouvait se trouver convenablement placée, au tombeau de Mahomet ».

Puis Ali dut se défendre contre Moaviya, le fils de cet Abou Sofian qui avait été le chef des Coréichites dans les combats de Bedr et d'Ohod, et que Mahomet s'était finalement attaché par des dons princiers. Moaviya s'était proclamé calife et il obligea Ali à se retirer à Coufa, où il fut assassiné en 660, à l'âge de 62 ans, à la suite d'une conjuration ourdie à la Mecque pour ramener l'unité du califat par le meurtre des deux compétiteurs et par celui d'Amrou, partisan de Moaviya et vice-roi d'Égypte, dont on redoutait la vengeance. Une méprise sauva Amrou ; quant à l'usurpateur, il ne fut que blessé, et il obtint que Hassan, fils et successeur d'Ali, renonçât au pouvoir au bout de quelques mois. Hassan « quitta sans regret le palais de Coufa pour se retirer dans une humble cellule près du tombeau de son grand-père », et mourut en 669, empoisonné par le fils du calife. Moaviya rendit sa dignité héréditaire et fut le chef de la maison des Omiyades.

Yézid succéda à son père en 680. Mais il ne fut pas reconnu par Hosein, frère puiné de Hassan, auquel cent quarante mille musulmans avaient promis fidélité. Parti pour se mettre à leur tête, celui-ci fut attaqué et enveloppé dans la plaine de Kerbala, par cinq mille cavaliers. Il demanda vainement qu'on lui permît de se retirer à Médine, ou aux confins de la Perse, ou encore qu'on le conduisît auprès de Yézid. Il passa la nuit à se préparer à la mort et à consoler sa sœur, puis il vendit chèrement sa vie : trente-deux cavaliers et quarante fantassins le défendirent avec un courage indomptable, et le combat se termina par la mort du dernier compagnon de Hosein ; son fils et son neveu avaient été tués entre ses bras. « Seul alors, épuisé de fatigue et blessé, il s'assit à la porte de sa tente. Comme il buvait quelques gouttes d'eau pour se rafraîchir, un dard vint lui percer la bouche... Il éleva alors vers le ciel ses mains couvertes de sang et pria pour les vivants et pour les morts. Sa sœur sortit de la tente dans un accès de désespoir, conjurant le général des Coufiens de ne pas laisser égorger Hosein sous ses yeux. Une larme roula sur le visage vénérable du vieux général, et les plus hardis d'entre les soldats reculèrent de tous côtés à l'approche du héros mourant qui s'offrait à leur glaive... » Cependant, il succomba, « percé de trenté-trois coups de lance ou de sabre. Les barbares foulèrent son corps à leurs pieds ; ils portèrent sa tête au château de Coufa, et l'inhumain Obeidollah lui frappa sur la bouche d'un coup de canne. « Hélas, s'écria un vieux musulman, j'ai vu sur ces lèvres les lèvres de l'apôtre de Dieu ! »

Lorsqu'on a lu cette tragique et poétique histoire, peut-on s'étonner qu'Ali et ses fils soient révéés comme des saints, et même qu'on en soit arrivé à attribuer à leurs souffrances une valeur expiatoire et propitiatoire ? Il est bien curieux, ce récit de Pelly (1) : « Le jour du jugement, on entendra les prophètes mêmes implorer à haute voix la miséricorde divine, et Mahomet sera dans une détresse extrême parce que son peuple aura été condamné à la damnation éternelle. Enfin, Gabriel apportera la clé du paradis et la remettra à Mahomet avec ce message du Tout-Puissant : « Cesse de pousser des soupirs désespérés. Le privilège d'intercéder pour les pécheurs est réservé à celui qui a subi le plus d'épreuves, enduré le plus d'affliction et qui les a supportées avec le plus de patience. Celui qui a volontairement offert sa tête au glaive du bourreau, afin qu'elle soit fendue comme une plume à écrire, celui-là portera la bannière d'intercession au jour du jugement. Prends cette clé et donne-la à celui qui a souffert les pires épreuves ». Mahomet fait alors comparaître devant lui tous les prophètes qui, l'un après l'autre, lui relatent leur passion. Les deux compétiteurs principaux sont Jacob et Hosein (Jésus-Christ n'est pas mentionné puisque, selon la croyance musulmane, il n'a pas été crucifié). Enfin Hosein l'emporte, et Dieu lui-même déclare : « Nul n'a souffert plus que Hosein, nul n'a été plus obéissant que lui. C'est à lui qu'appartient le privilège exclusif d'intercéder pour les pécheurs. »

(1) Cité par SIRAJU'D DIN, in *The Vital Forces of Christianity and Islam*, p. 184, Oxford University Press, 1915.

APPENDICE D

L'humilité du Prophète

Voici les traditions rapportées par Ghazali dans son célèbre *Ihya 'ulum id Din* (Renaissance des sciences religieuses), chapitre de la repentance :

« Mahomet, le Prophète (à qui soit la paix) disait : « En vérité, je demande pardon à Dieu et je me repens soixante-dix fois chaque jour. » Et pourtant, remarque Ghazali, Dieu avait donné cette assurance à son Envoyé : « Nous t'avons pardonné tes péchés anciens et tes péchés nouveaux. » La belle litanie continue : Le Prophète de Dieu disait : « En vérité, une faiblesse s'empara de mon cœur jusqu'à ce que j'aie demandé à Dieu pardon cent fois chaque jour. » — Et le Prophète (à qui soit la paix) disait : Quiconque dit en s'allant coucher : « Je demande pardon au Dieu Très Grand, l'Unique, le Vivant, et je me repens trois fois de mes péchés », Dieu lui pardonnera ses péchés quand ils seraient comme l'écume des mers, ou comme le sable amassé, ou comme les feuilles des arbres, ou comme les jours du monde. — Et le Prophète (à qui soit la paix), disait : A quiconque prononce ces paroles, ses péchés lui seront pardonnés, même s'il avait déserté les combats... — Et Hudhifa disait : J'avais l'habitude de parler rudement à ma femme, et je dis : « O apôtre de Dieu, je crains

« que ma langue ne soit cause que je goûte le feu
« de l'enfer. » Et le Prophète (à qui soit la paix)
me répondit : « Qui es-tu, pour demander pardon,
« en face de moi qui dois l'implorer cent fois par
« jour ? » — Et Aïcha (que Dieu lui accorde sa fa-
veur) disait : Le Prophète me disait : « Si tu as
« péché, demande pardon à Dieu, et repens-toi,
« car la vraie repentance consiste à se détourner
« du péché et à demander pardon à Dieu. » — Et
l'Apôtre de Dieu (à qui soit la paix) priait ainsi
pour demander pardon : « O Dieu, pardonne-moi
« mon péché et mon ignorance et mes excès dans
« tout ce que j'ai fait et que tu connais mieux que
« moi. O Dieu, pardonne-moi ma frivolité et mon
« sérieux, mes fautes et mes intentions coupables
« et tout ce que j'ai fait. O Dieu, pardonne-moi
« tout ce que j'ai commis dans le passé et que je
« commettrai encore dans l'avenir, et ce que j'ai
« caché, et ce que j'ai révélé et que Tu connais
« mieux que moi, Toi, le Premier et le Dernier,
« Toi, le Tout-Puissant » (1).

(1) Cité par ZWEMER, *A Moslem Seeker after God*, p. 14 - 145. (Nous avons publié sur cet ouvrage un article qui a paru dans la *Revue de Théologie et de Philosophie*, n° 42, Janvier-Mars 1922, p. 68-78, sous le titre : Un mystique musulman du xi^e siècle : Al Ghazali.)

APPENDICE E

Bibliographie

On s'est borné à indiquer ou à rappeler ici quelques livres français, en laissant de côté les ouvrages anglais et allemands, dont beaucoup ont été cités en note.

ANDRÉ, Marius. — *Le Bienheureux Raymond Lulle*. Paris, 1900.

BONET-MAURY. — *L'Islamisme et le Christianisme en Afrique*. Paris, 1900. Excellente monographie. Bonne carte.

BURCKHARDT, J.-L. — *Voyage en Arabie. — Notes sur les Bédouins. Essai sur l'Histoire des Wahabites*. 2 vol., trad. Eyriès. Paris, 1834.

CARRA DE VAUX. — *Le Mahométisme. Le génie sémite et le génie aryen dans l'Islam*. 2 vol., Paris.

Le même : *Avicenne*. Paris, Alcan, 1900.

Le même : *Gazali*. Paris, Alcan, 1902.

Le même : *Les Penseurs de l'Islam*, Paris, 1922.

CAUSSIN DE PERCEVAL, A.-P. — *Essai sur l'Histoire des Arabes avant l'Islamisme pendant l'époque de Mahomet et jusqu'à la réduction de toutes les tribus sous la loi musulmane*. Paris, 1902 (1^{re} éd. 1847). Mine d'information généralement sûre.

CORAN. — Traductions : Duryle, Amsterdam, 1741 ; Savary, Paris, 1821 ; Kasimirsky, Paris, 1906 (nouv. éd.).

DOZY. — *Histoire des musulmans d'Espagne.*

DREYFUS, Hippolyte. — *Essai sur le Béhaïsme, son histoire, sa portée sociale.* Paris, Leroux, 1909.

GAGNIER. — *La vie de Mahomet, compilée des meilleurs auteurs arabes.* Oxford, 1723 et Amsterdam, 1732.

GALLAND. — *Recueil des rites et cérémonies du pèlerinage de la Mecque.* Amsterdam, 1764.

GARCIN DE TASSY. — *Doctrines et devoirs de la religion musulmane, tirés du Coran, suivis de l'eucologe musulman.* Paris, 1826 (réimpr. 1876, sous le titre *Science des religions, l'Islamisme* etc.).

GIBBON, Edouard. — *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain.* Trad. Guizot, Paris, 1828.

GOBINEAU. — *Histoire des Perses,* Paris, 1869.

Le même : *Les religions et les Philosophies de l'Asie centrale.* Ed. Paris, Leroux, 1900. Contient une très intéressante étude sur le Babisme.

GOLDZIEHER, I. — *Le dogme et la Loi de l'Islam. Histoire du développement dogmatique et juridique de la religion musulmane.* Trad. Félix Arin. Paris, Geuthner, 1920. Excellent.

HOUDAS, O. — *L'Islamisme.* Paris, Leroux, 19.

HUART, Cl. — *Histoire des Arabes.* 2 vol. Paris, 1912-13.

Le même : *Littérature arabe*. 1 vol. Paris. Peu de vues générales, mais documentation très complète ; indique, en particulier, les traductions françaises d'auteurs arabes.

JAUSSEN et SAVIGNAC (RR. PP.). — *Mission archéologique en Arabie*. 3 vol. gr. in-8. Paris, 1920.

KUENEN. — *Religion nationale et religion universelle. Islam, Israélitisme, etc.* Trad. du hollandais par Maurice Vernes. Paris, 1884.

LAVISSE et RAMBAUD. — *Histoire générale du IV^e siècle à nos jours*. 12 vol. gr. in-8. Paris, 1893-1901, chez Armand Colin. (Les chapitres relatifs à l'histoire des Arabes, des Ottomans et des Persans).

LE CHATELIER. *La conquête musulmane*. Paris, 1910.

Le même : *L'Islam dans l'Afrique occidentale française*.

MANSOUR-FAHMY. — *La condition de la femme dans la tradition et l'évolution de l'islamisme*. Th. de doct. en lettres, Paris, 1902.

MONTET, Ed. — *De l'état présent et de l'avenir de l'islam*. Paris, 1911.

Le même : *Le culte des saints musulmans dans l'Afrique du Nord et plus spécialement au Maroc*. Genève, 1909.

Le même : *Etudes orientales et religieuses*. Paris, 1917.

Le même : *L'Islam*. Coll. Payot. Paris, 1921.

Œuvre de vulgarisation, écrite par un spécialiste très compétent, admirateur enthousiaste et quelque peu partial de l'islamisme.

MUNK, S. — *Mélanges de philosophie juive et arabe*. Paris, 1859.

NIEBUHR. — *Description de l'Arabie*. Trad. Mourié, 1779.

OELSNER. — *Des effets de la religion de Mahomet pendant les trois premiers siècles de sa fondation sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples...* Paris, 1810.

PALGRAVE, W.-G.. — *Une année de voyage dans l'Arabie centrale*. Trad. Jouheaux, Paris 1866.

PERRON. — *Femmes arabes avant et depuis l'Islamisme*. Paris, 1858. Excellent.

PETIT, R. P. — *Les Confréries musulmanes*. Paris, B. Bloud, 1902. Bref et intéressant ; bonne bibliographie.

PIQUET, Victor. — *Les Civilisations de l'Afrique du Nord : Berbères, Arabes, Turcs*. Paris, Colin.

Le même : *La Colonisation française dans l'Afrique du Nord : Algérie, Tunisie, Maroc*. Paris, Colin.

RECLUS, Elisée. — *Nouvelle Géographie Universelle*, 19 vol. gr. in-8. Paris, Hachette, 1876-1894.

RENAN, Ernest. — *Averroès et l'Averroïsme*. Paris, Calmann-Lévy. 3^e éd., 1886.

Le même : plusieurs articles, discours, conférences, publiés dans divers volumes de critique. (*Mélanges d'histoire et de voyage*, *Nouvelles études religieuses*, etc.).

DE RÉGLA, Paul. — *Théologie musulmane. El Kitab des lois secrètes de l'amour*. Trad. de l'arabe. Paris, 1906. A lire par quiconque douterait de la licence des mœurs du Prophète et de ses sectateurs.

RIAD-GHALI, Dr. — *De la tradition considérée comme source du droit musulman*.

DE SACY, Sylvestre. — *Chrestomatie arabe*. 3 vol.

SAINT-HILAIRE, Barthélémy. — *Mahomet et le Coran*. Paris, 1865. Intéressant, mais partial.

SALE, George. — *Observations historiques et critiques sur le mahométisme ou Traduction du Discours préliminaire mis à la tête de la version anglaise de l'alcoran publié par George Sale*. Genève, 1751. Bref et généralement sûr.

SCHMOLDERS. — *Essai sur les écoles philosophiques chez les Arabes*. Paris, 1842. Contient entre autres la traduction de *Al mun gidh min ad dhalal* (Confessions) de Ghazali. (Une autre traduction, due à Barbier de Meynard a paru dans le *Journal Asiatique*, vol. IX, 1877, sous le titre : *Le Préservatif de l'Erreur*).

SÉDILLOT, L.-A. — *Histoire générale des Arabes. Leur empire, leur civilisation, leurs écoles philosophiques, scientifiques et littéraires*. 2 vol. Paris, 1877, 2^e éd. Clair et précis ; aussi remarquable par l'ampleur des vues générales que par la solidité de la documentation et la pureté du style.

DE THIERSANT, P. D'ABRY. — *Le Mahométisme en Chine*. 2 vol. Paris, 1878.

VIGNON, LOUIS. — *Un Programme de Politique coloniale*, Paris, Plon-Nourrit, 1919.

DE VLIÉGER, A. — *La Prédestination dans la Théologie musulmane*. Leyde, 1902.

PÉRIODIQUES

La Revue du monde musulman, publiée mensuellement depuis 1901, sous la direction de Le Chatelier, Paris, 28, rue Bonaparte. Indispensable à qui veut suivre le mouvement des idées et des faits relatifs à l'islam.

La Revue d'histoire des religions peut également être consultée avec profit.

Journal asiatique. — Revue d'érudition, a publié un très grand nombre d'études islamiques et de traductions d'auteurs arabes.

OUVRAGES D'IMAGINATION

ADES et JOSIPOVICI. — *Le livre de Goha le Simple*. Calmann-Lévy, Paris, 1917.

GOBINEAU, le comte de. — *Nouvelles asiatiques*.

LOTI, Pierre. — *Au Maroc*.

Le même : *Vers Ispahan*.

Le même : *Azyadé*.

Le même : *Les Désenchantées*.

MARDRUS. — *La Reine de Saba*. Trad. de l'arabe.

MEREDITH, G. — *Shagpat rasé*. Trad. Larbaud. Edit. *Nouvelle Revue française*. Conte à la manière des *Mille et Une Nuits*.

THARAUD, Jérôme et Jean. — *La Fête arabe.*

Les mêmes : *Marakkech ou les Seigneurs de l'Atlas.*

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	5
CHAPITRE PREMIER	
La genèse de l'islam	
Introduction. — <i>Situation politique de l'Arabie avant l'islam</i> , antique indépendance; la domination romaine. — <i>La vie sociale</i> : condition de la femme; infanticide; les divers régimes matrimoniaux, polyandrie, polygamie, mariages temporaires; la loi musulmane empire la condition de la femme. La littérature préislamique: les poètes; les joûtes d'Okatz; la science de l'écriture. — <i>Les religions</i> : Le polythéisme; superstitions populaires; territoires sacrés; sacrifices; les dieux; Allah; décadence du paganisme. Le judaïsme en Arabie: colonies juives; traditions communes aux Juifs et aux Arabes; ce que Mahomet a pris au judaïsme. Le christianisme en Arabie: incertitude sur l'époque où il y fut introduit; sa diffusion; les cénobites; les chrétiens de l'Yémen; persécution dans le Nejran; expédition d'Abraha contre la Mecque; sa défaite; le christianisme est l'une des sources de l'islamisme, mais c'est une source corrompue; Mahomet n'a pas de sympathie pour l'Évangile. — L'hanifisme; recherche sincère de Dieu; de l'hanifisme à l'islamisme et au christianisme. — Conclusion: l'islamisme est une religion hétérogène.....	9
Analyse des notions empruntées par l'islamisme aux religions	37

CHAPITRE II.

Mahomet, le prophète

Introduction. — Un portrait du Prophète d'après un théologien musulman du quatorzième siècle. — *Les éléments de succès dans la carrière de Mahomet* le

facteur politique ; le facteur religieux ; le facteur familial ; le facteur personnel. *Vie de Mahomet : Première période* : sa naissance et son enfance d'orphelin ; il entre au service de Khadidja ; son mariage ; premières révélations ; premiers disciples ; persécutions ; mort de Khadidja ; le serment d'Acaba ; la fuite à Médine. *Deuxième période* : l'ère des luttes à main armée ; hostilités contre les Coréichites ; le combat de Bedr ; la défaite d'Ohod ; expéditions contre les Juifs ; batailles et carnages ; Mahomet contracte de nouveaux mariages ; pèlerinage pacifique à la Mecque ; nouvelle campagne contre les Coréichites ; conquête de la Mecque ; expéditions lointaines ; révoltes ; les derniers jours du Prophète ; sa mort. — *Le caractère de Mahomet* — un problème historique ; théories diverses. La valeur morale de Mahomet à la lumière : a) de la révélation biblique ; b) des traditions de l'Arabie antique ; c) du Coran. Mahomet et les femmes ; sensualité et cruauté. Notre conclusion basée uniquement sur des témoignages musulmans. — *L'apothéose de Mahomet* : idéalisation progressive ; les deux-cent-une épithètes de Mahomet ; Mahomet intercesseur et médiateur ; histoire du méchant Juif. Le Poème du Manteau, son histoire et son influence.....

CHAPITRE III

La conquête musulmane

Introduction : religions conquérantes et religions pacifiques. — Les trois périodes de la conquête musulmane. — *L'Arabie et la Syrie* : les prophètes rebelles, Toleiha et Moseilama ; campagne de Khalid ; conquête définitive de l'Arabie, de la Syrie, de la Chaldée ; les chrétiens sont soumis mais non gagnés à la foi nouvelle. — *L'Afrique* : les trois étapes de la conquête. Invasion de l'Egypte ; de la Tripolitaine ; du Maroc ; de l'Afrique centrale et occidentale ; les trois routes de l'invasion. Le réveil ouahabite et l'empire musulman du Sokoto. Abd oul Kader. Les senoussites. — *L'Europe*. Les Sarrasins en Espagne ; à Chypre ; à Rhodés ; la bataille de Poitiers ; conquête de la Crète ; sac de

	Pages
Rome. Les Turcs ; chute de Constantinople ; siège de Vienne. Limite septentrionale des conquêtes musulmanes. — <i>La Perse et l'Asie centrale</i> . Bataille de Nehavend ; conquête de la Perse ; sa signification pour l'islam. Bokhara et le Turkestan. — <i>La Chine</i> : une propagande pacifique ; antiques relations commerciales entre l'Arabie et la Chine ; la mission de Ouahab bin Kabcha ; conversions à Canton ; les Arabes de l'empereur Hsuan-Tsung ; leur établissement définitif en Chine ; infiltration islamique dans les provinces occidentales. Situation actuelle. — <i>Les Indes</i> : une conquête sanglante ; première invasion ; conquête du Sindh ; pillages et carnages ; les invasions afghanes et turques au dixième siècle. Mahmoud l'iconoclaste. Mohammed Baktiyar. L'empire mogol. L'islam dans l'Inde méridionale. Situation actuelle. — <i>L'Archipel malais</i> ; Sumatra. Les Moluques. Les Philippines. — <i>Les conquêtes de la langue arabe</i> . — Conclusion.....	68

CHAPITRE IV

La Doctrine Musulmane (Iman)

Introduction : l'iman et le *dîn*. Les six articles de foi. — *La doctrine de Dieu* : conception négative ; les quatre-vingt-dix-neuf attributs d'Allah. — *La doctrine des anges* : trois classes d'êtres spirituels : anges, génies, démons. — *Les livres de Dieu* : leur nombre ; livres perdus ; livres altérés. Le Coran : sa beauté et ses défauts. — *Les prophètes* : grands et petits prophètes ; prééminence de Mahomet. Ce que les musulmans croient au sujet de Jésus-Christ. — *Le jugement dernier* : la résurrection, l'enfer et le paradis musulmans. — *La prédestination* : c'est un pur fatalisme ; influence et portée de cette doctrine.....

98

CHAPITRE V

Les Pratiques Religieuses (Dîn)

Introduction : Les cinq piliers de la religion. La Tradition. — *La confession de la foi* : le credo musulman, son contenu et sa valeur. — *La prière* : différence entre la prière musulmane et la prière chrétienne. Les

heures de la prière ; l'appel à la prière. La purification légale ; un exemple ; elle n'a rien à voir avec la purification morale. Attitudes et postures du suppliant ; contenu des prières canoniques ; prières personnelles ; vaines redites. — <i>Le jeûne</i> : origine et importance de cette pratique ; jeûne volontaire. — <i>L'aumône légale (Zakat)</i> : son taux ; ses destinataires. — <i>Le pèlerinage</i> : son importance et sa valeur ; nombre annuel de pèlerins. Les cérémonies du pèlerinage. La Caaba et la Pierre Noire ; le culte des pierres dans l'Arabie antique ; la légende musulmane. — De quelques autres pratiques : rosaire ; culte des saints ; fêtes religieuses ; circoncision ; guerre sainte (<i>djihad</i>) : c'est un devoir prescrit par le Coran ; il est compris diversement par les musulmans d'aujourd'hui,.....	112
Analyse systématique de l'islamisme d'après les données de son Credo.....	131

CHAPITRE VI

L'Éthique musulmane

Introduction : définition de l'éthique. — <i>Les bases de la morale musulmane</i> : une conception strictement individualiste. — <i>La morale individuelle</i> : relativité des notions de péché et de loi morale. La rectitude des croyances importe plus que celle du caractère. — <i>La morale sociale</i> : légitimation du compromis. — <i>La famille musulmane</i> : polygamie, concubinage, répudiation favorisent l'immoralité plutôt qu'ils n'y mettent des bornes. — <i>L'esclavage</i> : situation légale et traite des esclaves. — <i>La société musulmane</i> : intolérance et fanatisme envers les infidèles. — <i>Une véritable théocratie</i> : Le califat, démocratie régie par un autocrate. Pas d'église à proprement parler ; les cérémonies du culte ; les confréries religieuses. Le droit musulman. Le système scolaire. Ignorance et superstition. — Conclusion.....	132
--	-----

Pages

CHAPITRE VII

Réactions et révoltes contre l'Islam traditionnel

I. SCHISME ET SÈCTES

Introduction. -- Origine historique du grand schisme. *Les Sunnites*. Les quatre rites orthodoxes. Autres sectes. -- *Les Chiïtes*. Doctrine de l'imamat. De quelques sectes chiïtes..... 157

II. MOUVEMENTS DE RÉACTION

A. **Tendance spiritualiste.** -- *Le mysticisme des Soufis*. Éléments empruntés au néo-platonisme, au christianisme, au gnosticisme, au bouddhisme. -- Les principales doctrines des Soufis. Déviation vers le panthéisme. Danger moral du mysticisme. -- Les derviches. -- *Al Ghazali*, théologien et mystique orthodoxe du XI^e siècle..... 172

B. **Réforme puritaine.** -- L'Islam au commencement du XVIII^e siècle. -- *Le ouahabisme* : retour au Coran et à un strict monothéisme; rejet de tous les éléments introduits dans l'Islam depuis la mort de Mahomet. -- L'empire ouahabite, sa grandeur et sa décadence. -- Le néo-ouahabisme contemporain. -- Echec de la réforme puritaine..... 184

CHAPITRE VIII

Réactions et révoltes contre l'Islam traditionnel (Suite)

II. LES MOUVEMENTS DE RÉACTION (suite)

C. **Le Synchrétisme.** -- Sectes hybrides : les Kezel Bach. -- Le Babisme et le Béhaïsme; historique et doctrines. Les Amahdis (ou qadianites) et les Nouveaux Nazaréens. -- Le néo-islam et le réveil intellectuel..... 190

CHAPITRE IX

La situation politique et l'avenir de l'Islam

La décadence du pouvoir politique musulman. Tentatives de réformes. -- Le panislamisme; son alliance avec le germanisme. -- L'attitude des puissances chrétiennes envers leurs sujets musulmans; protection officielle de l'islamisme. -- La guerre sainte de 1914;

	Pages
échec du plan germano-panislamique. Le traité de Sèvres et l'agitation actuelle du monde musulman. — L'avenir de l'islam. — Le péril musulman en Asie et en Afrique.....	213

CHAPITRE X

Les missions chrétiennes auprès des musulmans

La négligence de l'Eglise. L'attitude réciproque de l'islamisme et du christianisme : haine, ignorance et fanatisme. — Les premiers apologistes : Jean de Damas et Pierre le Vénérable. — Les premiers missionnaires : Raymond Lulle, saint François-Xavier. La période moderne : Henry Martyn et la traduction de l'évangile en persan et en arabe, Karl Gottlieb Pfander et le <i>Miroir de la vérité</i> . L'établissement des missions chrétiennes dans les différents pays musulmans ; quelques résultats.....	238
---	-----

CHAPITRE XI

Les méthodes d'Évangélisation

Les difficultés de la tâche. — Les méthodes : diffusion de l'Écriture sainte, colportage, prédication, controverse ; la mission médicale ; l'œuvre scolaire ; les publications. — Nécessité d'un plan d'ensemble. Coopération interecclésiastique et intermissionnaire : les conférences du Caire et de Lucknow. La formation des missionnaires. — Les territoires inoccupés. Le devoir urgent.....	261
---	-----

CHAPITRE XII

Au lendemain de la guerre

Introduction : le monde musulman d'avant-guerre. — La guerre et les missions : Asie mineure, Syrie, Palestine, Mésopotamie, Arabie, Perse, Égypte ; Maroc, Algérie, Tunisie, Tripolitaine ; Indes anglaises, Indes néerlandaises ; Chine. L'appel à l'Eglise chrétienne. Risques d'avenir. La vision qu'il nous faut.....	275
---	-----

	Pages
APPENDICE A	
Les derniers Sassanides et la fin de la monarchie Perse.....	296
APPENDICE B	
Les vengeances du Prophète.....	299
APPENDICE C	
Histoire des Martyrs Chiites.....	302
APPENDICE D	
L'humilité du Prophète.....	306
APPENDICE E	
Bibliographie.....	308

TABLE DES CARTES ET ILLUSTRATIONS

	Pages
Carte de l'Arabie	54
Tunis. Vue générale et mosquée Zebonna (ancienne cathédrale St-Olive).....	78
Carte montrant l'extension des musulmans dans le monde.....	83
Pages du Coran écrites en caractères coufiques anciens.....	102
Exemplaires du Coran portés par les pèlerins se rendant à la Mecque.....	104
La Mecque et la sainte mosquée vues du sud-est....	124
Cours de l'université-mosquée d'El Azhar (Le Caire)	150
La grande mosquée de Delhi : L'heure de la prière.	208
Groupe de musulmans Haoussas en prière (Cameroun).....	224
Intérieur de mosquée en Chine.....	290

CAHORS, IMP. COUESLANT (*personnel intéressé*). — 23.486